

TRAVAUX
DU
CERCLE LINGUISTIQUE
DE COPENHAGUE

VOL. XI

*La structure classique
de la civilisation occidentale moderne:*

LINGUISTIQUE

COPENHAGUE

Nordisk Sprog- og Kulturforlag

1957



THE CLASSICAL PATTERN
OF MODERN WESTERN CIVILIZATION
LANGUAGE

TRAVAUX
DU
CERCLE LINGUISTIQUE
DE COPENHAGUE

VOL. XI

*La structure classique
de la civilisation occidentale moderne:*

LINGUISTIQUE

COPENHAGUE

Nordisk Sprog- og Kulturforlag

1957

ACTA CONGRESSUS MADVIGIANI
· HAFNIAE MDMLIV ·

Proceedings of the Second International Congress of Classical Studies
Actes du Deuxième Congrès International des Études Classiques

Vol. V

THE CLASSICAL PATTERN
OF MODERN WESTERN CIVILIZATION:

LANGUAGE

COPENHAGEN

Nordisk Sprog- og Kulturforlag

1957

Published under the auspices of
the International Federation of Associations for Classical Studies with
the support of Unesco and the Carlsberg Foundation

Copyright
Cercle Linguistique de Copenhague
1957

FR. HAGGES KGL. HOFBTRYKKERI
KØBENHAVN

PREFACE

En 1951 il fut décidé, à une réunion de la Fédération Internationale des Associations d'Etudes Classiques, que les classicistes, à l'occasion du Deuxième Congrès International des Etudes Classiques, devraient viser à concentrer leurs efforts sur le problème inépuisable et de brûlante actualité que l'on peut résumer ainsi: comment et à quel point les civilisations antiques ont-elles provoqué et déterminé l'unification spirituelle de l'Europe médiévale et moderne? Il fut reconnu de prime abord, naturellement, que les classicistes, par l'objet même de leurs études, sont appelés à étudier les points de départ de cette expansion culturelle, et que leurs efforts n'atteindront leur but que si des savants spécialisés dans d'autres domaines de recherches les relayent. On jugea, cependant, qu'il serait très opportun que, déjà avant et pendant le congrès, on pût entamer une telle collaboration entre classicistes et « européens » médiévistes et modernistes.

Au cours d'une réunion du comité international qui préparait le congrès, on reconnut que, parmi les aspects du problème que l'on pouvait inscrire à l'ordre du jour du congrès, l'aspect linguistique semblait à la foi très prometteur et, du point de vue de l'organisation et de la préparation scientifique, hérissé de problèmes particulièrement épineux. C'est pourquoi on organisa, à Goettingue, une réunion spéciale (à laquelle prirent part MM. Blatt, Chantraine, Devoto, Høeg et Latte) qui devait étudier comment la matière pouvait être déterminée et répartie, et comment il fallait aborder les diverses questions rentrant dans le domaine à explorer. Et c'est pourquoi le président du congrès, M. Carsten Høeg, tenant à obtenir une collaboration étroite avec le Cercle Linguistique de Copenhague, fut heureux d'avoir l'occasion de donner, devant ses membres, une conférence qui visait à exposer, sur un grand nombre de points, les traits des langues classiques qui semblent avoir été destinés à exercer de profondes influences sur les langues européennes — indo-européennes et autres — qui sont entrées dans les orbites de l'Empire Romain et de l'Empire Byzantin.

Après la discussion qui suivit cette conférence, le Cercle Linguistique décida de s'associer à l'enquête lancée par les classicistes, et, sous la direc-

tion de son président, M. Louis Hjelmslev, une commission spéciale délibéra sur les problèmes et fixa les questions pour lesquelles on pourrait mettre en œuvre, par des membres du Cercle, des études plus approfondies et espérer pouvoir obtenir, dans un délai limité, des résultats tangibles. Une subvention que le Fonds national de recherches pures du Danemark mit à la disposition du Cercle, facilita grandement le travail de coordination, dont M. Gunnar Bech fut chargé à titre de secrétaire, et de préparation scientifique.

De plus, on obtint une collaboration très précieuse de la part de MM. Werner Betz, à Bonn, L. L. Hammerich, à Copenhague, Alf Lombard, à Lund, et Alf Sommerfelt, à Oslo.

Ce travail préparatoire nous permit de communiquer aux congressistes, avant le congrès, un certain nombre d'études, composées et mises en placard ou ronéotypées. Le présent volume contient ces études (parmi lesquelles quelques-unes, qui n'étaient pas composées avant le congrès, ont pu être légèrement modifiées et élargies) et des articles et des notes complémentaires. On n'a pas tenu à rendre uniforme l'habillement typographique des articles des divers auteurs.

Mais nous devons avouer que la règle, qui semble fatale pour ce genre d'entreprises collectives, a joué dans notre cas aussi : quelques-uns des chercheurs qui devaient fournir des articles pour le présent volume, n'ont pu mener à fin leurs études avant l'ultime délai de la publication des Actes du Congrès. Nous regrettons surtout l'absence d'un article sur les langues nordiques et d'un autre sur les problèmes généraux que pose une expansion linguistique de ce genre. Nous devons nous contenter de renvoyer les lecteurs à un article de M. Paul Diderichsen, concernant les langues nordiques, qui paraîtra sous peu dans les *Acta Philologica Scandinavica*, et à un article de M. Louis Hjelmslev, sur la linguistique générale, qui paraîtra dans les publications de l'Académie des Sciences et des Lettres de Danemark.

Copenhague, en octobre 1957

Louis Hjelmslev

Carsten Høeg

CONTENTS

Pierre Chantraine: Le grec et la structure des langues modernes de l'Occident	9
Franz Blatt: Latin Influence on European Syntax.....	33
Werner Betz: Antiker Einfluss auf den europäischen Wortschatz..	71
G. Devoto: Le sopravvivenze linguistiche latine nel mondo moderno	75
Per Nykrog: L'influence latine savante sur la syntaxe du français	89
Alf Lombard: Tradition latine et tradition slave. Le roumain, résultat de leur fusion.....	115
L. L. Hammerich: Germanistic Reflexions on Antique After-Effects on European Culture.....	121
Knud Sørensen: Latin Influence on English Syntax. A Survey with a Bibliography.....	131
Alf Sommerfelt: Some Notes on the Influence of Latin on the Insular Celtic Languages.....	157
Adolf Stender-Petersen und Knud Jordal: Das griechisch-byzantinische Erbe im Russischen.....	163
Pierre Chantraine: Le grec. Remarques additionnelles	219
Franz Blatt: Influence latine sur la syntaxe européenne.....	223

PIERRE CHANTRAINE
LE GREC ET LA STRUCTURE
DES LANGUES MODERNES DE L'OCCIDENT

La valeur irremplaçable du grec et du latin consiste dans le fait que ce sont, au premier chef, des langues de civilisation. Cette remarque vaut pour le latin, et, d'abord, chronologiquement, pour le grec.¹⁾ D'autres langues de structure toute différente ont pu également servir à exprimer les idées philosophiques ou morales qui constituent le fondement d'une civilisation. Je songe, par exemple, aux langues de l'Inde, qui tout en étant assez différentes des nôtres, remontent également à une origine indo-européenne, et, bien plus loin de nous à tous égards, au chinois, instrument, lui aussi, d'une philosophie et d'une pensée originales. Loin de moi la tentation de prétendre que le grec ou le latin fussent prédestinés à jouer le rôle de langue de civilisation. On constate dans l'histoire du monde telle que nous la connaissons, que vers les années 500 ou 600 avant l'ère chrétienne et même avant, des gens que nous pouvons appeler des philosophes, ont réfléchi sur les problèmes qui se posent à l'homme à la fois en Grèce, aux Indes et en Chine. A l'origine de la philosophie chinoise se trouvent des questions pratiques et morales, à l'origine de la métaphysique indienne le mystère de la vie et de l'âme, à l'origine de la science et de la philosophie grecques le problème du monde et de la nature, ce qui peut passer pour une attitude d'esprit déjà moderne.²⁾

Quelles que soient les structures du chinois ou même du sanskrit, elles nous apparaissent comme étrangères parce que ces langues n'ont jamais servi d'organe à notre civilisation et à notre pensée européenne. Au contraire, on peut se demander, à moins de juger le projet trop ambitieux, et, partant, sans objet réel, ce qu'ont présenté d'original le grec et le latin, langues de civilisation, dont nous sommes encore, qu'on le veuille ou non, tout nourris, quel héritage les langues classiques, après tant de vicissitudes, nous ont laissé, quels sont les traits essentiels de leur structure qui exercent encore une influence, plus ou moins visible, mais

¹⁾ Voir en dernier lieu deux brefs essais de J. Humbert dans *Permanence de la Grèce*, Paris 1948, 33-48 et T. B. L. Webster, dans *Memoirs ... of the Manchester Literary and Philosophical Society*, 94, 3 (1952-1953).

²⁾ Cf. B. Snell, *Theorie und Praxis im Denken des Abendlandes* (Rektoratrede), Hamburg, 1951, p. 8.

en tout cas décisive, sur les langues d'Europe : et par langues d'Europe nous entendons aussi l'anglais des Américains du Nord, l'espagnol ou le portugais, et bien entendu les langues slaves, ou enfin le hongrois qui pose des problèmes particuliers, parce que par son origine et sa structure il n'appartient pas aux langues indo-européennes.

Un premier trait capital apparaît dans l'influence du vocabulaire grec qui a servi de modèle au vocabulaire « européen » chaque fois qu'il s'est agi d'exprimer une pensée qui ne se contentait pas de constatations occasionnelles, mais prétendait définir des notions générales. Cette influence se reflète dans la structure de notre vocabulaire, philosophique ou technique. Mais en héritant de termes grecs, nous avons souvent, après tant de siècles hérité de leur contenu. La σοφία des Grecs était une appréhension du monde, claire et objective. Ce clair regard sur le monde est une des conditions de l'action. Un mot comme σοφός contient l'idée d'une capacité pratique, et celle d'une intelligence des choses. Les Sept Sages de la tradition sont des hommes d'action capables de guider une cité (qu'on pense à Solon), aussi bien que d'étudier les lois du monde. C'est l'un d'entre eux, Thalès, qui se trouve à l'origine de la géométrie et de l'astronomie. Il a tiré des règles de l'arpentage une géométrie, comme il a dépouillé de son contenu religieux l'observation que les Babyloniens avaient faite des astres. Le beau mot de philosophie (qui n'apparaît d'ailleurs en grec que tardivement) exprime encore le double aspect, moral et pratique d'une part, intellectuel et théorique de l'autre, de la pensée des plus anciens Sages.

Dans la structure et l'aspect même du vocabulaire abstrait les exemples de continuité sont innombrables et nous montrerons tout à l'heure l'influence d'un terme comme le grec ποιότης « qualité ». Qu'il suffise de rappeler, pour aborder le problème par l'extérieur, que les vocabulaires techniques sont remplis de termes grecs. Celui de la médecine, on le sait, est typique à cet égard. *Narcose* est décalqué sur le grec νάρκωσις ou *scoliose* sur σκολίωσις, et cette série de termes qui désignent des maladies a connu une grande fortune dans nos langues modernes. Nous voyons naître des formations nouvelles dont l'interprétation n'apparaît pas à première vue. Les médecins viennent d'inventer le terme d'*angiologie* ou *angeiologie* pour désigner l'étude des vaisseaux. Le mot, tiré du grec ἀγγείον, semble fâcheux, et pourtant le mot grec a déjà servi à nommer les vaisseaux sanguins. Bien d'autres excès du même genre pourraient être cités : un vocabulaire artificiel tiré d'une langue morte présente toutefois de multiples avantages pour les spécialistes, peut-être son obscurité aux yeux des non-initiés, et surtout, en raison même de son caractère artificiel, son aptitude à se plier à toutes leurs commodités.

Mais bien d'autres vocables sont solidement implantés dans nos langues.

Pour prendre un exemple, regardons la dénomination de l'organisation internationale des nations. L'anglais dit *United Nations Organisation*, le français, avec un ordre des mots différent en raison du système de la langue l'*Organisation des Nations Unies*. Or la formule est faite de deux termes pris au latin par la voie d'emprunts savants, et d'un troisième dont l'analyse est particulièrement instructive : *organisation*, qui est un mot caractéristique du vocabulaire européen, est constitué en français à l'aide du suffixe *-ation* de forme savante pris au latin *-ātiō*, sur un verbe *organiser* (qui apparaît en français au XIV^e Siècle) : ce verbe comporte un suffixe *-iser* (que l'allemand a emprunté à son tour), qui vient du latin vulgaire *-izāre*, tiré lui-même du grec *-ίζειν*. Enfin le thème est un substantif *organe* qui désigne au XIV^e Siècle une partie du corps considéré dans sa fonction, du latin *organum*, lequel n'est pas autre chose qu'un calque du grec *ὄργανον*, qui dans les plus anciens emplois désigne un outil et qui par des innovations qui ont toutes eu des conséquences importantes, a signifié une partie du corps, un instrument de musique et l'ensemble des procédés de la logique. Bref, un terme aussi banal que *organisation*, dont nous n'avons esquissé l'histoire que très sommairement et qui nous paraît parfaitement usuel en français, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol etc. présente un mélange inextricable d'éléments grecs et latins, et a suivi, d'autre part, dans les langues modernes un développement autonome et original.

* * *

De telles curiosités, dont on pourrait multiplier les exemples montrent qu'il se pose bien un problème. Mais il importe avant tout d'examiner comment le grec s'est constitué par lui-même un vocabulaire intellectuel et est devenu une langue de civilisation particulièrement apte à exprimer des idées générales.

Le fait capital a été la création d'une prose littéraire et scientifique. A en juger par ce qui en a subsisté, cette prose est ionienne et c'est aussi en Ionie qu'avec les premiers philosophes du VII^e et du VI^e Siècle on a commencé à manier de façon systématique des idées générales et scientifiques. On a soupçonné que l'un des verbes qui signifient « savoir », ἐπίσταμαι présente une phonétique ionienne (par la psilose) en regard de ἐφίσταμαι. La préhistoire de ce verbe apparaît instructive par elle-même. Il a pu vouloir dire « se tenir dans la position convenable pour telle ou telle technique » (cf. dans l'Iliade Ε 60 χερσὶν ἐπίστατο δαίδαλα πάντα τεύχειν) ; issu de ce point de vue pragmatique, le verbe a pris une valeur théorique à mesure qu'une science véritable se constituait.

Au cours du développement de la pensée comme de celui des techniques, c'est l'ionien qui a fourni les éléments du vocabulaire politique et juridique, de celui de la rhétorique, de la critique, de la musique, de l'histoire, de la géographie, de l'ethnographie, de la médecine : l'apport du dialecte ionien apparaît essentiel. Quels que soient les développements qu'aient connus la mathématique et la géométrie, que les Grecs aient été instruits par l'Égypte ou, plus probablement, par Babylone, il est bien clair que Thalès est un Milésien et la géométrie grecque est née en Ionie. Or le nom même de la géométrie se dénonce comme ionien¹⁾ γεωμέτρης, γεωμετρία, γεωμετρέω sont proprement des termes ioniens qui supposent un premier terme γηο- et une métathèse de quantité (la formation a pu également être influencée par γεωργός). La forme dorienne ne se trouve attestée qu'une fois dans les *Tables d'Héraclée* I, 187 sous la forme γᾱμετρᾱς pour désigner un arpenteur. Si l'on trouve à côté de γεωμός des termes comme γημός ou γαμός, pour le nom de la géométrie la forme ionienne est seule attestée en grec, et c'est sous cet aspect qu'il s'est imposé au vocabulaire scientifique universel.

Le vocabulaire politique mériterait un examen systématique et ferait apparaître l'influence décisive de l'ionien attique. Un article de M. A. Debrunner²⁾, fondé sur une discussion précise des faits, démontre que δημοκρατία et δημοκρατεῖσθαι ne sont pas des composés anciens répondant à une type attendu (*δημοκρατης n'existe pas et ne peut pas avoir existé) mais qu'ils ont été constitués en ionien-attique, les premiers exemples étant attestés chez Hérodote et Thucydide, et que les deux termes ont été créés sur le modèle de ὀλιγαρχεῖσθαι, ὀλιγαρχία, mots issus eux mêmes de la série μόναρχος, μοναρχεῖν, μοναρχία etc. Il est notable que le latin qui a tant emprunté au grec ne lui a pas pris ce terme qui tient une si grande place dans toutes nos langues modernes.

La constitution d'une prose ionienne-attique est pour l'histoire de la civilisation une nouveauté décisive. La langue poétique, plus ou moins liée aux formes fixes du vers était toute chargée de résonnances, de souvenirs traditionnels, religieux ou littéraires. Bref, si elle était faite pour exprimer des sentiments, elle ne convenait pas pour exposer des idées. La grande nouveauté, c'est la création d'une prose apte à rendre une pensée discursive, analytique et raisonnante. Cette prose a servi de modèle à la prose latine, puis à toutes les proses européennes.

Cette prose, qui visait à énoncer des faits et des idées et à mettre la

¹⁾ Le thème en -ης bien attesté, en attique même (cf. Platon, *Théét.* 143 b γεωμέτρῃ) peut-être considéré comme ionien (pour *γεωμετρᾱς? cf. à Héraclée γαμετρᾱς); mais il peut s'expliquer aussi par le rapprochement de γεωμετρέιν dont le thème est en ε/η.

²⁾ *Festschrift Ed. Tièche*, Berne, 1947, p. 11-24.

pensée en évidence avait pour support des mots. Quel était le contenu de ces mots? Considérons le système nominal. Il reflète exactement le développement de la pensée. Le nom propre n'est que la marque d'un être ou d'un objet individuels, il ne présente qu'une utilité occasionnelle et restreinte dans des conditions bien définies. Entre un tel nom propre et le substantif qui exprime une notion se trouve un abîme comparable à celui qui sépare un cheval que j'appelle par son nom, défini par sa couleur, sa taille, son âge, son caractère et la notion de cheval qui subsume tous les chevaux de la création en les intégrant dans une idée. Le langage ne se conçoit pas sans notions de ce type qui sont de véritables abstraits, termes généraux comme *cheval*, *homme*, ou *femme*.¹⁾

Il subsistait toutefois dans certains noms des éléments irrationnels qui entouraient la notion comme d'un halo. Le grec a tendu à les éliminer. On y observe bien des cas de tabou linguistique, c'est-à-dire d'interdiction de vocabulaire — ainsi s'explique l'emploi dans le langage des chasseurs de λαγῳός « l'animal aux oreilles molles » (cf. λαγαρός et οὐς)²⁾ pour désigner le lièvre, ou l'usage de εὐώνυμος « de bon augure » pour désigner la gauche, mais ce ne sont que des survivances.

Le système des genres mériterait également d'être étudié parce qu'il éclaire indirectement l'esprit de la langue grecque. L'indo-européen pour désigner le feu et l'eau possédait deux types de noms l'un de genre inanimé, l'autre de genre animé qui mettait en valeur la vitalité de ces éléments naturels³⁾. Pour l'eau le sanskrit possède à la fois un thème *āpah* « eaux » qui désigne les « eaux », en tant qu'elles sont considérées comme des êtres qui agissent, et par suite des forces naturelles de caractère religieux; et d'autre part un thème neutre *udan-* qui présente l'eau comme une chose. Le grec n'a qu'un thème neutre ὕδωρ tandis que le latin possède deux formes « animées » *aqua* et *unda*. De façon assez semblable, les langues où le nom de l'eau est de genre animé et où l'eau est pour ainsi dire personnifiée, possèdent un nom du feu qui est également animé, skr. *agniḥ* (qui est également une divinité), lat. *ignis*. Mais le grec ignore ce terme et emploie le neutre πῦρ auquel on retrouve des correspondants en ombrien, en germanique, en arménien. Lorsque Homère veut évoquer le feu comme une force vivante, il se sert du nom du dieu du feu Ἡφαίστος. Le fait de choisir soit le type animé soit le type inanimé dévoile la tendance des diverses langues. Là où comme dans l'Inde et à Rome prévalent les préoccupations religieuses, les formes de genre animé tendent de leur côté à prévaloir. Là où un point de vue profane, et pour ainsi

¹⁾ B. Snell, *Die Entdeckung des Geistes*, p. 219 sqq.

²⁾ W. Havers, *Neuere Literatur z. Sprachtabu* (Sitzber. Wien, 223, 5 [1946], p. 51).

³⁾ A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, I p. 215 sqq. et *M. S. L.* XXI p. 249 sqq.

dire laïque, tend à s'affirmer, les formes de genre inanimé subsistent seules. Cette analyse de Meillet, peut-être un peu systématique, nous révèle un indice entre beaucoup d'autres. Il va nous apparaître bientôt que la prose grecque tend à se dégager de traditions irrationnelles pour constituer un instrument de connaissance précis dont l'influence sera déterminante dans l'histoire de la pensée. Après Homère la valeur du mot a profondément évolué. Pour reprendre une formule d'A. Meillet le mot-force est devenu le mot-signe. Chez Homère la valeur religieuse du mot est sensible: ὕπνος n'est pas seulement le sommeil, c'est aussi la force, la divinité qui endort. Si l'on examine les termes homériques qui désignent la « fuite », on constate la valeur particulière de φύζα constitué avec un suffixe $y\alpha_2$ qui a souvent servi à former des noms d'êtres féminins. Le mot n'est attesté qu'au nominatif et à l'accusatif et il est accompagné d'adjectifs ayant une résonance morale : elle est dite κακή (ξ 269 = ρ 437), ou ἀναλκίς (O 62). La valeur du terme apparaît pleinement au début du chant I . . . αὐτὰρ Ἀχαιοὺς θεσπεσίη ἔχε φύζα, φόβου κρυέντος ἑταίρη « Panique divine tient les Achéens, compagne de la sanglante Déroute ». Les deux termes φύζα et φόβος désignent chez Hésiode des êtres divins (*Théogonie*, 211), mais cette conception est également sensible chez Homère. Selon le mot de B. Snell, beaucoup de termes qui plus tard ont joué le rôle d'« abstraits » étaient à l'origine des termes mythiques.¹⁾

Entre ces deux types existent des degrés intermédiaires qu'il n'est pas toujours facile de définir. Mais si l'on oppose à la langue d'Homère celle des auteurs du corpus hippocratique, le contraste est saisissant. Φύσις nom d'action désigne en κ 303 la nature du *môlu*, mais aussi son efficace. Mais chez les savants ioniens le mot ne dit rien de plus que le français *nature*. Lorsque Hippocrate écrit dans le traité *Des Airs et des Eaux* 5, κατὰ τὴν μετριότητα τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ οὐ β, ἀνάγκη ταύτας τὰς πόλιας θέσιν κέεσθαι νοσερωτάτην, μετριότης et θέσις équivalent à *modération* et *position* en français, et ἀνάγκη, loin d'être l'expression d'une force de caractère religieux, est une manière d'énoncer vigoureusement une conséquence logique. La valeur attribuée aux signes linguistiques est entièrement rationnelle.

Une science est un système d'idées bien liées et ces idées sont exprimées par des mots, d'abord par des noms. Le système nominal et son articulation sont donc des éléments essentiels de l'expression des idées générales, morales et scientifiques. Or le grec possède un système de dérivation nominale, solidement constitué autour du noyau que forme le verbe, où les rapports sont soigneusement définis par la fonction de

¹⁾ *Die Entdeckung des Geistes* p. 220.

chacun des suffixes. Nous n'avons examiné jusqu'ici que des faits isolés. Mais comme on aime à le souligner aujourd'hui, toute langue est un système, et il y a lieu d'en examiner la structure. Le grec possède une série de suffixes nominaux hérités de l'indo-européen; il a su en tirer un profit étonnant et en faire l'armature même de son vocabulaire. Noms d'instruments en -τρον et -θρον, noms d'action diversement utilisés en -τυς, -σις (-τις), -μος, etc., noms d'agents en -τωρ, -τηρ, -της (ce dernier suffixe jouant aussi un rôle classificateur). Ce système dont les éléments sont pris à l'indo-européen constitue la charpente de toute pensée. Tous les types suffixaux y sont bien définis. Soit les noms d'agents.¹⁾ Le grec a hérité de deux suffixes -τηρ et -τωρ dont les formes, et les fonctions sont différentes : le suffixe -τήρ servant notamment à désigner des personnes qui exercent une fonction comme δικαστήρ « juge », θυτήρ « sacrificateur », etc. ... Par suite d'un accident ce suffixe n'a connu qu'une médiocre fortune. L'ionien lui a substitué un suffixe -της qui jouait un rôle classificateur et qui s'observe dans des termes comme πολίτης, etc.... C'est sur -ιτης qu'ont été claqués des termes minéralogiques comme *anthracite*, *pyrite*, *graphite*, *lignite*, etc.... et sur le féminin -ιτης des noms de maladies comme *bronchite*, *entérite*, *laryngite*, etc....

Ce que l'on a appelé la catégorie des noms d'action n'a pas joué un rôle moins considérable. Le grec a utilisé trois suffixes possédant cette fonction : -σις (-τις), -μος, -τυς. La fonction propre de chacun de ces suffixes n'a jamais été exactement identique à celle des deux autres. Celui d'entre eux qui nous importe le plus ici est le suffixe -σις (-τις). C'est ce morphème qui a surtout contribué à la constitution d'un vocabulaire philosophique et scientifique. Il exprime l'idée verbale comme posée hors du sujet et présentée de façon objective. Il s'est prêté en outre à fournir les périphrases qui notent la réalisation de l'action verbale. Le vocabulaire médical, par exemple, en a fait grand usage: καῦσις « fait de brûler », « ulcération », etc. Ce suffixe dont le rôle est essentiel se présente sous son aspect phonétique ionien-attique (-σις et non -τις) et sa vitalité apparaît dans des formations visiblement récentes comme ὑγίανσις « guérison », θέρμανσις « fait de réchauffer », etc.... Le grec s'est créé là un instrument d'analyse intellectuelle des plus précis. S'il ne joue à peu près aucun rôle dans le vocabulaire scientifique européen (à l'exception de quelques formations comme les nombreux termes médicaux en -ose du type *narcose*, *nécrose*, *psychose*, etc.), c'est que nous avons utilisé le suffixe latin -tiō, forme élargie qui répond étymologiquement au grec -σις (*-tis) et qui possède la même fonction. Il ne serait pas sans intérêt

¹⁾ Sur les noms d'action et les noms d'agent, voir en dernier lieu E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en Indo-européen*; sur les noms en -της et -ιτης, G. Redard, *Les noms grecs en -της, -τις*.

de déterminer si les Latins ont eu le sentiment que leur suffixe *-tiō* était proprement une traduction du grec *-σις*.

Le suffixe *-σις* exprimait objectivement la réalisation du procès. Mais pour noter le résultat de ce procès le grec a fait usage d'un autre morphème *-μα*, qui répond au *-men* du latin. Ce sont les philosophes et les savants grecs qui ont conféré au suffixe une fonction propre à exprimer des idées générales ou techniques. Hippocrate oppose *καῦσις* « brûlure, fait de brûler », et *καῦμα* qui désigne l'état du patient qui résulte de la brûlure; *ἔλκωσις* « l'ulcération », *ἔλκωμα* « l'ulcère qui en résulte »; *οἰδησις* « le fait d'enfler », *οἰδημα* « l'enflure qui en résulte »; *κάτῃξις* « la fracture » et *κάτῃγμα* « l'état du membre brisé qui a subi la fracture », etc... Le suffixe n'a guère été utilisé dans les langues modernes : les formations isolées comme françaises *oedème*, *sarcome*, *morphème*, ne sont que des termes techniques d'un usage étroit. En latin le type en *-men* n'a pas pris l'importance que comporte *-μα* en grec.

Nous observons donc comment, autour d'un thème verbal le grec dispose d'un système de substantifs dérivés qui expriment la pensée avec un maximum de précision. Soit le verbe dénominatif *ποιέω* dont le sens propre est « faire une construction, faire ». Il a donné naissance à des dérivés de structure claire et de sens précis: *ποιητής*, nom d'agent, « celui qui fait », et, dans un sens particulier « le poète »; *ποίησις* « la fabrication, la création », d'où « la poésie », et quelquefois, « l'oeuvre poétique »; *ποίημα* « l'objet qui est fait par le *ποιητής* », et dans un sens particulier, « le poème ». Nous avons là un ensemble cohérent (dans le détail les emplois de *ποίησις* et *ποίημα* peuvent parfois se recouvrir), qui fournit des notions qui s'agrègent autour du verbe *ποιέω* une analyse pleinement satisfaisante. Le grec donne au verbe une position centrale et lui associe des dérivés nominaux généralement clairs.

Le système nominal présente d'autres particularités remarquables et qui ont entraîné des conséquences importantes. Certains substantifs dérivés d'adjectifs ont joué un rôle considérable et ont présenté pour l'analyse des idées une efficacité remarquable. L'adjectif est un des éléments du langage qui présentent le caractère le plus concret et plus particulier à la fois: Les adjectifs de couleur, par exemple, possèdent une valeur presque individuelle, et, comme on le sait, se traduisent malaisément d'une langue à l'autre. L'adjectif, de façon générale, sert de prédicat ou de qualification. Mais de l'adjectif lui-même peut être extraite une notion générale qui s'applique à tous les objets qui admettent l'adjectif en question. De *blanc* a été tiré *blancheur*, et de *nouveau*, *nouveauté*. L'ionien-attique a utilisé en cette fonction un suffixe *-τητ-*, remontant à l'indo-européen *-tāt* (cf. lat. *nouitāt-*, skr. *sarvatāt-* etc...). Ce suffixe déjà bien

attesté chez Homère a joué une rôle important dans l'analyse platonicienne, ὁσιότης est la qualité de ce qui est ὁσιος, ἰσότης la qualité de ce qui est ἴσος etc.... Aristote emploie ποδότης « qualité d'un être muni de pieds » (*P. A.* 642, b, 28) et Diogène Laërce (VI 53) attribue à Platon le terme τραπέζοτης « qualité d'être une table », etc.... C'est avec ce même suffixe qu'ont été créés des mots aussi importants pour le manie-ment de la pensée que ποσότης « quantité », ou ποιότης « qualité ». Sur l'adjectif ποῖος qui signifie « quel, de quelle nature? », Platon a constitué un substantif ποιότης qui désigne la qualité en tant que telle. La création est assez artificielle et elle est suffisamment neuve et offre assez peu de résistance au jeu du philosophe pour qu'il s'amuse à la rapprocher du verbe ποιέω « faire » : ...φέρεσθαι ἕκαστον τούτων ἅμα αἰσθήσει μεταξὺ τοῦ ποιοῦντός τε καὶ πάσχοντος, καὶ τὸ μὲν πάσχον αἰσθητικὸν ἄλλ' οὐκ αἰσθησιν ἐτι γίγνεσθαι τὸ δὲ ποιοῦν ποιόν τι ἄλλ' οὐ ποιότητα; ἴσως οὖν ἡ ποιότης ἅμα ἀλλόκοτον τε φαίνεται ὄνομα (*Théét.* 182 a). Platon dit lui-même que ce nom est insolite; il en joue par le rapprochement avec ποιέω. Il y a là une de ces combinaisons d'étymologie populaire qu'aimait Platon et qui tiennent une grande place dans le *Cratyle*. Quelle n'a pas été la fortune de cette création, sur laquelle repose le français *qualité*? Dans quelle boutique ne nous promet-on pas des marchandises de première qualité? C'est Cicéron qui a lancé le mot dans le monde. Dans les *Académiques* I, 24 sqq. Cicéron montre la nécessité d'employer le calque *quālitās* fait sur ποιότης, en même temps qu'il s'en excuse. Mais il n'a jamais employé *quālitās* comme un terme usuel et c'est à ses yeux un vocable purement technique. Il souligne toujours qu'il s'agit d'un calque: *De nat. deorum* II, 94 ... *non qualitate aliqua quam ποιότητα Graeci vocant*. Le mot a connu une grande fortune dans le latin écrit; c'est par le latin des livres et de l'école qu'il a pénétré en français dès le moyen âge. *Qualité* et *quantité*, calques savants sont attestés dès le XII^e siècle. Les autres langues romanes ont procédé comme le français et l'italien a créé de la même façon *qualità*. Le français a servi de modèle dans l'Europe du Nord: l'anglais a *quality* et l'allemand depuis le XVI^e siècle *Qualität*. Les langues mêmes qui n'ont pas accepté le mot latin plus ou moins francisé l'ont traduit et transposé: *jakost* du tchèque, *jakość* du polonais ne sont toujours que le latin *quālitās* sous une apparence tchèque ou polonaise. Quant au russe *kačestvo* c'est sur le grec qu'il repose, car *kačistvo* est attesté en russe dès le XI^e siècle; ce mot fait partie des transpositions de termes techniques grecs qui sont nombreuses en slavon: ce cas illustre le fait que le russe s'est trouvé en rapport avec le grec byzantin sans le truchement du latin.

Je me suis étendu sur le cas favorable de ποιότης et de *quālitās* parce

qu'il met en lumière comment la dépendance du vocabulaire européen par rapport au grec et au latin peut être montrée.¹⁾

Les dérivés de noms présentent donc également des systèmes organisés qui ont permis d'analyser la pensée avec précision. Je voudrais m'arrêter encore un moment sur un suffixe d'adjectif dont la fonction et l'histoire apparaissent instructives et qui a exercé sur les langues européennes une influence décisive. J'ai dit que la signification des adjectifs était particulièrement concrète et que ce type de mots rendait peu de services pour l'analyse des idées. Mais les adjectifs en -ικός constituent une remarquable exception. Quelle est la fonction du suffixe -ικός? A l'examen les données peuvent d'abord sembler énigmatiques, mais si on les étudie de près, elles apparaissent instructives. Homère présente des dérivés de noms de peuples ou de pays exprimant l'appartenance: Ἄργος... Ἀχαιικόν (I 141); λαὸν Ἀχαιικόν (I 521); Πελασγικόν Ἄργος (B 681); λαὸς... Τρωϊκός (P 724); πεδῖον τὸ Τρωϊκόν (K 11).

Dans ces exemples les adjectifs indiquent qu'une ville, qu'une armée, une plaine appartiennent à un peuple ou à une cité. Ils se réfèrent à des groupes sociaux définis, et comme l'a montré Dittenberger²⁾ le suffixe a continué à constituer des adjectifs tirés de noms de peuples ou de pays. Cette notion d'appartenance également nette dans les deux seuls dérivés de substantifs que fournit la langue épique: παρθενική signifie « qui appartient à la catégorie des jeunes filles », comme ὀρφανικός « qui appartient à la catégorie des orphelins. » Ce suffixe -ικός dont ce n'est pas ici le lieu de rechercher l'étymologie possible a été utilisé chez les poètes lyriques ou tragiques dans d'assez rares exemples et avec la même fonction. Qu'il suffise de citer, à titre d'exemple, les dérivés en -ικός attestés chez Eschyle. Si l'on met à part les adjectifs du type Τρωϊκός, Δωρικός, Περσικός etc.... il en existe douze: ἀρχικός « qui appartient à un chef »; βασιλικός et τυραννικός « qui appartient à un roi »; ἀστικός « qui appartient à la ville »; ξενικός « qui appartient à un étranger »; νυμφικός « d'une fille à marier » (on pense au παρθενική homérique); avec le même sens exprimé par l'image de la cavale πωλικός; ναυτικός « qui concerne les marins »; μαντικός « qui appartient aux devins »; μυστικός « qui concerne le myste »; ἵππικός « qui appartient aux chevaux »; τοξικός « qui concerne l'arc (ou l'archer). » Dans ce petit groupe d'exemples (et Sophocle présente des faits tout comparables) il apparaît que -ικός convient particulièrement au classement des notions. Un exemple caractéristique d'opposition s'observe *Suppliants* 618 ξενικὸν ἀστικόν θ' ἅμα λέγων διπλοῦν μίασμα.

¹⁾ Voir sur tous ces faits A. Meillet, *Rev. Et. Lat.* III (1925) p. 214-220.

²⁾ *Hermes* XLI (1906), 78-102, 161-219.

C'est chez les sophistes, c'est-à-dire chez les philosophes, dont on sait le rôle dans l'Athènes du IV^e siècle, que le suffixe a pris une importance essentielle. Il a été utilisé dans les vocabulaires technique et philosophique. Les dialogues authentiques de Platon en offrent 350 exemples, et sur ces exemples, 200 environ n'apparaissent pas dans la littérature antérieure. Le suffixe est considéré comme appartenant au vocabulaire des intellectuels, comme on le voit dans l'usage qu'en fait Aristophane qui l'emploie pour parodier le langage des sophistes. *Cavaliers* 1375-1381, Démos se moque des freluquets qui débitent, dit-il, des fadaises de ce genre :

- Δ. — Συνερτικός γάρ ἐστι καὶ περαντικός
καὶ γνωμοτυπικός καὶ σαφής καὶ κρουστικός,
καὶ καταληπτικός τ' ἄριστα τοῦ θορυθητικοῦ
Α. — Οὐκουν καταδακτυλικὸς σὺ τοῦ λαλητικοῦ;

« Quel habile argumentateur et habile raisonneur, de sentences habile forger, et clair, et charmeur, puissant hypnotiseur de tout interrupteur » — « N'es-tu pas habile manipuleur de cet habile phraseur...? ». Tous les adjectifs en -ικός de ce texte sont nouveaux et font rire, sans même parler de καταδακτυλικός dont le suffixe pédant accuse l'obscénité. De même, dans la scène des *Guêpes* (1122-1246) où Bdélycléon veut former son père aux belles manières, il emploie un grand nombre d'adjectifs en -ικός : ἀνδρικώτατος (1199) à quoi Philocléon répond par l'adjectif usuel ἀνδρειότατος (1200). Les adjectifs en -ικός se succèdent : τριβωνικῶς (1132) qui joue sur les deux sens du mot τρίβων (manteau, et homme expérimenté), ἀνθρωπικός (1179) plus « philosophique » que ἀνθρώπινος, νεανικώτατος (1204), ξυμποτικός et ξυνουσιαστικός (1209), γυμναστικῶς (1212), ᾠδικῶς (1239), dans la bouche de Philocléon qui se met à parler comme son fils. Le chœur se met à employer le même vocabulaire : χειρωτεχνικώτατος (1276), θυμοσοφικώτατον (1280). De même le serviteur : νουβυστικῶς « avec la tête bourrée d'esprit » (1294), παροινικώτατος « qui a le vin très mauvais » (1300).

La parodie d'Aristophane souligne le caractère particulier des adjectifs en -ικός. Mais il importe surtout d'en définir la fonction, qui en explique la prodigieuse fortune. J'ai déjà dit que Platon en emploie un grand nombre et dans ce grand nombre beaucoup sont nouveaux. Dans la liste établie par Campbell de 56 mots du *Sophiste* et de 78 mots du *Politique* qui ne sont pas utilisés ailleurs par Platon, 44 dans chaque groupe sont des adjectifs en -ικός et sur ce nombre 41 dans chaque dialogue ne sont pas attestés dans la littérature antérieure. Le *Sophiste* est un exercice dialectique où se trouve pratiquée la méthode de la division, de la dichotomie, qui est un des aspects de la démarche dia-

lectique. Dans le paradigme de la pêche à la ligne, l'analyse progresse en distinguant dans la chasse aux êtres vivants, la chasse aux marcheurs, la chasse aux nageurs; à ceux qui volent, à ceux qui restent dans l'eau; au moyen de barrages ou en frappant la proie, etc.... On passe ainsi (219 e sqq.) de ζωοθηρικὴν à πεζοθηρικόν, ἐνυγροθηρικόν, ὀρνιθευτική, ἀλιευτική, ἑρκοθηρικόν, πληκτική, ἀγκιστρευτικόν, etc.

La fonction classificatrice du suffixe -ικός est ici plaisamment et lourdement marquée. Comme les définitions du *Sophiste*, celles du *Politique* sont également obtenues par dichotomie. Ainsi la définition du politique par division des sciences entraîne l'emploi successif des termes technique (cf. 259 c sqq.) λογιστική, γνωστική, ἐπιτακτικόν, κριτικόν, αὐτεπιτακτικήν etc....

Une des conquêtes de la philosophie grecque a été la dialectique, procédé d'analyse discursive que Platon, avec d'autres auteurs de dialogues de la fin du cinquième siècle et du quatrième siècle a mené à sa perfection. Le suffixe -ικός y a joué le rôle d'un instrument de l'analyse que rien ne pouvait remplacer.

Le latin a possédé un suffixe -icus qui répond à -ικός et qui apparaît authentiquement latin dans de vieux dérivés comme *civicus* ou *classicus*. Mais sous l'empire nous avons affaire à un autre, emprunt de -ικός latinisé, qui se répand dans le latin savant. Le suffixe, on le sait, se trouve encore dans le vocabulaire de beaucoup de langues européennes, notamment en français¹⁾.

Nous avons pu montrer aisément que l'ionien-attique a tiré parti de son système de suffixes nominaux pour analyser avec précision des notions philosophiques et techniques.

Un autre trait important de son système linguistique est constitué par la création de l'article. L'innovation capitale qui a donné au grec le moyen d'exprimer une pensée devenue exigeante c'est l'emploi de l'élément démonstratif ὁ, ἡ, τὸ en fonction d'article défini.²⁾ On a affirmé, avec quelque excès peut-être, que les sciences de la nature et la philosophie n'auraient pas pu naître en Grèce si l'article n'avait pas existé. Il est toutefois certain que l'article avec son caractère à la fois général et défini a rendu à la pensée les meilleurs services. Pour rendre l'expression précise et générale τὸ ἀγαθὸν Cicéron, qui ne dispose pas d'un article, doit recourir à une périphrase: *id quod bonum est*. Déjà chez Homère l'article a pu exprimer une notion générale dans un tour comme I 320 κἄπῃθ' ὁμῶς ὁ τ' ἄεργός ἀνὴρ ὁ τε πολλὰ ἔοργώς.

Avec n'importe quel substantif le rôle de l'article est essentiel. Dans

¹⁾ Sur le suffixe -ικός, voir maintenant mes *Etudes sur le vocabulaire grec* 97-171.

²⁾ Voir J. Humbert, *l. c.* p. 38, T. B. L. Webster, *l. c.* p. 7 sqq., B. Snell, *Die Entdeckung des Geistes* p. 218 sqq.

une langue sans article le substantif désigne aussi bien une notion individuelle et une notion générale: *leō* « un lion », aussi bien que « le lion » en général. L'article qui peut préciser la notion de lion comme celle de tel lion particulier, peut aussi désigner le lion comme notion générale, l'espèce « lion ». Quand je dis « cet animal est un lion », *lion* n'est qu'un prédicat. L'article qui peut servir à préciser qu'il s'agit de tel lion particulier, peut aussi désigner « le lion » en général et impliquer la notion de l'espèce « lion ». Cette idée « le lion » dépasse l'image d'un lion quelconque ou de « ce lion » pour connoter l'idée générale de l'« espèce lion ». Quand je dis « le lion est le roi des animaux », « le lion », notion générale et abstraite, devient, de ce fait, matière à raisonnement de portée universelle. Le grec n'est pas la seule langue qui possède un article et il est bien certain d'autre part que le latin, sans article, a pu exprimer des raisonnements philosophiques; toutefois il est également certain que l'emploi de l'article manié par des philosophes et des savants les a aidés à faire du grec une langue apte à l'expression d'idées générales.

Cette valeur généralisante de l'article s'observe bien lorsqu'il s'emploie avec des adjectifs ou des participes neutres en leur conférant une signification qui transcende largement l'expérience sensible. Lorsqu'il s'agit d'opérer sur des abstractions, l'article joue un rôle déterminant. Il donne un support à la notion générale et en fait une idée précise sur laquelle il est possible de porter des jugements. Ce concept abstrait susceptible de recevoir une prédication devient un instrument de précision pour la pensée philosophique et morale. Entre beaucoup d'autres exemples, l'expression *αὐτὸ τὸ ἴσον* (*Phédon* 74 a) exprime bien l'idée de Platon « l'Egal en soi ».

L'article n'a pas seulement servi à conférer un caractère précis et déterminé à des notions générales, il a également donné la consistance d'un substantif à des mots qui par eux-mêmes étaient des adjectifs (destinés en principe à jouer le rôle d'épithètes ou de prédicatifs), ou à certaines formes verbales comme le participe ou l'infinitif. Les participes substantivés sont une des ressources les plus usuelles de la prose abstraite et tiennent une grande place dans la phrase de Thucydide, ou de Platon. Certaines expressions de Thucydide, dans leur structure volontaire apparaissent caractéristiques: *τὸ δεδιὸς αὐτοῦ* (I, 36), *τῆς γε συμφορᾶς τῷ ἀποβάντι* (II, 87), ou encore avec l'adjectif en -τός, ... *Θησεὺς ... γενόμενος μετὰ τοῦ ξυνετοῦ καὶ δυνατός* (II, 15). Chez Platon et chez les philosophes en général il a été largement tiré parti de cette ressource. Sans chercher à distinguer entre les emplois de *ἡ οὐσία* (et en dorien *ἃ ἔστώ*) et *τὸ ὄν*, contentons-nous d'observer l'importance d'une expression comme *τὸ ὄν* attestée chez Parménide et Protagoras aussi bien qu'chez Platon, et d'où Gorgias tire aisément le tour négatif *τὸ μὴ ὄν*.

Le grec a pu grâce à l'article créer un autre type d'expression dont l'efficacité est remarquable, c'est l'infinitif substantivé. Le tour est neuf, ignoré d'Homère, et surtout usuel en prose. Il joue chez des écrivains comme Thucydide ou Démosthène un rôle important. Mais Lysias dont la langue donne une image du parler courant l'emploie peu. Platon va jusqu'à adjoindre un adjectif à l'expression lorsqu'il écrit τὸ γε πεινῆν αὐτό (*Gorgias* 496 d), ou διὰ παντὸς τοῦ εἶναι « à travers tous les moments de son être » (*Parménide* 152 e). Sans entrer dans le détail du système, rappelons que l'infinitif pourvu de l'article peut être une proposition infinitive avec sujet à l'accusatif et compléments de toutes sortes, et qu'il peut s'employer à tous les cas et avec toutes les prépositions : on voit l'extension du procédé qui permet de transformer un procès verbal en un concept, presque aussi facile à manier que s'il s'agissait d'un substantif. Cet usage reste fréquent dans la *koiné* savante et philosophique. Sans qu'on doive y voir effet de l'influence du grec des langues modernes utilisent l'infinitif substantivé : le français dit *le manger* et *le boire*, et surtout l'allemand *das Essen* et *das Trinken*.

L'article grec peut être suivi de tout un membre de phrase et introduire une véritable citation. Euripide, *Hipp.* 264 τὸ λίαν ἥσσαν ἐπαινῶ τοῦ μηδὲν ἄγαν; — Xénophon, *Cyrop.* V, I, 21, τὸ δ'ἐὰν μένητε παρ' ἐμοὶ ἀποδώσω, τοῦτο, εὖ ἴστε αἰσχυνοίμην ἂν εἰπεῖν; — Démosthène, XVIII, 88 τὸ δ'ὕμεις ὅταν εἴπω, τὴν πόλιν λέγω. Les adverbes, les pronoms peuvent être substantivés au moyen de l'article. Bref l'article sert de support à un concept qui peut être exprimé par des moyens divers.

Il importe de montrer les ressources qu'un tel développement a données à un philosophe comme Platon. L'article avec ses différences de nombre, de genre et de cas fournit les éléments d'une véritable algèbre linguistique. Ainsi, Platon *Parménide* 128 b τὸ οὖν τὸν μὲν ἐν φάναι, τὸν δὲ μὴ πολλά, καὶ οὕτως ἐκάτερον λέγειν ὥστε μηδὲν τῶν αὐτῶν εἰρηκέναι, δοκεῖν σχεδόν τι λέγοντας ταῦτά, ὑπερ ἡμᾶς τοὺς ἄλλους φαίνεται ὑμῖν τὰ εἰρημένα εἰρησθαι, « quand le premier affirmant l'Un, le second niant le multiple, vous parlez chacun de votre côté de façon à ne sembler ne rien dire de pareil, bien que disant tout juste la même chose, c'est par dessus nos têtes à nous profanes que m'ont l'air de se discourir vos discours ». — De même encore *Parménide* 152 b dans une discussion sur le temps : ἐστὶ δὲ πρεσβύτερον ἄρ' οὐχ ὅταν κατὰ τὸν νῦν χρόνον, ἢ γιγνόμενον τὸν μεταξὺ τοῦ ἦν τε καὶ ἔσται; οὐ γάρ που πορευόμενόν γε ἐκ τοῦ ποτὲ εἰς τὸ ἔπειτα ὑπερβήσεται τὸ νῦν, « mais le temps où il est plus vieux, n'est-ce pas le « maintenant » qui dans son devenir se place entre le « fut » et le « sera »? Car dans ce passage de l'avant à l'après on ne peut croire qu'il sautera par dessus le maintenant », — et dans la suite : τοῦ γίγνεσθαι, τῷ νῦν, τοῦ νῦν, τὸ προϊόν, τοῦ νῦν, τοῦ ἔπειτα etc....

On observe là un développement extrême de l'analyse et un emploi systématique de l'article qui ne peut guère avoir exercé d'influence sur nos langues européennes. Mais il vaudrait la peine d'examiner comment le latin philosophique, qui est souvent un latin de traducteur, a pu triompher des difficultés que lui opposaient de telles formules.

Pour achever d'examiner les ressources que le grec a tiré de son système nominal, que l'emploi de l'article a si remarquablement enrichi, il faudrait étudier le procédé de la composition. Ce procédé apparaît très varié. Il mériterait soit du point de vue de la structure, soit du point de vue du sens une analyse détaillée. Le procédé de la composition est hérité de l'indo-européen et est caractérisé par le fait que, dans un composé de deux termes, le premier terme est en principe un terme sans désinence. Mais ce premier terme peut être une particule, un thème nominal ou un thème verbal. Ce qui peut paraître plus important, c'est que le rapport sémantique entre le premier et le second terme est variable. Dans le cas où le premier terme est un thème verbal, l'ordre est progressif, c'est-à-dire que le second terme dépend du premier : c'est le type de ἀρχέκακος « qui est à l'origine des malheurs », δακέθυμος « qui mord le cœur ». Dans l'autre cas qui est plus fréquent l'ordre est régressif, c'est-à-dire que l'élément qui vient en second a pour complément le premier. Ce premier terme peut équivaloir à toute espèce de complément ou de détermination : οἰκοφύλαξ « gardien de la maison », θεοείκελος « semblable à un dieu », πτολίπορθος « qui détruit les cités », οἰστροπλήξ « piqué par un taon »; etc... Sans qu'il soit besoin de donner d'autres détails, il nous apparaît d'abord que la composition n'est pas un trait caractéristique du grec parmi les autres langues indo-européennes. Elle tient un beaucoup plus grande place dans les langues de l'Inde qu'en grec et en grec plus encore qu'en latin. Il faut noter aussi que par l'imprécision du rapport qu'elle établit entre les deux termes, elle apparaît comme caractéristique de la langue poétique dont nous ne nous occupons pas pour le moment. Nous nous sommes jusqu'ici appliqués à montrer comment la structure du vocabulaire grec était apte à l'expression d'une pensée philosophique et scientifique. Nous nous bornerons à examiner quel rôle la composition a joué dans ce système. Si les composés présentent l'avantage d'exprimer un concept sous une forme brève et synthétique, ils souffrent de l'inconvénient de ne pas préciser le rapport qui unit les deux termes. L'accentuation permet de distinguer entre καρπόμος « qui coupe la tête » et κάρτομος « qui a la tête coupée », mais ce procédé, hérité de l'indo-européen, était précaire. Ailleurs l'indécision reste totale : παντελής signifie « qui accomplit tout », mais, le plus souvent « achevé », φιλόπονος « qui donne de la peine », ou, « qui prend de la peine ». En fait, l'usage de la composition reste relativement limité en prose. En dehors des

premiers termes adverbiaux comme *δυσ-*, *εὖ-*, *παν-*, certains types seulement se sont développés dont un des plus vivants est *φιλο-* qu'utilisent encore nos langues modernes. Les éléments qui figurent au second terme sont de même relativement peu nombreux, par exemple *-λογος*, *-νομος*. Les mots composés sont utiles moins parce qu'ils approfondissent l'analyse que parce qu'ils permettent de décrire de façon synthétique. Ils ont joué un rôle important dans la terminologie des sciences descriptives, des sciences de la nature. Certains traités d'Aristote, font, tout naturellement un grand usage des composés. Il suffit d'en donner quelques exemples pris dans la catégorie de l'adjectif dont la fonction est en effet de décrire. Du substantif *εἶδος* (racine de *εἶδομαι*, *εἶδον* etc.) ont été tirés des adjectifs composés en *-ειδής* qui servent à exprimer la ressemblance : *καρaboειδής*, *ῥαιοειδής*, *στοιβοειδής*, *βολβοειδής* etc... Ce suffixe (originellement second terme de composé) a été emprunté dans les langues européennes dans les termes comme *alcaloïde*, *sinusoïde* etc... Une des curiosités du grec est qu'il a développé parallèlement des termes en *-ῶδης*, qui se rattachent étymologiquement à la racine *od-/ōd-* « sentir », laquelle s'est vidée dans ces composés de son sens concret et remplit à peu près la même fonction que *-ειδής* : *ἄθερώδης*, *αἱματώδης*, *αἰμώδης*, *αἰρώδης*, *ἀλογώδης*, *ἀνθρακώδης* etc... Dans ces deux cas un second élément de composé s'est transformé en véritable suffixe.

Si l'on examine les premiers termes des composés, bien des remarques pourraient être proposées. Le pronom *αὐτός* « même » figure dans un assez grand nombre de composés.¹⁾ Chez Homère on lit *αὐτάγρετος* « que l'on peut prendre de soi-même » et *αὐτόματος* « qui se meut de soi-même » ; mais ensuite ont été créées des formations variées : *αὐτάρκης* « qui se suffit à lui-même » (d'où *αὐτάρκεια* sur quoi a été constitué en français *autarcie* dont la forme a donné lieu à bien des discussions)²⁾ ; *αὐτόγραφος* « écrit de la main même », *αὐτοδίδακτος* « qui s'est instruit de lui-même », *αὐτογενής* « né des mêmes parents », *αὐτοκίνητος* « qui se meut de soi-même », *αὐτόμολος* « qui s'en va de lui-même, transfuge » ; *αὐτόνομος* « qui se régit suivant ses propres lois, autonome » ; etc... C'est sur ce modèle qu'a été constitué l'absurde hybride français *auto-mobile*.

* * *

Le verbe est un élément important de la langue et du style. Exprimant un procès dans toutes ses modalités, il paraît engagé dans le domaine concret du langage et maintient un contact étroit avec le réel. Mais avant d'en étudier le système il convient d'examiner un type particulier de

¹⁾ J. Humbert, *l. c.* p. 45.

²⁾ Et *autarchie* ! cf. Meillet, *Le Français Moderne*, I, 116, III, 98.

phrase, la phrase sans verbe que l'on appelle habituellement phrase nominale.¹⁾ Ce type de phrase comporte un prédicat nominal, sans verbe ni copule. La phrase nominale se rencontre dans les types de langues les plus divers, en indo-européen, en sémitique, etc... Dans la phrase nominale, l'élément assertif n'est pas susceptible de recevoir les déterminations modales, temporelles, etc... que comporte une forme verbale. Elle présente ce caractère original et essentiel d'être intemporelle, et c'est par là qu'elle se distingue de la phrase à verbe *être* dont elle n'est ni une variante ni une altération. Située hors du temps, elle lui confère une valeur absolue. La phrase nominale ne s'observe pas en principe chez les écrivains qui décrivent ou qui racontent, mais elle tient une grande place chez Pindare où des vérités générales sont affirmées : τὸ δὲ παθεῖν εὖ πρῶτον ἀέθλων, εὖ δ' ἀκούειν δευτέρα μοῖρα (*Pyth.* I, 99); de même dans les discours d'Homère : κρείσσων γὰρ βασιλεὺς (Λ 80).

La phrase nominale est liée au discours direct, elle sert à des assertions de caractère général et sentencieux; elle tient une grande place dans les discours ou les axiomes. L'examen de la phrase nominale dans les langues indo-européennes anciennes ou modernes serait instructif. Mais là où elle est en usage aujourd'hui, il n'y a pas lieu de croire que l'emploi en soit commandé par l'influence du grec ou du latin.

La phrase grecque est en principe verbale. Le verbe, à la différence du nom, se rapporte non à un objet, mais à un procès. Comme tel il admet un grand nombre de variations, personnes, modes, voix, qui précisent dans quelles conditions se déroule le procès, ce qui correspond en grec aux catégories des langues indo-européennes modernes.

Un des faits originaux du système verbal grec, qui s'observe dans le grec ancien comme il se retrouve dans les parlers modernes, est l'importance de l'aspect. Cela signifie que les thèmes verbaux étaient aptes à présenter de façon concrète le mode de déroulement du procès et son degré d'achèvement : ce procès peut être considéré comme se déroulant dans la durée, comme n'ayant pas de durée (ponctuel), enfin comme achevé. Cette catégorie de l'aspect est un archaïsme qui remonte à l'indo-européen et qui s'est médiocrement conservé dans les diverses langues de la famille à l'exception du grec, et des langues slaves, où le fonctionnement du système est tout différent de celui du grec. L'aspect joue également un rôle essentiel dans d'autres familles de langues, par exemple en sémitique. Mais ce n'est pas ce trait, d'ailleurs important, de la structure du grec qui doit ici retenir notre attention. Ce type d'expres-

¹⁾ Voir en dernier lieu L. Hjelmslev, *Mélanges Marouzeau* p. 253-281 et Benveniste, *B. S. L.* XLVI (1950) 19-36.

sion est un archaïsme qui répartit les verbes en classes variées, complexes, de caractère concret. La différence d'emploi entre μένω et μύνω, pour sensible qu'elle soit, nous apparaît comme un fait de vocabulaire, et les grammairiens pour classer ces faits sont embarrassés par la terminologie elle-même. Ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit de nuances que nos langues d'Europe occidentale ne notent pas par des procédés morphologiques; c'est aussi que nous avons affaire à des notions concrètes qui ne se laissent pas classer dans une organisation simple et aisément intelligible. La construction d'un système proprement *temporel*, opposant le passé, le futur et la limite qui les sépare et n'est théoriquement qu'un point, le présent, s'observe au cours de l'histoire du grec. Elle a pour conséquence d'une part l'altération puis la disparition du parfait dont la valeur propre d'aspect s'est dégradé; de l'autre le passage au futur d'une valeur aspectuelle et quasi modale λύσω « je désire délier », à celle d'un véritable futur situé dans le temps abstrait « je délierai » qui projette purement et simplement dans l'avenir le procès verbal. Il est vrai que l'opposition aspectuelle du présent et de l'aoriste, procès dans son développement et procès pur et simple, s'est solidement implantée dans la langue, au point qu'elle soit encore aujourd'hui un trait typique du grec moderne, cette opposition étant étendue, comme on sait, à l'expression du futur. On aperçoit pourtant, comment dès la prose grecque ancienne, la catégorie abstraite du temps a fait des progrès décisifs aux dépens de la catégorie concrète de l'aspect. L'évolution s'est produite plus rapidement et plus nettement en latin, puis dans les langues romanes, de même que dans les langues germaniques. Le déroulement des faits grecs n'en apparaît pas moins significatif, bien que le grec n'ait, semble-t-il, exercé aucune influence, et qu'il s'agisse d'histoires parallèles.

* * *

Si nous passons maintenant à la structure de la proposition et à la formation de la phrase, nous sommes frappés du fait que certains traits archaïques comme la parataxe ou l'opposition par μέν et δέ ont été utilisés par l'esprit critique des Grecs comme moyen d'analyse dont ils ont tiré un très heureux parti. Les meilleurs exemples pourraient être trouvés dans l'oeuvre volontaire et difficile de Thucydide. La structure paratactique utilisant μέν et δέ a permis d'opposer les propositions dans une analyse dichotomique, tout comme dans le système nominal le suffixe -ικός a permis à Platon de pousser à l'extrême l'analyse des notions. Chez Thucydide les idées marchent volontiers par couple et cette structure est particulièrement frappante lorsqu'elle permet de confronter des aspects opposés et complémentaires de la pensée. On oppose, par exem-

ple, ce qui est dit ou prétendu, à ce qui est réel et ce double aspect est marqué par le couple adverbial λόγῳ μὲν... ἔργῳ δέ... Ce cadre apparaît chez Hérodoté, IV, 8, τὸν δὲ Ὠκεανὸν λόγῳ μὲν λέγουσι ἀπὸ ἡλίου ἀνατολέων ἀρξάμενον γῆν περὶ πᾶσαν ῥέειν, ἔργῳ δὲ οὐκ ἀποδεικνύουσι... Le procédé est fréquent chez Thucydide, cf. I, 128 τῷ μὲν λόγῳ ἐπὶ τὸν Ἑλληνικὸν πόλεμον τῷ δὲ ἔργῳ τὰ πρὸς βασιλέα πράγματα πράσσειν. Cette notion se trouve exprimée sous des formes variées, II 35,1 etc....

On trouvera un certain nombre d'oppositions de ce type, qui traduisent dans l'expression grammaticale et la structure de la phrase le progrès de l'analyse. Le latin présente des expressions du même genre qui peuvent dans une certaine mesure être un reflet du grec : *verbo* est opposé à *re* Cicéron *Verr.* 3, 133, ou *nomine* à *re*, *Verr.* 5, 87. Un des groupes les plus importants en grec est le couple νόμῳ... φύσει qui exprime l'opposition entre la loi, c'est-à-dire la convention, et la nature, et qui tient une grande place dans les discussions sophistiques. Ainsi Platon *Gorgias* 482 e, ἃ φύσει μὲν οὐκ ἔστι καλὰ, νόμῳ δέ... « ce qui n'est pas beau selon la nature, mais selon la loi »; — *Prot.* 337 c καὶ πολίτας ἅπαντας εἶναι φύσει οὐ νόμῳ « des concitoyens selon la nature, mais non selon la loi »; — de même Archelaos ap. D. L. 2, 16 ἔλεγε δὲ τὸ δίκαιον καὶ αἰσχρὸν οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ; — de même encore chez Platon, à propos du langage lui-même, *Cratyle* 384 d ... οὐ γὰρ φύσει ἐκάστω πεφυκέναι ὄνομα οὐδὲν οὐδενί, ἀλλὰ νόμῳ καὶ ἔθει τῶν ἐθισάντων τε καὶ καλούντων...

Quelques autres procédés généralement simples pourraient être encore relevés. Dans un raisonnement il est compréhensible que l'on fasse intervenir un exemple pour justifier une affirmation. Le procédé est trop naturel pour qu'on puisse y voir un trait original du grec et penser que le grec ait exercé sur ce point une influence sur d'autres langues. Quelques détails peuvent toutefois être soulignés : les liaisons fréquentes par des formules variées qui ne sont pas toutes équivalentes entre elles du type : καὶ παράδειγμα τόδε τοῦ λόγου οὐκ ἐλάχιστόν ἐστι (Thucydide I, 2), ou plus souvent σημείον δέ... (Platon *Rép.* 368 b etc.), τεκμήριον δέ... (Thucydide II, 50, etc.); d'autre part le développement du terme παράδειγμα qui joue grand rôle dans la langue des orateurs pour désigner les précédents juridiques ou politiques, et qui d'autre part, chez Platon, se dit d'un procédé de recherche et d'exposé dialectique.

La phrase grecque est devenue de plus en plus complexe et c'est en Grèce que par l'effort de la rhétorique s'est constituée la période ou λέξις ἐστραμμένη qui se trouve ainsi définie par Aristote, *Rhét.* III, 9, 1409 : λέγω περίοδον λέξιν ἔχουσαν ἀρχὴν καὶ τελευτὴν αὐτὴν καθ' αὐτὴν καὶ μέγεθος εὐσύνοπτον. Il y aurait lieu de voir comment, à travers la rhétorique latine, la rhétorique grecque a pu exercer une influence sur les langues d'Europe.

Dans la grammaire même le développement de phrases complexes qui disposent sur des plans différents une proposition principale et des propositions subordonnées a enrichi la structure même de la langue.

Deux traits, entre autres peuvent être mis en valeur. Le procédé le plus simple, lorsque l'on veut faire connaître les paroles ou la pensée d'autrui consiste à les reproduire aussi exactement que possible. Toutefois la personne qui parle peut vouloir communiquer ces paroles ou cette pensée de son propre point de vue.

En ce cas se produit, outre une modification possible du mode (notamment l'emploi de l'optatif), un décalage de la personne. Ce procédé commence à peine à apparaître chez Homère, et on n'observe ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée* de véritables emplois du style indirect, tandis que cet usage syntaxique devient important chez Hérodote (par exemple au livre II pour reproduire l'enseignement des prêtres égyptiens). Pour naturel qu'il nous paraisse, un tel mode d'expression ne va pas de soi. Il s'observe en grec, en latin, en germanique, jamais en sanskrit, très rarement dans l'avestique récent. Mais dans la mesure où les langues modernes utilisent ce procédé, il est probable que c'est le latin plus que le grec qui en a enseigné l'emploi.

Le style indirect latin semble issu de la langue administrative où il servait à reproduire tout en les résumant les textes ou décisions officielles, avant de devenir une forme de style dont les historiens ont tiré grand parti.

Une seconde particularité du système de la phrase complexe est la constitution d'éléments grammaticaux dépourvus de véritable contenu sémantique et qui jouent le rôle de signes de subordination. L'attique emploie avec une grande liberté la conjonction ὅτι qui, dans bien des cas, équivaut au française *que*, à l'allemand *dass*, à l'anglais *that*. Ce développement est parallèle à celui de *quod* dans le latin tardif et dans les langues romanes. Toutefois de tels outils grammaticaux étaient exposés à l'usure et dans le grec parlé aujourd'hui ὅτι a été concurrencé par ὡς (ὥς) et par πῶς.

Le développement de telles conjonctions a pu s'opérer parallèlement en grec et dans les langues romanes et peut-être faut-il y voir l'effet du vieillissement des langues et du progrès de l'analyse. Comme l'a observé Meillet¹⁾, les conjonctions sont particulièrement exposées à se renouveler.

En cherchant à décrire la structure du grec, langue de civilisation, en vue d'examiner quelle influence il a pu exercer sur les langues d'Europe, il faut prendre garde aux parallélismes de développements qui ont pu se produire, non seulement dans les langues germaniques ou romanes,

¹⁾ *Linguistique Historique* ... I, p. 159-174.

mais aussi dans toutes espèces de langues. De tels parallélismes s'expliquent par des tendances linguistiques générales et ne comportent donc aucune valeur probante pour démontrer l'influence d'une langue. Le développement des particules subordonnantes du type ὅτι, ὥς, *quod* etc... appartient à cette catégorie de faits, de même que l'extension des formes périphrastiques du verbe (qui s'observe surtout dans la *koiné* ou dans le grec tardif), l'usure de la flexion nominale ou verbale (perte du duel, du datif, de l'optatif), etc... Il s'agit par là de développements parallèles qui ne prouvent pas l'influence d'une langue sur une autre.

* * *

Jusqu'ici nous avons seulement cherché à mettre en valeur les caractères de la prose grecque, langue de civilisation apte à exprimer les nuances les plus délicates de la pensée morale, philosophique et scientifique. Le grec est aussi le moyen d'expression d'incomparables poètes comme Homère, les Tragiques, ou Aristophane. Cette poésie a exercé sur les littératures de l'Europe une influence considérable. Mais nos poètes ont-ils également été influencés, consciemment ou non, par les procédés grammaticaux des poètes grecs et par leur langue même? La question doit être posée mais n'admet pas de réponse satisfaisante en ce qui concerne la *langue* poétique elle-même (je ne parle pas de l'inspiration même des poètes, ni des sentiments qu'ils expriment ou des images dont ils usent). Le latin poétique a sans doute subi fortement l'influence du grec. Mais dans les littératures modernes, la langue du poète, quelle que soit la richesse des sentiments qu'il exprime — ou le raffinement de son art — doit d'abord être solidement implantée dans le terreau du parler maternel. Dans la Grèce d'aujourd'hui la poésie a toujours usé de la langue vulgaire et c'est en prose que la langue puriste a résisté le plus longtemps.

Si je prends l'exemple du français, Racine, qui s'inspire de Sophocle et d'Euripide, se sert d'une langue dépourvue de tout hellénisme. Inversement les composés de type hellénique que Ronsard a voulu introduire dans son vocabulaire y apparaissent comme des corps étrangers: « tu composeras hardiment des mots à l'imitation des Grecs et des Latins ». Mais si nous disons aujourd'hui « un essuie-mains » ou « un presse-papiers » des épithètes comme celle que nous trouvons chez Ronsard dans l'expression « un gosier mâche-laurier » étaient étrangères à l'esprit de la langue et semblent ridicules. Les langues germaniques ou anglo-saxonnes se trouvent dans une meilleure situation que le français pour tirer parti du vocabulaire poétique des Anciens. Shakespeare emploie librement un composé de type hellénique lorsqu'il écrit « nimblefooted ».

C'est donc délibérément que nous avons fait porter notre analyse essentiellement sur la constitution de la prose grecque. L'étude des langues classiques passe à juste titre pour une discipline littéraire. Toutefois c'est la prose grecque philosophique et scientifique qui a exercé sur les modes d'expression de la pensée européenne une influence décisive. On a étudié¹⁾, par exemple, dans le *Phèdre* de Platon 245 c sqq., la démonstration de l'immortalité de l'âme qui débute ainsi : ... Ψυχὴ πᾶσα ἀθάνατος · τὸ γὰρ αὐτοκίνητον ἀθάνατον, τὸ δ' ἄλλο κινουὺν καὶ ὑπ' ἄλλου κινούμενον παῦλαν ἔχει κινήσεως, παῦλαν ἔχει ζωῆς. L'emploi de substantifs en -σις, de participes substantivés de composés comme αὐτοκίνητον ou ἀθάνατον, celui de la phrase nominale, donnent une idée des ressources de la prose grecque et l'on peut comparer les procédés du latin grâce à la traduction de Cicéron (*Tusc.*, I 23, 52 sqq.).

Le rayonnement d'Aristote et de sa prose scientifique au moyen âge est d'autre part un fait essentiel. Hors des langues européennes, il vaudrait la peine d'examiner ce que le vocabulaire scientifique de l'arabe a pu prendre à Aristote.

* * *

Peut-être devrait-on tenter de dépasser cette analyse qui pour vouloir être précise et solidement fondée sur des faits, risque de négliger des traits essentiels. L'étude de la structure d'une langue en son essence, présente de grandes difficultés. Meillet l'a tentée pour le grec.²⁾ Il a opposé d'abord à la raideur systématique du turc, la souplesse et la variété de l'indo-européen, où, par exemple, un cas possède des caractéristiques différentes au singulier, au pluriel et au duel, dans telle catégorie de mots et dans telle autre, et conclut que l'indo-européen, qui comportait d'autre part de multiples anomalies convenait bien comme langue aux tribus et aux groupes indépendants que constituaient les peuples indo-européens. Quelle est la situation du grec lui-même? Meillet souligne à la fois le grand nombre d'irrégularités de la morphologie et le ferme dessin de l'ensemble notamment pour l'emploi des formes : précision dans l'usage des cas où les prépositions soulignent mille nuances, netteté dans le système verbal avec le cadre temporel du présent, du futur, de l'aoriste, du parfait, enfin emploi capital de l'article, qui a favorisé l'expression des idées générales.

Une langue ainsi agencée convient en effet au maniement des notions générales, mais ces notions ne sont pas vagues et apparaissent clairement individualisées. Meillet oppose une autre langue indo-euro-

¹⁾ J. Humbert, *l. c.* 46-48.

²⁾ *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions* ... 1928, p. 10-14.

péenne, le sanskrit où la syntaxe est imprécise et manque d'arête, où l'usage étendu de la composition permet d'exprimer des idées complexes, mais sans leur conférer toute la netteté souhaitable. La philosophie et la science grecques expriment les idées dans un relief lumineux. La philosophie indienne constitue une ontologie dont on peut dire en gros qu'elle conduit à abîmer l'individu dans le tout. Meillet souligne également et rapproche l'opposition entre l'art grec classique et l'art indien : d'un côté des types humains et individuels prenant la valeur de types généraux, de l'autre, dans l'Inde, des types singuliers, anormaux mais sans individualité.

Le système de la langue grecque répond à une manière de penser et de sentir. Il ménage un heureux équilibre du général et de l'individuel et se montre particulièrement propre à l'exercice de la pensée. Mais n'est-ce pas cette recherche, dans la clarté, d'un équilibre entre le général et l'individuel qui caractérise le mode de penser de l'Europe, qu'il s'agisse des pays de langue romane ou de langue germanique? Il apparaît qu'avec des systèmes parfois assez divers nos proses se rattachent plus ou moins à la tradition gréco-latine.

De telles remarques qui ne peuvent être qu'assez vagues font comprendre comment nos langues exercées depuis tant de siècles à l'analyse comme à la synthèse philosophiques ont dû pour y réussir se rattacher à la tradition classique grecque, puis latine. La poésie, nous l'avons dit, repose en général sur une tradition nationale faite d'impressions et de manières de sentir. La langue y doit maintenir ses caractères originaux, individuels, et populaires parfois. C'est principalement notre prose qui dans sa syntaxe, et surtout dans son vocabulaire, a pleinement tiré parti de la tradition grecque, qui a constitué, chez Platon et Aristote, un admirable instrument pour la pensée.



FRANZ BLATT

LATIN INFLUENCE ON EUROPEAN SYNTAX

interpres mentis oratio verbis discrepat senten-
tiis congruens
CICERO

It is a well-known fact that in all European standard languages there are many Latin and Greek words, many Latin and Greek endings and many loan translations. Would it not be surprising, if the classical languages had not exercised a certain influence on the way of putting words together in sentences, clauses and phrases over the whole Western world? If this be the case, we might speak of Latin (Greek) loan-syntax. In this basic paper I may at best hope to present only a rough outline of the fundamental problems of Latin loan-syntax; I shall be pleased, if further details coming in from specialists in different languages will fit into this outline.

*The approach.*¹⁾ It is by no means a new observation that there are many common features in the syntax of the various European languages. Beckmann has given a survey of such common features for

¹⁾ Nat. Beckmann, *Västeuropäisk syntax*. Göteborg 1934. — Kr. Sandfeld, *Notes sur les calques linguistiques* (Festskrift Vilh. Thomsen 1912). id. *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*. Paris 1930 p. 163–216: concordances générales en dehors du lexique. — Eduard Schwyzer, *Genealogische und kulturelle Sprachverwandtschaft* (Festgabe der Universität Zürich 1914). — W. Betz, *Lehnbildungen und der abendländische Sprachausgleich* (Paul u. Braunes Beitr. z. Gesch. der Sprache u. Litt. 67 (1944) 275–302. — W. Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax* 1931. p. 133 ff. — J. Bergman, *Mer eller mindre latent latinska lån i svenska språket* (Studier tillägnade Esaias Tegner 1918 p. 325–336).

Otto Jespersen, *A Modern English Grammar on historical principles* 3 II, III Syntax London 1928 ff. — id. *Growth and Structure of the English language* Oxford 1930 passim. — O. Funke, *Englische Sprachkunde* Bern 1950 p. 155. — F. Brunot, *Histoire de la langue française I ff.* 1933 ff. passim. — Eugen Lerch, *Historische französische Syntax I–III* Leipzig 1925. — R. Lapesa, *Historia de la lengua española* Madrid 1942. — Otto Behaghel, *Deutsche Syntax I–IV*, Heidelberg 1923 ff. passim. — C. Soeteman, *Latijn en Duits Groningen-Batavia* 1949. — M. Nygaard, *Norrøn Syntax* Kristiania 1906. — id. *Den lærde stil i den norrøne prosa* (Sproglig-historiske studier tilegnede Professor C. R. Unger) Kristiania 1896. — P. Skautrup, *Det Danske Sprogs Historie I–III* Kbhvn. 1944–1953. — S. Simonyi, *Die ungarische Sprache. Geschichte und Charakteristik*. Strassburg 1907.

some languages of Western Europe. He mentions the definite and indefinite article, subordinate sentences introduced by a preposition, affirmative and negative particles, inversion to express direct question, use of a pronoun as a formal subject etc. Sandfeld has noticed phraseological similarities between other European languages (German: *was für ein Mann* — Dan.: *hvad for en mand* — Russ.: *čto za čelovek* — Lit.: *kas per žmogus*), especially the Balkan languages, which provide some interesting instances of syntactical agreement between languages of widely different origin: the infinitive, for example, has disappeared from Greek, Rumanian, and Albanian, and the definite article is placed after the substantive in other speech-communities. To explain certain instances of agreement between the Balkan tongues Sandfeld invokes the unifying force of the Byzantine civilization and the Greek church, he refers to the intimate contact of different nations (*la symbiose de différentes parties des nations balkaniques*) and to the temporary existence of a group of bilingual individuals. On a larger scale similar instances of syntactical agreement occur over the whole continent. This agreement is not limited to languages of Indoeuropean origin; the introduction of noun-clauses by conjunction (*hoti/ quod/ che/ que/ that/ dass/ što/*) is familiar even to modern Hungarian (*hallá, hogy meghal ~ he heard that he should die*), whereas the same thought might be expressed — and before Latin influence, was expressed — in another way (*hadlva choltat ~ he heard his going to die*)¹). As Robert A. Hall puts it: "Hungarian differs from the present-day Indoeuropean languages of Western Europe to some extent in phonetics, very markedly in morphology, somewhat in phrase-structure, and but little in clause-and sentence-structure"²).

It has proved a tenacious error always to give the priority to Latin in cases of structural agreement between Latin and any modern language. But just as a single word may be a latinization of some popular form (Medieval Latin: *lareo*, *mansionaticum*, *toalea*-French: *loir*, *masnage*, *touaille*), so too a Latin word-combination may be modelled on modern phraseology. The Medieval Latin phrase *materna lingua* (mother tongue/ *Muttersprache/ modersmål/ langue maternelle*) must be due to influence from the national idiom³). In other cases it may be difficult to say whether an expression originates in Medieval Latin or in

¹) a similar movement back towards the national way of expression is known in Turkish: *sen-bilir-mi-sin ki ev yandı ~ do you know that the house has burnt* (Deny Grammaire de la langue turque Paris 1921) > *evin yandıgını bilir-mi-sin ~ the house's having been burnt do you know?*

²) Robert A. Hall, *Hungarian Grammar* (LANGUAGE Monograph no. 21 [1944] p. 10).

³) L. Weisgerber, Paul & Braunes Beitr. 62 (1938) 428 ff. L. Spitzer, Monatshefte f. dt. Unterricht 36 (Madison 1944) 113 ff.

the national idiom, e.g. the use of the article, unknown to Classical and Late Latin. On the other hand agreement of structure may be due to independent parallel development (eum venire vidi/ I saw him come/ ich sah ihn kommen/ je l'ai vu venir — impinge lapidem et signum accipies praemium/ vienne un joli visage et tout est oublié/ sei im Besitze und du wohnst im Recht/ take this and you will soon be alright — any language may spontaneously express logical consequence by a copulative conjunction). When an expression is common both to the classical and to one European language or more, the agreement of structure may be either entirely due to Latin (Greek) influence, namely when the expression involved breaks the linguistic tradition of the European language, whereas it is a natural expression in Latin (Greek); or the agreement may be only partly due to classical influence, namely when the expression involved is inspired by Latin (Greek) usage without being quite contrary to the linguistic tradition of the European language, e.g. extended use of the participle. We should be well aware of all these possibilities. Even if classical influence through the Roman catholic church and through Roman Law is by no means the only factor in the development of what Bally has well termed “la mentalité européenne”, Latin sentence structure will appear as a unifying element of considerable strength acting against the centrifugal forces of the national idioms.

The linguistic term Standard Average European coined by an American scholar¹⁾ is useful but not quite to the point. We should get an inadequate impression of classical influence on modern syntax, if we limited our research to those syntactical features, which are common to all or nearly all European languages, such as the agreement of subordination, the development of compound tenses or the use of conjunction between the two last words of a series. Several, but not all, European languages express the idea of identity according to Latin usage (urbs Romae)/ la ville de Paris/ the city of London/ Roma városa [Hung.]). This calls our attention to the geographical point of view.

We have moreover to consider the fact that a construction common to Latin and a modern European language may belong to a special style of expression in the modern language. Latin, familiar as it was during a long period only to a privileged class, did not leave its mark on every kind of speech. In most European languages, of course, laws and documents, ecclesiastical and scientific texts, are impregnated with Latin elements, constructions as well as words. This calls our attention to

¹⁾ Robert A. Hall I. I.

²⁾ this is not the “classical” turn, but the Latin tendency towards constructibility is responsible for the genitive construction in postclassical times. Cp. the “partitive apposition” (e.g. *formosae chorus heroinae*) and the normal construction.

the stylistic point of view. Before discussing the classical pattern of modern languages we must make clear what kind of Latin (Greek) we are speaking about. We ought to remember Aristotle's distinction between the 'strung-together style', "which has no end in itself, unless the subject matter comes to an end" and the 'periodic style', "which returns on itself" and Demetrius' comment on this passage of Aristotle: "The members in periodic style may, in fact, be compared to the stones which support and hold together a vaulted dome. The members of the disconnected style resemble stones which are simply thrown about near one another and not built into a structure"¹).

The disconnected style does not concern us here. There have been many kinds of Latin, but of course it is not the Latin of inscriptions or some other popular text which we have in mind when speaking of Latin influence. On the other hand our European languages have been moulded not only by classical Latin syntax in the narrower sense of the word, but also by literary prose from various centuries²). This literary prose due to pagan or Christian authors is written in a highly intellectual style. It makes use of a fine system of subordination which allows the possibility of grouping a very large number of facts, indicating their mutual relations, in one syntactical unity, that is to say a sentence which may be very long but nevertheless is very clear, what is called a period. In classical Greek Isocrates is the representative of this style. The ways of subordination are numerous: different clauses introduced by conjunctions having each its special sense (local, temporal, causal, final, consecutive, concessive, hypothetical, etc.), clauses expressed by accusative and infinitive, various kinds of constructions with participles (e.g. ablative absolute). There is no need of grouping and classifying facts linguistically, if you have no complicated thought to express³). That is why the art of building a period belongs more to written language and

¹) Arist. Rhet. 1409a 24, Demetrius On Style 13, cp. T. B. L. Webster, *The Architecture of Sentences* (Studies in French and Mediaeval Literature, presented to Professor Mildred K. Pope, Manchester 1939).

²) neither "urbs Romae" nor quod-clauses after verbs of 'saying' and 'meaning' nor the widened use of participles is precisely what we call classical usage.

³) we all know the ridiculous effect of participles where there is no need of them, a kind of syntactical vanity which frequently occurs in unliterary texts; this fact is seen everywhere, but it has been noticed for French, cp. Andreas Blinkenberg, *L'ordre des mots en français moderne* II 136 'les possibilités dont se servent les bons écrivains pour assouplir leur phrase, peuvent dégénérer facilement entre les mains des cacographes en autant d'abus; c'est alors qu'on verra les idées les plus disparates réunies dans une même période; la belle phrase serrée du style synthétique devient un conglomerat déplaisant, comme cela nous paraît être le cas pour la phrase suivante: Décédé dix-huit mois auparavant, le père de Jean était un personnage grave, un peu chagrin' (*Revue Hebdomadaire* 21/5 1927, 372).

to carefully prepared speech than to the language spoken by the man in the street. For the same reason the art of fine construction decayed towards the end of Antiquity. Participial constructions and constructions with subordinate infinitive were not as frequently used; the large number of highly differentiated conjunctions was diminished; the conjunctions which were left lost much of their distinctness of meaning; relations between the facts, especially of causality, were not expressed with 'classical' precision. Accordingly Vulgar Latin and the Romance languages in their early periods favour coordinating constructions: main clauses are predominant and subordinate clauses are of a very simple type. It was not until later, when the Romance languages themselves acquired literary aspirations, that the ways of expression changed. The first periods containing a complexity of facts appear about 1300, especially in the works of Dante. And, as a matter of fact, it is easier to translate from one standard language to another than from a standard language to one of its own dialects¹⁾.

The undeniable fact that prose style of modern European languages has changed through the centuries should remind us of the necessity of a historical point of view. It would be very unwise not to take into account those periods of the European languages when Latin (or Greek) influence was different from what it is now. All European territories have had their Renaissance. Some Latinisms introduced then are still alive. And, what is yet more essential, very often grammatical rules of the national idioms were given during those Renaissance periods. Antonio de Nebrija, the famous Spanish humanist, is a typical example; the idea of 'art', that is the establishment of an approved style, had hitherto been a privilege of the classical languages. In order to give stability to his national idiom — a stability not unlike that of the classical languages — Nebrija wrote his *Arte de la lengua castellana* in 1492. In Germany Nicolaus von Wyle declared that very few Latin rules were not applicable to German ("daz in der lateinischen Rhetorik wenig . . . zu finden sei daz nit in dem tütsche auch stathaben und zu zierung . . . als wol

¹⁾ "es dürfte in gewissen Sinne leichter sein, einen Geschäftsbrief aus dem Schrift-deutschen (Standard German) in ein erträgliches Neugriechisch oder Neubulgarisch als in gutes Schweizerdeutsch zu übertragen. Innerlich, geistig genommen, stehen die finnische und magyarische Schriftsprache den genealogisch unverwandten europäischen Kultursprachen vielfach näher als den genealogisch verwandten kulturlosen Idiomen wie dem Mordwinischen und Wogulischen und das Gleiche gilt von der neugriechischen Schriftsprache in ihrem Verhältnis zum Französischen auf der einen, einem türkisierten griechischen Dialekte Kleinasiens auf der anderen Seite. Eine Kultursprache hat vieles auszudrücken, was die kulturlose Mundart nicht kennt, streift aber auch manches ab, was der Mundart Farbe und Duft verleiht. — Damit sind wir auf eine weitere Beschränkung der kulturellen Sprachverwandtschaft geführt: sie findet sich im Allgemeinen nur zwischen Schriftsprachen . . ." Schwyzer I. I.

gebracht werden möcht als in dem Latine"). And so did his successors. To one of the first translators of Terence the glory of Latin is that it may become the model of his mother tongue¹). Nearly all these people wrote in Latin and in their own language²).

The method. How will it be possible for us to distinguish whether a syntactical agreement between Latin and a modern European language is due to influence or to parallel development? 1. Whenever modern constructions can only be explained by a Latin model because of their extraordinary character, Latin influence has to be assumed, that is to say, if a construction does not fit into the syntactical system of the modern language involved, e.g. Germ. dies ist meines Amtes/ hoc mei officii est. 2. If a construction supposed to be of Latin origin has supplanted another construction, it is not very likely that the similarity between this construction and the Latin one is fortuitous; nevertheless we shall have to examine the circumstances under which the 'Latin' construction has gained ground over the indigenous one, e.g. the causal use of French *comme* — the causal use must be developed under Latin influence, because it does not appear before the Renaissance and because the new meaning of *comme* is combined with subjunctive like Latin *cum*.³) 3. If the use of a construction suspected to be due to classical influence is frequent at the moment of its appearance in translations or learned texts, but rare in original literature, Latin influence seems, if not

¹) Valentin Bolz, Terence, Preface (1544) "Aber das ist das alt giffit und pestilentzisch übel, dass wir Teutsche nie vil auf unser Muttersprach gehabt haben, wie sie gepflanzt und aufbracht ward; die ja gleich ire *facundiam* und zier so wohl hat als andere Sprachen. Wer es erfahren will, der besche und lese den verteutschten Josephum, Senecam, Officia Ambrosii und vil trefflicher autores, die der hochberedt mann teutscher nation, doctor Caspar Hedio zu Strassburg verteuscht und in wunderbarlichen wolstand teutscher zungen bracht hat. Darob werden auch vil stoltzgelerte murren und sagen, es sey nit löblich, dass man alle Ding also in teutsche Sprach bring; das latein werd dadurch verachtet. Ich sag nein darzu. Es ist der lateinischen sprach ein trefflicher ruhm und hoher preiss, dass sie so hohe wunderbarliche ding hinter ihr verborgen hat gethan, und macht uns teutschen, dass wir erst anfahren unser eigen Sprach *regulieren* und wolstellen."

²) "Antonio de Nebrija, Luis Vives, Garcia Matamoros, exaltador del sabor Hispanico, Fox Morcillo, Arias Montano, Luis de Leon y otros muchos compusieron en latin algunas de sus obras o todas ellas" (Lapesa p. 157). That is just the atmosphere best for loan-syntax ("la symbiose . . .").

³) Molière puts these words in the mouth of his doctors: "Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la conoisse parfaitement . . . vous me permettez . . ." When the Latin sentence: *cum animadverterem quam plurimos homines graviter errare* (Disticha Catonis) is translated by Everard in this way: *Cum jeo aparsoie plusurs de la voie de mors forvoier: Avis pur m'estoit e grant bien seroit De voir cunsilier* — it is obvious that the use of *cum* (*comme*) is influenced by Latin. Vaugelas II 248 declares that the use of *comme* with subjunctive is obsolete or limited to lawyers, but the use of *comme* as causal conjunction remains.

undeniable, at least probable, e.g. the introduction of pluperfect and future perfect in Old and New English. 4. If the field of a construction supposed to be of foreign origin is widened, influence is probable, as may be seen in the case of the participles: participles are known in all I.E. languages, but in the early periods their use is very limited.

If we compare a Classical and a Late Latin translation of the same Greek text, it will be seen that the use of participles is enlarged, probably on account of Greek influence.

Plato Timaios 27^{Dff.}:

Cicero:

Chalcidius
(4th Century):

,τί τὸ ὄν ἀεὶ, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον, καὶ τί τὸ γιγνόμενον μὲν ἀεὶ, ὄν δὲ οὐδέποτε; τὸ μὲν δὴ νοήσῃ μετὰ λόγου περιληπτόν, ἀεὶ κατὰ ταῦτ' ὄν, τὸ δ' αὖ δόξῃ μετ' αἰσθήσεως ἀλόγου δοξαστόν γιγνόμενον καὶ ἀπολλύμενον, ὄντως δὲ οὐδέποτε ὄν.

ὅτου μὲν οὖν ἂν ὁ δημιουργὸς πρὸς τὸ κατὰ ταῦτ' ἔχον βλέπων ἀεὶ τοιοῦτ' ἑνὶ προσχρώμενος παραδείγματι τὴν ἰδέαν καὶ δύναμιν αὐτοῦ ἀπεργάζεται, καλὸν ἐξ ἀνάγκης οὕτως ἀποτελεῖσθαι πᾶν· οὐ δ' ἂν εἰς τὸ γεγονὸς γεννητῶι παραδείγματι προσχρώμενος οὐ καλόν.

βουληθεὶς γάρ ὁ θεὸς ἀγαθὰ μὲν πάντα,

quid est quod semper sit neque ullum habeat ortum et quod gignatur nec umquam sit? quorum alterum intelligentia et ratione comprehenditur quod unum atque idem semper est, alterum quod adfert ad opinionem sensus rationis expers quod totum opinabile est id gignitur et interit nec umquam esse vere potest

quocirca si is qui aliquod munus efficere molitur eam speciem quae semper eadem intuebitur atque id sibi proponet exemplar, praeclarum opus efficiat necesse est; sin autem eam quae gignitur numquam illam quam expetet pulchritudinem consequetur.

nam cum constituisset deus bonis omni-

quid sit quod semper est *carens* generatione, quid item quod gignitur nec est semper. Alterum intellectu perceptibile ductu et investigatione rationis, semper idem, porro alterum opinione cum irrationabili sensu opinabile proptereaque incertum *nascens* et *occidens* neque unquam in existendi conditione constanti et rata *perseverans*

operi porro fortunam dat opifex suus quippe ad immortalis quidem et in statu genuino *persistentis* exempli similitudinem atque aemulationem *formans* operis effigiem, honestum efficiat simulacrum necesse est. at vero ad nativum *respiens* generatumque *contemplans* minime decorum.

(φλαῦρον δὲ μηδὲν εἶναι κατὰ δύναμιν,) οὕτω δὴ πᾶν ὅσον ἦν ὁρατὸν παραλαβὼν οὐχ ἡσυχίαν ἄγον ἀλλὰ κινούμενον πλημμελῶς καὶ ἀτάκτως εἰς τάξιν αὐτὸ ἡγάγεν ἐκ τῆς ἀταξίας ἡγησάμενος ἐκεῖνο τούτου πάντως ἄμεινον.

bus explere mundum . . . quicquid erat quod in cernendi sensum caderet, id sibi adsumpsit, non tranquillum et quietum sed immoderate agitatum et fluitans idque ex inordinato in ordinem adduxit; hoc enim iudicabat esse praestantius.

volens siquidem deus bona quidem omnia provenire . . . omne visibile corporeumque motu importuno *fluctuans* neque umquam *quiescens* ex inordinata iactatione redegit in ordinem, *sciens* ordinatum fortunam confusis inordinatisque praestare.

The same development occurs elsewhere. If we compare the Old Norse Sagas with learned Icelandic literature, there is a marked difference in the use of participles. In the Sagas a participle is normally used with a verb of motion (Heimskringla 145,32 þá kómu þar fljúgandi hrafnar tveir ~ came flying), if it does not occur as a substantive (e.g. búandi=peasant). The participle of transitive verbs is rare in the Sagas, but learned prose offers many examples of an enlarged use; in learned prose we find active participles of transitive and intransitive verbs used in apposition to the subject with the functions of a subordinate clause (temporal, causal, final) and governing an object in the accusative (see p. 48).

An agreement of structure should be supposed to be of classical origin, when it is limited to Europe, especially if it is lacking in I. E. languages outside Europe. We shall always have to ask: what about those I. E. languages which have been farthest away from the Mediterranean area? If we discuss whether the use of the pluperfect and future perfect in nearly all European standard languages is due to Latin influence, we should emphasize the fact that neither Indian nor Persian has the same possibility of expressing exact time-relation. We shall have to ask, moreover, if agreement of structure covers not only the I. E. idioms of Europe, but also some language belonging to a family other than the Indo-European. It is suggestive that e.g. subordinate clauses are known in Hungarian.

The fact that certain similarities of expression occur independently in many parts of the world should remind us that loan-syntax is a difficult field: if we are told that the definite article occurs not only in some Semitic languages, but even in Indonesian, we see that the theory of foreign influence on the development of an article requires to be examined with much caution. Agreement of structure may, as for the article, occur in widely separated areas, where historical contact is not very

likely. The development of a definite article seems to be a parallel phenomenon, even to the extent that this expression, when it does occur, appears rather late in the history of a language. The need of defining things implies a special development of thought, but I cannot accept, as some scholars do, that the definite article is the invention of some philosophical school¹).

The geographical point of view. Just as isoglosses are drawn to illustrate the extension within a dialect area of certain phonological or lexicographical peculiarities, it ought to be possible to draw 'isophrases' in order to mark off areas, where certain constructions prevail. It will appear from such 'isophrases', that the possibility of Latin influence does not always affect the same expressions. A construction which occurs with the greatest frequency in Latin is the use of two accusatives (direct object and predicative accusative) employed with a large variety of verbs, e.g. *populus Romanus Numam regem creavit*/ *elect him Pope*/ *se déclarer partisan de quelque chose*. This construction, which has been used by German and Danish authors in earlier periods, when nearly every writer tried to imitate Latin syntax, is out of date now in Northern Europe (but Holberg: *han declarerede ham konge*). I should not care to say whether this construction means a break with earlier English linguistic custom; in that case, Latin influence would be evident.²)

The genitive of identity (epexegetic genitive), which is an example of the characteristic Latin tendency towards organisation of the phrase, seems limited to English, French, Italian, and Spanish. Whereas participles

¹) Stammler, *Aufriss der germanischen Philologie* p. 1025: Voraussetzung für den Artikel ist die Begrenztheit einer Vorstellung... der bestimmte Artikel dient der Unterscheidung einer Grösse von mehreren gleichartigen. Der unbestimmte Artikel greift eine Grösse aus einer Mehrheit heraus. Diese Definitionen bergen den Grund in sich für die Entstehung des dem Germanischen unbekannten Artikels im 9. Jahrhundert im Zusammenhang mit der früh-nominalistischen Lehre des Eriugena.

²) as it is in German: *noch fühl ich mich denselben, der ich war* (Schiller); it is irrelevant that 'modern' constructions like *'creo ipsum in imperatorem'* occasionally appear in Late and Medieval Latin; the two accusatives are the typical Latin expression. According to Miklosich, *Grammatik der slav. Sprachen* IV p. 727 in the Slavonic area a classical construction (with two accusatives) has superseded the national one (with instrumental case): 'Wenn man die einzelnen slavischen Sprachen mit einander in betreff dieser anwendung des instrumentalis mit einander vergleicht, so nimmt man wahr, dass einige unter ihnen jetzt die letzten überreste derselben aufzuweisen vermögen, und dass in anderen dieselbe immer mehr zugunsten der auf den klassischen Sprachen fussenden Syntax, die man die allgemeine europäische nennen kann, eingeschränkt wird, so sagt man russ. *ja viděl' ego zdorovago. daj, bože, čto b' my našli vas' zdorovyč'.*' I am afraid, however, that Miklosich is exaggerating the classical influence. His examples are not convincing.

are in use in present-day English to a great extent, they are not much employed in German now, but they were common in the 16th century. On the other hand the word-order of subordinate clauses in German seems influenced by Latin (als er ihn gesehen hatte/ cum eum vidisset/ quand il l'avait vu/ when he had seen him/ da han havde set ham etc.); Doctor Martin Luther, who knew his Latin pretty well, corrected his manuscript so as to follow the Latin word-order in subordinate clauses¹⁾. The final position of verb may occur elsewhere, but it is nevertheless a striking feature of early, Latin influenced, prose, e.g. Spanish: Pues qué le aproveché al triste . . . si su amor cumplier e aun el universo mundo por suyo ganare, que la su pobre ánima por ello después en la otra vida per durable detrimento o tormento padezca? (Pasajes de Corbacho, Arcipreste de Talavera).

Before discussing European isophrases we should notice the fundamental difference between the Romance languages on the one hand and all other languages on the other. Whereas in the Romance world it will often be difficult to distinguish between Latin influence and Latin heritage, outside the Mediterranean area the possibility of Latin heritage can safely be ruled out. That is to say, whereas structural agreement between e.g. French and Latin may depend on parallel development, Latin heritage, or Latin influence, structural agreement between German and Latin must be due either to parallel development or Latin influence. It should be easier to detect Latin influence in the Scandinavian languages than e.g. in Italian or French. Latin influence may even appear to be stronger in the remote languages: as a matter of fact longer periods are at least allowed in German, whereas in French prose they are positively avoided. A modern scholar discussing this topic draws the following conclusion: From the latinizing centuries one characteristic feature remains in German, viz. subordination. From this time onwards subordinate clauses and parallel clauses are equally legitimate; they may be used, developed or repealed according to the author's taste.²⁾ French has given up many participle-constructions and many old-fashioned pedantic conjunctions are used only in legal texts, but French has kept the possibility of distinguishing logically without pedantic precision. To reach this point, French had to go through the Latin school of the

¹⁾ final position of the verb in German subordinate clauses was optional, before it became obligatory under Latin influence.

²⁾ Wolfgang Stammer, *Zur Sprachgeschichte des XV. und XVI. Jahrhunderts* (Vom Werden des deutschen Geistes, Festgabe Gustav Ehrismann Berlin 1925): nur eine Eigentümlichkeit hat die Sprache der deutschen Prosa weiter aus der latinisierenden Epoche beibehalten: die Anwendung der Hypotaxe. Die Satzverschränkung steht gleichberechtigt neben der parallelen Satzanordnung und wird von nun an je nach Geschmack des Autors oder der Zeit angewandt, ausgestaltet oder verbannt.

Renaissance as did other European languages; by and by it swept off all those superfluous conjunctions which in an exact, but very pedantic, manner arranged the phrases (*moyennant que, connu que, hormis que, considéré que* etc.). The art, however, of distinguishing logically has never been forgotten.

English latinisms may be either direct or indirect; much of what in present-day English conforms to Latin may have been introduced through French, e.g. the normal use of the future tense for future actions: I shall go/ *j'irai*/ *cras veniam* — it takes a lot of time to teach Scandinavian or German students the classical Latin use of the future tense, because their own languages are less rigorous as to the use of this tense than English and the Romance languages. Further investigations may unveil similarities of structure common to other geographically limited speech-communities of different origin inside Europe (Central and Eastern Europe), and some of these similarities may be traced to classical (Latin) influence.

The stylistical point of view. We should not expect to find Latin influence in every kind of national prose. Latin influence will be more probable in translations from Latin than in original literature. Since Latin has for centuries been the official language in nearly all European countries, official style to-day bears the impress of Latin syntax. We need only look at the preface of the Charter of the United Nations, accessible in all languages. The preface is one long sentence followed by a shorter one. The architecture of these sentences is the classical one (participles, subordinate clauses, etc.):¹⁾

WE THE PEOPLES OF
THE UNITED NATIONS
DETERMINED

to save succeeding generations
from the scourge of war, which
twice in our life-time has brought
untold sorrow to mankind, and

to reaffirm faith in fundamental
human rights, in the dignity and
worth of the human person, in the
equal rights of men and women
and of nations large and small, and

to establish conditions under

NOS NATIONES GENTIUM
UNITARUM STATUTUM
ET DELIBERATUM HABENTES

defendere posteritatem omnium
saeculorum a flagello Martis, qui
bis iam temporibus nostris generi
humano dolores inflixit infandos,

profiteri denuo esse commune
humanitatis ius, humanae naturae
excellentiam et dignitatem, aequa
virorum et feminarum, magna-
rum et parvarum gentium iura

statuere condiciones quibus co-

¹⁾ I have tried to translate this document into Latin; it has not been difficult apart from a few woolly phrases. The structure conforms with Latin.

which justice and respect for the obligations arising from treaties and other sources of international law can be maintained, and

to promote social progress and better standards of life in larger freedom,

AND FOR THESE ENDS

to practice tolerance and live together in peace with one another as good neighbours, and

to unite our strength to maintain international peace and security, and

to ensure, by the acceptance of principles and the institution of methods, that armed forces shall not be used, save in the common interest, and

to employ international machinery for the promotion of the economic and social advancement of peoples,

HAVE RESOLVED TO COMBINE OUR EFFORTS TO ACCOMPLISH THESE AIMS.

Accordingly, our respective Governments, through representatives assembled in the city of San Francisco, who have exhibited their full powers found to be in good and due form, have agreed to the present Charter of the United Nations and do hereby establish an international organization to be known as the United Nations.

lantur iustitia et verecundia quae debetur foederibus aliisque iuris gentium fontibus

promovere salutem et fortunam omnium aucta libertate

IDEOQUE

indulgere aliis et in pace concorditer sicut boni vicini vivere

vires nostras unire ad pacem et securitatem inter nationes sustentandam

cavere certis principiis acceptis et rationibus institutis ne arma sumantur nisi pro communi bono

uti subsidiis omnium gentium ad omnium hominum prosperitatem et vitae consuetudinem promovendam

DECREVIMUS CONSILIIS COMMUNICATIS QUAE NOBIS PROPOSUIMUS AD EFFECTUM PERDUCERE.

Quamobrem singulae reipublicae per eos qui personam earum gesserunt in urbe Sti Francisci congregati et publicis auctoritatibus ratis et firmis habitis muniti convenerunt in praesentem chartam gentium unitarum qua re communitas gentium comprobatur quae vocantur Gentes Unitae.

The same man who when writing an official document uses all kinds of Latin constructions will avoid these constructions when he writes a

private letter. This is true of old as well as of modern texts. In a famous collection of German medieval letters¹⁾ we have the opportunity of comparing two small letters dealing with the same topic from King Maximilian to the Duke Sigmund of Austria: one is written by the King himself as a private letter, the other by a secretary; in the first letter (nr. 421) sentences and clauses are less complicated, in the second (nr. 422) there are two participles, two instances of oratio trimembris, one passive, and a higher degree of subordination²⁾. Furthermore, we shall have to distinguish between popular and learned style, wherever it is possible, e.g. in the French and in the Icelandic area. In Old Norse literature there is a striking difference between the simple paratactic style of the sagas and the more elaborate style of ecclesiastical writers. From this point of view it is fascinating to look at a modern translation of the old sagas. Even those who try to imitate the saga will easily fall into a style where

¹⁾ Deutsche Privatbriefe des Mittelalters herausgegeben von Georg Steinhausen I, II (Berlin 1899 ff.).

²⁾ nr. 421 (1490 13/6) Hochgeborner furst, freuntlicher, lieber vetter und vater. Wier wolten geren euer liebe neue maer schreiben, dy da ser guet weren. So warten wier altag der gnaden gottes. Aber alsovil bier teglich in hofnung seind haben wie eur liebe durch andre unser schreiben durch dy canzley verkunt. Wir sein heut in den Ratenmaner silberperg gevaren oder gesloffen und haben darin fast ain schonen ankank gefunden, gleich zu schezen ain tag, darin sunder sbeiff inderhalb 5 oder sex jaren gar groslich erscheinen mues. Und dy genk sind dick und prait, aber gar hert. Wier werden margen gemsen jagen. Gott geb, das wier mugen ain mit unser hand vellen. Wier tragen besunderen hass van langen zeiten zu denselben wilden tieren. Und wier richten hie ain gejade zu mit wilden wurmen, genant dy sbarzen peeren; der seind gar vill hieumb. Wie es uns am baidwerg gen wiert, auch sunst in unser rais, der hofnung, darin wier altag leben, wellen wie eur liebe alzeit verkunden, als unserem freuntlichen, lieben veteren und vater, dem wier alzeit zu dienen und wilfaren begierlich genaigt seind, den auch der almechtig gott alzeit frolich und gesunt sparen welle. Datum zu Ratenman am suntag nach corporis Christy anno dominy 90. Eur liebe freuntlicher veter und sun *per manum propriam* Maximilian, Romischer kunig etc. — nr. 422 (1490 15/7) Maximilian, von gots gnaden Romischer kunig, zu allenzeiten merer des reichs etc. Hochgeborner, lieber vetter und furst. Wir vernemen wie dein lieb das wiltpret nit jagen, sunder auf unnsere zukunfft, damit wir des mitsampt dir dest mer schiessen und vellen mochten, ersparn welle, das unns doch in dheinen weg gemeintist, angesehen, daz des sovil ist, daz das nit mag so pald verjagt oder ausgereut werden. Demnach begern wir an dein lieb mit gar besonnerm freuntlichem vleysse bittund, du wellest für und für und für allenthalben nach deinem lust, willen und gevallen hezen, jagen und annder waydney treyben under der keins auf unns sparn. Daran erzeigt unns dein lieb freuntlichs wolgevallen; Geben zu Enns an phintztag nach sant Margrethentag anno domini etc. 90^o, unsers reichs im funfften jare *ad mandatum domini regis proprium*. — If H means main-clause, and small letters indicate subordinate clauses of different degrees, the last letter has subordinate clauses until the 4th degree: Habab₂cd, whereas the first letter has aHbHc₁ c₂ only: the second letter has participial constructions (angesehen daz, bittund), oratio trimembris (lust, willen und gevallen/hezen, jagen und annder waydney treyben), passive voice (gemeint ist).

logical relations between the various phrases are linguistically expressed. It seems inevitable that any comparison of this kind will throw a glaring light upon what European standard languages have adopted from Latin syntax. Modern translators of *Njals Saga*, praised for its 'freiluftige Unbuch-mässigkeit' (Heusler) have made concessions to the periodic style, e.g.

Þá kvað Mörðr þat upp, at hann mundi eigi berjast við Hrút. Þá varð óp mikit at Lögbergi ok óhljóð, ok hafði Mörðr af hina mestu svívirðu. Síðan riðu menn heim af þingi. Þeir bræðr riðu vestr til Reykjardals, Höskuldr ok Hrútr, ok gistu at Lundi. Þar bjó Þjóstólfr, sonr Bjarnar gullbera. Regn hafði verit mikit um daginn, ok höfðu menn orðit vátir, ok vátu gervir langeldar. Þjóstólfr búandi sat á meðal þeira Höskulds ok Hrúts. Sveinar tveir léku á golfinu — þeir vátu veizlusveinar Þjóstólfs — ok lék mæz ein hjá þeim

Then Mord spoke out, that he would not fight with Hrut, *and* there arose a great shout and hooting on the hill and Mord got the greatest shame by his suit. After that men ride home from the Thing, and those brothers Hauskuld and Hrut ride west to Reykrivardale, and turned in as guests at Lund, *where* Thiostolf, Bjorn Gullbera's son, then dwelt. There had been much rain that day, and men got wet, *so* long-fires were made down the length of the hall. Thiostolf, the master of the house, sat between Hauskuld and Hrut, and two boys, *of whom* Thiostolf had the rearing, were playing on the floor

Even modern Danish translations of the Sagas make periods, more or less, because they cannot quite avoid the syntax of the standard language. What Schopenhauer reproached the journalists of his time for, the lack of full relative and demonstrative pronouns, the abolishing of conjunctions and participles necessary to make clear the logical relations between various parts of a sentence, the reluctance to use perfect and pluperfect instead of the more inexact imperfect¹⁾, are all offences against that intellectual style which has proved itself a good instrument for expressing a complicated thought.

¹⁾ "die unberechtigten grammatisch und logisch verunklarenden Kürzungen an Wörtern und Silben, das Weglassen notwendiger Präfixe und Affixe, Fehlen der Flexion bei Eigennamen, das Vermeiden oder Verkürzen der ausführlichen Formen der Relativ- und Demonstrativpronomina (welcher, dieser, jener) nur wegen der niederträchtigen Buchstabenzählerei, das Verwischen des Unterschieds zwischen Adjektiv und Adverb . . . unscharfe Verwendung der Präpositionen, das Einsparen logisch notwendiger Konjunktionen und Partikeln, die Scheu vor dem Gebrauch des Perfekts oder Plusquamperfekts, die durch das Imperfekt nur ungenau ersetzt werden, der Hang zu Parenthesen und Gedankenstrichen" Parerga II 579 (Stammlers Aufriss p. 1420).

The historical point of view. Religious respect towards the Latin model favours Latin constructions in early periods nearly everywhere. The superiority of Latin as a written language has generally been greatest in the early days of the national literatures. Latin influence has always been strongest on the written plane, and only so far as written language has influenced the oral form of modern European languages, only so far as style has become syntax, can Latin be said to have put its mark on modern European speech. When English prose came into existence, Orosius and Bede, The *Consolation* of Boethius, Gregory the Great and the *Soliloquia* of Augustin were translated in a very literal way, as if the translator tried to what extent his native tongue was capable of assimilating Latin constructions. The same effort was repeated later and not only during the so-called Renaissance. — In the Translation of Bede e.g. the passive is nearly always expressed by means of *wæs*; in other works of the same author and of the same time *weorðan* (cp. germ. werden, dan. vorde) is not less frequent. It can hardly be fortuitous that this construction corresponds exactly to the Latin passive construction (*wæs Romaburch abrocen fracta est Roma*); it is probable that the ordinary English way of expressing the passive voice is influenced by Latin usage, a natural thing after all, since the passive voice as a whole belongs more to written than to spoken language. Absolute participles are among the constructions suspected to be due to Latin; they appear in Old English (without preposition): *onfangenre his bletsunge/ accepta eius benedictione*, *ðisum eallum ðus gedōnum/his omnibus sic factis*. In the German area we find the same strong influence in the early period (Althochdeutsch); not only absolute participles occur, as in Otfrid V 25,7 *gote helphante/deo auxiliante*, Tatian 8,8 *inphangenamo antwurte/recepto responso*, but even accusative and infinitive occurs against German usage: Tatian 62,3 *quedet mih werphan diuvala/dicitis eicere me demonia*, Notker Boeth. 1 *uuer zuſuelōt Romanos iu uuēsen állero rīcho herren*, and a comparative construction moulded after Latin Tatian 13,23 *ther ist mir strengiro/fortior me*, where the dative is used to render the Latin ablative. But what is more important from our point of view is the extensive development of subordinate clauses¹). This as well as the development of certain compound tenses was a new thing which enabled the western mind to express more differentiated ideas. Literary and elevated Latin had the possibility of expressing precise time-relation and logical relation of the different parts of a statement; neither Greek nor Sanskrit had these possibilities²). Even in the

¹) H. Moser, *Deutsche Sprachgeschichte der älteren Zeit* p. 916. (in: *Stammlers Aufriss*).

²) Brugmann, *Kurze vergl. Gramm.*, 741 p. 569 "zu beachten ist, dass die wie immer geartete genauere Bezeichnung relativer Zeit überall weit mehr den Literatursprachen als der volkstümlichen Rede angehört".

far North characteristic classical features occur early, though limited to a certain style; as elsewhere we meet an increase in the use of participles. As mentioned before, in the more oral style of the sagas a participle is used only in connexion with a verb of motion or as a substantive, and the participle of transitive verbs is rare (constructed with genitive, e.g. Flat. I 553 ef þú ert hugar þíns eigandi/ literally 'if you are owner of your mind'); but learned texts offer many examples of an increased use of participle governing a direct object with the same function as a subordinate clause.

From a homily Nygård quotes (26,11) spakr maðr hræðisk guð i öllum verkum sínum vitandi sik hvergi mega flýja návista hans / a wise man fears God in all his works knowing that he cannot avoid his presence (cp. Nygård, *Norrøn Syntax* § 226–242. A. Ahlberg, *Presensparticipiet i Fornsvenskan, En syntaktisk studie*. 1942.). In a Danish newspaper some time ago (31/7 1953) I saw the following sentence: Erkendende den håbløse strategiske situation, en kæmpende befinder sig i, når han opdager, at hans tidligere allierede er gået over til fjenden, kapitulerede hendes far / knowing the hopeless strategic position of a fighter, when he discovers that his former ally has gone over to the enemy, her father capitulated. I am sure the author of these lines would be highly surprised, if he were said to speak Latin; nevertheless the participle governing an object followed by several subordinate clauses, is inconceivable without Latin influence. The Danish grammarian Høysgård (18th century) allows only expressions of the following type: de formuende bør hjælpe de trængende (subst.) or: han kommer løbende (verb. of motion) — otherwise, he says, participles ought to be used with caution and judiciousness ("med forsigtighed og skønsomhed").

The next examples are also drawn from Nygård (Pr. 221,4) talaði þa fyrir sínum mönnum svá mælandi (for: ok mælti svá) / talked to his men saying this; (str. 2,14) menn mælandi sinna landa tungum/speaking the language of their countries. This is Latin syntax, not to speak of literal translations of absolute constructions (without preposition), e.g. (Str. 48,7) mælti konungr öllum áheyrandum / said the king, while all his men were listening. Perfect participle may be used in place of a temporal clause (impossible in the Sagas) Thom. 2,19 utgenginn af skóla heldr hann sik nú á leikmanna hátt / having left the school he lives as a layman. This is not unusual in the Latin-influenced style of ecclesiastical writers. We remember that the use of participle was more limited in Classical than in Late Latin, but that literary Late Latin (ecclesiastical Latin) was the main channel through which learning came to the European peoples in their early periods.

It became important for learned authors to express more exactly the relation between relative and main clause; in the saga-style relative connexion was expressed by particles (*er*, *sem*): the exact relation had to appear from the context. If an author wanted to indicate the exact relation, he could add a demonstrative pronoun in the case needed or introduce the interrogative pronoun as a relative (*hveim*, *hvat*, *hverr*, *hvilikr*). This new flexibility of the relative adopted in learned texts many centuries ago remains until today.

Exactly the same fields of syntax seem to be affected in non-Indoeuropean languages when they came into touch with Latin literature. A

Hungarian scholar writes: "that is why in our early texts so many latinisms occur, and they were given the possibility of occurring so frequently that some of them became naturalized and reappear today although we have emancipated ourselves more and more from Latin: our early texts are nearly all translations, and Latin constructions are abundant; accusative and infinitive may be mentioned and the predicative use of nominative and accusative"¹).

There was another wave of influence, easier to follow, because nearer to our own time: during the Renaissance translations of classical authors brought in plenty of Latin constructions which to a large extent were abandoned in the next centuries, but some of them never disappeared. The desire of making classical masterpieces, Latin or Greek, familiar to the many in good translations could not but leave its trace on the national idioms. Golding who made Ovid speak English, Philemon Holland "the Translator Generall of his Age", who rendered Livy and Plutarch and other classical writers, are famous for their exact rendering of the classical text. The spreading of these Elizabethan translations had a lasting effect on the national tongue. The translators openly declared as one of their aims 'the Amelioration of the English Language'. Above all the limpidity and transparence of the Latin period was the big model. One of the pillars of this structure is the use of participle in apposition to a noun: this occurred already in Old English under Latin influence, but rarely before the Renaissance, when we find an increased use in direct translations as well as in works not based on Latin models (Holland I 7 Sucton: The divinours . . . incited him to the hopes of most glorious achievements, making this exposition of his dream / coniectores ad amplissimam spem incitaverunt arbitrium orbis terrarum portendi interpretantes; Phaer VI 650 Vergil 6, 614: includyd in that iayle their paines thei bide / inclusi poenam expectant; Holland III 21 Sueton: And being incontinently called backe out of the very way, he came and found Augustus dangerously sicke / et statim ex itinere revocatus iam quidem affectum . . . adhuc Augustum reperit). Seldom, very seldom are Latin participles rendered by subordinate clauses. In one of the Elizabethan translations we read the typical construction: Who being unable any further to indure his pride . . . cried out (Lodge II 11) — this learned form makes its entrance into the English language during the Elizabethan period; it is modelled on the French *étant*, and perhaps one might object that *esse* had no present participle. But we should not forget that later authors in some way or other tried to supplement the classical system (by means of *constitutus*, *manens*, *existens* etc.) and that the general predilection for using the nominal form of the verb may be responsible

¹) S. Simonyi p. 172 ff.

for 'being' as well as for other present participles belonging to modern English. The perfect participle referring to things mentioned before (*supradictus*, *supranominatus*, *saepedictus* etc.), common as it is in Late and Medieval Latin, where it succeeds the relative clause, is frequently used during the Renaissance, e.g. Holland I 56: as concerning those commentaries aforesaid of Caesar Cicero in the same book, writeth thus. Among other participles favoured by the translators is 'saying' (e.g. Lodge V 6 he had encouraged him saying: this is no defection / *et bonum animum habere iussit dicens, non est ita solis defectio*), 'looking', 'speaking' (Phaer IV 32: thus speaking in her bosom full the tears of water ronne), 'preceeding' (the very next day preceeding his death). — To the active present and the passive perfect participle we must add the periphrastic (expanded) participles: Golding II 142 (Ovid II 105) 'having made delay as long as he could shift, did lead him where his Chariot stood'. To this construction there is no exact Latin model; the Latin language has been a model for the translators and through these for the English language in general not as an exact pattern, but in the principle of temporal differentiation of participles. As in Late Latin (and Greek) these participles may be explained by conjunctions: Marlowe II 2, V 3: 24 thus lives old Edward not relieved by many and so must die, though pitied by many. The absolute participle seems more than any other construction due to Latin models. This construction known in present-day English, though only in a limited number of expressions, occurs in the Elizabethan translations, whenever the Latin original has an ablative absolute, e.g. Phaer VI 673 (= Vergil VI 637): these things so done and all the goddesse gyft fulfyl'd at last into the gladsome felde they come / *his demum exactis perfecto munere divae devenere locos laetos* (44). This sayd (46,49), this spoken (49), this done (48). Ascham p. 60: the wisest writer, that ever spake with tong, Gods doctrine onelie excepted (cp. German: *keinen ausgenommen*). Golding VIII 1076 (Ovid VIII 867): as now a whyle no living wyght upon this levell sand (myself excepted) . . . did stand — *ut nemo iamdudum litore in isto me tamen excepto nec femina constitit ulla*¹⁾.

In the same way German translations from the Renaissance centuries took Latin structure for a model: Nicolaus von Wyle, to whom the Latin subordination was the pattern of German, had an enormous influence on contemporary and later writers. Friedrich Rieder wrote a 'Spiegel der wahren Rhetorik' (1493), where the Latin periodic style was presented as the mirror of German. And he had many successors: Gessler 1511, Freudenberg 1580. A schoolbook from 1516 (Hauers In-

¹⁾ W. Behrens, *Lateinische Satzformen im Englischen*, Münster i W. 1937 (Universitas Archiv Anglistische Abteilung Bd. 3).

stituendorum puerorum ratio) gives the German translations of Latin examples in a Latin way, e.g. so findt aber ich dich durch vorcht des kriegs weggezogen zu sein ~ invenio te timore belli abiisse.

Latin influence in Central Europe is perhaps stronger than elsewhere: Roman Law (Prag, Erfurt, Cologne), not the Reformation, has submitted Northern Germany to Standard German, a language moulded on Latin periodic style¹); the Bible was until 1522 the Latin Vulgate in German translation; nor must we forget that the Counter Reformation strengthened the position of the Latin language in this part of the world. The humanist principles based on order, organization, and architecture of the phrase are predominant until the era of romanticism²).

It is an amazing fact, that the Church several times opposed the work of the translators, who were called *stulti temerarii et indocti* (the Edict of Mainz 1485), because the German language was considered to be unable to equal the high standards of classical literature. Nevertheless the humanist translators great and small continued their work; the result is summed up in this way by a famous scholar "Die Anregungen, welche diese Verdeutscher aus den 'geblühten' Formularien der Kanzlei empfangen, vereinigten sie mit dem Streben, das lateinische Sprachideal in der deutschen Rede zu erreichen. Diese sprachformenden Gedanken (auch Luther ist von ihnen berührt) sickerten nach unten durch, vereinten sich mit der älteren, dort erhalten gebliebenen Tradition, und es bildete sich eine neue Prosa heraus, die als wichtigsten Bestandteil des humanistischen Stils die Verschränkung der Satzperiode in sich aufnahm und bis heute bewahrt hat"³).

When we had to disentangle latinisms in the Romance area (e.g. French), separating them from what might have been inherited, a useful method was to compare medieval and renaissance texts. Even if there is a learned (latinizing) current from the beginning of written French (as there is a popular current in medieval Latin) — we may suggest the famous Oaths of Strasburg (9th cent.) and many law-texts throughout the middle-ages — there is a marked difference between medieval and 16th century texts as to direct classical influence (ortho-

¹) 'es ist so viel Schwarmgeisterei im Hochloben des bauerlich-volkhaften Anteils an einer Sprache, die so deutliche Spuren der Bildung, des Hörsaals, des Papierdaseins aufweist' (Stammler p. 1034); this seems to me a very judicious remark — for the relations between Latin and European standard languages (not only German).

²) Latin (that is to say the Latin that has influenced the world) is rational; what the romanticists detested was the rational "das Absinken des magischen Zauberworts zum rationalen durch Übereinkunft festgesetzten Zeichen" (Schlegel). Goethe: das Streben nach Klarheit geht aus der Zunahme an logifizierenden Konjunktionen, Adverbien u. Partikeln hervor. Romanticism: abstract conjunctions are avoided.

³) Stammler, Zur Sprachgeschichte des XV u. XVI Jahrh. p. 189.

graphy, loan-words). Without going into details¹⁾ we may stress the fact that the humanist ideal of clearness and regularity prevails. Nowhere does the new order appear so well as in Calvin's Letter to the King, which precedes his *Institution chrestienne*. This author, who writes Latin and French equally well, has strongly influenced the development of modern French. We are able to compare his own Latin and French text and we find no cheap latinisms, but the well-balanced architecture of sentences (parallelism, antithesis, etc.) known as classical

Institutio Christianae religionis
(1536)

Verum quum perspicerem
usque eo quorundam improborum
furorem invaluisse
in regno tuo
ut nullus sanae doctrinae istic
sit locus
facturus mihi operae pretium
visus sum si
eadem opera
et institutionem iis darem
et
confessionem apud te ederem,
unde discas,
qualis sit doctrina
in quam tanta rabie
exardescunt furiosi illi
qui ferro et ignibus
regnum tuum hodie turbant.

Sane si quis
faciendae invidiae causa
doctrinam hanc,
cuius rationem tibi reddere
conor,

Institution chrestienne
(1540)

Mais voyant
que la fureur d'aucuns iniques
s'estoit tant eslevée
en ton royaume
qu'elle n'avoit laissé lieu aucun
à toute saine doctrine:
il m'a semblé estre expédient
de faire servir
ce présent livre
tant d'instruction à ceux que
premièrement j'avoie délibéré
d'enseigner
que aussi
de confession de Foy envers toy:
dont tu congnoisses
quelle est la doctrine
contre laquelle d'une telle rage
furieusement sont emflambez
ceux qui par feu et par glaive
troublent aujourd'hui ton
royaume.
Certainement, si quelqu'un,
pour esmouvoir hayne
à l'encontre de ceste doctrine,
à laquelle je me veuls efforcer
de te rendre raison,

¹⁾ e.g. the 'Latin' accusative and infinitive: Aristote dit appartenir aux beaux le droit de commander (Montaigne). I am indebted to my colleague Mr. Nykrog for drawing my attention to Calvin's Letter.

omnium ordinum calculis dam-
natam
multis fori praeiudiciis confossam
iamdudum fuisse causetur:

nihil aliud dixerit,
quam partim
adversariorum factione et potentia
violenter deiectam
partim
mendaciis technis calumniis
insidiose fraudulenterque oppres-
sam.

...

vient à arguer qu'elle est déjà
condamnée par un commun con-
sentement des estatz,
qu'elle a reçu en jugement plu-
sieurs sentences contre elle:
il ne dira autre chose,
sinon qu'en partie
elle a esté violement abattue
par la puissance et conjuration
des adversaires,
en partie
malicieusement opprimée
par leurs mensonges, tromperies,
calomnies et trahisons.

People like Calvin and Montaigne knew Latin as well as French, they were able to express the same thought by different words, but keeping the same trend; a more intimate contact ('symbiose') between two languages is not imaginable. Such bilingual authors existed in all European countries. Even though the way of building sentences changed radically in French, even though Vaugelas freed his mother tongue from Latin chains, some good authors of the last century use the periodic Latin style. It is by no means surprising that e.g. Anatole France builds up his sentences in the classical way, as has been recently proved¹). We have deliberately left for later consideration any kind of "gongorism" or "cuphuism" with their artificial latinisms, Greek accusatives, etc.

If we take the linguistic facts as our starting-point, we must remember that agreement of structure has been supposed in sentences and clauses as well as in phrases.

1. SENTENCE-STRUCTURE: a. *coordination of main clauses*: Owing to the oral character of the ancient languages the logical connexion between main clauses is indicated in Latin. The more modern prose is influenced by Latin, the more conjunctions of different kinds will link not only subordinate, but even main clauses together. In his excellent article quoted above Mr. T.B.L. Webster¹) suggests a method by which the sentences of different writers can be compared. His text runs in this way: *Such* a comparison will only be possible, if sentences can be put down in simple general terms which yet express the essential relationships between the words. The first necessity, *therefore*, is a grammatical analysis of the sentences... Having analysed a sentence of Flaubert's *Madame Bovary* he sums up in

¹) Studies in French Language and Mediæval Literature, cf. p. 4 note 1.

this way: The whole sentence, *then*, is symbolised 3(I.2(I³c. S(I.I.)V. O({SV} pI))) S(I.I.I.) [I.2.(2.I)] V.P. (4.*3.2(3*c.S.V.pI(2.I) 3(3c.Y.O (2.1))). *Such* a set of symbols shows the essential grammatical structure of the sentence, *but* is much too cumbersome to allow the comparison of sentence structure which is my object. I does, *however*, show that the sentence contains 3 elements which affect its shape: clauses, appositions and amplifications etc. etc.' We notice the classical way of developing a scientific thought: 'therefore', 'then', 'however', the demonstrative pronoun in the beginning of the sentence¹).

Nowhere is the classical way of arranging main clauses more evident than in the syllogism: 'Of such feelings (fear and cowardice) the brave man is not capable; *therefore* he is not susceptible of distress either. *But* no one is wise if he is not brave. *Therefore* the wise man will not be susceptible of distress/ l'homme courageux est incapable d'éprouver ces sentiments; *donc* il ne sera non plus capable d'éprouver du chagrin. *Mais* il n'y a pas de sagesse sans courage; *donc* le sage sera incapable d'éprouver du chagrin/ non cadunt . . . haec (i. timiditas et ignavia) in virum fortem, igitur ne aegritudo quidem. *At* nemo sapiens nisi fortis; non cadet *ergo* in sapientem aegritudo' (Cic. Tusc. 3,14). 'The brave man is also self-reliant; the self-reliant man, *however*, is assuredly not excessively fearful, *for* there is a difference between confidence and timidity/ celui qui est courageux a aussi confiance en soi . . . *or* celui qui a confiance en soi n'est pas accessible à la crainte, *car* la confiance en soi ne va pas avec la crainte/ qui fortis est idem est fidens . . . qui *autem* est fidens is profecto non extimescit; discrepat enim a timendo confidere' (Cic. Tusc. 3,14). 'The soul when puffed up and swollen, is in a defective state; *but* the soul of the wise man is always free from defect and never in an inflamed, never in a swollen state. *But* this is the condition of the angry soul; *therefore* the wise man is never angry/une âme qui se gonfle et qui est enflée, est dans un état anormal. *Or*, l'âme du sage ne connaît pas d'état anormal, jamais elle ne se boursoufle, jamais elle n'est enflée. *Mais* tel est le cas de l'âme dans la colère: *donc* le sage n'est jamais en colère/ inflatus et tumens animus in vitio est. sapientis autem animus semper vacat vitio, numquam turgescit, numquam tumet; *at* irati animus eiusmodi est; numquam *igitur* sapiens irascitur' (Cic. Tusc. 3,19).

b. *correlation of clauses*: A characteristic difference between classical and vulgar expression may be observed in the so-called proportional comparison (correlation): quo maior est in animis praestantia et diviniore, eo maiore indigent diligentia (Cic.)/ plus l'âme est divine . . . plus elle a besoin. This type of expression occurs already in Vulgar Latin: plus

¹) cp. Nägelsbach, Lateinische Stilistik⁹ Zweiter Hauptteil. Die Architektonik der Rede. 2. Die Verbindung der Hauptsätze und Perioden untereinander p. 709 ff.

conmeditis . . . plus infert ficulnea fructum (Acta Andr. Matth.). Whenever modern languages express the correlation (*je grösser . . . desto mehr/the more . . . the happier*), they stick to the classical ideal, which is to stress exactly not only the comparison, but also the proportion.

c. *parenthetical remarks* in order to explain a word or a statement may be introduced as main clauses in Latin as well as in modern European: *id est*, that is to say, *c'est à dire*, *dass heisst*, *det vil sige* etc. This has nothing to do with the Late Latin use of *dicit*. The word-order of certain parenthetical main clauses may have been influenced by Latin: *ait propheta*; says her husband; *dit le ministre*; *siger digteren* (quotation).

d. *subordination*. It may be said in general that complex subordination (temporal and relative clauses apart), characteristic of intellectual style in all European languages, is mainly due to Latin influence. Subordination has never been a stable element of expression in Sanskrit¹); subordination is rare in those dialects of the Finno-Ugrian family which have not been in near contact with the Indo-European area²). Subordination is known as a prominent feature of classical Latin³). Even simple subordination may bear the mark of Latin: 1° coincidence of two actions may be expressed in many ways, but this at least seems to be a typical Latin way (subordinate action opposed to main action, *cum inversum*): *Antonius iam patriae signa inferebat, cum Caesar latronum impetus retardavit*; *on servait le café, quand le temps se gâta*; *er sass an seiner Arbeit, als sein Freund kam*; *he was working, when a man passed by*; *han sad og læste, da han fik besøg* etc. This kind of expression is rare before the Renaissance. The main clauses may be positive or negative: *Livy 24,29 dies haud multi intercesserunt, cum ex Leontinis legati . . . venerunt*/ *not many days had elapsed, when ambassadors from Leontini arrived*; *je n'avais pas diné qu'il entra* etc. — 2° the possibility of expressing successive subordination of thought by a more or less complicated system of subordinate clauses is familiar to official style in Late and Medieval Latin, but occurs already in classical prose. One or more words of the main subordinate clause, acting as a signal, precede the more subordinate clause. The subordinate clauses appear in logical order, e.g. *CIC. Sulla 31 in quo primum erat illud absurdum, quod, cum ea, quae leviter dixerat, vobis probare volebat . . . non intellegebat*⁴)/ *hierbei war zuerst ungereimt, dass er, während er*

¹) L. Renou, *Grammaire Sanscrite* II § 385 ff. Paris 1930.

²) Simonyi p. 423.

³) Nägelsbach p. 585 ff.

⁴) Modern French translation: *dans ce procédé il y avait d'abord ceci de déraisonnable: après avoir dit tout bas ce pourquoi il voulait obtenir votre approbation, tout en voulant ne pas être entendu de ceux qui se tenaient autour du tribunal, il ne comprenait pas . . .*

wünschte, dass dasjenige, was er leise sagte, von Euch gebilligt, (von denjenigen aber, die das Gericht umstanden, nicht gehört) wurde, nicht einsah, dass etc./ it was ridiculous that when he tried to persuade you . . . he did not understand. This kind of sentence-structure — we might call it 'split-clauses' — is more or less developed in all modern European languages (I say that when this happens . . . you will never come back; dass wenn, dass nachdem, v. Behaghel IV 269); early European, however, did not use 'split-clauses', e.g. Old French (Aucassin et Nicolette 2,34): il n'a si rice home en France se tu vix sa fille avoir que tu ne l'aies/ there is not a man in France so rich that if you wanted his daughter you could not have her/ es gibt keinen so mächtigen Mann in Frankreich, dass Du nicht seine Tochter, wann Du sie begehrtest, haben könntest. Early German has the popular construction: drumbe entscheiden wir, waz die burgere wegegelts innemen, daz sie daz auch wider anlegen, Friedb. Urkundenbuch, Burdach Vorspiel I 1,31. The 'modern' (or 'vulgar', 'oral') tendency is to complete the thought (and expression) as each part of the sentence is spoken or written. The 'classical' languages are able to hold first one thing and then another in *temporary suspense*, as the sentence moves on: Alco, precibus aliquid moturum ratus cum ad Hannibalem noctu transisset, postquam nihil lacrumae movebant, apud hostem mansit/ Alco thinking that he could accomplish something by entreaties, after going to Hannibal by night and finding that tears did not move him, remained with the enemy (Livy); in modern German the following word-order is still allowed: doch die rechten Christen, ob je gleich wenig sind, wissens sehr wohl (Luther). — 3° relative clauses may express in a more or less exact manner the connexion between the main and subordinate clause. It has been suggested that the obligatory use of the relative pronoun in modern German (der Mann, den ich sah/ homo quem vidi) should be due to the Latin model, where the relative is never omitted — and indeed, until Luther, the use of relative pronoun is optional, as it is to-day in other Germanic languages: the man I saw/ manden jeg så. The omission of the relative pronoun, even though genuine English, is found only seven or eight times in all the writings of Milton and only twice in Macaulay's History; it is characterised as 'a colloquial barbarism' by certain grammarians. It seems more than probable that in the German, Scandinavian, English and French area, the possibility of expressing exact relation must have been developed under Latin influence¹). In Old Norse, so far as it is not influenced by Latin, relative connexion is expressed by inflexible particles (*er*, *sem*; some of these particles are now curiously enough termed

¹) cp. Gustaf Lindblad, *Relativ satsfogning i de nordiska fornspråken* (Lund 1943) p. 118 f. v. Nygård § 264.

relative pronouns), whereas the relation between main clause and subordinate clause is indicated by the context¹). Flexible pronouns have been created in order to indicate exact relation between main and subordinate clauses, over the whole Scandinavian area (learned style): O.N. Stj. 51,10 *myrkr ok dálíg deyning hvílíkr er helvitis harmar ok sárleikar eru* /obscure and pernicious stench, which is the grief and pain of hell; modern Danish: *det land, i hvilket han boede*. The flexible interrogative pronoun takes the function of a relative (as in German: *welch*). The German interrogative pronoun as a relative is used first with the noun to which it refers²), later on it is used alone: *das Haus, in welchem (dem etc.) er wohnte/ domus in qua habitabat*. Similar expressions of Latin type designed for greater distinctness occur in French: *le ministre des affaires étrangères a discuté la question avec l'ambassadeur de l'Angleterre, lequel a prononcé; les gens parmi lesquelles il vit*; it is superfluous to notice that in Old French *lequel* is only interrogative³). As to the development of English we may quote Addison's Humble Petition of Who and Which 'complaining of the injury done to them by the recent extension of the use of that': 'We are descended of ancient families and kept up our Dignity and Honour many years till the Jacksprat *that* supplanted us'. This is the opposite of historical truth; in Middle English *who* was only interrogative, whereas *which* was relative, but the real reason for Addison's predilection for *who* and *which* was their conformance to Latin relative pronouns, and there can be no doubt that this particle — as Otto Jespersen says — assisted by English grammars and the teaching given in school-rooms, has contributed considerably to restricting the use of *that* as a relative pronoun, in writing at least. Addison himself, when editing the Spectator in book-form corrected many a natural *that* into a less natural *who* and *which*. And so did Dryden in his Essay on Dramatic Poesy, e.g. 'I cannot think so contemptibly of the age I live in' to 'the age in which I live'. The tendency of avoiding the preposition at the end

¹) a similar sentence-structure appears in Vulgar French: *c'est lui qu'est venu* (=qui est venu) — *c'est lui que je parle* (=dont je parle — à l'endroit qu'il est (=ou il est)).

²) Behaghel I 376. III 718. III § 1363-7.

³) Brunot II 425 "En moyen français on commence d'après les modèles latins à se servir du pronom relatif *lequel* nouvellement né, pour rattacher les phrases les unes aux autres ..." pour laquel guerre appaisier messires li roys y envoia monsignour Gervaise d'Escrangnes (Joinville); 428 "Le pronom relatif prend un rôle synthétique dont il avait été depouillé au profit de constructions analytiques faites de la conjonction *que* et d'un pronom personnel, ex.: il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se mit aucunement en peine (Montaigne). Ces phrases directement imitées du latin et complètement étrangères à la vieille langue, semblent, il est vrai, à peu près particulières à Calvin, à Montaigne, aux latinistes". —

of a sentence, wherever this tendency occurs, seems due to Latin influence (either direct or indirect).

The well-known Latin use of repeating the antecedent noun in the relative clause, for greater distinctness (Caes. b. G. 1,49, 1 *ultra eum locum quo in loco*) occurs in European literary prose: *princes doit estre large en dons et graces donner. Lesquelles choses auons assez prouué de notre Roy* (cp. Sandfeld, *prop. subord.* § 111).

Latin often has a relative pronoun where modern European languages use a determinative or personal pronoun; nevertheless French: *Quoi voyant le peuple; lesquelles à son plaisir leues; dont il dist* (cp. *pourquoi*); Danish: *en guld-mine hvilken, da den blev proberet, fandt man at en centner gav 38 mark purt guld; han lagde plaster over hans hoved, hvilket da han . . . trækkede af bildte han sig ind . . .; en edelsmand kom engang udi et værtshus, hvor da han havde spiset og vilde gå tilsengs, hang hand sin guldkiæde . . . på væggen* (Holberg).

Before Latin influence began to change the structure of Modern European languages, a relative clause was never longer than that part of the main clause which followed it; from then the following type of sentence occurs: (German) *darumb wird sie auch der Lewe, der aus dem Walde kompt, zerreissen*¹⁾. The *consecutio temporum* (sequence of tenses) is a prominent feature of Classical Latin. It appears not only between main and subordinate clauses, but also between independent clauses. The sequence of tenses expresses thought-relation. Modern writers when observing strictly the sequence of tenses may be under classical influence. It is a striking thing that modern translators of the Old Norse Sagas try to harmonize the tenses of main clauses; the eternal change of tenses in Old Norse sentences is given up in modern translations.

2. CLAUSE-STRUCTURE. a. *nominal-clauses* as a whole are not due to Latin, nevertheless *certain types* (predicate first) originate from a Latin-influenced sphere of literature: *beatus ille qui procul negotiis*/ happy the man whose wish and care a few paternal acres bound (Pope)/ *heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage* (Lerch II 128)/ *lykkelig den svend, der før dunet gror om hage*. — *Suum cuique*/ *jedem das seine*/ *enhver sit* — *Hactenus Trogus*/ *såvidt N.N.*/ *So far Mr. N.N.* — *Sic Venus* (Aen. 1,325)/ *således Madvig*. b. the *use of participle* has been extended in nearly all European languages in order to make possible a clause structure known from Late Latin texts: 1° *participle for subordinate relative clauses*: *proxime venturus, proxime subsequens* (in early German charters: *der nehst kumet*/, *der darnach nehst kumet*; now: *erstkommen-der, førstkommande, following day*²⁾), *adiacens* (in early German char-

¹⁾ Behaghel IV 274. ²⁾ v. M. Ahlberg, *Presensparticip* p. 227 f.

ters: der darzu gehoret, now: dazugehörend, adjacent, tilliggende). The following examples from German charters and Renaissance literature are due to Latin influence; the tendency of constructing prepositional phrases with participles is known from classical language (Cic. Att. 3,15,1 quattuor epistulas a te missas/ four letters from you; Caes. b.c. 3,100,3 proelium in Thessalia factum /the battle fought in Thessalia, battle of Thessalia). This is the background for expressions like 'geben wir den brief mit unserer stat insigel versigelten / litteras dedimus cum sigillo civitatis nostrae sigillatas' (Urkundenbuch Straubing, Behaghel IV 220 or II 385, 413), 'einen geweyhten priester von cinem Bischof' (Luther, Behaghel II 404 [406]). The practical use of *praedictus*, *dictus*, *supra memoratus* etc., unknown to classical Latin, where relative clauses express the same thought¹) (c.g. Cic. off. 2,32 de illis tribus quae ante dixi), occurs from Livy (10,14,7 ad praedictas latebras) and is very common in Late and Medieval Latin (Pliny 5,101 praeter supra dicta oppida); it belongs to official style and is a means of expressing exact reference and has been taken over by national idioms, e.g. et in boscis dicti Ingeranni . . . dictos boscus a dictis tertio et dangerio eximentes et penitus liberantes (Cartulaire d'Enguerrand de Marigny BN lat. 9785 f. 56^r a. 1305) / es boys du dit Engerran . . . li quittons de grace les diz boys des maintenant francs du tout et tout des devant diz tiers et dangers (translation from the same year). In medieval documents *praemissae* means 'the above mentioned' propriety; hence modern English *premises*. A future passive participle was without lasting effect modelled in German: die vorzunehmende Untersuchung (investigatio facienda), die zu hörende Vorlesung (Behaghel II 395 lectio audienda). Even a future active participle was artificially formed, at least in Danish: döskullende (morituri).

2° *present participle constructed with a prepositional phrase or governing a noun* occurs in intellectual classical style; Cic. Phil. 11,28 lex . . . est . . . recta ratio imperans honesta, prohibens contraria/ Law is nothing else but a principle of right . . . commanding what is honest, forbidding the contrary; Tusc. 4,18 misericordia est aegritudo ex miseria alterius iniuria laborantis/ compassion is distress arising from the wretchedness of a neighbour in undeserved suffering. Frequently in Late Latin: fines Egypti intravimus relinquentes iam terras Saracenorum (Per. Aeth. 7,6); ipse rex multos huiusmodi circa se fovebat, stultitia atque nequitia omnes priores suos excellens (Jos. Ant. 8,318); suum composuit regnum abscidens cunctam ab eo nequitiam et ab omni macula mundans (Jos. Ant. 8,290). In all these examples the participle is limping after the main verb. Whereas in Old French present participle is used as an

¹) Kühner-Stegmann, Ausführl. Latein. Grammatik II 1, 771 (Satzlehre).

adjective only, from the 13th cent. onwards it occurs with all sort of constructions (Brunot I 495): des gens mourant de faim; il s'en va parlant à lui même; si grands que demeurent encore les risques, je me hâte de dire qu'ils vont diminuant de jour an jour, chaque nouveau voyage facilitant et assurant un peu mieux le suivant (André Gide).

3° *predicative use of participles (nexus)*: (a) *as subject*: dubitabat nemo quin violati hospites, legati necati, pacati atque socii nefario bello lacerassiti, fana vexata, hanc tantem efficerent vastitatem (Cic. Pis. 85)/ no one had any doubt that it was the violation of hospitality, the murder of delegates, the war wantonly and wickedly waged against peaceable allies and the plundering of temples, which was responsible for this devastating pestilence (Loeb, Watts)/ dass die Mishandlung der Gastfreunde, die Ermordung der Gesandten, die ruchlosen Angriffe auf friedliche und verbündete Völker, die Schändung der Heiligtümer etc. Latin seems to have been the model of Shakesp. R. 2 III 3,40 provided that my banishment repeal'd and lands restor'd again be freely granted; and is a wench having a bastard all your news? (Fielding); Squire's portrait being found united with ours was a honour too great to escape envy (Goldsmith); le verrou poussé l'avait surprise (Zola); ces violences, ces soldats menés au feu à coups de pied répugnaient au colonel (Zola). — (b) *as object*: Cic. Tusc. 1,27 nec (caerimonias sepulcrorum) violatas tam inexpressibili religione sanxissent/ nor would the profanation of these rites have been forbidden under penalty of guilt; die gemissbrauchten Stellen des Claudian und Sueton habe ich bereits gerügt (Behaghel II 408); den Untergang der Hochzeitsbarke und die weggeschleuderte Kutte des Mönches (Behaghel II par. 784); pour fêter la médaille d'honneur décernée à Mels de Feutraut (Ohnet, Crépuscule 1). — (c) *adnominal use*: decus caesi regis (Curt. 4,15,25); le grand bruit de l'Empire écroulé (Daudet). — (d) *with preposition*: ab urbe condita; post Christum natum. This use is not quite unknown in Indo-European languages outside the classical area: Old Norse at faður döðum, eftir faður döðum. In French it occurs in the Chansons de geste: ainz le soleil levant/ avant le soleil levé. Nevertheless such constructions may be due to conscious imitation of Latin syntax: after Eve seduc'd (Milton), the royal feast for Persia won (Dryden); but they are found here and there in less learned English writers than Milton and Dryden: after light and mercy received (Bunyan), and they occur over the whole European area: dopo vuotato il suo bicchiere Fileno disse; dopo letta questa risposta, gli esperti francesi hanno dichiarato che (Jespersen); nach aufgehobenem Kloster (Goethe); nach gestillter Blutung (H. Carossa 1943); nach beendetem Krieg (Behaghel II 418 [789], 428, 433), bei einbrechender Nacht (Behaghel ib.), bei eintretendem Bedarf (Behaghel

ib.), nach empfangener Absolution (Behaghel I 113 f. 115, 130, 132). (e) *adverbial use (nexus subjunct)*: this construction is common in Latin as *ablative absolute* (as *nominative absolute* in Late Latin, e.g. Per. Aeth. 16 7 *benedicens nos episcopus profecti sumus*): *rege mortuo;patre vivo*. I should not like to say whether Latin influence or heritage has to be supposed in Italian: *morto mio padre dovei andare a Roma*; *sonate le cinque non è più permesso a nessuno d'entrare*, or in Spanish: *concluídos los estudios . . . pues non hube clase, examinadas imparcialmente las cualidades de aquel niño, era imposible desconocer su mérito*.

This construction does not occur in Old French¹); so we may presume Latin influence in a modern French clause like this: *ces dispositions faites, il s'est retiré*; *la paix conclue, le roi partit*. Latin influence seems obvious in the Germanic languages: *Dieses Geschäft berichtet, cilen alle Statthalter nach ihren Provinzen* (Schiller); *alle argelist uzgesloszen (omni dolo et fraude exclusis) for: one allerlei argelist (sine dolo et fraude)*; *Louise kommt zurück, einen Mantel umgeworfen*; *alle Hände voll, wollen sie noch immer mehr greifen*; *hier sass er tagelang, den Blick auf das Meer gerichtet* (Goethe); *for he being dead with him his beautie slaine* (Shakespeare Ven. 1019); *der Wurf geworfen, fliegt der Stein* (Grillparzer). In English the construction is frequent though apart from certain restricted applications it is more literary than popular: This notwithstanding, notwithstanding all our efforts/*nonobstante* is a favourite word of a certain Medieval Latin style/*ungeachtet unserer Bemühungen, uagtet vore anstrengelser* (Danish); *ausgenommen, einbegriffen, eingerechnet etc.* (Behaghel II 418[789], 428, 433); *pourvu que/vorausgesetzt dass/forudsat at; dies gesagt (getan, erledigt, vorausgesetzt)*; *alt vel overvejjet, rejser jeg imorgen* (modern Danish); *alt iberegnet*; this construction occurs only in a few set phrases (*dette gjorde han mig uafvidende / me inscio*, allowed by the grammarian Højsgaard). It is a well-known fact that these participles in some languages are now felt as prepositions: *pendant ce temps/während des Krieges etc.*²).

3. PHRASE-STRUCTURE a. *the article*. It would be misleading to include in this survey of syntactical agreement between Latin and Modern European languages the article, definite and indefinite. The pronoun *ille* may occur, it is true, without much demonstrative force in classical and — more frequently — in Late Latin texts. In many translations from Greek

¹) cp. Brunot II 466 (Lerch II 424) "Le participe passé construit absolument, ne se rencontrait pas en ancien français, en dehors des traductions et des oeuvres soumises à l'influence latin. C'est même là une caractéristique de notre langue en opposition avec le groupe hispano-portuguais". But it occurs from the 15th century: *Alors ouyes ces paroles, le maréschal va au roy faire son rapport* (Saintré). *Passée la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend votre esclave* (Rabelais).

²) other prepositions are loan-translations of Latin nouns: *kraft* (robore), *laut* (tenore).

ille is the equivalent of the Greek article whether a relative clause comes after or not; the Ciceronian 'geminis est *ille* sub ipsis *Antecanem*, *Graio Procyon qui nomine fertur* (Arat 221f.)' is always quoted in this connexion; nobody, however, will consider as an article this *ille* which may be said to anticipate the following relative clause. But even in Late Latin it is difficult to say exactly, if a demonstrative has lost its force entirely; the Itala translation of Cor. 1,15, 5 et quia visus est Cephae et post hoc *illis undecim* (τοῖς ἑνδεκά, Cod. Tolet.) Vulg. et quia visus est Cephae et post hoc *undecim* shows the tendency of the development of *ille* from pure demonstrative to what later on was called the article. The article, however, is by definition obligatory and the lack of article has always been a very characteristic feature of Latin — Late as well as Medieval. In an excellent chapter of his *Syntactica* (Zur Vorgeschichte des romanischen Artikels) Einar Löfstedt has mentioned certain phrases where the demonstrative seems to play something like the part of an article (*ille opulentissimus/the rich one [opp. mendicus]; illud dissimulantem/the word dissimulantem; Macarius ille Aegyptius/Makarios the Egyptian, ille alter/the other one*. The real article does not appear until the neo-latin languages have established themselves¹). Similar tendencies towards a devaluation of the demonstrative pronoun as in Latin can be observed elsewhere (Anglo-Saxon: *Sidroc eorl sē ġioncga*, Old Norse: *Haraldr hinn hárfagri*; Goth. *Jóhannên þana dāupjand*). The strange fact is not that Latin got its article (in the neo-Latin phase), but that it got it so late²).

The Latin lack of article has left its mark on certain expressions in modern juridical style; German: *Angeklagter, Verteidigter erwidert, Schreiber dieses* (Behaghel I 132). Danish: *anklagede, undertegnede, rektor*. Perhaps the lack of the indefinite article on book-titles goes back to Latin: *Introduction to Mathematical Philosophy, Kritik der reinen Vernunft, Histoire de la littérature française*.

b. *coordinate phrases*: the last member of a phrase is normally preceded by a conjunction in modern European languages: *faith, hope and charity/Glaube, Liebe und Hoffnung/ tro, håb og kærlighed* etc. In Classical Latin this way of coordination is not normal: *Cic. fam. 15, 4, 10 aggere vineis turribus oppugnavi* (sc. *oppidum*). *Phil. 8,21 ut armis equis viris D. Bruto subveniremus* /with arms, horses and men. *Liv. 44,1,6 arma viros equos* /arms, men and horses. *Or: Cic. nat. 2,80 solem dico et lunam et vagas stellas et inerrantes et caelum et mundum ipsum et earum vim. de or 3,207*. But in Late and Medieval Latin the modern way of coordinating phrases is quite normal (even in Early Latin):

¹) the article does not yet occur in the Oaths of Strasburg 842.

²) even if the definite article may arise independently at different places, the Old Slavonic *ežé ljubiti* is a translation of *Evang. Marc. 12,33 τὸ ἀγαπᾶν*.

Plaut. Merc. 548 *voluptate vino et amore*. The normal Latin and Medieval way of co-ordinating phrases (*loco die et anno supradictis*) does not occur in Old French, where phrases are co-ordinated by conjunction, e.g. Aucassin et Nicolette 12,19 *ele (elle) avoit les caviaus (cheveux) blons et menus recercelés et les cus vairs et rians et le face traitice et le nes haut et bien assis et les levrettes vremelettes . . . et les dens blans et menus etc.*¹⁾. The use of *et . . . et* in French seems to be a Latinism according to Lerch I 50; it is less probable that the lack of *et* (und, and) between numerals — seven hundred fifty five — should be due to Latin.

c. *nominal phrases*: 1° substantive and adjective: (a) *choice of words*: *numerus necessarius/necessary number/nötige Anzahl/ nombre nécessaire/ det fornødne antal etc.*; it is "bad Norwegian" to combine these two words in Norwegian *landsmål*, according to Gjelsvik²⁾ (*det naudsynlige [or: turvande] talet*). The correct expression would be: *so mange som trengst, so mange som turvande er*. Official — and *European style*: *i ethvert herred skal der være det fornødne antal folkeskoler*; *local style*: *kvart herad skal ha so mange folkeskular som trengst* (each herad shall have the necessary number of schools; each herad shall have so many schools as are needed). (b) *word-order*: it is possible that the word-order now normal in most European languages: Edward the Third/Napoléon the Great etc. goes back to the Latin models, though such combinations may also have arisen independently through apposition (Old English: *Sidroc eorl sē ġioncga*). Wilhelm der Zweite/Napoleon der Dritte/Alexander Magnus is quite opposite to the Hungarian: *ne edik lajos kiraaj/king Louis IV* (literally: IV Louis King). *God Omnipotent/ God Almighty/ Gott der Allmächtige/ Gud den Almægtige/ Dieu tout-puissant etc.* is a set phrase. The postposition of the adjective is not necessarily due to Latin influence, but the fact that the postponed adjective in this phrase is normal, is at least remarkable (ecclesiastical sphere). The word-order: Ablative absolute, verb passive, etc. is Latin.

2° *two substantives (apposition)*: it has been supposed that the modern word-order *Queen Elizabeth/le roi Frédéric/ Präsident Heuss/kong Gustav/el re Alfonso/ il re Umberto/le poète Victor Hugo/the Archbishop Fisher* / is influenced by Latin. In fact, the word-order is originally *Ælfred cyning* (Anglosaxon), *Wulfred ærcebiskop*. Until Late Middle English this word-order prevails. The Old Norse word-order is the same: *Olafr konungr, Hakon Jarl*. In remote regions of the Germanic area (Iceland, Transilvania, Fresonia) postposition of the title occurs even to-day: *Kaspar Ohm* (Standard German: *Onkel [Oheim] Kaspar*).

¹⁾ Lerch I 50.

²⁾ Nicolaus Gjelsvik, *Von og Veg, Norsk målföring, norsk eller latinsk stilgrunnlag*² Bergen 1950 p. 30 ff.

According to Neckel¹⁾ the new word-order is due to similar Medieval Latin expressions with *dominus*, which certainly is always placed before the proper-name (cp. Ducange s.v. *dominus*, opp. Classical Latin: Scipio consul). I am afraid that the European word-order has not much to do either with Classical or with Late Latin, and as to Medieval Latin, so far as there is an agreement, it seems impossible to decide whether the modern word-order there is due to influence of the national idioms or these have taken over a Medieval Latin usage. Probably both Latin and Modern European word-order are natural to the medieval mind, more interested in people's rank and position than in their names.

3° *Latin though not classical genitive constructions* are obvious in the following phrases: er erhielt den Titel eines Professors/he got the title of professor; Sulla erhielt den Beinamen des Glücklichen; haec suboles nomen habuit Epigoni (Justin. 12,4,11). We have already mentioned the Latin genitive of place-names: la ville de Paris (Old French: Paris la cité); city of London; città di Roma; Roma városa (Hungarian cp. Simonyi p. 417), but: die Stadt Rom, staden Stockholm (Stockholms stad has another meaning). — The well known expression: the book of books/ das Buch der Bücher/bøgerne bog, king of kings; pater patrum, episcopus episcoporum, servus servorum has been spread through Latin, but seems to go back to oriental languages (avest. xšāyaθiya xšāyaθiy-ānam; the Greek ἀναξ ἀνακτων [Aischylos] is found in a passage where oriental style is imitated).

Whether the Latin partitive genitive (that is to say the genitive expressing the whole to which a part belongs) is responsible for similar constructions in some modern European languages I should not venture to say: two litres of wine/deux litres de vin/due litri di vino. Elsewhere the same idea is expressed by apposition: zwei Liter Wein/ to liter vin/keet liter bor (Hungarian). One might ask the question if the European use of genitive in general has been influenced by Latin syntax, and as a matter of fact, in some European languages asyntactic compounds may express the same idea as genitive constructions: mountain-peak — top of the hill/fjældtoppen — fjældets top/ Bergspitze — Spitze des Berges etc. Other constructions may also compete with the genitive (meningen med livet — livets mening). In languages where genitive constructions compete with other expressions, unknown to Classical Latin (Vulgar Latin knows the dative: pabulum ovibus), it may well be assumed that the genitive construction is favoured by the Latin models. The genitive is forced back in German dialects, but remains in Standard German owing to Latin influence on written language. Norwegian linguistic nationalists stigmatize the use of genitive as Latin, German or Danish²⁾.

¹⁾ cf. Havers, Handbuch p. 141, 251.

²⁾ N. Gjelsvik p. 30 ff.

The use of objective genitive in Germanic languages, now obsolete, is due to Latin.

4° a Latin *dative construction* has been the model of our address-formula: A Monsieur/(To) Mr./Herrn/(til) hr.; this construction can be traced back to the addresses of 8th century letters, when people began to write their names *under* the letter (opp. Classical Latin: Cicero Attico salutem¹).

d. *verbal phrases*: 1° the use of verb and abstract noun instead of a single verb is common in Latin, especially in official style: in meam notitiam . . . detulerunt scripta monachorum (5th century, Coll. Avelana p. 125,3ff) bring to somebody's notice/ zur Kenntnis jemandes bringen/ porter à la connaissance de quelqu'un/ bringe til ens kendskab²). We may add: finem facere (for: finire), studium habere (for: studere), fraudem facere (for: defraudare), fugam facere (for: fugere), ruptionem accipere (for: rumpi). Late Latin had a certain predilection for this kind of construction³). Accordingly Norwegian linguistic nationalists are protesting against periphrastic expressions like 'eiga sér stad' because this is a translation of locum habere/avoir lieu, take place/stattfinden/finde sted.⁴)

2° the use of verb and preposition is well-known in all Indo European languages; nevertheless certain verbal phrases are moulded from Latin: bene meritus de patria/il a bien mérité de la patrie/um das Vaterland verdient/velfortjent af fædrelandet — bona fides ex qua usucapio pendet bona fides sine culpa esse debet/der gute Glaube, wovon (von welchem, von dem) die Ersitzung abhängt, muss ein guter Glaube ohne Fahrlässigkeit sein/den gode tro, hvorf (el. af hvilken) hævd afhænger, må være en god tro uden uagtsomhed/ depend on — regnat de iure, non de facto/il règne de fait, non de droit.

3° *accusative* (or *nominative*) and *infinitive* (infinitival nexus) in its typical Latin form — though limited in Late and Medieval Latin — has undoubtedly influenced early European syntax. Investigations in this

¹) cp. Alf Uddholm, *Formulae Marculfi, Etudes sur la langue et le style*, Uppsala 1953 p. 21. I need not mention the normal way of addressing Kings and other dignitaries: Your Majesty, Votre Majesté, Vestra Majestas; these expressions occur during the Roman Empire. To this sphere of courtesy belongs the verb *dignari* (daignen, deign, würdigen, værdige), Dan. jeg vil ikke tilbyde Gud en dyrkelse, som han ikke værdiges (depon.) at anse. Cp. Hungarian *meltóztatik*, literal translation of *dignatur*.

²) cp. Alf Uddholm l. l. p. 211.

³) cp. A. Lindquist, *Studien über Wortbildung und Wortwahl im Althochdeutschen mit besonderer Rücksicht auf die nomina actionis* (Paul & Braunes Beiträge 60 p. 1. ff. 1936). Lindquist draws our attention to periphrastic expressions like zur Verteilung gelangen (~verteilt werden), Aufstellung nehmen (~sich aufstellen) etc.

⁴) cp. N. Gjelsvik l. l. p. 16: Fangens foredrag vil finde sted onsdag kl. 20 ought to be: Fangen held næste fyredraget sitt onsdag kl. 20.

field are, however, extremely difficult, because infinitival nexus occurs of old even outside the Mediterranean area. Not only Old English has constructions as 'geseah he sumne fiscere gan' (~ videbat ille nonnullos piscatores ire), 'hē gehīrede one blissesang ūpāstīgan' (~ audiebat ille laudem surgere); in Old French, too, the accusative and infinitive occurs after verbs of this category (expressing sense-perception) and after *faire*, *laisser*. That is why Stimming¹) makes a distinction between the learned (Latin) accusative and infinitive and the ordinary one. In the learned construction the accusative cannot be considered as object of the governing verb (let him go, see him come), but forms a syntactical unity with the infinitive: *eum venisse constat*. Whenever a European language offers a similar construction, Latin influence is obvious, e.g. it is good a man ben at his large (Chaucer), thet sies, Gud ath icke wijde (Old Danish — *dicitur deum hoc nescire*)²).

Nevertheless Latin influence is not limited to this kind of constructions; nearly all European languages which have been in touch with Latin (even Hungarian) show at least an extended use of infinitival nexus during the Renaissance centuries. Many of these constructions are obsolete now. So far as they are used by translators and Latin-influenced writers, they must be due to the classical model, e.g. Lodge's Seneca-Translation VI 31: thou shalt be vanquished long before thou shalt perceive thyselfe to be overcome / *multo ante vinceris quam victum esse te sentias*. Golding's Ovid-Translation IX 723: for whom Ianthee thinkes to bee a man, she hopes to see her husband / *quemque virum putat esse, virum fore credit Ianthe*. Heywood Thyest p. 73 S. V. 535: what ever is yours, I count it myne to bee / *meum esse credo quicquid est . . . tuum*. Golding's Ovid X 343 (Ov. X 311): The God of Love denyes his weapons to have hurted thee / *ipse negat nocuisse tibi sua tela Cupido*. Holland IX 1: which I would suppose to have hapned / *quod evenisse opinarer*, Newton Thebais p. 132 (S. V. 616): in Thebes as yit suppose thy father Oedipus in seat of King to sit / *hoc adhuc regnum puta tenere patrem* (after the following verbs: think, suppose, believe, conclude, conjecture, count, deem, dread, find, imagine, judge, know, learn, remember, take, ween, confess, declare, feign, grant, pretend, profess, pronounce, prove, record, report, repute). In original, not translated, literature from the 16th century these constructions

¹) E. Stimming, *Der Accusativus cum Infinitivo im Französischen*, Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie Bd. 59.

²) in the Scandinavian languages the use of accusative and infinitive occurs not only after verbs of sense-perception, but even after *verba dicendi*: *sagði Sigmund vera úboettan* (Njala 45, 79) kept saying that Sigmund had fallen unatoned. *segir hann vilja boeta þat* (Heimskringla 677, 11) — in the Sagas as well as in learned texts. cp. Nygård, *Norrön Syntax* § 217.

are rare. On the other hand infinitival nexus is by no means unknown to the English language: Arthur desired him to tell his name (Malory, not much influenced by Latin), and the very Latin expression *dico* with accusative and infinitive is seldom imitated by English writers, e.g. neither he neither eny creature ougte seie hime to have a propre Evengelie bisides the Evengelie of God (Pecock). The very English accusative and infinitive 'I expect you to do this' may be explained without a Latin model. A thorough study of the English constructions will probably show that the area of the infinitival nexus has been widened under Latin influence. The enormous frequency of this kind of expression in the translations from the Elizabethan period seems to indicate that so far as infinitival nexus is used after many verbs which did not take this construction in earlier times, this is due to the more developed Latin. Whereas nobody to-day would arrange a phrase like this: as Galene, in his seconde booke of the preservation of health, declareth to be in them these qualities or diversities — an expression like 'I suppose this to be true' may be traced back to the Latin-influenced centuries (Lodge IV 32 the things that we suppose be causall and sudden).

In other Germanic languages the development is very different from the English one. Accusative and infinitive in its Latin form is quite obsolete in German and Scandinavian languages now; in earlier periods this construction more than anything else betrays Latin influence, as in the Old German examples quoted above (Tatian, Notker) or in the proverb: Nym zu Dir den gesellen Dein, den Du weisst verschwiegen zu sein (*quem scis tacitum esse*), ich achte es billig zu sein (Luther, who seems rather Latin-influenced), Theaterspiele . . . die er so vollkommen nach dem Geschmack seines Parters zu seyn urteilte (Lessing). — The following Danish constructions are due to Latin: han saae sig ingen vey at kunne komme (*se non proficere vidit*)/sagde sig at ville dø (*se moriturum esse dixit*)/ såsom Autor vidner det således at have været tilgaaet (*quoniam auctor id ita accidisse testatur*) — these examples are from Holberg, who uses the accusative and infinitive not only in his learned treatises, but even in the comedies.

An increase of the Latin-inspired accusative and infinitive appears even in 16th century French: je la soustiendray estre telle . . . (Marot)/ils demandoient les cloches leur estre rendues (Rabelais)/Aristote dit appartenir aux beaux le droit de commander (Montaigne). From the 17th century: vous ne reconnoissez ce défaut être une source de discorde (Bossuet)/il les en doit croire sur ce qu'ils disent quoiqu'il soit à présumer telles résolutions ne passer pas le bout des lèvres (Pascal). This Latin-influenced usage is heavily attacked by Vaugelas¹⁾; it is now limited to

¹⁾ Remarques sur la langue française p. 101.

phrases like 'l'homme que je dis ressembler à un chat' (for: que je dis... or: dont je dis qu'il)¹⁾.

What has been said of the accusative and infinitive is equally true for the corresponding nominative and infinitive construction; in English it is scarce in the 15th century, but developed during the 16th: Golding VIII 927 (Ovid VIII 741) he also is reported too have heaiven in wicked wyse the grove of Ceres/ille etiam Cereale nemus violasse securi dicitur; they were known to be dead. German: Damit er nicht geschen wurde hand an seinen freund gelegt zu haben (Franck. Chron.)²⁾. From the Romance area: Span. honestidad e contencencia non es dubda ser muy grandes e escogidas virtudes (Lapesa 140). This construction is not normal on the Continent now. In the Slavonic area the original infinitival nexus (*dative* and infinitive) was occasionally superseded by the Latin (and Greek) one (accusative and inf.: O. S. Kogo me glagoljut člověci byti / τίνα με λέγουσιν οἱ ἄνθρωποι εἶναι; (Ev. Marc. 8,27). For further details v. Miklosich p. 871.

4° *final infinitive* with object has been used to render Latin Gerund: to do what service am I sent for hither (Shakespeare R. 2. IV 1,166); dette at forhindre marcherede de tvende borgmestre... mod ham; guds-tjenesten blev... indført på et fremmed sprog, til hvilket at besmykke /ad quod ornandum.

Finally one might mention, that the Classical tendency of adapting foreign words and phrases to the Latin idiom is perhaps the reason why Latin-educated people all over the world have a strong feeling of what is compatible with their own language (homogeneity of style).

* * *

Through most syntactic latinisms in modern European two general traits emerge clearly. One is the wish to give as much perspicuity as possible to the linguistic expression of a complicated thought — to emphasize the main thing and to subordinate what is less important. This holds true for the arrangement of subordinate clauses as well as for the use of participles and infinitive constructions. Another prominent feature of Latin loan-syntax is the desire for logicity, which appears in learned style not only in the use of particles indicating logical relation between various sentences³⁾, but even in what is now considered

¹⁾ Sandfeld, Propositions subordonnées p. 203.

²⁾ Behaghel II 319. Nygård § 218.

³⁾ on the other hand classical influence may appear even by cutting away superfluous particles; in that respect the Vulgar Latin and Old French use of *si(c)* is characteristic: ubi autem sexta hora se fecerit, *sic* itur ante crucem (Peregr. Aeth. 37.4)/ se vuels *si* puez, but Modern French: *si* tu veux, tu peux. From a logical point of view particles like *then*, *dann* as introducers are superfluous.

as the correct use of negative particles in European standard languages: I don't know anything about her (opp: I don't know nothing about her) is due to the classical rule that two negations cancel each other. The German 'das ist kein Spielzeug' would be the intellectual, objective way of saying what a famous German poet expressed: *das ist kein Spielzeug nicht* (Chamisso). From German poetry one might quote numerous examples of double negation with negative sense: *wenn doch kein Grab nicht wäre/du kannst wohl Töpfer werden, aber nie kein Maler nicht* (Klopstock) 'duo etiam negativi dum in latinitate rationis dicta confirmant in huius linguae usu paene assidue negant, et quamvis hoc interdum praecavere valerem, ob usum tamen quotidianum, ut morem se locutio prae-buit, dictare curavi' (Otfried)¹. — Whereas in Old French a phrase like this is quite normal: *sans forme ni sans aucune architecture*, modern French has: *sans forme et sans aucune architecture*. It is a result of this desire for logicality not to express the same thought by different words, and to avoid unnecessary repetitions, ἀπό κοινοῦ-constructions, and similar illogical things (negative influence).

These two main features taken together, viz. the architecture of the sentences or phrases and the rationalisation of the language, suffice to prove that Modern European Syntax bears the stamp of the Latin genius. European standard languages of to-day may be considered useful instruments for modern thought, because tuned from Classical Syntax.

¹) cp. Bhaghel II 82. id. *Geschichte der deutschen Sprache* 50. 'die deutsche Sprache hält sich in der Verneinung von Haus aus zum Griechischen, hat aber im Laufe der neuhochdeutschen Zeit durch lateinische Regel eine gegenteilige Wirkung erfahren, die lateinisch geschulten deutschen Schulmeister haben die angeborene deutsche Regel ausgetrieben, so dass heute der gutgeschulte Mann darauf schwört 'keiner nicht' könne ja bloss bedeuten 'einer' oder 'jeder' (Grimm Wört. 5,461).

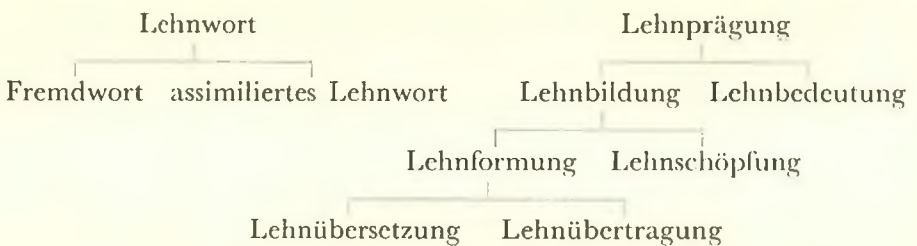


WERNER BETZ
ANTIKER EINFLUSS AUF DEN EUROPÄISCHEN
WORTSCHATZ

Es gibt Sätze, die einem oberflächlichen Eiferer für die »Reinheit« der deutschen Sprache völlig deutsch klingen würden und in denen doch — von Partikeln, Präpositionen, Konjunktionen abgesehen — kein einziges Wort ursprünglich deutsch ist. Nehmen wir z. B. den Satz: »Am vergangenen Freitag nahm der Grossvater des Herzogs, mit Rücksicht auf die Beschwerden der Untertanen, an einer Sitzung in der Hauptstadt teil«. »Deutsch« sind in diesem Satz nur die Artikel und Präpositionen, alle anderen Wörter sind Lehnprägungen nach fremden Vorbildern. Lehnübertragung von lat. *praeteritus* ist *vergangen*, *Freitag* ist Lehnübersetzung von *Veneris dies*, *Grossvater* von *grand-père*, *Herzog* von byzant. *stratelâtēs*, *Rücksicht* von *respectus*, *Beschwerden* hat seine besondere Bedeutung als Lehnbedeutung nach *gravamina*, der *Untertan* ist eine Lehnübertragung von *subditus*, *Sitzung* hat eine Lehnbedeutung nach frz. *session* angenommen, *Hauptstadt* ist Lehnübertragung von *capitale*, *teilnehmen* Lehnübersetzung von *participere*. Die meisten dieser Lehnprägungen gehen letztlich auf klassische, antike Vorbilder zurück. Diese Lehnprägungen finden sich in jeder europäischen Sprache, so wie *syneidēsis* über *conscientia* eine reiche Nachkommenschaft hat in *conscience* und *Gewissen*, in *geweten* und *samvittighed*, in *samvete* und *samviska* bis hin zu russisch *sowjestj*; und noch das finnische *omatunto* »Selbstwissen« steht in diesem Strahlbereich der alten griechischen Prägung. So gibt es durch die Jahrhunderte hin, zunächst zwischen den europäischen Völkern, ein »Gespräch«, das die Begriffe für eben dieses Gespräch während des Sprechens sehr häufig nach antiken Vorbildern erst schafft bzw. aufeinander abstimmt.

Die Wirkungsmöglichkeiten eines Wortschatzes auf einen andern sind von so vielfältiger und verschiedener Art, manches ist von so zarter und nur schwer zu fassender Art, dass es beim ersten Entwurf eines allgemeinen Wirkungsschemas kaum in Erscheinung treten kann. Es wird gut sein, mit dem Äusserlichsten und Fassbarsten zu beginnen, d.h. mit den Begriffen, die in ein Wort, in ein Wort gefasst sind. Ein solcher Begriff, ein solches Wort kann auf vierfache Weise übernommen werden: entweder wird das fremde Wort übernommen, dabei in seiner fremden Lautgestalt bewahrt (*Existenz*, *Subjekt*, *Palais*) bzw. lautlich der eigenen

Sprache angepasst (*Bischof, Kirche, Pfalz*), oder es wird mit dem Material der eigenen Sprache nachgebildet (*Gewissen, Barmherzigkeit, Halbwelt*) oder es wird nur die Bedeutung des fremden Wortes für ein Wort der eigenen Sprache entlehnt (*Gott, Geist, Sünde, Gnade*). Diese drei Möglichkeiten, Lehnwort, Lehnbildung und Lehnbedeutung, lassen sich jeweils noch weiter unterscheiden. Wird das Lehnwort in seiner fremden Lautgestalt bewahrt, so sprechen wir von Fremdwort (*Palais*), wird es lautlich seiner neuen Umgebung eingefügt, von Lehnwort im eigentlichen Sinn (*Pfalz*). Bei der Lehnbildung ist die formale Anlehnung an das Vorbild als Lehnformung (*Jungfernrede, Halbinsel*) von der vom Vorbild formal unabhängigen Neubildung, der Lehnerschöpfung (*Weinbrand*), zu unterscheiden. Bei der Lehnformung ist weiter noch die genaue Glied-für-Glied-Übersetzung, die Lehnübersetzung (*Jungfernrede, verdensanskulelse*), von der freieren Teilübertragung zu unterscheiden, der Lehnübertragung (*Halbinsel, Schwerpunkt, Vaterland, Hauptstadt*). Es ergibt sich dann also für den Wortschatz einer Sprache folgende Gliederung des möglichen Lehnghuts:



Wer wollte in einzelnen etwa genau ermessen, wieviel an Einsichten, Formulierungen und halben Anregungen Oehlenschläger in jenem sechzehnständigen Gespräch mit Steffens im Sommer 1802 empfangen hat. Mit Völkern, mit Sprachen ist es nicht anders, nur sehr viel gesteigerter noch: weil es ein ständiges tausendfaches Gespräch ist. Dass zu Jean Pauls Zeit im Deutschen zum erstenmal *Weltschmerz* in einem Wort gefasst wird, mag man noch als Lehnerschöpfung nach *taedium vitae* in das obige Schema einordnen können; aber wenn von Christian Wolff an der Gehalt des lateinischen *conscientia* in *Gewissen* und *Bewusstsein* aufgliedert wird und später noch *Selbstbewusstsein* ausgegliedert und unterschieden wird und wenn dies etwa auf ein »Gespräch der Geister« über den Zeiten mit Cicero zurückgehen sollte, so wäre dies z. B. schon ein Fall, der in der obigen Einteilung nicht vorgesehen ist: dass ein Begriff in einer Sprache als Sonderbedeutung eines Wortes vorhanden ist und dann von der anderen Sprache in einem eigenen Wort gefasst wird (in diesem Falle in der Form einer besonders freien Lehnübertragung). In

vielen Fällen gilt hier, nur noch in doppeltem Sinn, was Conrad Ferdinand Meyer im *Römischen Brunnen* von den Schalen dieses Brunnens sagt: »und jede gibt und nimmt zugleich.«

Zwei Arbeiten werden zunächst zu leisten sein, wenn man die Wirkung des antiken Vorbilds auf den Wortschatz unserer modernen Sprachen in ihrem Umfang und in ihrer Bedeutung erst einmal wirklich erfassen will: ein europäisches Wörterbuch der Lehnprägungen und eine Geschichte der europäischen Sprachinhalte. Das Wörterbuch der Lehnprägungen kann von jeder europäischen Kultursprache aus angefangen werden, es muss dann ja notwendig die Verweise auf die anderen Sprachen bringen. Die Geschichte der Sprachinhalte muss in den einzelnen Sprachen geschrieben (möglichst auch schon mit dem Blick auf die anderen Sprachen, vor allem und in jedem Fall aber mit dem Blick auf Latein und Griechisch) und dann verbunden zur Gesamtgeschichte der europäischen Weltverwortung, Welterfassung zusammengefügt werden.

Nehmen wir etwa zum Schluss als andeutendes Stichwort *Abendland* — eine Lehn schöpfung der deutschen Reformationszeit¹⁾ nach dem mit Plinius belegten *occidens* für die westlichen Lande. *Vesten* oder *Västerland* ist ja auch in skandinavischen Sprachen für *occidens* gesetzt worden — Bildungen, die gut auch ohne den Einfluss von *occidens* hätten entstehen können. Das Gleiche gilt für russisch *sapat* und finn. *länsimaat*, die ebenfalls ursprünglich die westliche Himmelsrichtung bezeichnen. Freilich wären hier überall die inzwischen hinzugekommenen Gefühlstöne noch zu untersuchen. Die deutsche Prägung *Abendland* jedenfalls hat jenen »Sonnenuntergangsklang« von ihrem Vorbild übernommen, auch im Sinne jener Reife, wie es einer der abendländischsten Abendländer, Hofmannsthal, einmal ausgedrückt hat:

»Und dennoch sagt der viel, der »Abend« sagt,
Ein Wort, daraus Tiefsinn und Trauer rinnt,
Wie dunkler Honig aus den hohlen Waben.«

Weitere Literatur: W. Betz, *Deutsch und Lateinisch*, Bonn 1949; ders., *Lateinisch und Deutsch*, in: *Der Deutschunterricht*, Jg. 1951, H. 1, Stuttgart 1951; ders., *Lehnwörter und Lehnprägungen im Vor- und Frühdeutschen*, in: Maurer-Stroh, *Deutsche Wortgeschichte* 1², 1957.

¹⁾ Vgl. Paul-Betz, *Deutsches Wörterbuch*⁵ s. v., 1957.



G. DEVOTO

LE SOPRAVVIVENZE LINGUISTICHE LATINE NEL MONDO MODERNO

I

1. Il termine di sopravvivenza, non appena ci si sposti dal campo del greco a quello del latino, pone subito una difficoltà. Mentre il greco, privo di una discendenza linguistica diversa da quella del greco moderno, non lascia nelle lingue europee d'oggi che esempi di sopravvivenze culturali sia nel vocabolario, sia nella derivazione, sia nella formazione di parole composte, la sopravvivenza di parole latine in romeno italiano spagnolo francese, e, attraverso il francese, in inglese e tedesco, deve essere distinta in due grandi categorie, che reciprocamente si escludono.

La prima è quella della « sopravvivenza del sangue ». Si tratta della trasmissione di parole latine per tradizione ininterrotta, con l'accettazione di tutte le conseguenze che il lungo fluire del tempo comporta dal punto di vista semantico e morfologico, sintattico e fonetico. L'italiano *soldo*, il francese *sou*, lo stesso suo derivato inglese *sou* (3 d.) hanno un legame « di sangue » col latino *solidus*. Ma questo è materiale, inconscio, irriconoscibile; esso prova persistenza di materia classica e non ritorno di cultura classica. Ha per i nostri fini un valore addirittura antilatino. Non interessa la presente ricerca.

La sopravvivenza culturale vera e propria, o meglio la ripresa di legami con il mondo classico, che interessa ai nostri fini, si ha invece quando la parola (o il costrutto, o il tipo di derivazione) son ripresi dal latino, dopo un periodo di interruzione più o meno lunga. Vale a dire la sopravvivenza culturale si manifesta non già quando sopravvivono in forma scarsamente riconoscibile le parole antiche, ma quando riesce a determinare una risurrezione lessicale (o sintattica o morfologica). Tale è il caso dell'italiano *solido*, del francese *solide* (e dell'inglese *solid*) che somigliano di più al modello latino, non perchè lo continuano, ma perchè ne ritraggono le fattezze rigide, morte, con uno sforzo però di adesione consapevole. Genuinità e classicità di tradizione sono dunque due termini antitetici.

Questo ritorno nel lessico di elementi della classicità latina non si presenta in una forma unica. Ce ne sono fra queste delle più e delle meno precoci, delle più e meno aderenti ai modelli latini, delle più e delle meno lontane dalla validità storico-culturale. *Reale e regale* in ita-

liano, *royal* et *régal* in francese, *royal* and *regal* in inglese possono considerarsi entrambe in certo qual modo risuscitate, e più in Italia che in Francia. Ma, a parità di risurrezione, le prime sono più precoci, inconscie e alterate rispetto ai modelli latini, le seconde più tardive, consapevoli e aderenti ad essi.

La possibilità di questa ricostruzione culturale che si affianca alla sopravvivenza fonetica, arricchisce il lessico, influisce sul tesoro semantico e crea doppioni come il latineggiante *antique* in francese di fronte allo spontaneo *ancien*. Nelle lingue di origine non neolatina, il risultato finale non è diverso: *antik* si affianca in tedesco all'indigeno *alt*, senza che si indaghi quale « sangue » diverso si celi dietro quest'ultima forma, e quale peso abbia questa differenza. Si vedrà più sotto come con questi procedimenti si creino addirittura delle unità lessicali anche virtuali (p. 84).

Da queste distinzioni deriva una conseguenza ai fini del problema che qui ci interessa; la trattazione storicamente valida, che mostra in atto i processi di ricostruzione di un lessico latineggiante, rientra soprattutto nel capitolo destinato a illustrare l'ambiente medievale (e moderno) affidato a Franz Blatt. Il presente capitolo non può illustrare forze (che ancora non agiscono), ma solo la materia sulla quale queste forze influiranno per richiamarla a nuova vita.

2. L'illustrazione avviene secondo criterî svariati che si passeranno successivamente in rivista: quello cronologico-lessicale, quello morfologico-strutturale, quello semantico, quello sociale. Non ho bisogno di insistere sul fatto che ciascuno di questi criterî non è che una presentazione di problemi, non ha che un valore di classificazione preliminare, statica, bruta.

Un primo gruppo è costituito da parole latine (non importa se ereditate o importate) già documentate in età preciceroniana. Nel termine tecnico *abaco* frc. *abaque*, è risorta una parola già di Catone, *abacus*. Nel termine corrente di *alea* (e nel suo derivato *aleatorio*) frc. *alèa*, *aléatoire* è riapparsa la parola plautina *alea*, propria del gioco dei dadi. Nei termini, poetico l'uno, scientifico l'altro, *aere* e *etere*, sono riapparsi i grecismi di Ennio *aër* e *aether*. Nei termini tecnici dell'archeologia moderna *anfora* e *cratere* riappaiono i termini cenniani *amphora* e *crater*, il primo applicabile anche a usi correnti, l'altro, fortunato presso i sismologi, e poi passato nella lingua dell'uso per descrivere la bocca dei vulcani. Nei rapporti professionali e organizzativi risuscitano il *cliente* che già esisteva nel *cliens* delle XII Tavole, e le Società *federate* che hanno ripreso un attributo documentato niente meno che nel Senato Consulto dei Baccanali (186 a. C.).

Del tesoro ciceroniano le parole riprese fanno parte a centinaia e centinaia. Naturalmente non si intende con questo che siano effettivamente

invenzione di Cicerone, ma, per quanto possiamo giudicare noi, sono di una generazione più giovane rispetto alla precedente. Termini giuridici usuali come *abdicare-abdiquer*, *abrogazione-abrogation*, *acclamazione-acclamation*, *amministrazione-administration*, *assegnazione-assignation*, termini toccati da fattori affettivi come *aberrazione-aberration*, *abiezione-abjection*, *abiurare-abjurer*, *assoluzione-absolution*, *acrimonia-acrimonie*, *adulazione-adulation*, termini tecnicizzati come *accelerare-accelerer*, *amplificatore-amplificateur*, *edicola-édicule*, *edificio-édifice*, tutti mostrano un livello di astrazione, una omogeneità di struttura, ma varietà infinita nei modi tempi e spazi della loro risurrezione. La serie ciceroniana di *abdico*, *abrogatio*, *acclamatio*, *administratio*, *adsignatio*, *aberratio*, *abiectio*, *abiuro*, *absolutio*, *acrimonia*, *adulatio*, *accelero*, *amplificator*, *aedicula*, *aedificium*, è identica in un modo che non si saprebbe dire se più impressionante o ingannatore. Come prova di una base di partenza culturale sono esempi ineccepibili.

3. L'età postciceroniana sviluppa il vocabolario latino sotto la molteplice spinta di nuove esigenze filosofiche quali si fanno sentire presso Lucrezio, di quelle tecniche dell'architettura presso Vitruvio, di quelle di schemi retorici alessandrini presso Virgilio e Orazio, infine di quelle ritmiche che impongono la sostituzione con parole nuove di quelle incompatibili con lo schema dell'esametro. Differentissimi negli sbocchi, derivano da questo strato cronologico comune, a cavaliere delle due ere, parole come le seguenti.

Dall'oraziano *cathedra*, il nostro 'cattedra' (nel francese è, invece, di tradizione diretta, *chaire*) e i derivati dal latino medievale *cathédrale* (it. cattedrale); dagli attributi virgiliani *inexhaustus* e *longaevus*, i nostri aggettivi *inesausto* e *longevo*. Di quest'ultimo si ha un derivato medievale nel francese *longévité* (it. longevità); dai tecnicismi vitruviani *ansa fundatio*, le nostre forme *ansa* (anche di fiume) frc. *anse*, e *fondazione-fondation*.

Appaiono presso Seneca derivati per noi comunissimi: aggettivi come *incomprehensibilis* (it. incomprensibile, frc. *incompréhensible*) *improbabilis* (it. improbabile frc. *improbable*) astratti come *multiplicatio* (it. moltiplicazione — frc. *multiplication*). In Celso, sempre nel I sec. d.C., si arriva per trovare in *Cartilago* il modello lontano del nostro « cartilagine ».

Un blocco compatto per origini sociali che non risalgono al di là del II secolo d.C. è dato da quei termini che, in latino, sono stati consacrati linguisticamente dalla società cristiana, senza che questo implichi omogeneità semantica vera e propria. Si tratta dei termini che, per avere appartenuto al rito o alla polemica politico-religiosa, sono rimasti, a differenza di quelli della predicazione e dell'apostolato, in ambiente latino.

Tali i casi di *abyssus* it. abisso, *agonia* 'agonia-agonie', *diabolicus* 'diabolico-diabolique', *ecclesiasticus* 'ecclesiastico-ecclesiastique'; ter-

mini di polemica o discussione astratta come *hostilitas* 'ostilità – hostilité' e *infanticidium* 'infanticidio', *collaborare* 'collaborare – collaborer' dall'Italia, *improperium* 'improperio' da Tertulliano o *selectio* 'selezione – sélection', da S. Agostino o *inintelligibilis* 'inintelligibile' da S. Ambrogio.

Una miniera ricchissima è rappresentata dagli autori più tardi: *febris* 'febbrile' risale al medico Celio Aureliano del V sec., un astratto come *lubricitas* 'lubricità' discende da Cassiodoro; i termini per noi ovvi di *adverbium*, *adiectivum*, *ablativum*, *activus* dai grammatici del basso impero.

4. Dal punto di vista lessicale, qualunque sia lo strato da cui la storia di una parola latina comincia, la sua significatività come testimonianza cultura classica è indiscussa. Diversa è la situazione dei fatti sintattici. L'appartenenza cronologica all'età classica non basta per assicurare ad essi valore di prova.

Il periodare preciceroniano, dalle XII Tavole fino a Catone, quello della tradizione cristiana così parlata come biblica, e persino il periodare di Cicerone nelle lettere, si contrappongono a quello ciceroniano delle orazioni e delle opere filosofiche in modo netto. Solo quest'ultimo — antefatti immediati e meno immediati, Plauto compreso — con i suoi continuatori, fino a S. Agostino, può essere considerato abbastanza caratteristico per opporsi con la complessità e ipotatticità sviluppata, alle testimonianze antiche e meno antiche di prosa moderna.

La materia non manca. Soltanto, trattandosi non più della immobilità lessicale chiusa tutta nelle singole unità, ma di un sistema funzionale, la ricerca critica non gravita più sulle prime imitazioni medievali di periodari complessi, come mostrano alcuni volgarizzamenti o i testi del Boccaccio. Essa gravita tutta sull'età moderna, su singoli autori e singole opere, nelle quali è da distinguere quando la complessità del periodare rappresenta il culmine di una elaborazione svolta su schemi classici, e quando si tratti invece di una successione ancora rozza di frasi non ancora sottoposte a costrizione adeguata.

L'esempio dei «Promessi Sposi» di A. Manzoni non appartiene poi né all'una né all'altra categoria. È un esempio di complessità degna di schemi classici, ma maturata spontaneamente, nella propria autonoma concretezza, al di fuori di modelli classici.

II

1. Dal punto di vista della struttura le parole-modello latine sono classificabili innanzi tutto secondo schemi fonetici. Nonostante la assimilazione totale dei grecismi, alcuni caratteri distintivi rimangono visibili, e la risurrezione e l'adattamento agli schemi moderni pongono d'altra parte problemi peculiari.

‘Organo’ riproduce un *organum* che, attraverso la vocale *a* conservata nel suo interno, sostituisce dal punto di vista della struttura genuina del latino una anomalia. Questo dipende dall’origine greca. Ma la parola è stata così bene assimilata che nessuno potrebbe parlare di due diverse classicità sopravvivenenti in italiano e nelle altre lingue moderne che l’hanno ricreata od accolta.

La differenza che passa fra ‘macina’ e ‘macchina’ da una parte e ‘meccanica’ dall’altra risale non solo al latino (*macina*, *mechanicus*) ma a differenze dialettali greche che, ridotte a resti privi di valore così grammaticale come storico-culturale, hanno affrettato l’allontanamento e la completa autonomia reciproca.

In italiano l’adattamento convenzionale delle grafie, sotto la spinta della unificazione della pronuncia, fa sì che le nostre parole *dattilo*, *delfino*, *ditirambo*, *elefante*, *efebo*, *eroe*, *ipoteca*, *matematica*, *panegirico* abbiano eliminato quei segnali di retrospettiva grecità che invece il francese conserva: *dactylus*, *dauphin*, *dithyrambe*, *éléphant*, *éphèbe*, *héros*, *hypothèque*, *mathématique*, *panégryrique*.

Un fatto apparentemente esteriore come l’ortografia continua in italiano la fusione nel mondo latino di apporti greci, e si oppone in quest’opera al conservativismo francese (e per ciò inglese e tedesco) che mantiene quelle differenze di origine, sia pure mummificate. Da questi fatti non derivano conseguenze storico-culturali. Di un maggiore ambientamento o snaturamento delle parole classiche riesumate in italiano rispetto a quelle in francese non si può parlare.

2. Nell’ambito della morfologia il processo di adattamento è stato più complesso, e le ripercussioni durano più a lungo. Una tradizione culturale, latina anche nelle sue origini, si affianca a una tradizione culturale latina, il cui punto di partenza è greco. Gli esempi, di questi rapporti più complicati sono numerosi e possono dar luogo a specializzazioni semantiche interessanti.

Il greco περίοδος ha avuto una prima traduzione perifrastica latina in *ambitus verborum*, ma questa è poi venuta meno e noi usiamo il grecismo ‘periodo’. Una traduzione diretta è *circulus* ‘circolo’ rispetto a κύκλος; ma sussiste la tradizione parallela del nostro ‘ciclo’. Così *mos* traduce ἥθος, e noi serbiamo i due derivati ‘morale’ e ‘etica’; *ars* traduce τέχνη, e noi abbiamo le due traduzioni indipendenti di ‘arte’ e ‘tecnica’. Un composto a prefisso viene tradotto con un derivato di preposizione ἀντίθετα ‘contraria’, e noi abbiamo sia ‘contrario’ sia ‘antitetico’.

I participi sono valorizzati nel ricalcare parole greche come nel caso di *eloquens* che riproduce ῥήτωρ: ma noi abbiamo due tradizioni, entrambe non popolari né ininterrotte in ‘eloquente’ e ‘retore’. Così il greco φωσφόρος viene tradotto, con accentuazione del carattere verbale del

secondo elemento, in *Lucifer* 'Lucifero', ma la parole originaria, tutta diversa, sopravvive nel nostro 'fosforo'.

A differenza di quanto avviene nella ortografia, energicamente unificata, la morfologia mantiene, e in fondo valorizza le differenti attitudini morfologiche del latino rispetto al greco. Si hanno così, invece di due filoni culturali latini come quelli risalenti alla coppia citata sopra di *reale-regale*, un filone latino contrapposto e quasi sospinto in avanti rispetto a uno greco.

3. Anche nella morfologia e in casi di derivazione latina purissima, ricompare la molteplicità di tradizioni storico-culturali.

Il suffisso di derivazione *-ula*, *-ulo*, che nelle parole di derivazione ininterrotta viene fuso e dissolto con la radice (*ungula*, 'ungla', 'unghia'), mantiene il suo valore bisillabico nelle parole di tradizione interrotta. Però in questa forma di conservazione ci sono a loro volta due classi: a) la prima mostra il passaggio da *-ula* a it. *-ola*, *virgula-virgola*, quando si tratta di parole riprese dal latino in età antica o relativamente antica, b) la seconda mostra la forma pienamente conservata, o per meglio dire supercongelata *-ula*, per es. *lunula-lunula* (cfr. *tumulare*, *cumulare*).

Abbiamo così di fronte alla tradizione ininterrotta che avrebbe dato **verghia*, due tipi di riproduzione di parole a tradizione ininterrotta. Il primo, più blando, risponde a un sistema fonologico italiano, non primitivo ma ormai assestato: il mantenimento della vocale atona postonica, ridotta però a *o*, dà alla parola aspetto più italiano che latino.

Il secondo, con la *u* conservata nell'interno della parola, non può essere riferito a un sistema « italiano », ma è qualcosa di intermedio. La parola latina viene consacrata in una forma ambivalente, tanto italiana quanto latina o, se vogliamo, ai margini di entrambe.

Ci sono poi parole come *curriculum*, *optimum*, *auditorium*, *praesidium*, *memorandum*, *referendum*, *Paestum* che sono addirittura di struttura fonologica anti-italiana, che rappresentano modelli classici destinati a imporsi con la violenza, o a non prevalere.

L'esame cronologico della dotazione delle parole latine risorte nel mondo romanzo ci dà un quadro vario, che le oppone a quelle altre, antiche e meno antiche, che sono sopravvissute ininterrottamente alla fine del mondo classico. In base all'esame della struttura fonetica e morfologica, questa riapparizione del mondo classico non solo non è massiccia né omogenea, e può distinguersi addirittura in tre gradi di fedeltà e quindi in tre distinti modelli o risorse.

Di maggior rilievo sono gli arricchimenti morfologici: tale la riattivazione di procedimenti morfologici, permanenti in latino, quale il superlativo in *-issimus*. La familiarità nostra con esempi ciceroniani come

cum absurdissimus mandatis, quam accommodatissimum conservavi, accuratissime disputavit, acerbissimum et calamitosissimum civile bellum, che si trovano sia in lettere sia in opere filosofiche, e sono così vicini e letterali rispetto al nostro gusto, non deve trarre in inganno. I nostri 'acerbissimo', 'calamitosissimo' ecc. ne sono separati da uno iato di sei secoli.

L'antico diminutivo affettivo che è alla base della tradizione ininterrotta — 'orecchio-oreille' da *auricula*, 'vecchio-vieil' da *vetulus* — diventa ben presto irriconoscibile o per lo meno irrilevante a fini morfologici.

La categoria morfologica del diminutivo si ricostituisce però a un certo punto, nella forma di un diminutivo letterario preso materialmente a modelli classici. Il senso di diminutivo sta, però, più in un apprezzamento semantico, che in una funzione morfologica. Nei tipi ciceroniani *homunculus*-omuncolo, *viculus*-vicolo *rivulus*-rivolo, il valore diminutivo è anche morfologico. Nel passaggio da *ventriculus* a ventricolo, *diverticulum* a diverticolo, da *virgula* a virgola, da *curriculum* a curricolo, da *aedicula* a edicola il valore morfologico del diminutivo vien meno, rimanendone forse un accenno di piccolezza semantica.

4. A differenza dei superlativi, altri derivati ricostituiscono delle categorie morfologiche di derivazione solo parzialmente. Aggettivi latini come *accusabilis*, *admirabilis*, *amabilis*, *detestabilis*, *habitabilis*, *improbabilis*, *incomprehensibilis*, *separabilis*, *tolerabilis*, *vendibilis* danno vita, con gli identici aggettivi italiani 'accusabile', 'amabile' ecc. a degli aggettivi verbali di possibilità 'che può essere accusato', 'che può essere amato', talvolta di necessità 'che deve essere ammirato' e così via. Su questa linea si trovano le forme italiane 'guaribile', 'punibile'. Queste si contrappongono ai derivati, di tradizione ininterrotta, in cui la derivazione in *-evole* rende molto meno riconoscibile o produttiva la formazione. Si hanno così le coppie di *disdicevole* contro 'indicibile', di *scorrevole* contro 'percorribile', di *socievole* contro 'associabile'.

Una situazione press'a poco analoga è quella dei nomi d'agente. Coppie latine come *administrator* rispetto a *administro*, di *admonitor*/*admoneo*, di *aedificator*/*aedifico*, di *agitator*/*agito* si ritrovano identiche in italiano: eppure, anche in questo caso, attraverso uno iato di secoli. Ma il minor volume del suffisso di derivazione '-tore' rispetto a quello degli aggettivi verbali fa sì che in molti casi si saldi così intimamente con la radice da perdere completamente la sua rilevanza morfologica: *dottore* non appartiene più alla famiglia di 'docente', *attore* a quella di 'agente', *autore* a quella di 'aumento'.

Identico e altrettanto trasparente (e altrettanto artificiale) è il rapporto che passa all'interno delle coppie ciceroniane *celebratio*/*celebro*, *commemoratio*/*commemoro*, *commiseratio*/*commiseror* con le rispettive italiane

'celebrazione-celebrare'. La loro natura astratta fa sì che manchino esempi sufficientemente chiari di tradizione ininterrotta, e per ciò stesso di parallelismi paragonabili a quelli degli aggettivi verbali.

5. Il punto di vista morfologico ha soprattutto rilievo quando non si limita a derivazioni primarie, ma si presenta in sistema più complesso. La portata della ripresa non solo di parole, ma di possibilità di derivazione, e della loro organizzazione in sistema, si manifesta attraverso la presenza contemporanea di un verbo, del suo astratto, del suo nome d'agente e di un eventuale aggettivo così presso Cicerone come nell'uso attuale italiano, sia pure essendo volta a volta il verbo, il sostantivo o l'aggettivo il fulcro del sistema. Esempi veramente impressionanti sono i seguenti, nei quali il numero 1 indica il fulcro:

domino	dominatio	dominator	(1) dominus
honoro	(1) honor	honestus	honorabilis
arbitror	arbitratus	(1) arbiter	arbitrarius
fugo	(1) fuga	fugitivus	fugax
(1) declamo	declamatio	declamator	declamatorius
(1) consolor	consolatio	consolator	consolatorius
(1) habito	habitatio	habitor	habitabilis
(1) demonstro	demonstratio	demonstrator	demonstrativus
machino	machinatio	machinator	(1) machina
genero	generatio	generator	(1) genus

Chi facesse però la storia di ciascuna parola si accorgerebbe che non si tratta di un trapianto di sistemi morfologici quadripartiti, ma di una loro ricostituzione indipendente, individuale, e per così dire casuale.

6. La composizione nominale non era propria della tradizione latina pura. Ma, sotto l'influenza greca, non solo erano entrati molti composti greci, ma si erano gettate le basi di procedimenti latini di composizione, non sempre aderenti agli schemi greci: tali i tipi *allitonans* con participio presente nel 2° elemento. Successivamente i composti, (come i derivati), quando entrarono a far parte del parlato e furono presi dalla corrente della tradizione parlata ininterrotta, subirono una usura non soltanto fonetica, sufficiente per indebolire nuovamente il senso di derivazione di parole, e abolire quello della loro composizione. Tali i citati esempi di *dottore* che non si è più sentito come nome d'agente, o *unglia* che non si è più sentita come diminutivo.

Le forme che si sottrassero all'alveo della tradizione ininterrotta mantennero una struttura fonetica e una possibilità di analisi morfologica più soddisfacente. Restituite al circolo della lingua viva, hanno dato all'italiano la possibilità di avere composti indipendentemente dai modelli

greco diretti (glottologia) o come calchi su modelli di altre lingue (retro-terra, dal ted. *Hinterland*).

Gli schemi di composti sono svariati. Il primo tipo è quello in cui il primo elemento funge da attributo del secondo, e il secondo tende a diventare una specie di suffisso di derivazione. Tale la serie *biennium*... *sexennium* che consente all'italiano di avere la serie *biennio*... *sessennio* e relativi aggettivi del tipo biennale. Oppure il primo è una semplice preposizione, che definisce morfologicamente, e non sintatticamente, il secondo, che è sempre sostantivo: *propraetor* – prosindaco, come *semivivus* – semivivo, *suburbium* – suburbio.

Un secondo è quello in cui il primo elemento funge da complemento oggetto e il secondo da predicato verbale. Tali gli esempi *armiger* – armigero ‘che porta armi’, *fati-dicus* – fatidico ‘che dice il fato’, *frugifer* che getta le basi una costruzione come ‘fruttifero’; *herbi-vorus* – erbivoro ‘che mangia vegetali’; *vene-ficus* – venefico, ‘che fa veleno’, *homicida* – omi-cida ‘che uccide un uomo’ (madre, fratello ecc.).

Un terzo tipo è quello in cui entrambi i termini, qualunque sia il loro rapporto reciproco, costituiscono un unico aggettivo, che funge da complemento oggetto di un predicato verbale sottinteso. Sono tutte forme prese artificialmente dal latino come: bipede da *bipes* ‘(che ha) due piedi’; triangolo da *triangulus* ‘(che ha) tre angoli’, multiforme da *multiformis* ‘(che ha) molte forme’, informe da *informis* ‘(che) non (ha) forma’.

Questo sistema, ricco anche se non completo né integralmente funzionale, non rappresenta però l'unico piano sopraelevato nella struttura linguistica italiana (o francese). Esso si inserisce come piano intermedio fra quello della lingua parlata dalla tradizione ininterrotta, priva di una propria capacità di composizione nominale al di fuori dei tipi ‘accalappiacani’ o ‘battistrada’, e il piano dei composti di derivazione greca, che hanno d'altronde caratteri loro propri. In alcuni il primo elemento ha la funzione di genitivo oggettivo o di complemento oggetto (rispetto al secondo): geografia da *geographia* ‘descrizione della terra’ geometria da *geometres* ‘(che) misura la terra’, fisiologia, fisiologo da *physiologia*, *physiologus* ‘discorso della natura’, ‘(che) descrive la natura’.

In altri il primo elemento funge invece da predicato rispetto al secondo: filologo da *philologus* ‘(che) ama la parola’.

7. Qualche parallelo sintattico di rapporti andati smarriti può essere citato a questo punto.

I più evidenti sono i costrutti che ricalcano gli ablativi assoluti: il funerale sarà fatto presente cadavere; me vivo non sarai toccato da nessuno; regnante Vittorio Emanuele II fu costruita questa strada.

A uno strato ancora più artificiale appartengono i costrutti del tipo

sparsa le trecce morbide che rappresentano uno schema puramente letterario e discendente direttamente da schemi già esotici in latino e cioè greci.

Al di fuori di questi, è difficile trovare altri costrutti sintattici abbastanza caratteristici per arricchire documentazioni di « risurrezioni » sintattiche di tipo rigorosamente classico.

III

1. Avere delineato una data approssimativa di inizio all'interno del latino non vuol dire avere garantito che le parole latine hanno continuato a vivere sino alla fine dell'età classica. Non è solo il pilone d'arrivo che varia, medio evo, rinascimento, età moderna (Parte III), ma anche quello di partenza. E questo coinvolge problemi extra linguistici, quali le preferenze avute, prima per autori tardi poi per quelli classici, quando nel medio evo lo studio del mondo antico e quindi gli interessi lessicali latini coincidevano con i vuoti lessicali volgari.

Di ogni parola si potrebbe fare, da questo punto di vista, una storia diversa. Uno dei casi più estremi è quello di *abnorme*, termine medico e comunque una specie di superlativo rispetto ad *anormale*. Ebbene in latino compare presso Orazio (Sat. 2,2,2 *quae praecepit Ofellus rusticus abnormis sapiens crassaque Minerva*) e viene spiegato come « ultra normam philosophia peritus ». Dopo di allora non si hanno altre attestazioni. L'italiano 'abnorme' è davvero la vecchia parola oraziana che risorge? È escluso. Elementi analogici impongono di considerarla piuttosto una parola nuova sia pure formata da schemi latini, o un incrocio del latino *ab-* e dell'italiano '(e)norme'.

Il caso di *abnormis* pone inoltre anche un problema di significato. Supponendo anche che il silenzio delle fonti non implichi morte della parola, l'ambiente in cui la formula oraziana è nata, è tutto diverso dall'impiego moderno, non è più letterario, ma medico.

Tipico è il caso della *ablatio*, definita in un glossario come l'equivalente di ἀφαίρεσις e cioè come un termine grammaticale.

Oggi è un termine chirurgico, e, per usare una immagine drastica, è un superlativo di 'asportazione', da una parte eufemistico, dall'altra tecnicistico, nella sostanza invece radicalissimo.

2. Ma il tesoro lessicale latino non costituisce solo una riserva statica, passiva, a disposizione di chi nel futuro voglia colmare le lacune del lessico volgare. Esso dà degli schemi formali che possono essere riprodotti nella stessa o in altra sfera semantica senza che siano presi di peso. Soprattutto dà vita a elementi virtuali, provvisti di capacità riproduttiva, e per ciò stesso a unità lessicali virtuali, destinate un giorno ad accen-

tuare la loro funzione morfologica, ma per adesso lontane dalla natura di « prefissoidi » o « suffissoidi ».

Tali i casi di elementi come *edi-*, privo di significato per se stesso, eppure presente e vitale nella serie 'edifico, edificio, edilizia, edile', *puer* in 'puerile', 'puericultura', *-fero* presente in 'imbrifero', 'pestifero', *-fugo* in 'calli-fugo', 'vermifugo', 'centrifugo', *-colo* in 'vinicolo', 'viticolo', 'regnicolo'.

L'arricchimento non è meno appariscente quando le unità lessicali virtuali affiancano con la loro artificialità (e la maggiore aderenza ai modelli latini) le forme naturali e più alterate. *Ocul-* di 'oculare' sta di fronte a occhio; *auricol-* di 'auricolare' sta di fronte a orecchia; *quinque* da 'quinquennio' di fronte a cinque; *balne-* di 'balneare' di fronte a bagno.

Ed è ancora più efficace, anche se linguisticamente meno significativo, quando i dopponi sono soltanto lessicali e non più fonetici. Tali gli esempi di *ovi-* in 'ovile', 'ovino' di fronte a pecora; di *equ-* in 'equestre' 'equino' di fronte a cavallo, di *fel-* in 'felino' di fronte a gatto, di *agr-* in 'agreste', 'agricolo', di fronte a campo, campestre.

Come nella composizione nominale, così nella stratificazione lessicale, l'elemento latino virtuale costituisce una fase intermedia tra il lessico volgare dalla tradizione ininterrotta e le unità lessicali virtuali di provenienza greca. Si possono allora distinguere in una serie triplice esempi come i seguenti:

sopra-nazionale	super-carburante	iper-teso
multi-plicazione	multi-laterale	poli-ennale
sotto-stazione	subagente	ipoteso
circondare	circumnavigazione	periplo
cinquina	quinquennale	pentagono
occhiale	oculista	ottico
orecchiante	auricolare	otoiatra
pescatore	piscicoltura	ittico
cavallante	equino	ippico
infantile	puericultura	pediatria
mangiafuoco	(erbi)voro	(antropo)fago

IV

Delimitata la natura, rimane ora da esaminare, la portata della tradizione latina risorgente nei diversi filoni, nei quali le lingue letterarie e tecniche di livello elevato si realizzano.

La risposta è perentoria. Le due tradizioni, la ininterrotta e la interrotta, appaiono in diverse proporzioni negli esempi che seguono, scelti

tutti da formule introduttive, generali, sentenziose, con un costante carattere di calma definizione, ma in situazioni diverse del punto di vista espressivo.

Nella lingua letteraria anche più elevata, il vocabolario normale basta in gran parte. L'inizio di due opere così diverse, come i *Promessi Sposi* di A. Manzoni e il *Du côté de chez Swann* di M. Proust lo prova. « Quel ramo del lago di Como che volge a mezzogiorno tra due catene non interrotte di monti... tutto a seni e a golfi a seconda dello sporgere e del rientrare di quelli » mostra sostantivi e verbi di tradizione ininterrotta, nella proporzione di dieci a uno. Solo « *interrotte* » è parola di tradizione « *interrotta* » provvista di qualche carattere tecnico. Anche *golfo*, di derivazione greca, proprio per le anomalie della trasmissione dall'originale κόλπος, va con le parole di tradizione ininterrotta.

E così presso Proust (*l.c.*): « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire ». La proporzione è la stessa, anzi maggiore perchè, se *bougie* (di origine africana) e *vite* (di origine oscura) non valgono come parole di origine classica, nessuna di queste parole appartiene al gruppo di quelle latine di tradizione « *interrotta* », rimesse in circolazione in età più vicina a noi.

La religione, è stato detto, ha due facce, l'organizzazione e il rito da una parte, l'apostolato dall'altra. I termini ripresi dal latino dopo un periodo più o meno lungo di disuso sono numerosissimi, siano a loro volta originari dal greco oppure no: *episcopio*, *presbiterio*, *epifania*, (di fronte a 'vescovo', 'prete', 'befana').

Ma nella preghiera classica, il « Padre nostro », che ha conservato per lungo tempo la tradizione del testo latino e nello stesso tempo fa appello ai sentimenti più umani, le parole comuni sono ancora in prevalenza: « Padre nostro che sei nei cieli, sia santificato il nome tuo, sia fatta la volontà tua così in cielo come in terra ». Le parole di tradizione ininterrotta sono soltanto due, *santificare* e *regno*. Per quest'ultima ci si può poi domandare se la predicazione settimanale che tocca inevitabilmente il « regno dei cieli » non consenta di attribuire una tradizione ininterrotta (sia pure più uditiva che fonica) anche ad essa.

La critica d'arte, implicando un ragionamento più o meno serrato, segna un progresso nella riscossa delle parole latine cadute in disuso. D'altra parte, la connessione con esperienze elementari quali le immagini, fa sì che il tecnicismo con le sue conseguenze di lessico classicheggiante sia ancora contenuto. Ecco l'inizio della *Vie des Formes* di H. Focillon (3° ed. Parigi 1947):

« Les problèmes posés par l'interprétation de l'oeuvre d'art se présentent sous l'aspect de contradictions presque obsédantes ». Le tre parole

comuni *oeuvre*, *art*, *posés* costituiscono questo fondo di resistenza del vocabolario di tradizione ininterrotta. Non solo *problème*, *contradictions*, *interprétation* che rientrano nel tecnicismo filosofico (l'ultima già ciceroniana), ma anche parole meno tecniche come *présenter*, *aspect*, *obsédant* risalgono a modelli scritti e non parlati.

La grammatica dovrebbe essere il regno delle parole tecniche, di tradizione interrotta. Anche un autore restio alle esagerazioni del tecnicismo come Antoine Meillet lo mostra. Ecco una delle prime frasi della sua *Introduction à l'étude comparative des langues indoeuropéennes* (5° ed. Parigi 1922):

« L'objet de la grammaire comparée d'un groupe de langues est l'étude des concordances que ces langues présentent entre elles ». In una frase così ovvia, le parole di tradizione ininterrotta si riducono a *langue*, *groupe* e persino *grammaire*. Delle altre non solo *concordances* e *comparée*, termini tecnici, ma anche quelle, non legate a tecniche speciali, come *étude*, *objet* e soprattutto il già citato *présente*, sono di tradizione interrotta.

Il vocabolario giuridico è ricco di tecnicismi, astrazioni, distinzioni, che hanno determinato già in età medievale una formazione di parole latine nuove. Per quanto ricco di latinismi, il vocabolario giuridico appartiene a una categoria speciale, perchè la loro penetrazione non scavalca i secoli, ma discende da uno strato linguistico superiore (che continuava a scrivere latino) a uno inferiore. Di una vera risurrezione in termini giuridici latini non si può parlare. Ecco l'inizio delle *Istituzioni di diritto romano* di V. Arangio-Ruiz (11° ed. Napoli 1952):

« L'espressione diritto romano si riferisce come è naturale all'ordinamento giuridico vigente nelle varie epoche della storia di Roma ». Qui c'è un'unica parola che possa essere considerata di tradizione ininterrotta, 'diritto' da *directum*. Ma la parola latina apparteneva già all'età barbarica e quindi, se è valida per mostrare la popolarità della nozione di « diritto », non è valida per mostrare un filone di sopravvivenza di « sangue » latino. Le altre sono tutte di tradizione interrotta, in gran parte già attestate da Cicerone, ivi compreso il grecismo assimilato *historia*. Il fatto è tanto più notevole in quanto, all'infuori di *giuridico*, nessuna di queste parole ha un valore tecnico che giustifichi la artificialità della trasmissione.

Il vocabolario medico formicola di tecnicismi. Già Melchiorre Cesarotti centocinquant'anni or sono biasimava l'orgia tecnicistica del vocabolario medico. Anche le parole attinenti alla medicina che hanno sopravvissuto alla frattura medievale, proprio per questa continuità di tradizione, hanno perduto l'alone tecnico. Comunque vale qui la testimonianza dello scrittore di medicina, che più è stato alieno dal tecnicismo lessicale, Augusto Murri (dalle *Lezioni cliniche*, Milano 1908, 657):

« Il valore semeiotico di un fenomeno è tanto maggiore quanto minore è il numero delle circostanze capaci di suscitarlo ».

Qui la sola parola di tradizione ininterrotta è *capace*. Ma è interessante distinguere la stratificazione delle parole di tradizione interrotta che comincia a complicarsi: parole non tecniche già ciceroniane come *numero* e *suscitare*, parole più recenti e tecniche come *circostanza* e *valore*, poi grecismi assorbiti come *fenomeno*, infine *semeiotico* che rappresenta uno strato sopratecnificato, adottato in medicina, di fronte a quello non greco di *segnalatico* adottato in altri rami del sapere.

Si arriva così alla filosofia, e al filosofo che segna più di ogni altro il trionfo della razionalità e della misura nella sua attività di scrittore, Benedetto Croce. Traggo dal volume *Filosofia poesia storia* (Milano, Napoli 1951) p. 30, l'inizio del Capitolo *L'ombra del mistero*:

« La realtà come storia e la filosofia come storicismo assoluto suscitano contro di sé a vicenda due sentimenti che sembrano opposti ». Di parole assolutamente tecniche non c'è che *storicismo*. Ciò nonostante il grosso di questi termini nella proporzione di 5 a 8 sono ciceroniani (non importa se in parte grecismi), e due sono tecnicismi medievali che non pesano ai nostri fini.

La sola parola parlata è 'sembrano', di origine provenzale. Neanche una parola latina di tradizione ininterrotta e rettilinea è rappresentata.

V

La forza unificatrice del latino ha permesso di accogliere e naturalizzare la imponente penetrazione greca, e ha offerto agli studiosi durante tutto il medio evo un tesoro lessicale sostanzialmente omogeneo. Ma se la natura del vocabolario è stata trasmessa a noi moderni più omogenea di quel che non sia stata in realtà, le fasi e le circostanze della trasmissione sono state assai varie, talvolta per linee parallele, e questo sia per fonetica sia per morfologia. Soprattutto il tesoro lessicale latino e latinizzato non è rimasto solo: come è stato mostrato sopra, si è tornati anche a fonti greche dirette. La risurrezione del vocabolario latino non costituisce solo un dialogo con gli elementi sopravvissuti senza interruzioni nella lingua volgare, ma è inseparabile da questo terzo elemento, il greco.

Nell'ambito poi di realizzazioni linguistiche parimenti elevate, le proporzioni fra parole di tradizione ininterrotta e parole di tradizione interrotta non è la stessa. La prosa d'arte mantiene con la lingua parlata dei legami che la lingua tecnica ha superati o negletti.

Il compito del medievalista, e dello specialista delle diverse lingue nazionali, che fin dai primi tentativi di ripresa culturale nel medio evo, hanno attinto al latino, si impone ora in tutto il suo rilievo e in tutta la sua urgenza.

PER NYKROG

L'INFLUENCE LATINE SAVANTE SUR LA SYNTAXE DU FRANÇAIS

Les cadres. La dette des Français envers le latin est double: ils lui doivent en premier lieu le fond presque tout entier de leur langue, l'apport étranger, pré- ou postroman, étant si peu manifeste qu'il est pratiquement négligeable. C'est là leur dette principale. Rien, en effet, ne fait mieux sentir l'actualité persistante de l'histoire ancienne que l'aspect d'une carte linguistique de l'Europe, où la Romania couvre encore presque toutes les régions européennes de l'Empire d'Occident.

Mais ils lui doivent aussi, comme tous les peuples de l'Europe, d'avoir été le modèle et souvent la source de leur langue littéraire et technique. Et ce sont les effets de cette influence qui doivent être examinés ici.

On étudie toujours les classiques latins, et on ne cesse de s'en inspirer, mais un poète français moderne qui se met à l'école des Anciens peut rendre ce qu'il y a appris en sa propre langue, sans avoir à faire de nouveaux emprunts ou de nouveaux calques latinisants. Les auteurs classiques français ont tout essayé et ont créé des équivalents français pour tout ce qu'on trouve chez les Anciens; la langue littéraire française n'a plus rien à apprendre chez eux, et l'inspiration qu'on peut y chercher de nos jours est d'ordre purement littéraire et stylistique.

Le tournant où la langue française est passée de l'état de disciple à celle de maître indépendant peut être fixé avec une rare précision: son épreuve finale est la longue discussion littéraire qui se poursuit autour de l'an 1700 et qui est connue sous le nom de la Querelle des Anciens

Le seul ouvrage qui donne une vue d'ensemble des traits qui peuvent être considérés comme latins est Th. H. Maurer jr.: *A Unidade da România Ocidental* (São Paulo 1951). M. Maurer cherche les origines de la communauté de syntaxe, de morphologie et de vocabulaire entre les langues romanes occidentales en face du roumain, et il s'intéresse donc tout autant aux échanges faits entre les langues modernes qu'aux influences du latin. Il fait cependant une très large part au latin, et je suis en large mesure redevable à son livre pour la liste des points discutés dans mon article. A part cet ouvrage et quelques monographies qui seront indiquées là où je m'occupe de leur sujet, je renvoie aux manuels suivants: E. Bourciez: *Eléments de linguistique romane* (4^{me} éd., Paris 1946) (ELR); M. Grevisse: *Le bon Usage* (5^{me} éd., Gembloux—Paris, 1953) (Grevisse); A. Haase: *Französische Syntax des XVII. Jahrhunderts* (Jena 1888) (Haase); F. Brunot: *Histoire de la langue française t. I—VI* (Paris 1905—1933) (HLF); E. Lerch: *Historische französische Syntax t. I—III* (Leipzig 1925—1934) (Lerch), et L. Foulet: *Petite syntaxe de l'ancien français* (3^{me} éd. Paris 1930) (PS).

et des Modernes. Le travail qui avait mené là était l'élaboration, consciente et systématique, de la doctrine classique française.

La littérature classique française est un phénomène sans égal dans la littérature européenne, surtout par son prestige incontesté dans la postérité. Ce n'est qu'un étranger qui sourit quand il constate que la Grammaire Larousse du XX^e siècle a cherché plus de la moitié de ses exemples chez les auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècle. Depuis la génération de Racine on étudie les classiques de l'Antiquité à travers les classiques français, et la syntaxe de Voltaire est, à fort peu de chose près, la syntaxe moderne.

Si les ouvriers du classicisme ont pu arriver à former une langue littéraire si stable, c'est qu'ils avaient soin, à tout moment, de tenir compte de la langue naturelle; Malherbe, un des premiers, dont l'influence s'exerçait entre 1605 et 1628, a dit dans une célèbre boutade que ses maîtres étaient « les crocheteurs du Port-au-Foin » (ce qui veut dire que rien ne lui était bon qui ne pût se comprendre dans le peuple illettré), et Vaugelas, dans les années 1640, prescrivait l'Usage des gens de la Cour comme norme principale de la langue.

Par conséquent le classicisme était résolument hostile au latinisme; tout ce qui sentait l'université ou le barreau fut proscrit sans appel. Il faut donc chercher l'influence innovatrice du latin sur la syntaxe du français littéraire dans les époques antérieures à l'an 1600.

(HLF III: La formation de la langue classique. Voir surtout les pp. 1-65.)

Je n'ai pas pu, dans cette étude sommaire, mesurer toute l'étendue de ce qu'on peut considérer comme l'influence syntaxique du latin. J'ai choisi de relever certains points individuels qui présentent un intérêt spécial, tout en sachant qu'une telle limitation risque d'appauvrir le sujet. Je ne tiendrai donc pas compte d'un certain nombre de traits, qui auraient été intéressants à étudier, mais qui se trouvent aux confins de la syntaxe, ou dont le domaine d'emploi est trop fortement limité. Je pense p. ex. à des traits de sémantique, comme l'élargissement d'un domaine d'emploi (*prêcher sur* un sujet, cf. lat. *super*, angl. *on*, all. *über*, danois *over*), à des traits de phraséologie (le type: *non que* (+ *sbj.*), mais *parce que* (+ *ind.*), cf. lat. *non quod* (+ *sbj.*) *sed quia* (+ *ind.*)), ou à des traits plutôt stylistiques, comme p. ex. le « *quand inversum* » (la nuit tombait quand enfin il arriva à une maison). De l'autre côté une définition trop rigide est tout aussi peu souhaitable; il s'agit en première ligne de mettre en lumière l'influence qui incontestablement s'est exercée.

Je m'occuperai donc des constructions qui intéressent tous les mots d'un certain groupe morphologique, p. ex. tous les participes par rapport

à tous les substantifs, mais je laisserai de côté celles qui n'intéressent qu'un seul mot ou que quelques mots d'un groupe, et je ne m'intéresserai que dans des cas particulièrement importants aux emplois nouveaux d'une construction ancienne, pour me concentrer sur les constructions tout à fait nouvelles. Une autre limitation très importante est que les constructions abandonnées par la langue moderne, comme p. ex. l'« accusativus græcus » de la Renaissance (Couronné la teste d'une branche, Ami, tu nous liras Catulle), n'auront pas, ou très peu, de place. Ce serait un poids mort qui ne servirait qu'à masquer le but.

S'il ne coûte guère de sacrifier ces catégories de latinismes, on a de la peine à retrancher la grande périodisation latinisante. Je le ferai pourtant, car elle est du domaine de l'éloquence, de la stylistique, et ce ne sont que ses moyens de construction qui appartiennent à la syntaxe. Mais pour cette même raison on ne la perdra jamais de vue: la plupart des latinismes introduits dans la syntaxe française ont été adoptés parce qu'ils ont été jugés indispensables pour la construction de périodes inspirées par le latin classique.

La plupart des traits qui ont pour but de faciliter la construction de périodes entrent dans deux groupes principaux: ceux qui fournissent des variantes de proposition (des nexus) en combinant le plus souvent une racine verbale et une racine nominale en une construction dont le contenu se rapproche de celui d'une proposition normale, et ceux qui enrichissent les moyens de lier les nexus, soit nominaux, soit sous forme de proposition. Ce dernier groupe comprend surtout les conjonctions et les relatifs.

Mais il y a aussi un autre type d'influences, indépendant de la période, et plus insaisissable que le premier, parce qu'il reste à l'intérieur de la langue française et qu'il ne se manifeste pas dans des calques, des traductions ou des imitations pour lesquelles on peut déterminer un modèle latin direct. Ce sont les influences dues à la conception de la grammaire, formée par les savants de l'Antiquité, adoptée par les écoles médiévales et continuée par presque tous les manuels de grammaire en usage dans les écoles. Cette influence n'a pas été arrêtée par la réaction anti-latine du siècle classique, tout au contraire: c'est elle qui animait les grammairiens et les discussions grammaticales. Elle prescrit une logique presque formelle pour la construction de la phrase, une différenciation réglée des fonctions des formes, p. ex. dans le système verbal, bref, elle est la source des idées qu'on se fait couramment sur la manière dont on peut et dont il faut se servir du matériel lexicologique et morphologique de la langue. C'est peut-être elle qui, avec les échanges directs entre les littératures, a contribué le plus activement à créer la communauté relative des langues européennes. Mais ses effets sont très difficiles à relever avec certitude.

Les critères. L'étroite parenté entre le latin et le français rend très difficile, parfois, de distinguer ce qui est héritage roman d'avec ce qui est apport savant secondaire. Le critère le plus sûr est *la chronologie*: une construction qui ne s'emploie qu'à partir d'une certaine époque et qui peut être modelée par emprunt, par calque ou par traduction, sur une construction latine, a toutes les chances d'être due à une influence latine savante, surtout si on la rencontre d'abord, ou de préférence, chez des auteurs savants.

Mais ce critère a le désavantage d'exiger un nombre assez considérable de textes anciens pour le contrôle; ainsi on devrait, pour satisfaire à cette exigence, réserver tous les textes d'avant le milieu du XIII^e siècle au moins, à ce rôle passif, et limiter la recherche aux époques postérieures à 1250. Mais à cette époque le français était déjà une langue littéraire hautement développée. C'est en 1265 que l'Italien Brunetto Latini compose son Livre du Trésor en français et qu'il explique le choix de cette langue en alléguant qu'elle est « plus délectable et plus commune à toutes gens ». Il faudrait donc ou bien renoncer à examiner une période des plus importantes de l'histoire de la langue, ou bien se fier à un critère moins sûr pour les premiers siècles: *le critère stylistique*. Ce dernier servira pour toutes les époques postérieures conjointement avec le critère chronologique, mais pour les premiers siècles il sera seul.

Comment déterminer si le style d'un texte en ancien français est savant ou non? On peut considérer le style des vies de saint, des ouvrages didactiques et des premiers romans antiques comme au moins exposé à une influence savante¹). Le style courtois se sert souvent des « couleurs de rhétorique », et lui aussi a un contact certain avec les clercs. Il est plus difficile de définir le style épique. Le fait que la parataxe, et même la simple juxtaposition des phrases, y domine a été allégué par des savants qui l'ont comparé au langage très familier et même enfantin. Mais il en est de même dans la vie de St. Alexis, qui est écrit par un clerc. Ce caractère syntaxique est plutôt dû aux exigences presque brutales du mètre décasyllabe avec sa césure violente après la quatrième, et à la musique qui, répétant la même phrase musicale à chaque vers, interdit la construction de périodes unies de quelque longueur²). Le style épique a parfois des traits savants, p. ex. quand on y parle de choses religieuses, et il a un

¹) Voir ainsi le style oratoire de la séquence de Ste Eulalie: Buona pulcella fut Eulalia / Bel auret cors, bellezour anima / Voldrent la veintre li deo inimi / Voldrent la faire diaule servir.

²) Comparer les décasyllabes épiques de la Chanson de Roland: Carles li reis / nostre emperere magnes // Set anz tuz pleins / ad estet en Espaigne. // avec les décasyllabes courtois du Chastelain de Coucy, sans césure et groupés en paires par la structure mélodique de la strophe: La douce vois del rosignol sauvage // Qu'oï nuit et jor contoier et tентir // M'adoucist si le cuer et rassouage // Qu'or ai talent que chant por esbaudir.

caractère très particulier. Il serait sans doute faux d'y voir un témoignage infailible de la langue parlée. Je crois qu'il faut attendre jusqu'à la fin du XII^e siècle pour trouver des textes écrits dans un style qui se rapproche davantage du langage familier. Je pense aux fabliaux et aux dits et contes pour rire, mais aussi aux dialogues dramatiques entre de simples gens, bref à ce qu'on appelle les genres bourgeois. Le style en est souvent souple et élégant, mais on a néanmoins l'impression d'être très près du langage familier, au moins aussi près qu'on l'est de la conversation de cour au XVIII^e siècle en lisant Zadig.

Influences antérieures au XIII^e siècle. L'influence latine savante sur le français est l'influence du latin classique et de sa continuation scolaire sur une des formes qu'a prises le latin populaire au cours des siècles. Car la langue latine n'est pas seulement celle de Cicéron, de Virgile ou de Sénèque; ils n'en représentent qu'une variété, et même pas la plus importante du point de vue de la linguistique romane. Derrière elle vit le « *sermo plebeius* » qu'on entrevoit chez Plaute et dans quelques fragments de l'époque classique, et qui perce de plus en plus clairement au fur et à mesure qu'on avance vers la fin de l'Antiquité. C'est lui qui relie les langues italiques avec les langues romanes; la langue littéraire n'en est qu'une déviation, inspirée du grec classique, soutenue artificiellement par l'enseignement des rhéteurs et par les goûts d'une société de haute culture. Elle vit dans un milieu intellectuel et esthétique très élevé au-dessus du niveau du « *sermo plebeius* ».

Or, plus on avance dans la basse époque et plus les auteurs deviennent incapables de garder la distance entre le « *sermo plebeius* » et la langue classique: l'idiome mi-savant, mi-vulgaire qu'on nomme le latin vulgaire est le témoignage de cette impuissance. C'est sous le règne de la dynastie mérovingienne, « la nuit mérovingienne », que ces deux extrêmes ont été le plus rapprochés. Grégoire de Tours s'excuse de ne savoir qu'imparfaitement le latin, et un évêque visitant son diocèse en Gaule demande au pape si le baptême est efficace si, par l'ignorance du prêtre, il est administré « *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti* ». Les actes de chancellerie donnent l'impression d'être rédigés en une langue vulgaire travestie.

On dit communément que la tradition des lettres classiques ainsi interrompue fut renouvelée par une suite de renaissances: la renaissance carolingienne, la renaissance du XII^e siècle et enfin la Renaissance avec majuscule. Et cette façon de représenter les choses est incontestablement juste.

Mais elle ne l'est qu'approximativement. La « nuit mérovingienne » n'était pas complète, et si on examine les lueurs modestes qui y percent,

on trouve des indices de la plus haute importance pour le sujet examiné ici.

Le mouvement connu sous le nom de la « renaissance carolingienne » n'a pas ressuscité quelque chose de mort. Ce n'était que la réforme d'une vie scolaire languissante, et une de ses préoccupations a été de rehausser le niveau du latin scolaire, autrement dit de rétablir la distance entre le vulgaire et le savant.

Le plus ancien texte français, les Serments de Strasbourg, (qui datent de 842) surgit peu de temps après ce mouvement de réforme. Est-ce un pur hasard? Probablement non. Car le rehaussement du niveau du latin scolaire a dû avoir un effet peut-être imprévu: on s'est rendu compte que la langue des écoles et celle du vulgaire étaient deux choses distinctes; un compromis comme la langue des chancelleries mérovingiennes ne serait plus possible. Si l'armée doit recevoir le serment du roi il faut qu'il soit prononcé dans sa langue à elle. Une telle conception des deux idiomes était inconnue dans les siècles précédents: si on examine les sources les plus anciennes de la langue vulgaire, les glossaires, on se rend compte que les gens qui les ont rédigés voyaient les choses tout autrement: pour eux le latin de l'école n'était que la forme écrite de leur langue quotidienne, comme aujourd'hui l'arabe écrit est senti comme étant la même langue que les dialectes parlés, malgré les différences qui les séparent. Le glossaire de Reichenau (VIII^e siècle) est un dictionnaire unilingue: il traduit le vocabulaire de la Vulgate en un latin parfois tout aussi correct, mais qui ne connaît souvent que les mots qui ont survécu en roman: *pugione*: *lancea* (fr. mod. lance); *ulciscere*: *vindicare* (fr. mod. venger); *iugulate*: *occidite* (anc. fr. *ocirre*), etc. Inversement l'*Appendix Probi* (dont la datation est contestée, mais qui doit être antérieur à l'an 800, peut-être de plusieurs siècles): c'est un « antibarbarus » qui corrige des formes romanes en formes latines plus correctes: *vetulus* non *veclus*, *baculus* non *waculus*, etc. La conception de base est que la langue vulgaire est du latin corrompu et qu'on peut corriger. Il faut rappeler à ce propos que le latin scolaire a suivi la langue parlée dans quelques-unes de ses transformations phonétiques, même après la réforme: *c* + *e*, *i*, et *ti* + voyelle ont abouti à *ts*, *s*, dans les écoles comme dans le peuple, et par suite de cette proximité de prononciation bien des mots ont dû se ressembler fort dans leur forme vulgaire et dans leur forme savante¹).

Toutes ces choses prises ensemble laissent entrevoir qu'il a dû exister, dans l'époque pré littéraire, une gamme de niveaux stylistiques tout comme aux temps de Cicéron: le parler vulgaire de la foule illettrée et un parler roman des gens distingués, avec de fortes reminiscences, au moins pour le vocabulaire, de l'idiome des écoles. D'un autre côté le latin de conversation entre les clercs plus ou moins savants, sans doute avec de

¹) cf. l'orthographe courante au moyen âge: *amicicia*, *avaricia*, *justicia*.

fortes concessions à leurs habitudes linguistiques dans la langue maternelle, et enfin le latin pur des grands savants. Les limites intérieures dans cette gamme stylistique ont sans doute été flottantes.

(On observe la même chose dans les autres pays romans: les actes des chancelleries de Léon en Espagne sont en latin, mais écrits avec une orthographe qui les rapproche de la langue vulgaire: et accebi de tiui, uxori meæ, duos boues; on y écrit reis pour regis, autario pour altario. Inversément en Italie, où l'italien s'insinue dans le latin: domnus Aligernus . . . erga secum habendo Petrum clericum . . . et homo nomine Rodelgrimus, filius quondam Lupi, qui fuit natibo de Aquino (Capoue 960), et: Confessu so ad me senior Domnideu . . . de omnia mea culpa et de omnia mea peccata, ket io feci da lu batismu meu usque in ista hora, etc. (vers 1100 au plus tard). On ne sait pas au juste où finit le latin et où commence l'italien.)

Il est permis de voir une confirmation de cette idée dans le fait que les Serments de Strasbourg sont rédigés en une langue qui est incontestablement du roman, mais qui n'est guère la langue de conversation entre les soldats de l'armée: Pro deo amur et christian poblo et nostro commun saluament, d'ist di en auant, in quant deus savir et podir me dunat, si saluarai eo cist meon fradre Karlo etc. C'est nettement le style juridique.

Ces parlars bâtards ont sans doute conservé un certain nombre d'expressions inconnues du peuple, et, pour les expressions latines que le roman était décidément incapable d'assimiler ou de garder sous leur forme originale on a dû disposer de traductions dès une époque assez reculée. Le témoignage de ce fait nous vient d'Espagne: des manuscrits ibériques ont conservé des gloses de traduction, parfois, comme en France, du haut latin en bas latin, parfois en trois étapes: strages: occisiones: matatas (Glosas Silienses 52). Ce qui est important c'est que parfois on voit un même mot latin traduit par le même mot dans différents contextes, même si la traduction est un contresens dans un des contextes. Le travail était donc mécanique, fait à l'aide d'un dictionnaire, maintenant perdu, ce qui prouve qu'on étudiait les textes latins en les traduisant. Or, qui dit traduction dit calque linguistique ou emprunt.

Si j'ai insisté si longuement sur cette période de transition, c'est pour montrer qu'une étude fondée uniquement sur l'opposition entre héritage roman et apport savant secondaire fausserait les perspectives. Elle excluerait d'avance un certain nombre de traits fondamentaux, dus à une influence latine pré littéraire, ou qu'il faut considérer comme *un fonds d'héritage savant*. Un tel fonds est important, car il ne faut pas oublier qu'il suffit qu'un mot ou une construction ait survécu, même d'une vie précaire, pour qu'il puisse se répandre et causer la formation de mots ou de constructions selon un schéma analogue. Et ce serait une grave perte pour

l'étude de l'influence savante si de tels mots ou de telles constructions étaient considérés comme populaires. Les survivances de cet ordre appartiennent probablement pour la plupart à la lexicologie ou à la phraséologie, mais j'ose signaler aussi quelques traits de syntaxe qu'il faut peut-être ranger dans ce groupe. Je ne le fais qu'avec beaucoup de réserves, car les critères pour les juger sont des moins sûrs.

Substantifs-nexus. Il s'agit des noms dérivés de verbes ou d'adjectifs qui, construits avec un « génitif » en 'de' ou avec un pronom possessif, peuvent former un nœud, un nexus, comparable, pour son contenu sémantique, à une proposition. Deux vers de la chanson de Roland montrent le même contenu exprimé avec une telle construction et par une proposition simple: Sire cumpainz, mar fut vostre barnage (v. 1983) et: Sire cumpainz, tant mar fustes vos hardis (v. 2027). La valeur est encore mieux appréciable dans la traduction de la Vie de St. Eustache (XIII^e siècle): pro tui gratia: por l'amor de toi, et: per suam ostensionem: par sa démonstration (c.-à-d. en apparaissant devant lui). Le langage courtois connaît des expressions comme: Vostre amor m'a le cuer emblé (=l'amour que j'ai pour vous m'a volé mon cœur).

On trouve de ces noms depuis les plus anciens textes ('pour notre commun sauvement' dans les Serments de Strasbourg), mais leur présence à elle seule relève plutôt de la dérivation que de la syntaxe. Si je les ai admis quand même c'est parce qu'on s'en sert déjà de bonne heure pour amplifier ou plutôt pour condenser la période, et ainsi ils deviennent des variantes de proposition. Ils sont très fréquents dans les documents juridiques (par la patience de Dieu, pour le pourfit de nostre église, en témoignage de verité, etc.), mais on n'en trouve guère dans les fabliaux. Même sans « génitif » les noms seuls y sont assez rares; les personnages vulgaires dans les contes gras assurent que: « C'est la voire », et il faut un chevalier dans un conte cutois pour dire: « Ce est vérités ».

Les constructions de ce type fourmillent en moyen français (à la semonce de son mary; en l'absence de son père; elle fut contraincte par son trop demeurer, etc.), et elles sont un moyen irremplaçable pour la langue moderne quand il faut rendre une idée complexe. Il faudrait p. ex. bien les lignes pour exprimer en propositions avec sujet et verbe un contenu comme celui-ci: C'est probablement dans la répétition de la formule mélodique . . . qu'il faut chercher l'explication de la formation de la strophe. (A. Jeanroy). Mais on ne s'en sert pas en parlant.

Substantif et participe (ou gérondif) formant nexus. C'est le type: depuis ta lettre reçue; le billet découvert suffit pour vous confondre; supposez Napoléon naissant un siècle plus tard.

En français moderne cette construction est propre au style recherché; elle peut y prendre toutes les fonctions du nom simple: sujet, compléments de toute sorte, régime de préposition, mais en ancien français on ne la trouve que régie par une préposition dans des tours indiquant le temps ou, très rarement, la direction. Dans la majorité des cas il s'agit de l'heure dans la journée, et à l'intérieur de cette majorité la plupart des exemples se concentrent autour du lever et du coucher du soleil: ainz le soleil levant, puis le soleil couchant, mais aussi: ainz le soleil levé ou: à l'aube esclairie. Parmi les autres on trouve des exemples comme: à vespres sonnans. Les indications de direction sont toujours du type: contre soleil levant (= vers l'est). Cette construction fournit l'expression courante de l'heure dans les chansons de geste. Les emplois tout à fait libres ne viennent qu'à la fin du moyen âge et même plus tard.

Lerch termine son étude de l'ensemble des constructions de ce type par une discussion de ses rapports avec le latin, et il discute à part chaque fonction dans la proposition, vu que ces fonctions ne se développent qu'à des époques différentes. Ses conclusions sont: a): régime de préposition: on les trouve dans cette position depuis les plus anciens textes, c'est donc un héritage roman. b): complément direct: il n'est pas nécessaire de le considérer comme savant, car chaque langue peut arriver à ce type en partant d'un nom + apposition. c): sujet: c'est là qu'une influence latine est le plus probable, mais il n'a pas d'exemple du XVI^e siècle. d): régime de préposition adnominal (la récompense du travail accompli): probablement purement français; on trouve quelques rares exemples en moyen français, à part cela on ne trouve ce type que chez les romanciers naturalistes de la fin du XIX^e siècle. Sa conclusion d'ensemble est qu'il faut se contenter d'un « non liquet ».

Pourtant j'admets la construction ici en considération de sa limitation stylistique après l'ancien français, et de sa limitation sémantique en ancien français. Les expressions (sol) oriens et (sol) occidens pourraient bien être d'abord propres à la langue technique, mais adoptées de très bonne heure par la langue du peuple, comme tant d'expressions liturgiques et religieuses. Le calendrier est un phénomène savant du plus haut intérêt pour tout le monde. Pour ma part je penche donc à y voir un héritage savant ou au moins un calque pré littéraire en ancien français.

(E. Lerch: *Prädikative Participia für Verbalsubstantive im Französischen*. C'était son rêve accompli — Das war die Erfüllung ihres Traumes. Beiheft XLII zur ZRPh, Halle a. S. 1912; HLF II p. 467; Grevisse § 779.)

Les autres types de construction que je peux signaler comme des latinismes possibles sont encore plus douteux. Il s'agit d'abord de

l'adjectif comme substantif neutre. Il est relativement fréquent dans les premiers siècles mais à part des types légèrement différents comme p. ex. le mot: un contraire (= un malheur, une contrariété), il est limité à des expressions toutes faites, avec une préposition: por voir (= vraiment), en vain, etc. On ne le trouve dans toute sa pureté qu'à la fin du XII^e siècle: le froit, le chaut, etc. Ces adjectifs « substantivés » connurent une grande faveur au XVI^e siècle, mais le classicisme y a apporté ses restrictions, et dans la langue moderne ils sont d'un style légèrement maniéré au dehors d'un certain nombre de cas individuels fixes (le beau, le mal, etc.).

Un tel emploi de l'adjectif neutre fut très courant en latin, et il est assez probable qu'il s'en serait conservé des restes même sans la tradition scolaire. Mais l'extension du type chez les auteurs de la Renaissance paraît certainement être un latinisme.

(J. Malkiel: *Das substantivierte Adj. im Franz.* Thèse Berlin, 1933.)

L'adjectif appositionnel à valeur adverbale. C'est le type: la vie coule douce (= doucement); la chandelle brûle claire (= clairement). Il se distingue, par l'accord de l'adjectif, du type beaucoup plus fréquent où un adjectif invariable, un ancien neutre, sert directement de complément au verbe: voler bas; parler haut; peser lourd.

Le type dont l'adjectif est variable est propre au style littéraire de certains auteurs; ainsi les naturalistes, et surtout Zola, l'emploient assez souvent. En ancien français il est limité à quelques rares adjectifs (ainsi clerc: la lune reluist clere) et on ne le trouve pas dans les « genres bourgeois ». Je n'ose pas affirmer qu'il s'agisse d'un pur latinisme dans ces cas; cela n'est que possible, mais ce qui est sûr, c'est que l'essor que prend la construction chez les auteurs du XVI^e siècle, et notamment chez les poètes de la Pléiade, est dû à une imitation du latin. Dans un passage souvent cité de sa *Deffense et Illustration de la Langue Française*, du Bellay recommande d'« User . . . hardiment des Noms pour les Aduerbes, comme 'ilz combattent obstinez' pour 'obstinément': 'il vole léger' pour 'légèrement' ». On remarque le mot « hardiment », qui explique pourquoi le tour fut condamné sévèrement par les grammairiens du XVII^e siècle. La condamnation a eu l'effet que les auteurs classiques français, distinguant mal entre les deux types d'adjectifs adverbiaux, ont même hésité à employer le type à adjectif invariable; cette confusion avait déjà commencé au XVI^e siècle où elle se faisait remarquer par une tendance à faire accorder même les anciens adjectifs neutres de l'autre type¹).

¹) On rencontre encore des effets de cette confusion dans des cas limitrophes entre les deux types, ainsi M. Poul Høybye cite un cas d'accord (La neige tombait drue) qui contraste avec le Dictionnaire Général (La pluie tombe dru). Voir Poul Høybye: *L'accord en français moderne* (Thèse Copenhague 1944) § 188.

(Willh. Heise: Zur historischen Syntax des adverbial gebrauchten Adjektifs im Französischen (Thèse Göttingen 1911); Nyrop: Grammaire historique t. V § 105; HLF II 409 et III² 466.

Enfin je vais mentionner deux constructions qui sont très souvent considérées comme des latinismes, mais probablement à tort: *l'infinitif de narration* (et eux de courir) et les *constructions absolues* du type: Jointes ses mains iert vostre cumandez (Ch. de Rol. = il vous prêtera serment mains jointes).

M. Alf Lombard a trouvé tant de différences, de forme (la préposition) et d'emploi, entre l'infinitif de narration en latin et en roman qu'il rejette l'hypothèse qu'il serait un latinisme dans les langues modernes.

(A. Lombard: L'infinitif de narration dans les langues romanes (Upsal 1936); HLF I p. 476 et II p. 460; Nyrop: Grammaire historique, t. VI § 217; Maurer p. 211; Grevisse § 750,3).

Pour les constructions absolues, qui pourraient ressembler à l'ablatif absolu latin, elles se rattachent plutôt à un type non-classique. On trouve, en latin vulgaire, des accusatifs absolus, qui pourraient représenter une tradition populaire, et en outre c'est une construction de ce type qui a fourni le suffixe -ment qui sert à former les adverbes en roman: Catulle écrit: *Obstinata mente perfer*, et le caractère de construction absolue se fait encore sentir en ancien français, où deux adjectifs peuvent se construire avec un seul -ment: *humle et doucement*. Il en est de même en espagnol moderne: *clara, concisa y correctamente*. On n'ose pas supposer qu'une expression si importante soit savante.

(Lerch: II p. 109; HLF II p. 466; ELR §§ 123 b, 241 b et 317 b; Nyrop, op. cit. III § 603 s; Maurer p. 182; Grevisse § 212, 5, Rem.4.)

Fin de l'ancien français et début du moyen français. On divise généralement l'histoire de la langue française au moyen âge en une période ancienne et une période moyenne en situant la limite entre les deux quelque part dans la première moitié du XIV^e siècle. La chronologie des latinismes supposés, telle que j'ai pu l'établir, prescrit l'isolement d'une période de transition entre les deux, période qui va d'environ 1250 à environ 1350. Et si on regarde l'histoire de la littérature on trouve que les termes de cette période coïncident avec des événements qui ont la plus haute importance pour l'histoire de la langue. En effet, c'est au cours de la première moitié du XIII^e siècle que l'Université de Paris gagne en organisation et en fermeté, et qu'elle commence à produire des clercs en quantité considérable; déjà au milieu du siècle on peut constater une surproduction, car les emplois ouverts aux écoliers sont assez peu nombreux. Les clercs sans travail furent en grand nombre contraints de grossir le nombre des jongleurs et de gagner leur vie dans les châteaux et les

foires, composant et débitant des dits de toute sorte. Ainsi les clercs viennent à dominer même la littérature populaire. D'autres, plus heureux, entrés dans l'Eglise ou dans l'administration (les légistes), qui, elle aussi, avait gagné en fermeté sous Philippe Auguste, continuent à cultiver la littérature pure, et on voit des seigneurs, tels Philippe de Beaumanoir ou Philippe de Novare, qui sont auteurs tant d'ouvrages de jurisprudence que de fabliaux et de livres d'instruction générale. Et cet épanouissement universitaire ne fut pas seulement quantitatif; la qualité atteint également un niveau très haut: c'est l'époque de St. Thomas. Enfin, sur le plan purement social et économique, c'est au cours de la dernière moitié du XIII^e siècle que les riches bourgeois deviennent une force dans les villes (Arras, Cambrai, Amiens); ils recherchent volontiers l'éducation scolaire et s'adonnent à la littérature (la confrérie d'Arras).

Les latinismes adoptés à cette époque servent presque tous à la construction de phrases ou de périodes plus compliquées et donnent au style un caractère décidément savant ou universitaire.

(Pour les différences de syntaxe entre deux textes de caractère apparenté, dont l'un est du début, l'autre de la fin du XIII^e siècle, voir: A. Haase: *Syntaktische Untersuchungen zu Villehardouin und Joinville* (Oppeln 1884).)

Participe présent avec complément. Le français moderne distingue entre le participe présent comme adjectif et comme forme verbale par la déclinaison (une femme mourante — une femme mourant de faim), et quelques racines ont des formes différentes pour les deux emplois (un homme savant — un homme sachant l'anglais). En ancien français le participe présent (c.-à-d. la forme en -ant en emploi adnominal, par opposition au gérondif anc. fr. qui est la même forme en position adverbale) ne prend pas de complément; les verbes qui ont deux formes différentes s'emploient tantôt à l'une, tantôt à l'autre sans distinction apparente. Le gérondif anc. fr., par contre, se construit parfois avec un complément (La vint curant cum femme forsenede Batant ses palmes cridant eschevelede (Alexis)).

Dès la seconde moitié du XIII^e siècle le participe adnominal se construit de plus en plus couramment avec un complément. On trouve des exemples de cette construction dès le XII^e siècle, mais rarement, et uniquement, je crois, dans des traductions du latin: La voiz du Segnur frainanz les cedres, e frainderat li Sire les cedres Libani . . . La voiz del Segnur entretençant la flamme de fu, la voiz del Segnur crollant le desert, e commuverat li Sire le desert Cades (Traduction des Psaumes, XXVIII, 5 et 7; le texte latin en est: Vox Domini confringentis Cedros, et confringet Dominus cedros Libani . . . Vox Domini intercidentis

flammam ignis, vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades). La traduction déjà signalée de la Vie de St. Eustache traduit soigneusement l'abondance de participes présents du texte latin par des propositions relatives, et même les textes juridiques ne commencent à les employer avec complément que dans la seconde moitié du siècle, comme on peut le voir dans la petite collection d'actes judiciaires qui forme la troisième partie de la Grammatik des Altfranzösischen de Schwan-Behrens (une maison seant à Paris, n° 1, 1265). Mais presque aussitôt cette construction pénètre dans la littérature ordinaire: se Lancelot fust rois tenanz terre (Mort Artu), devant les gens estans a table (Sept sages).

On connaît la faveur dont jouit cette construction dans le style savant et littéraire de nos jours.

(B. M. J. Weerenbeck: Participe présent et gérondif (Thèse Amsterdam 1927); St. Lyer: Syntaxe du gérondif et du participe présent dans les langues romanes (Thèse Prague, Paris 1934); H. D. Veenstra: Les formes nominales du verbe dans la prose du XIII^e siècle (Thèse Groningen, Rotterdam 1946); HLF I 477, II 408; PS § 124, Haase § 91 ss (voir surtout § 95); Maurer p. 201-205.)

Constructions absolues du type: Cela dit il s'en alla. J'ai déjà signalé la présence dans les plus anciens textes d'un type de construction absolue. On pourrait aussi en mentionner un autre, avec le gérondif, mais il est limité aux deux seuls verbes voir et ouïr (audire): voiant tous (= devant les yeux de tout le monde) et: oïant tous (= de sorte que tout le monde pouvait l'entendre).

Ce dernier type, indiquant les circonstances, se répand très lentement: dans les Dialogues du pape Grégoire, Brunot a trouvé: témoignanz les bons et féoz homes, et: racontanz quatre disciples, mais il ajoute qu'on le trouve aussi chez d'autres que des traducteurs.

Mais chez Beaumanoir, jurisconsulte et auteur d'un fabliau, on trouve: . . . et, lui pris, je le doi mener a mon seignor (Coustume de Beauvoisis), ce qui étend radicalement le domaine sémantique de la construction. Du moment qu'on emploie le participe passé avec une telle nuance temporelle, l'ancien type avec le gérondif devient susceptible d'exprimer la nuance opposée, la nuance de contemporanéité, et l'introduction de cette opposition temporelle achève de donner à la construction les principales caractéristiques d'un vrai nexus.

Le moyen français ira encore plus loin dans cette voie, et j'y reviendrai plus tard¹⁾.

¹⁾ Dans Les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle, publiés en 1923 par M. Ed. Faral (Bibl. de l'Ecole de H^{tes} Etudes) on recommande d'employer ces deux types

(Lerch III p. 114 ss (avec bibliographie); HLF I 343, II 465 s; Maurer pp. 208-211.)

Les constructions relatives. D'abord un fait négatif. Les propositions relatives dans les premiers siècles sont pour la plupart assez simples et brèves; le pronom y est sujet, objet ou prédicat. On les rejette volontiers à la fin de la phrase si elle est courte, elle aussi: Li asnes mourut de viellesce Qui mult aida a la richesce. Si l'idée à rendre était plus complexe, on se tirait couramment d'affaire avec un pléonasme: ... saint Richier que vus arsites sun mustier.⁶⁾ Cette construction pléonastique se rencontre déjà dans les chartes de l'époque mérovingienne: hominem quem ego beneficium ei feci (cit. d'après ELR § 252 b), et toutes les langues romanes modernes la connaissent, dans le bouche ou sous la plume du peuple: chose que tu peux en être fier (Lerch I p. 178, voir aussi ELR §§ 391 b (esp.), 449 (it.), et 507 (roumain)). Il paraît que c'est un type vraiment roman. Or, il disparaît de la langue littéraire vers la fin du XIII^e siècle, pour ne revenir que dans la littérature réaliste, quand y parlent des personnes vulgaires. Ce côté de la syntaxe des relatifs doit être l'effet d'un travail d'analyse grammaticale d'origine scolaire.

En même temps les possibilités des constructions relatives se développent rapidement. Il devient plus courant de faire régir le relatif par une préposition, ce qui était possible dans le plus ancien français aussi, mais moins fréquent, et, qui plus est, on développe des types de propositions relatives nettement inspirés du latin: le relatif joint à un substantif, résumant ou répétant l'antécédant pour plus de clarté (le menu peuple Nostre Seigneur, *en laquel compagnie* il est alez ...), le relatif membre d'une construction participiale (Lesquelz voiant chanter, il dist ...; Lesquelles lettres leues, il dist ...); on se sert du pronom relatif pour rattacher une période à la précédente à travers un point (le relatif de transition), et on emploie le relatif même dans des propositions conjonctionnelles ((aucuns passages de Philosophie) ... lesquelz si tu me peulx souldre, je me rends des a present ton esclave). Il est vrai que les derniers de ces types ne s'emploient qu'au XV^e et au XVI^e siècle.

L'outil morphologique qui permet tous ces latinismes est un nouveau

de constructions participiales pour reserrer le style, ainsi dans le *Documentum de modo et arte dictandi et versificandi* de Geoffroi de Vinsauf (vers 1260): Conglutinandæ sunt et duæ clausulæ in unam quando volumus quid brevius dicere. Quod quidem contingit dicere tribus modis: uno per ablativos absolutos, alio modo per alios casus participiorum, tertio modo quando nec sic nec sic dicitur, sed sub alia forma in dictis non dicta intelliguntur. (c.-à-d. par 'intellectio', par sous-entendu). Il est vrai qu'il s'agit de préceptes pour l'élocution en latin, mais M. Faral montre par des exemples que les ouvrages en français aussi ont profité de cet enseignement.

⁶⁾ c: St. Richier, dont vous avez incendié l'église.

relatif: lequel. Il a le grand avantage de pouvoir être ou bien indépendant ou bien adnominal et d'être bien et clairement décliné en genre et en nombre, ce qui permet des constructions plus hardies et plus compliquées sans équivoque. On trouve déjà le pronom lequel dans la chanson de Roland (Mais ço ne set *li quels* veint ni quels non), mais jusqu'au milieu du XIII^e siècle c'est exclusivement un interrogatif ou un indéterminé (à Salonique ou en Constantinople ou en Hongrie, *lequel que* il voldroient des trois (Villehardouin 90)). Si on feuillette la troisième partie de la Grammatik de Schwan-Behrens on a l'impression que l'emploi du relatif lequel est tout aussi inconnu avant environ 1240 qu'il est obligatoire après 1260. Il ne cesse de gagner du terrain vers la fin du moyen âge, et c'est le relatif préféré au XVI^e siècle.

Là aussi les grammairiens du XVII^e siècle ont fait des restrictions, mais la plupart des constructions latinisantes ou scolaires conçues par le moyen français sont encore très possibles, bien qu'on les évite toutes en parlant. Seules les constructions absolues, le relatif de transition entre deux périodes et les propositions conjonctionnelles avec relatif ont été abandonnées.

(HLF I 231 s, 339 et 460; II 425 ss; Lerch I 178 ss; Haase §§ 32-40 (voir surtout § 39); PS §§ 247 et 249, et p. 348; Darmesteter et Hatzfeld: Le XVI^e siècle en France I p. 258. Voir aussi: E. Polentz: Die Funktionen des französischen Relativpronomens lequel (Berlin 1901-1902).)

La phrase à incises. A peu près en même temps que se développent ces nouveaux types de nexus et de conjonctifs on commence à employer plus couramment un type de proposition plus touffu, rare, sinon inconnu aux siècles précédents. J'ai mentionné que l'ancien français a une tendance à rejeter p. ex. la proposition relative après une proposition principale assez simple, ce qu'on éviterait dans la langue moderne. C'est à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle qu'il devient usuel d'intercaler des groupes de mots, constructions nominales ou propositions entières, entre les membres de la proposition simple: entre la conjonction et le sujet, entre le sujet et le verbe, entre l'auxiliaire et le participe, etc. Joinville écrit: Le roi, quant il issi de sa chapelle, ala au perron pour veoir les mors, mais Villehardouin aurait écrit: Quant li rois issi de sa chapelle si ala au perron, etc. Joinville écrit également qu'on fit fermer soigneusement les portes du navire: pour ce que, quant la nef est en la mer, toute la porte est en l'yaue. Ce type de phrases est très fréquent dans la langue juridique: Nos Badouins, par la pacience de Deu abbés de Senones, faxons a savoir a tous que nos, por l'utilitei et por lou porfiet de nostre englize de Senones avons laxé . . ., etc. (Schwan-Behrens, op. cit. III p. 45, Vosges 1286).

Ce qui est nouveau, c'est surtout l'intercalation d'un nexus; la simple apposition (Nos Badouins, abbés de Senones) est plus ancienne.

Il est inutile d'insister sur l'importance de ce procédé pour la prose moderne.

Le moyen français. Au XIV^e siècle la langue littéraire de tous les genres s'engage avec tous ses moyens dans le culte de la longue période oratoire ou pseudo-oratoire. Cette tendance ressort d'abord le plus clairement chez les traducteurs. Les traducteurs du XII^e siècle (p. ex. les IV livres des Rois) et du XIII^e siècle (p. ex. la vie de St. Eustache et les Météores d'Aristote traduits d'après une version latine contemporaine) ne cherchent pas à rendre la période dans toute sa longueur; ils la découpent en propositions simples et évitent les constructions nominales, quitte à traduire un raisonnement condensé et complexe par un long bavardage presque inintelligible.

Peu après 1350 deux grands traducteurs ouvrent une nouvelle époque: Berçuire avec sa traduction de Tite Live et Nicole Oresme avec ses traductions d'Aristote. Berçuire se distingue par son souci de conserver la grande période livienne en français, et Oresme par ses innovations dans le domaine du vocabulaire technique qu'il cherche de parti pris à mettre à la mesure de son original. Avec eux on est en pleine prérenaissance, et il est significatif qu'ils travaillent tous les deux sous l'impulsion des humanistes italiens: Berçuire avait vécu vingt ans à la cour papale à Avignon, et il était un ami de Pétrarque.

En même temps la prose gagne définitivement les genres historiques et narratifs, où les vers dominaient encore au XIII^e siècle (à l'exception des mémoires personnels): le genre italien de la nouvelle remplace le fabliau en octosyllabes, et le style en est plus ou moins inspiré de Boccace. Ainsi la longue période compliquée, souvent décousue, domine tous les genres, soit par inspiration directe du latin, soit par inspiration à travers l'italien, soit éventuellement par inspiration au deuxième ou troisième degré chez les auteurs qui ne sont pas eux-mêmes des savants. Mais il n'y en a guère.

Les innovations syntaxiques proprement latinisantes sont plus rares qu'on ne pourrait penser: on fait avant tout un emploi plus fréquent des constructions déjà discutées, et on étend souvent leur domaine. La plupart des traits nouveaux qui intéressent cette étude concernent les verbes.

La proposition infinitive. L'ancien français emploie les propositions infinitives un peu plus largement que le français moderne, qui ne les connaît qu'après les verbes faire, laisser, etc., après des verbes de perception, comme voir, entendre, etc., et après certains verbes impersonnels, comme

p. ex. il faut, il convient, etc. L'ancien français les emploie en outre après des presque-synonymes de laisser, comme p. ex. sofrire, otroier, etc. et après des presque-synonymes de faire (dans un sens particulier), comme p. ex. mander, comander, rover (rogare), etc. Dans tous ces cas il s'agit d'une construction régime + infinitif.

Ce n'est qu'au XIV^e siècle que s'introduit la proposition infinitive régie par les « verba declarandi », le vrai « accusativus cum infinitivo ». Et il est possible de fixer la date de son apparition avec précision : il a été mis en vogue par Berçuire et par Oresme. Ce type de proposition gagne rapidement du terrain, et il est tout à fait courant au XVI^e siècle, même chez les auteurs qui ne sont pas des latinistes. On l'emploie même dans des cas où le latin exige une proposition normale. Mais, comme toujours, le classicisme amène une réaction : la construction doit être limitée aux cas où l'« accusatif » est un pronom : Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre (Corneille). Pourtant Bossuet encore peut écrire : Vous reconnaissiez ce défaut être une source de discorde.

En français moderne les restrictions sont encore plus fortes : la langue littéraire connaît la construction, mais ne s'en sert guère que lorsque l'« accusatif » est un pronom relatif : l'homme que je sais être son frère. On voit qu'il ne s'agit que d'un expédient qui permet d'éviter des embarras « logiques » comme : l'homme que je sais qu'il est son frère, ou des lourdeurs comme : l'homme dont je sais qu'il est son frère.

(Erwin Stimming : *Der Accusativus cum Infinitivo im Französischen* (Beiheft LIX zur ZRPh, Halle a. S. 1915) ; HLF II 453 ss ; Darmesteter et Hatzfeld, op. cit. p. 269 s ; Haase § 89.)

Temps composés pour les formes nominales du verbe. Les propositions infinitives de ce type demandent, pour pouvoir être vraiment des variantes de proposition normale, une indication plus nette du temps et de la diathèse que celle donnée par l'infinitif simple. Il n'est donc pas étonnant de trouver des infinitifs passés et des infinitifs passifs, composés respectivement avec avoir et être en plus grand nombre à la fin qu'au début du moyen âge.

On les emploie aussi dans des tours qui ont l'air d'être des traductions de certaines autres constructions latines, ainsi le type : pour ma volonté être faite, qui survit encore de nos jours dans la langue juridique, et qui semble traduire un gérondif latin, et le type, encore plus fréquent : après avoir dit cela il s'en alla, qui pourrait traduire une construction absolue avec un participe. Certains de ces infinitifs composés rendent directement un sens particulier de certains verbes latins, comme p. ex. estre vu = videri (= paraître).

(HLF II 455 ss ; Lerch II 151 ss ; Grevisse § 929.)

Tout pareillement on développe le caractère temporel des participes en créant de nouveaux composés: un participe passé actif: *ayant dit* cela il s'en alla, et un participe passé passif qui insiste sur le temps et sur la diathèse: *étant donné* cela. Ces innovations sont sans doute pour une large mesure dues à la faveur des constructions absolues avec nuance temporelle, dont j'ai esquisé l'histoire plus haut.

Il est intéressant de noter que toutes les innovations dans le système verbal discutées jusqu'ici semblent avoir pour but de donner les fonctions dites verbales aux formes infinies du verbe: à partir du XIII^e siècle le participe présent, jusque là simple adjectif, peut prendre un complément, au XIV^e siècle l'infinitif devient nettement membre central de proposition, et toutes arrivent à former un système de temps et un système de diathèse très net. En parcourant cette évolution le verbe regagne une position tenue par le verbe du latin classique, par opposition au verbe en latin archaïque et en roman ancien, qui a tendance à traiter les formes infinies comme des formes plus décidément nominales.

Cela ne veut pas dire que le système verbal français se soit modelé directement sur le verbe du latin classique. Il arrive qu'ils ne se recouvrent pas, ainsi le latin n'a pas de participe passé au sens actif, à moins qu'on ne donne cette place aux participes des verbes déponents. Mais il semble que vers la fin du moyen âge les auteurs s'engagent sournoisement à perfectionner le verbe dans toutes ses formes de sorte qu'on puisse faire les mêmes choses avec lui qu'avec le verbe latin, qui, on le sait, est un des orgueils de la grammaire. Ce travail se poursuivra tout au long des siècles suivants pour ne prendre fin qu'au XVIII^e siècle.

Temps perfectif et temps imperfectif. Et il ne se limite pas aux formes infinies du verbe. Un de ses premiers effets sur la syntaxe des formes finies est un changement dans les principes pour l'emploi du prétérit perfectif par rapport au prétérit imperfectif.

Les principes qui résument l'usage de ces formes en français moderne sont les mêmes que ceux qui valent pour le latin. Un étudiant étranger qui sait manier les temps latins ne se trompe pas en écrivant le français, et inversement. Mais s'il avait à écrire un thème en ancien français il n'en serait pas de même: la répartition des temps y est assez différente, le prétérit perfectif ayant un domaine beaucoup plus vaste qu'en français moderne.

L'étude de Schaechtelin, qui est une comparaison entre la syntaxe de Villehardouin et de Joinville d'un côté, et de l'autre les traductions modernes de leurs chroniques, fournit des exemples comme ceux-ci: Ne pot plus ses Comainz tenir en la terre, que il ne *porent* plus sosfrir l'ostoier: Il ne put plus retenir ses Comains, car ils ne *pouvaient* plus supporter la

guerre; ... selon le grant orgueil ke il oï: selon le grand orgueil qu'il *entendait*; (il envoya 4000 turcs ... à Gadres) pour ce que il *sot* bien que ..., etc.: (il envoya 4000 Turcs ... à Gadres) parce qu'il *savait* bien que ..., etc.

Le fait que Schaechtelin étudie et Villehardouin et Joinville montre que cette répartition des deux temps s'étend sur toute la période de l'ancien français, mais vers la fin du XV^e siècle la syntaxe moderne prédomine, et au XVII^e siècle les règles modernes sont observées partout. La cause de ce changement peut être à chercher à l'intérieur de la langue française, mais la correspondance entre la syntaxe latine et la syntaxe française moderne est trop frappante pour qu'on puisse exclure une influence latine.

(P. Schaechtelin: *Das Passé défini und Imperfekt im Altfranzösischen* (Beiheft XXX zur ZRPh, Halle a. S. 1911); HLF I 241.)

Le XVI^e siècle et le classicisme. Le XVI^e siècle est la grande époque du style latinisant; on sent le modèle latin, direct ou indirect, derrière le style de presque tous les auteurs, et les latinismes abondent. Néanmoins un tableau des innovations syntaxiques de cette époque offre très peu de traits nouveaux qu'on puisse citer autrement que comme des curiosités abandonnées par les auteurs du XVII^e siècle. Les constructions utiles et qui tombent bien avaient déjà été adoptées dans les siècles précédents; le XVI^e siècle a poussé trop loin. C'est ainsi que d'Alembert caractérise le style de la Renaissance dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie (1750): Les Gens de Lettres ... cherchèrent d'abord à dire en ces langues (les langues vulgaires) ce que les Anciens avoient dit dans les leurs. Cependant ... au lieu d'enrichir la Langue Française, on commença par la défigurer. Ronsard en fit un jargon barbare, hérissé de Grec et de Latin; mais heureusement il la rendit assez méconnaissable pour qu'elle en devînt ridicule. Bientôt l'on sentit qu'il falloit transporter dans notre langue les beautés et non les mots des Langues anciennes.

Néanmoins il salue la Renaissance comme telle, et les raisons en apparaissent clairement si on compare le style savant de la fin du moyen âge avec celui d'un grand prosateur de la Renaissance, comme p. ex. Calvin. La plupart des savants du XV^e siècle ne voyaient encore que la longueur et la complication de la période latine, et n'en imitaient pour ainsi dire que la surface en une prose entortillée et souvent pénible à lire. Calvin et ses contemporains ont pénétré plus loin dans l'étude, et ils ont commencé à pratiquer la construction, l'architecture, de la phrase latine: l'arrangement des idées en un ensemble où la place de chaque élément est déterminée par sa place dans l'avancement de la pensée. Ce souci de composition oratoire ressort le mieux lorsqu'il emploie une

autre construction syntaxique dans sa version française que dans son texte latin, pour pouvoir garder les idées dans le même ordre. Ainsi il dit dans sa préface latine: . . . si quis, faciendæ invidiæ causa, *doctrinam hanc*, cuius rationem tibi reddere conor, omnium ordinum calculis *damnata* . . . causetur, etc., avec une construction infinitive, mais dans la version française il amène le même ordre des idées par une autre construction: . . . si quelqu'un, pour esmouvoir hayne à l'encontre de ceste doctrine, à laquelle je me veuls esforcer de te rendre raison, vient à arguer qu'elle est déjà, etc. La seule infraction importante à ce principe est qu'il ne met jamais le verbe à la fin, comme il arrivait aux prosateurs du siècle précédent. La réaction contre les excès se fait déjà sentir, quoique encore faiblement.

Mais avec l'architecture de la période nous sommes déjà sortis de la syntaxe et entrés dans la stylistique pure. Ainsi l'influence directe du latin s'éloigne de notre sujet avec les prosateurs de la Renaissance, tout en se prolongeant, dans l'histoire de la littérature, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et même au delà.

L'influence durable sur un domaine plus purement grammatical se concentre alors sur la régularisation de la langue, en s'éloignant ainsi du palpable vers l'insaisissable. Le travail des grammairiens s'est fait sentir depuis l'époque de l'ancien français, mais il gagne en profondeur en moyen français, pour atteindre son point culminant avec le classicisme. Il n'y a pas, dans l'histoire de la grammaire française, de séparation entre le XVI^e siècle et les siècles classiques, et il ne faut donc pas s'étonner si je traite ces trois siècles en bloc dans cette dernière partie de l'étude.

Temps relatifs et temps absolus. Cette distinction est strictement observée en français moderne; la seule confusion est que la langue parlée a abandonné le passé simple pour le passé composé, mais cette confusion remonte très haut: en ancien français ils s'emploient indistinctement l'un à côté de l'autre: Ot le Guillelmes, si a un ris jeté. Les deux formes se trouvent à proportions égales dans les chansons de geste, mais à mesure qu'on avance vers le XVI^e siècle le passé simple vient à dominer de plus en plus. Au XVI^e siècle on cherche à les différencier méthodiquement; on essaie d'abord la « règle de 24 heures » qui limite le domaine d'emploi du passé composé aux événements les plus récents, mais ce fut un principe trop artificiel. Au XVII^e siècle on trouve la formule moderne: le passé simple est le parfait narratif, le passé composé le parfait proprement dit. On peut s'étonner qu'il ait fallu si longtemps pour trouver cette formule; la raison en est probablement que déjà à cette époque le passé composé a commencé à évincer son rival.

Cette régularisation des temps relatifs et des temps absolus est plus

claire dans les autres formes. L'ancien français ne faisait pas toujours la distinction: le plusqueparfait (qui d'ailleurs y est rare: on lui préfère le passé antérieur) s'emploie parfois sans raison apparente comme prétérît simple: Celle ala à l'escrin, si l'*avoit defermé*; et inversement on trouve souvent un prétérît simple là où la langue moderne exige un temps relatif: Dis blanches mules fist amener Marsilie Que li *trasmist* li reis de Suatilie (= avait données). Inversement le passé simple peut avoir la fonction d'un parfait du présent: Vostre belle tante, *morut* elle? (Pathelin ne sait pas qu'elle ait été mourante).

Cet état de choses ne se prolonge pas dans le XVI^e siècle, et il paraît choquant pour le lecteur moderne. Ainsi le système des temps relatifs, si hautement développé en latin classique, était plus ou moins menacé d'écroulement en roman archaïque, mais peu à peu le français l'a rétabli, et à partir de la fin du XVII^e siècle son fonctionnement raffiné et régulier égale sa perfection dans l'Antiquité.

(HLF I 239 ss et 467 s; III² 582 ss; IV² 981 ss; VI, 2² 1788; Haase § 65.)

La concordance des temps. L'histoire de la concordance des temps en français ressemble beaucoup à celle des temps relatifs: le système de la *consecutio temporum* fonctionne avec perfection en latin classique; le roman archaïque l'observe ou ne l'observe pas, sans qu'on puisse y voir de système. Il est peut-être important de noter que le roumain ne l'observe que très peu. La formation de la langue littéraire française comporte un rétablissement du système, qui se poursuit le long des siècles en prenant de la force à mesure qu'on avance, et à partir du XVIII^e siècle il fonctionne d'une façon très régulière, même dans les menus détails.

Au XVII^e siècle encore on trouve le présent ou le futur dans des subordonnées dépendant d'une principale au prétérît: Je le priai de me dire . . . *quels sont* les points débattus (Pascal); M'ayant écrit que vous *partirez* pour venir ici (Malherbe). Cela est tout à fait courant au moyen âge et au XVI^e siècle. Mais on trouve aussi une attraction plus forte qu'en français moderne: Le Roi n'a point voulu que la Reine *soit allée* . . . (M^{me} de Sévigné); Je dirais hautement que tu en *aurais* menti (Molière). Le dernier point réglé d'une façon obligatoire est la fonction du conditionnel comme futur dans le passé; elle ne date que du XVIII^e siècle. Mais depuis ce temps on a deux séries de formes verbales (les « toncaux » et les « noncaux » de Damourette et Pichon): l'une exigée dans les subordonnées qui dépendent d'une principale au prétérît: le conditionnel, l'imparfait, le plusqueparfait, etc., l'autre réservée à celles dont la principale est au présent: le futur, la présent, le passé composé, etc. Le

système n'est pas absolument identique au système latin, mais l'égale au moins en symétrie et en ordre.

(HLF I 245 s et 469; II 443, III² 585 ss, IV² 987, VI, 2² 1790 ss; ELR §§ 509 (le roumain) et 566 e; Haase § 67; Maurer p. 184; Grevisse § 1046 ss.)

Le présent historique. Il est assez malaisé de le distinguer d'un côté du présent narratif de la langue vulgaire (Et puis moi je m'amène et je lui dis, etc.), et de l'autre du présent employé comme en ancien français, indistinctement mélangé avec les deux prétérits narratifs: Dedans une garde-robe *entre* Où une pucelete estoit, . . ., Mais ele ne la *pot* veoir. El lit *s'est leissié* choir La chastelaine molt dolente, Iluec se *plaint* et se *demante*, et *dist*: . . . On trouve un tel mélange jusque dans le XVII^e siècle: Jésus *fut* au temple, et *enseigna* publiquement, et se *plaint* de ce qu'on *veut* le faire mourir. Les Juifs *disent* qu'il a le diable, et *cherchent* les moyens de l'arrêter, mais ils n'*osèrent* (Pascal).

Les grammairiens protestent contre de tels abus, mais recommandent quand même le présent historique employé avec discrétion, et on s'en sert toujours comme moyen pour « vivifier » le style, en accord avec l'explication du phénomène telle que la donnent les grammaires scolaires. L'influence savante possible n'est pas tant dans l'emploi même du présent en parlant du passé que dans les prescriptions que donne la stylistique sur ce point.

(PS § 321, cf. p. 354; HLF III² 584; Haase § 65.)

L'accord. Dès le XVI^e siècle les grammairiens se livraient à des discussions pour trouver une formule fixe qui résolut le problème de l'accord du participe dans les temps composés. Les fondements du système moderne existaient déjà en ancien français, mais d'un côté on accordait souvent le participe dans des cas où on ne le ferait pas en français moderne, et de l'autre on négligeait encore plus souvent de le faire là où la langue moderne l'exige. Le système moderne fut préconisé par Marot au début du XVI^e siècle, mais il ne fut observé avec rigueur qu'à partir de la fin du XVII^e siècle.

Ce système ne ressemble guère au système de l'accord en latin, mais on y retrouve deux facteurs caractéristiques de l'influence de la grammaire latine: le souci d'ordre et de régularité et les préoccupations de l'analyse logique. Il ne faut pas oublier non plus que les terminaisons sont si faiblement prononcées qu'elles ne sont guère conservées que par le conservatisme de l'orthographe et la conception grammaticale toujours très vive de la nécessité d'une flexion.

(HLF II 468 ss, III² 601 ss.)

Un autre problème d'accord qui fut débattu au XVI^e et au XVII^e siècle est celui que posent les expressions du type: c'est moi qui suis le coupable. A l'origine on disait probablement: (celui) qui est coupable, c'est moi, et en ancien français on trouve le plus souvent la forme: C'est moi qui est coupable, comme on le fait encore en langue familière. Les grammairiens préclassiques et classiques trouvent ce type peu logique et prescrivent le type: c'est moi qui suis coupable; Vaugelas ajoute que puisque tout le monde dit: c'est moi qui est, en parlant, il faut permettre une telle licence à la langue parlée, mais en écrivant il faut absolument employer le type « logique ». La discussion sur ce détail est animée par les mêmes motifs que celle sur les participes, et en outre le latin connaît le type: Non is sum qui mentiar, qui résout le problème de la même façon que la grammaire française moderne.

(HLF II 441; K. Sandfeld: Les propositions subordonnées p. 120ss.)

La syntaxe nominale. Dans ce domaine se manifeste le même souci de régularité; on discute des problèmes d'accord, et on les résout souvent de la même façon que la grammaire latine (le zeugma, l'accord de l'adjectif avec plusieurs substantifs de genre différent, etc.). C'est peut-être le besoin d'ordre qui amène l'interdiction du tour possessif avec à (le chapeau à Pierre), qui est courant en ancien français comme en français moderne un peu vulgaire. On peut y voir une influence de la conception de « cas » (à = datif, de = génitif).

Un autre problème qu'a résolu l'époque classique est celui de la place de l'adjectif par rapport au substantif. Les règles qui la déterminent en français moderne sont les mêmes que celles qui valent pour le latin, mais encore Vaugelas pouvait dire: ces braves hommes pour traduire: fortibus viris. Le système moderne n'a été établi d'une façon définitive qu'au XVIII^e siècle; on peut dire qu'il a dû se développer à partir des nuances propres à la langue française, mais les ressemblances avec le latin n'en sont pas moins frappantes, vu les hésitations même chez les grands stylistes du XVII^e siècle.

(Haase § 155; HLF VI, 2^e 1943 ss; Grevisse § 397 ss; Maurer p. 171 ss.)

Ces points, qu'on trouvera peut-être assez minces, peuvent sans doute être suppléés par un grand nombre d'autres. Le choix que j'ai pu faire est celui que permet une étude hâtive et rapide, et le champ de l'étude est vaste.

Conclusion. L'influence latine savante s'est fait sentir pendant toutes les phases qu'a parcouru la formation de la langue littéraire et technique en français. Son importance pour la langue parlée est presque nulle; si

les gens qui ont beaucoup lu se servent parfois des constructions qu'elle a fournies, ces constructions sont pratiquement inconnues de la langue peu surveillée ou vulgaire.

L'histoire de cette influence a parcouru des phases de caractère assez différent: La première, qui commence avant les plus anciens textes, et dont les effets ne se distinguent pas d'un fonds savant peut-être hérité directement par la voie des écoles, est dominée par la ressemblance, peut-être même par la confusion, entre le roman archaïque et le latin médiéval tel qu'il se parlait entre les clercs. Les constructions adoptées dans cette phase ne font pas beaucoup de violence à une langue de type moderne, et elles se sont toutes profondément enracinées dans la langue.

La deuxième phase est amenée par l'épanouissement de l'activité scolaire au milieu du XIII^e siècle. Les constructions introduites à cette époque rompent davantage avec les habitudes de la langue parlée et témoignent d'une recherche plus poussée de la phrase chargée de sens. Elles sont toutes courantes dans la langue écrite, mais lui donnent facilement un caractère un peu universitaire et souvent lourd. Le latin qui exerce son influence n'est plus l'idiome assez simple des clercs de savoir modeste: à partir de cette époque on sent que c'est un latin plus raffiné, peut-être surtout un latin écrit, qu'on cherche à imiter.

La troisième phase coïncide avec la prérenaissance. Il y a très peu de nouveaux emprunts purement syntaxiques, et ceux qu'on peut signaler ont subi de fortes limitations d'emploi au XVII^e siècle. Le latin d'où vient l'influence à cette époque est très éloigné du roman, et si les innovations n'ont pu subsister, c'est dans une large mesure parce qu'elles cherchent à rapprocher le français du latin de l'Antiquité, donc d'une langue de type archaïque. Cette influence continue encore au XVI^e siècle, mais les innovations de ce siècle, presque toutes imitées de la prose ou de la poésie artistique de l'Antiquité, n'ont eu aucune chance de prendre racine. Plusieurs d'entre les modèles latins n'ont guère été sentis comme naturels même à l'époque augustéenne.

Dans la quatrième et dernière phase l'influence durable du latin prend deux caractères différents: d'un côté l'étude directe des textes classiques s'éloigne du domaine syntaxique en devenant purement littéraire, et de l'autre le culte de la pureté classique amène un travail grammatical, inspiré, non par la lecture des auteurs, mais par celle des grammairiens antiques. Cette influence, qu'on peut dire indirecte, prend fin avec l'établissement définitif de la syntaxe littéraire française autour de l'an 1700, et, après cette date, l'influence latine est uniquement d'ordre stylistique.

On voit que l'histoire de l'influence latine sur la syntaxe décrit pour ainsi dire deux courbes, dont l'une a son point culminant autour de l'an

1300, l'autre le sien au XVII^e siècle. Je crois que cet aspect du problème n'a pu ressortir si clairement qu'à cause de la limitation du sujet que j'ai faite au début. Si on avait admis les traits de phraséologie on aurait, je crois, trouvé un sommet de courbe au XVI^e siècle aussi, et des traits de vocabulaire auraient grossi le nombre des latinismes tout le long de l'histoire, probablement avec des sommets au XIV^e et au XVI^e siècles.

Si l'on compare cette histoire des influences latines sur le français avec celle de l'influence latine sur les autres langues européennes, on constate deux traits caractéristiques: la possibilité d'une fusion entre les deux idiomes dans les premières phases, qui n'a pu se produire que pour les langues romanes, et la chronologie des phases, qui fait des langues romanes presque des précurseurs dans le style latinisant en Europe.

Mais la chronologie de l'influence latine n'est pas la même pour toutes les langues romanes. La deuxième phase surtout, l'adoption de constructions assez étrangères à la langue parlée, diffère d'une façon significative, surtout entre le français et l'italien. La plupart des latinismes qui pénètrent en français à la fin du XIII^e siècle se trouvent en italien dès le début de ce même siècle, et l'on peut se demander quelle a été l'importance de l'Italie pour l'orientation de ce développement en France. Ce n'est qu'au début du XIII^e siècle que les textes rédigés en italien deviennent fréquents, et dès cette époque le style latinisant prend une place importante. Le célèbre « *Cantico delle creature* » de St. François d'Assise (composé autour de 1224) est un morceau de prose rythmique avec des périodes oratoires; et, peu de temps après, les formules de lettres de Guido Fava cherchent à transplanter le style oratoire en italien. Il n'est sans doute pas indifférent que Guido Fava ait été de Bologne, le grand centre européen d'études juridiques.

L'importance de la Renaissance italienne est incontestable dans l'histoire de la langue française au XV^e et au XVI^e siècle, et il faudrait peut-être la faire remonter encore plus haut.

Il serait intéressant aussi de chercher quel a été le rôle des langues romanes dans l'histoire des latinismes sur le plan européen général. Etant donné que c'est surtout en territoire roman que le latin parlé entre clercs s'est conservé, au moins jusqu'au XI^e siècle, il se peut que l'adaptation de cette langue aux habitudes des langues de type moderne ait été plus ou moins dirigée par des convenances spécialement romanes, et qu'ainsi les langues non-romanes aient pu recevoir la première influence latine d'une latinité plus ou moins romanisée. Il se pourrait même que les langues romanes aient continué à jouer ce rôle de médiateur jusque dans les phases postérieures. Les tendances de la prérenaissance en France à la fin du moyen âge sont largement inspirées de l'Italie, et la chronologie des latinismes dans les langues germaniques continentales

semble admettre la possibilité d'une inspiration italienne ou française. Les constructions latines adoptées par les différentes langues européennes sont à peu près les mêmes; les différences dans le fonds conservé semblent avant tout être dues à un choix postérieur aux époques fortement latinisantes, et il vaudrait peut-être la peine d'examiner l'hypothèse que le « standard average european » aurait admis les latinismes qu'ont pu assimiler les langues romanes, auxquelles appartiendrait alors la place de médiateur, place pour laquelle elles semblent prédestinées.

ALF LOMBARD

TRADITION LATINE ET TRADITION SLAVE. LE ROUMAIN, RÉSULTAT DE LEUR FUSION

Une fois que le latin fut devenu la langue de tout le Sud-Ouest de l'Europe, de l'Atlantique à la Mer Noire, de la Mer du Nord à la Sicile, trois grandes invasions étrangères vinrent troubler l'aspect linguistique : au Nord-Ouest, au V^e siècle, celle des Germaniques ; à l'Est, vers la même époque, celle des Slaves ; au Sud-Ouest, au VIII^e siècle, celle des Arabes.

Dans les trois cas, il y a eu conquête du territoire, puis imposition de la langue nouvelle. De là, trois superstrats sur le latin de la région.

Le superstrat germanique en français et dans l'italien du Nord et le superstrat arabe en espagnol et en portugais ont été jugés différemment, en ce qui concerne l'importance, l'étendue. Il faut pourtant reconnaître que, même jugés généreusement, ces superstrats sont d'une importance, d'une étendue plutôt relatives : ils n'ont pas changé l'aspect général de ces langues romanes.

Quant au superstrat slave, il a *transformé* le latin d'Orient.

Au V^e siècle, quand le nouvel élément ethnique s'est introduit dans l'Est, la population romane était à peine formée. Elle venait de subir déjà une incursion barbare, celle des Ostrogoths. L'invasion slave fut pour la péninsule des Balkans un événement aussi considérable que l'avait été, quelques siècles avant, la conquête romaine. Elle désorganisa entièrement la vie romaine. En slavisant définitivement la vaste région qui correspond à la Yougoslavie actuelle, elle isola complètement les Romains de Dacie, séparés désormais de leurs frères par 600 kilomètres de territoire slave.

Jusqu'à l'invasion slave, le latin de Dacie a dû être quelque chose de très semblable au latin d'Italie. C'est surtout à partir de cette invasion, et par l'important superstrat slave qui en a résulté — c'est-à-dire par la *fusion* des deux traditions — que le latin de Dacie est devenu le roumain.

Le superstrat slave, introduit surtout du V^e au VII^e siècle, ne se manifeste que peu en matière de *phonétique*, mais très nettement en matière de *vocabulaire*, très nettement surtout en ce qui concerne la *dérivation* (suffixes et préfixes). Selon M. Křepinský¹⁾, le rôle que le slave a joué dans la

¹⁾ Voir *Slavia* XVI (1938-1939), 505.

dérivation des verbes du type *-ire* serait même tellement important que « par cette dérivation, le roumain n'est pas une langue romane, mais une langue slave » — jugement à tel point exagéré qu'il est franchement erroné.

En matière de *morphologie*, on considère en général que l'influence slave sur le roumain n'a pas été très grande. Mais je crois que précisément dans ce domaine, l'influence a été plus grande qu'on ne l'a pensé, et cela sur un point important, que voici.

Prenons cet exemple: le verbe latin dont la 1^{re} personne du présent de l'indicatif est *torno*, la 3^e *tornat* et l'infinitif *tornāre* a donné en roumain, à ces trois formes flexionnelles, très régulièrement *torn*, *toárnă* et *turnă*; le sens est « verser, fondre » (all. « giessen »). La voyelle du radical, qui en latin était uniformément *o*, a donné en roumain, suivant l'entourage phonétique et l'accentuation, trois résultats différents, à savoir ceux qui constituent l'alternance vocalique (l'« Ablaut », si l'on veut) *o/oa/u*.

Autre exemple: le verbe latin *c(h)ascāre* fait à la 1^{re} pers. du prés. de l'ind. *c(h)asco*, et à la 2^e *c(h)ascas*, avec radical invariable. A la longue, l'entourage phonétique différent a déterminé, à ces deux dernières formes, des évolutions différentes, d'où en roumain *casc* « je bâille » et *caști* « tu bâilles ». Le consonantisme final du radical, qui en latin était uniformément *sk*, a donné en roumain, à la 2^e pers., le résultat *ft*, d'où, à l'intérieur de la flexion de ce verbe, une alternance consonantique *sk/ft*.

De telles alternances se sont produites aussi dans les autres langues romanes : franç. *vouloir* — *il veut*, *u'ø* (æ); ital. *amico* — plur. *amici*, *k/ɬf*. Mais dans ces langues, l'analogie a souvent unifié les choses: franç. *trouver* — *il trouve*, avec « ou » [u] généralisé (au lieu de l'ancien *il treuve*, comme *il veut*), ital. *bosco* — plur. *boschi*, avec *sk* généralisé. Dans l'Ouest, l'unification, comme dans ces deux derniers exemples, est plutôt la règle; les mots qui, dans l'Ouest, n'ont *pas* unifié leur flexion, ce sont surtout ceux auxquels leur grande fréquence a donné une force de résistance particulière, tels que les deux précités dont le sens est « vouloir » et « ami ». En roumain, l'analogie unificatrice (*simplificatrice*, *niveleuse*) a joué un rôle bien moins considérable, à telle enseigne que même des mots relativement peu fréquents y ont conservé leur alternance — par exemple, précisément, les verbes signalés dont le sens est « verser, fondre » et « bâiller ».

Je crois que cette particularité roumaine, qui consiste à n'appliquer l'analogie unificatrice que dans une mesure restreinte, tient à une influence slave. En effet, la « Rücksichtslosigkeit » des lois phonétiques, créatrices d'alternances, trait que nous venons de constater dans la morphologie roumaine, se retrouve en slave. Témoin les exemples suivants, que nous empruntons à la flexion verbale du vieux slave, et que

la déclinaison de cette langue, aussi bien que sa conjugaison, permettrait facilement de multiplier :

sěsti « s'asseoir », *sědō* « je m'assois » ; alternance vocalique *ě/ę*.

čisti « compter », *čito* « je compte » ; alt. vocal. *i/i*.

zidati « construire », *ziždō* « je construis » ; alt. vocal. *ī/i* et alt. consonantique *d/žd*.

pešti « faire du pain » (angl. « bake »), 1^{re} pers. du prés. *pekō*, 2^e pers. *pečeši*, alt. conson. *št/k/č*.

mazati « oindre », *mažo* « j'oins » ; alt. conson. *z/ž*.

Alternance plus complexe : *vrěsti* « lancer », 1^{re} pers. du prés. *vrūgo*, 2^e pers. *vrūžeši*.

La plupart des nombreuses alternances vocaliques et consonantiques du vieux slave n'ont été les victimes d'aucune analogie unificatrice. Les langues slaves modernes les ont assurément modifiées ; mais, en général, ces modifications n'ont pas constitué des unifications (simplifications) analogiques.

Le roumain est même allé plus loin. Non seulement il n'a pas, en général, unifié (simplifié) ses flexions ; il les a même, parfois, rendues plus différenciées (plus compliquées). Il suffira ici d'en donner un seul exemple. L'alternance vocalique assez complexe *o/oa/u*, que nous venons de constater dans la flexion de *turna*, a été adoptée par certains verbes où étymologiquement rien ne la faisait prévoir : **excubŭlāre* « réveiller », **excubŭlo* « je réveille » et **excubŭlat* « il réveille » ont donné d'abord, régulièrement, *sculă(re)*, **scŭlu* et **scŭlă*, flexion qui ensuite, sous l'influence de verbes tels que *turnă torn toárnă*, a été remplacée par *sculă scol(u) scodlă*. Le *u* atone étant commun aux deux flexions, on a étendu par analogie l'identité vocalique aux autres formes, au profit du vocalisme compliqué, et aux dépens du vocalisme simple ; à *u* invariable, on a préféré l'alternance *o/oa/u*.

On constate donc l'existence de deux principes diamétralement opposés :

(1°) L'un d'entre eux favorise l'*unification* de la flexion. Ce principe se trouve fréquemment en français, mais moins fréquemment en roumain ; c'est celui qui a amené le français à remplacer *il treuve* par *il trouve*. Ce qui le caractérise, c'est :

(a) qu'il *accentue* le lien qui *unit* entre elles les formes flexionnelles d'un même mot, mais *masque* en même temps ce qui les *sépare*, leur individualité ;

(b) qu'il *facilite*, par conséquent, le travail cérébral de la personne qui *parle*, mais *complique* celui de la personne qui *écoute*.

(2°) L'autre principe favorise la *différenciation* de la flexion. Ce principe

se trouve assez fréquemment en roumain, mais semble être inconnu du français; c'est celui qui a amené le roumain à remplacer *sculă* par *scoală*. Ce qui le caractérise, c'est :

(a) qu'il *accentue* ce qui *sépare* les unes des autres les formes flexionnelles d'un même mot, mais *masque* en même temps ce qui les *unit*;

(b) qu'il *facilite*, par conséquent, le travail cérébral de celui qui *écoute* (il a quelque chose d'explicatif), mais *complique* celui de la personne qui *parle*.¹⁾

En ne simplifiant que dans une mesure plutôt restreinte ses alternances morphologiques, le roumain a été l'élève du slave. La morphologie roumaine est de tradition foncièrement latine, romane, par sa structure, par le système de ses terminaisons, par l'opposition vocalique entre formes à radical tonique et formes à radical atone. Mais en matière d'alternances, elle a adopté un procédé slave.²⁾

A ces observations consacrées à la morphologie, il convient maintenant d'en joindre quelques-unes sur le *vocabulaire*.

En matière de vocabulaire, le superstrat slave, répétons-le, se manifeste très nettement. A cet égard, le slave a exercé sur le roumain une influence énorme, lui fournissant une quantité de mots, même des plus usuels. Cette particularité est reconnue par tout le monde. Mais ce qui mériterait d'attirer davantage l'attention, ce sont les rapports qui régissent, qui continuent à régner, entre la partie latine du vocabulaire et la partie slave. Car le mot slave, en entrant, n'a pas toujours *remplacé* le mot autochtone équivalent, comme lorsque *sŭto* « cent » ou *ostrovŭ* « île » (> roum. *sută*, *ostrov*) ont chassé *centum* et *insula*. Très souvent, au contraire, le mot primitif est resté : *tempus* et *callis* (> roum. *timp*, *cale*) ont continué à vivre, malgré l'entrée de leurs équivalents (ou presque équi-

¹⁾ Le caractère que nous avons noté, par deux fois, sous « b » permet d'établir une distinction curieuse entre les deux langues : à cet égard, la langue française tient compte surtout des besoins de celui qui parle, alors que la langue roumaine tient compte plutôt des besoins de celui qui écoute. Autrement dit, la loi du moindre effort fait profiter, dans le cas du français, celui qui parle, mais, dans le cas du roumain, plutôt son interlocuteur. Celui qui voudrait, selon un procédé cher à l'école vossliérienne, interpréter les faits de langue comme des manifestations de traits propres au caractère national, pourrait facilement se sentir tenté de voir dans la distinction que nous venons d'établir une marque d'égoïsme chez les Français et une marque de courtoisie chez les Roumains !

²⁾ Pour plus de détails, nous prions le lecteur de se reporter à notre article *Un phénomène de morphologie roumaine : le rôle de l'analogie et la tendance à la différenciation*, publié dans *Mélanges Mario Roques*, III, Paris 1952, pp. 93-109, et, pour la partie verbale, à notre livre *Le verbe roumain, Étude morphologique* (= *Skifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund* LII, Lund 1955 (pp. IX, 26, 205-223 et passim). (Aux pp. 26 et 40 de notre livre, nous aurions pu mieux préciser le rôle du slave.)

valents) slaves *vrême* et *ulica* (> roum. *vreme*, *uliță*), et ils vivent encore. Cette coexistence, cette symbiose, a créé des problèmes de concurrence et de synonymie souvent très délicats. Et ce genre de paires confèrent souvent au roumain une richesse que d'autres langues ignorent.

Mais la tradition latine, un peu masquée par l'invasion de mots slaves, a pris sa revanche. Lorsque les Roumains ont eu reconnu à nouveau leurs origines latines longtemps oubliées, c'est-à-dire surtout à partir du XVIII^e siècle, ils ont laissé pénétrer en grande quantité des mots empruntés au latin classique, à l'italien et surtout au français. Cet emprunt occidental, il est vrai, a été assimilé bien moins complètement que l'apport slave : ces mots nouveaux sont encore, pour la plupart, sentis comme des corps étrangers dans la langue. Cet élément n'en est pas moins considérable — par sa masse, par sa diversité, par l'importance des notions qu'il sert à exprimer.

L'histoire se répète : en entrant dans la langue, un mot importé de l'Occident a souvent laissé subsister son synonyme autochtone ou slave. A côté de *greu* (< *grevem*, pour *gravem*), on a eu *difficil*, emprunté au français. A côté de *ostrov*, précité, on a eu *insulă*, emprunté au latin. A côté de *cale*, autochtone, et de *uliță*, slave, tous deux précités, on a eu *stradă*, emprunté à l'italien. D'où nouvel enrichissement considérable du vocabulaire roumain; d'où, aussi, nouveaux problèmes de synonymie. Des termes d'origines très diverses, et répartis, grosso modo, entre trois « couches » distinctes, continuent à vivre côte à côte, séparés seulement par des nuances sémantiques et stylistiques souvent très fines, parfois presque imperceptibles à l'observateur étranger.¹⁾

Si l'on désigne par « I » la souche primitive, par « II » l'ancien emprunt slave et par « III » l'emprunt récent fait à l'Occident latin, on peut réunir les mots cités dans un tableau tel que le suivant, tableau où l'on pourrait d'ailleurs faire entrer une très grande partie du vocabulaire roumain :

I	II	III
(lat. <i>centum</i> , disparu)	<i>sută</i>	
(lat. <i>insula</i> , disparu)	<i>ostrov</i>	<i>insulă</i>
<i> timp</i>	<i>vreme</i>	
<i>cale</i>	<i>uliță</i>	<i>stradă</i>
<i>greu</i>		<i>difficil</i>

¹⁾ Très riche en synonymes et en presque synonymes — richesse due en grande partie, nous venons de le voir, à l'invasion de mots d'emprunt —, le roumain présente aux lexicographes certaines facilités que n'offre pas le français. Si les dictionnaires de Candrea et de Scriban, excellents à tant d'égards, expliquent *timp* par *vreme* et *vreme* par *timp*, etc., il ne faudrait pourtant pas y voir une preuve de laisser-aller, car ils n'ont pas manqué de compléter ces explications trop faciles par d'autres termes et par des exemples servant à préciser le sens.

Voilà donc deux points sur lesquels la science linguistique devra concentrer ses recherches. Dans les deux cas, il s'agit de chercher à mieux connaître les résultats du choc de la tradition latine et de la tradition slave. L'une des deux questions est d'ordre morphologique : connaître la part du latin et la part du slave dans l'unification et la différenciation de la flexion et de ses alternances. L'autre question concerne le vocabulaire : étudier comment « vivent entre eux » — pour employer la formule de Darmesteter — les mots autochtones, c'est-à-dire latins, les mots d'emprunt slaves et les mots d'emprunt occidentaux ; et là, il faudra tenir compte des enseignements fournis par une autre langue également « hospitalière » à l'égard des mots d'emprunt, à savoir l'anglais, plus accessible aux recherches, et mieux connu.¹⁾

L'évolution du roumain est quelque chose d'absolument unique dans le monde et dans l'histoire. Elle nous offre le cas d'une grande langue détachée géographiquement de ses sœurs depuis quatorze siècles, puis rattachée spirituellement à ses sœurs depuis deux siècles. Si l'on pense que les douze siècles d'intervalle, les douze siècles de séparation totale, ont été marqués par une suite presque ininterrompue d'invasions étrangères — dont l'une, celle des Slaves, a été particulièrement violente — et si l'on pense que, malgré ces facteurs, la langue s'est maintenue jusqu'aux temps modernes, et a même connu un riche développement, on conçoit combien Ferdinand Lot avait raison lorsqu'il a parlé du « miracle roumain ». La science ne peut songer à comprendre une partie de ce miracle, à pénétrer une partie de ce mystère, qu'en tenant compte d'un facteur essentiel — qui d'ailleurs, lui aussi, tient du miracle — à savoir la force de la tradition latine.

¹⁾ Nous pensons à des paires anglaises telles que *kingly-royal*, *fatherly-paternal*, *ox-beef* avec des nuances sémantiques plus ou moins nettes.

L. L. HAMMERICH

GERMANISTIC REFLEXIONS ON ANTIQUE AFTER-EFFECTS ON EUROPEAN CULTURE

1. Introductorily it is reasonable to call attention to the fact that the modern languages which are direct descendants of one of the two ancient languages hold a special position. This applies to Modern Greek on the one hand, and the Romance languages on the other. It is evident that the development of Modern Greek shows characteristic features because of an arbitrary connexion with Old Greek; but it is also well-known that a conscious connexion with Latin, a re-antiquization, has sometimes played a fairly great part during the development of e.g. French and Italian. Otherwise the development of the Romance languages is different according to the time of their transition to being a civilized language. Thus French, which became a civilized language some 800 years before Rumanian, has a much more living connexion with Latin than Rumanian, where e.g. only the ten first numerals are hereditary. Apart from this special position the languages mentioned of course take part in the general development dependent on antiquity on an equal footing with other European languages.

2. In so far as characteristics common to European linguistic development depend on antiquity, such a cultural influence will always appear in waves. An investigation must be segmented in relation to these waves and must first of all be based on objects and the words by which they are denoted, secondly on concepts, and thirdly perhaps on the linguistic forms (in a wide sense). It is necessary to distinguish as sharply as possible (it is not always possible!) between direct influence from antiquity and indirect influence through another modern language as a connecting link. At the investigation of the history of the linguistic forms the elusive possibilities of parallel or convergent possibilities must not be lost sight of.

3. In the case of the earliest time we must be guided by what can be learnt from history and archaeology about the Roman Iron Age. A number of loanwords from Latin are distributed in fairly the same way in all early Germanic languages and can be dated back to the time of the Julian wars (*kaiser!*). They refer to practical fields of activity within which the Romans were teachers to a special degree.

The period can be said to have ended by the elaboration of the runic script, which is an adaptation of antique script. The runes cannot have been invented in a province which had not got a Latin script, which is in agreement with the fact that direct Greek loanwords are missing in Primitive Germanic.

Although this "Primitive Germanic" period of influence covered some centuries, it does not seem to have exerted any influence on linguistic forms. It is true that the Germanic languages from the very beginning had a periphrasis with the verb 'to be' which is not very different from what occurs in Latin. Still, this is probably not a case of influence, but of parallel developments in Celtic-Italic-Germanic (with faint traces in Greek) of a tendency which on the whole is widely distributed.

4. The earliest recognizable antique influence on a single language is the influence upon Gothic which appears towards the end of the 4th century in the delta of the Danube. The influence is mainly from Greek, sometimes also, however, from Latin: *armaio* 'mercy' is Gk *ἔλεος*, but the corresponding adjective *armahairts* is Lat. *misericors*. In word-formation (composition) Graeco-Latin influence is not impossible, but it is improbable in the verbal system. The tense-aspect development is independent in Gothic, in which the periphrasis with 'to have' does not occur.

Through the migrations and disruption of the Goths these influences are carried far and wide. The Ostrogothic (in part Arian) mission from the 6th century on influenced Longobards and (in part through these) Bavarians, as is linguistically recognizable right down to present Bavarian dialects. A guiding detail is the Gothic translation of *ἐπιούσιος* in the fourth prayer of the Lord's Prayer as *sinteins* 'ever-lasting', recurring in the earliest Old High German (the first Bavarian) translations of the Lord's Prayer as *emizzig*, characteristically different from both renderings in the Vulgate, *supersubstantialis* and *quotidianus*. Therefore, e.g. OHG *armherz(i)* and OE *earnheort* can hardly be quite independent of Gothic *armahairts*.

The realm of the Visigoths in Spain at a very early date (in part before Justinian) absorbed Roman law and influenced partly Burgundian law, partly the North Spanish legal traditions (*fueros*). It is not inconceivable that this might also be linguistically recognizable.

5. The next earliest recognizable antique influence upon a European single language is the influence upon Irish, which at any rate is considerable from the victory of Christianity in the 5th century.

Ireland remains outside the upheavals of the Migration Period, and right down to the time when connexions were severed by the Islamic conquests in the Mediterranean, the Irish, by way of Bordeaux—Lérins—Alexandria, maintained connexions partly with the Greek monastic communities in Egypt so that the knowledge of Greek might be preserved as

late as Carlovingian times, partly with Spanish cultural centres. As late as the 12th century the Irish church defended a certain independence of the Pope ("the Abbot of Rome"). From the 7th century, at the end of which Scandinavian vikings began ravaging Ireland, to the 12th century, when the English conquest sealed Ireland's fate, a great missionary and cultural activity was exerted, earliest by the foundation of such monasteries as Bobbio, Luxeuil, and St. Gallen; in Carlovingian times particularly through influence upon Northern English learning (Alcuin!); latest through the "Scottish monasteries" in Ratisbon, Vienna, etc.

What is of greatest interest to our subject is the fact that the Irish, in part in imitation of the grammarian Virgilius Maro, went in for a special form of Latin, sometimes called *hispelica famina* 'western words', i.e. they had a predilection for odd and rare words, often of Greek origin, for intricate word-order, for tricks of rhyme and rhythm, — an aesthetical feeling which is also seen in the illuminated Irish manuscripts. These are tendencies which are often found in medieval Europe alongside of everyday matter-of-fact Latin. They need not be of Irish origin, but sometimes they are so, probably especially in religious poetry, and sometimes such stylistic feelings penetrate into the vulgar languages. This should be kept in mind at investigations of "learned style", "flowery speech", and "scaldic style" in the Middle Ages.

6. The most important influence by far and that of the longest duration is the influence exerted by Christian Rome on all South, West, and North European peoples and languages.

From the beginning of the 7th century it is not, however, the disunited Italy, all too pestered by conquerors, but Gaul that is the leading civilized country; the more so as the paralysis of the nuclear country Italy is followed by the mortal threat of Islam: the southern and western coasts of the Mediterranean were conquered, and only in Gaul, at the beginning of the 8th century, was the victorious advance stopped.

There was not much left of the Christian occident built upon antiquity. Germanic peoples were the masters, but out of these only Longobards, Franks, Anglo-Saxons, Visigoths, and Burgundians were fully christianized and scantily civilized. The rest of Western Europe was heathen and only slightly and indirectly connected with ancient culture. Visigoths, Burgundians, and the long bilingual Longobards and Gallic Franks gave up their Germanic tongue and were completely Romanized.

A special interest attaches to the narrow strip of Rhine-Meuse country, where the Romans ruled at an early stage and where the cultural development was not broken by a change of language. Thus, it may very well be maintained that in the St. Servatius church in Maastricht the mass has been read to people of fundamentally the same Germanic language

during these fifteen hundred years. Such a South Dutch dialectal word as *aker* 'water pail, water container' must apparently have been adopted from Vulgar Latin at a very early stage, thus also the town name of *Aken* (*Aachen*).

The Merovingian kingdom must have been of great importance because of its vast extent — from the frontiers of Italy and Spain into Germany — and because to a less degree it reforms than adapts existing conditions. A comparison of *juridicus* (which may denote a certain official in the Merovingian administration) with Old Saxon *ēsago*, Frisian *āsega*, denoting a 'priest learned in the law' and Old Norwegian-Icelandic *lōgspgumaðr* shows that the correspondence cannot be accidental, but must indicate the cultural current.

In slightly vulgar present-day Danish it is possible to say *sove i arm* — as in German *im arm schlafen*, OIcel. *sofa á armi*, similarly perhaps elsewhere as well — just as in Lat. *dormire in ulna*. Are these phrases everywhere independent neologisms? Or are they due to medieval Paris students' quotation of Catullus? Or was it the smooth Roman girls who in the days of antiquity taught Gothonic warriors this pretty phrase?

7. While the Primitive Germanic loanwords from Latin must mainly be recognized by their equal distribution in Germanic languages, the words adopted under the influence of Christian Rome — besides by their subjects — must partly be determined by their relation to the Longobardic-High German sound shift, which spread from Northern Italy towards the northwest during a period of a century and a half from the middle of the 7th century; partly by correspondences between the West Germanic extreme areas, Old English and Old High German.

With Charlemagne's renaissance the illusion that it was possible anywhere to write Latin by writing one's own language finally expired. In fact, it may be said that Vulgar Latin died under the Merovingians. Thus the possibility ceases of a direct popular influence from antiquity; from now on all antique influence is indirect or learned.

There can hardly be any doubt that the influence of Vulgar Latin was enormous. The most palpable linguistic evidence is presumably the periphrasis with 'to have'. However early roots it may have had in the colloquial speech of Rome it was hardly completely naturalized until in the spoken Latin of the Merovingian kingdom. We know how it is found in the Romance languages and we can see how it spreads in the Germanic languages (where, as mentioned above, it is unknown in Gothic). In High German it was as late as the 9th century so little established that the verbs *haben* and *eigan* seem to compete as auxiliary verbs. Or is it a case of abortive reflexes of the opposition between *habere* and *tenere* fully developed in the westernmost Romance languages? Outside High German, too, it

is possible in part to trace the distribution of the periphrasis, thus in English, in Low German, and in the Scandinavian languages.

Periphrasis with 'to have' necessarily gets into opposition to the much older periphrasis with 'to be', which thus changes character. This is a deep-reaching common feature in the languages of Western Europe. The opposition between the active and the passive connected with the two periphrases is not found in languages which have the periphrasis with 'to be' but not that with 'to have'. Simultaneously with the introduction of the periphrasis with 'to have' and the constitution of the opposition to the periphrasis with 'to be', early aspect systems are destroyed or altered and new possibilities of tense phrases make their appearance.

8. From the time of Charlemagne we have thus only learned influences from antiquity. These influences appear in waves, the first of which is the most important. The main thing for Charlemagne and his men and their successors was that of giving the Christian state religion a spiritual signification, of making people regard it as something which not only substituted new magics for old (as early as the time of the Merovingians it was prohibited to dedicate fields to both the old gods and the Christian God), but really imparted a new view of life. Therefore edificatory writings were translated and Christian poetry was composed in the vernaculars. But this presupposes that the concepts of Christianity — which are the main features of the intellectual world of antiquity still left at the time — found expression in the vernaculars. The solution of this huge task can, especially in the 8th and 9th centuries, be traced in Old High German, Old Saxon, Old English, and later elsewhere as well. A small, but good study on this work is Betz's paper on the Old High German Benedictine Rule. The most impressive feature is perhaps the failures, — to see how many of the translations of current Latin terms have not been preserved, have not been naturalized. This is still more evident when we look at the following time, the St. Gallen period, when Notker in the 11th century tried to explain philosophical works, e.g. Boethius, by means of German. He failed. His text is unreadable, mostly unintelligible without reference to the Latin original, often only worked out in a mixture of German and Latin. The attempt was abortive: Notker's language had no after-effect.

From a linguistic point of view the attempts made in England at the end of the 9th century (King Alfred) and the end of the 10th century (Ælfric) at translating Latin texts (Orosius, Boethius, St. Gregory, the Pentateuch, etc.) must be said to have been much more successful. A great number of the Old English renderings of Latin words are very felicitous (see Otto Jespersen, *Growth and Structure of the English Language*, sections 44, 45), and actually a few of the new coinages and adaptations of

native words have survived to modern times (*gospel, leechcraft, housel, etc.*). The English writers and translators were so radical in utilizing the vernacular that in the whole of the Old English vocabulary there are not above 400 Latin words (most of which are names of plants or learned technical terms). Until the invasions by the Norsemen and the Normans Old English remained a practically pure Germanic language, about which Jespersen says (*loc.cit.* section 48) that "we have proof positive that the language had no mean power as a literary medium" (for prose).

9. In Germany a curious circuitous way proved necessary. In the 12th century German literature and intellectual life were reborn under French influence. In France it had been possible to create a new poetry on a classical basis. On the pattern of the Aeneid and other Latin works, a new French epic poetry was created, which was imitated in German. Poems about Alexander and the destruction of Troy and later other subjects as well were composed in French and then converted into German. They were imitated and also led to the treatment of independent subjects in German. The ethics of the age of chivalry were elaborated in Latin in France, expressed in poetry, and converted into German. Lyrical poetry took a similar course. Only after the German language had been reforged in this way and had become a fine instrument on which could be played all the tunes of the soul, it had been enabled to be further developed for philosophical use as well. This stage was reached in the 13th century, and in the 14th century the newly developed and independent medieval scholasticism, and the mysticism based upon it, then might be clad in German garb and create a new layer of expressions of concepts on a Latin pattern which bear comparison with the terms coined in the Carolingian period.

When a German poet like Gottfried of Straszburg soon after 1200 utilized classical mythology, we dare not draw conclusions as regards much direct classical learning; he must have got most of his knowledge through French.

10. The Latin which during these centuries influenced German and the other vernaculars, was not, of course, the classical Latin, but a Latin further developed through many centuries which, again, had been influenced by the vernaculars. It is an extremely flexible instrument for science, politics, legal affairs, and edification; also exceedingly euphonic and graceful. In its way it is perfect — as a standard product; there are no surprises as in the language of mother and child. In relation to the vernaculars it is a "brave new world", and if occasion arises, the vernaculars compare favourably with the international language even in the truest field of the latter. It is, of course, excellent that we may distinguish between *essentialis* and *existentialis*, that we may say *quidditas* and *hocceitas*.

An(n)itas is, indeed, ingenious, but its meaning is more directly expressed by the German *istikeit* — in a historically accidental, but suggestive parallel to Indian *astitvam*.

This Latin was no more, as in Carlovingian times, only a vehicle for the world of the traditional late antique Christian concepts. With Abailard and the Chartres School, thought had again become independent — if this cliché may be permitted — and in the 13th century when all the works of Aristotle were released for lectures to all students, scholars went behind and beyond Christian tradition, up to the heights reached by ancient science. The supreme names were Italians, Germans, Frenchmen, Britons, but also men from smaller nations, Catalans, Danes, made their appearance, indeed, gradually scholars from all the countries of Latin Europe. In fact, their Latin created a (West) European linguistic solidarity more thorough and widely distributed than ever before or since. The Irishman and the Dalmatian might meet and discuss a scientific problem or an inter-European political question in the idiom natural to both parties for such subjects. There were no national conflicts in these, quite central, fields of understanding. Nothing could be more *juste et logique*.

11. Life was stronger than logic. For very long periods, as suggested above, there had hardly been any good prospects for the writer who in his style tried to pass along his own steep roads (how many Danes in Saxo's own century would and could read him?). But now that a golden Italian literature had risen from the ashes of centuries, such men as Petrarch and Cola di Rienzo stood up in artistic rebellion against the flat obviousness of everyday Latin, and with a fantastic national self-assertion poets set up a cry for rhythm and feeling, claiming that the road to follow should be a closer adherence to the ideals which they thought having found in their own ancestors, the old Romans.

In the German circle dominant in Bohemia in the middle and at the end of the 14th century we find a conscious imitation of Petrarch's and Rienzo's Latin, both in Latin and in German. In this vernacular an artistic prose was developed with a voluntarily and aesthetically utilized adoption of elements from Latin syntax. (Which was something quite different from the awkward, slavish imitation of Latin word-order and constructions occasionally found in the Carlovingian period and later, when the translator was not exactly a master of style but an ordinary monk). This prose is in part the basis of the style of the imperial chancellery, which became Luther's declared model. Here we have probably one of the secrets of his language, which, indeed, was popular, but firm of rhythm. With the importance of Luther not only to the North European versions of the Bible, but to the decisive West European ones, we

are perhaps here at a source of quite a deep classical influence on the modern West and North European languages. This may be a — certainly only small — part of the reason why in several of these languages there is such a striking difference between medieval and modern prose.

12. The development of Latin did not stop at the Italian rebellion in the 14th century. — It should perhaps be mentioned that a main feature there was the introduction of tripartition as a stylistic basic element instead of the Biblical bipartition (parallelism, antithesis). — The humanists went to the fountain-head. Shortly before 1400, scholars in Florence began learning Greek — a good century later school-boys learnt Greek in the greater part of Europe. And in the case of Latin, people would not content themselves with giving artistic life to a habitual language, but simply wanted to write like the Roman ideal, Cicero. They believed that it was possible to skip a development through 1400 years. They thought that one might disregard all concepts created by the interjacent generations. They made an absurd attempt at forming the thoughts of their time by means of the national expressions available nearly a millennium and a half previously. This pedantic error is presumably the most fatal one committed in the cultural development of Europe.

In the first place, it destroyed the linguistic community built on Latin. Cicero's language — in which, e.g., it was not possible in a natural way for living people to denote a *secretarius* or a *camerarius* — was no good for political-practical purposes. It was no support, but a clog for science. When for other reasons the vernaculars got their great chance in the Reformation, Latin had no power of resistance. It is true that Latin poetry attained to some elevation through humanism, but it never came to hold any leading position in intellectual life. It would be mean to term these poems head-boys' tricks, but they were very rarely dust-free.

The effect on linguistics was also dangerous. The point of view of Ciceronian correctness which became of special interest and which has controlled Latin stylistics to our day, probably assisted in quelling scholastic-speculative grammar, and on the whole has been restrictive.

13. It was first of all the grinding of the Ciceronian ideals in the schools that offered the possibilities of the introduction of the learned style and its ravages in the vernaculars. This is absolutely evident when we look at High German post-medieval prose during the time down to Goethe's *Werther*, which constitutes an artistic rebellion corresponding to that of Petrarch's and Rienzo's. In my opinion this has been demonstrated or can be demonstrated point by point, especially as regards word-order, mechanical use of acquired figures of speech, absolute constructions.

The "learned style" arising after the Renaissance, which was — more or less — common to Latin Europe (and probably also exercised influence

east of Poland and Hungary), was shaken off — more or less — when the vernaculars were established after their sloughing in the 19th and 20th centuries. But what cannot be shaken off is the community of concepts which was especially created on an antique basis in the Carolingian period and the days of scholasticism. In such words as German *Gewissen*, *Bewusstheit*, *Vernunft*, *Möglichkeit*, *Gegenstand*, *Absicht*, *Ursache*, etc. etc., and their correspondences in other European languages — difficult to translate into non-European languages — antique experience and knowledge have for good or ill been presented to us from our years of childhood.

14. But of course it must be kept in mind that German has no more than any other European language a development independent of other contemporary languages. As late as the 18th century, e.g., French was a decisive model of German.

Just as classical influence in the height of the Middle Ages might reach German by way of French, so corresponding phenomena may otherwise and elsewhere be found. In the Middle Ages Dutch was nearly completely dependent on French; the same is to a considerable extent true of Middle English. From the 12th to the 16th century Danish culture was so greatly determined by Low German that any cultural phenomenon during this period must methodically be considered to have come to us by way of Low German, if nothing can be proved to the contrary, thus also what elements of classical influence may be found — to which it should be added that there are undoubtedly medieval cultural phenomena which we in Denmark have acquired through other channels than by way of Low German.

Especially in the post-medieval period, when the vernaculars were so strong, we must at investigations of influences from Latin (or, actually, sometimes Greek) never forget the possibility of indirect influence from a neighbouring language culturally productive in the field in question.

15. As will be seen, these familiar and unfamiliar points of view of a subject not discussed for the first time, would rather require elaboration in a book than in a short paper, even if only in the case of German.



KNUD SØRENSEN
LATIN INFLUENCE ON ENGLISH SYNTAX

A Survey with a Bibliography

In preparing this paper the following bibliographical works were consulted:

Annual Bibliography of English Language and Literature. Compiled by Members of the Modern Humanities Research Association. Cambridge, 1921-1942.

Bibliographie linguistique des années 1939-1947. Vol. I, 1949. Vol. II, 1950.

Bibliographie linguistique de l'année 1948. 1951.

— 1949. 1951.

— 1950. 1952. Publiées par le Comité international permanent de linguistes. Utrecht-Bruxelles.

Kennedy, A. G., *A Bibliography of Writings on the English Language from the Beginning of Printing to the End of 1922*. Cambridge & New Haven, 1927.

Gabrielson, A., *Professor Kennedy's 'Bibliography of Writings on the English Language'*. A Review with a List of Additions and Corrections. *Studia Neophilologica*, II, pp. 117-168.

Varnhagen, *Systematisches Verzeichnis der Programmabhandlungen, Dissertationen und Habilitationsschriften aus dem Gebiete der romanischen und englischen Philologie, etc.* Leipzig, 1893.

The Year's Work in English Studies. Published for the English Association by Oxford University Press.

There exist very few monographs on the subject.—In most cases the present treatment is based on first-hand knowledge of the works referred to. When papers were inaccessible to me, recourse was had to reviews. This has been indicated in the bibliography by the addition of *Review* in parentheses.

To save space, full titles of works are given only in the bibliography at the end of the paper, together with the abbreviations used in the text. When a writer is represented by one work only, his name alone is given in references. When a writer is represented by several works, both his name and the abbreviated title are given.

My thanks are due to Professor Knud Schibbye, who has been kind enough to read through my manuscript and suggest some improvements.

I. GENERAL REMARKS¹⁾

... it seems to me plain, that the English Language is not capable of much greater Perfection, than it has already attain'd: We have traffick'd with every Country for the enriching of it; the Moderns and Antients have both contributed to the giving it Splendor and Magnificence. Leonard Welsted.

It has been remarked by Havers (p. 134) that the difficulties arising in connexion with the study of syntactical loans are greater than in other linguistic fields. Be this as it may—at any rate it is usually impossible actually to *prove* that a syntactical loan has taken place, apart, of course, from cases where a word-by-word translation creates syntactical innovations in the translated version. The difficulties increase when the languages compared do not differ radically in structure. Thus, if we try to show for instance whether Latin has left any syntactical imprints on Old English, we must bear in mind that both are more or less synthetic languages (Old English is at most only semi-analytic), and in most cases it would be a sweeping statement to assert that Old English syntactical phenomena generally ascribed to Latin influence could not possibly have developed spontaneously.²⁾ The elementary affinity (*elementare Verwandtschaft*) of the languages in question compels us to assume *weitgehende Polygenese* (Havers, p. 136).

Hence it should be emphasized that in what follows we are operating mainly with *probabilities*; but once this reservation has been made, it should be added that in at least some cases these probabilities approach very near to certainty. For even if some scholars would occasionally seem to overestimate the influence of Latin on English syntax, considering Latin the sole factor in cases where it has probably only acted as a concomitant stimulus accelerating and fortifying inherent tendencies in English, still it is a fact that in certain periods Latin and English have been on extremely intimate terms. And since this intimate relationship

¹⁾ Professor F. Blatt in his basic paper has outlined the principles on which a treatment of loan-syntax should be based. Here I have only made the remarks I thought were necessitated in treating of the particular subject of English syntax.

²⁾ Cf. Kellner, pp. 304 and 306, who expresses himself even more categorically: further Bødtker, p. 1.

has resulted in the adoption into English of numerous Latin loan-words, it would be strange if Latin had not influenced English syntax as well.

But the comparison with loan-words halts, for syntactical loans are not adopted in the same way that loan-words are. Constructions completely foreign to the receiving language have no possibility of gaining a footing in it;¹⁾ it is a necessary condition that there should exist in the receiving language certain innate tendencies and possibilities with which the foreign idiom does not clash (cf. Behrens, p. 117). This principle seems to be true of English in a general way: to practically all supposed Latinisms in English (with the possible exception of the Old English absolute dative) there corresponded a set of similar native constructions, which were in existence—if only in embryo—before the influence from Latin set in, and which might have developed in the way they did without any foreign influence. Most English Latinisms, then, are Latinisms only in the sense that Latin has contributed—slightly or materially—to increasing their frequency or to extending their syntactical domains.

From the time when first the two civilizations came into contact, Latin language and literature have exerted a strong influence on English. It is not my intention here to give a detailed exposition of these well-known facts, but some outstanding points may be mentioned. It is a moot point to what extent the Romanization of Britain had developed under the Roman occupation; but that it was far from negligible appears to be evident. (See Jespersen, *Growth*, p. 33.) In the introduction of Christianity Latin was an important linguistic vehicle. Far into the Middle English period Latin was still used as the official language. The key-position in English culture which classical literature held during the Renaissance has in a large measure been preserved by it to our day; it is only during quite recent years that the Classics have receded somewhat into the background.

As regards the linguistic aspect of this cultural dependence, two channels of influence are of particular importance, *viz.* *translation* and the practice of *modelling English grammar on Latin*.

Throughout all the periods of English there has been extensive translation of Latin writings.²⁾ It is true, as Mossé points out (*Être*, I, p. 54) that all Old English texts have come down to us in the form given to

¹⁾ I here leave out of consideration slavish imitations of foreign syntax such as occur, for instance, in Milton, *Paradise Lost*, I, 723, "The ascending pile / Stood fixed *her stately highth*", probably an imitation of the "Greek accusative".

²⁾ For curiosity's sake it may be mentioned that Boethius's *De Consolatione Philosophiae* was successively translated by such notabilities as King Alfred, Chaucer, and Queen Elizabeth.

them by scribes, who presumably all of them knew Latin.¹⁾ But even though Latin has thus probably left its stamp on all Old English literature, at least to some extent, there is often in respect of syntax an appreciable difference between typical translational literature and comparatively original works.²⁾ To observe this difference, we need only compare some passages of the Chronicle with translated Old English.

In the decadent period after the Viking raids, when the knowledge of Latin had been almost completely forgotten, most religious literature was translational, and Aelfric through his translations largely contributed to making Old English a literary language (Funke, *Lehnwörter*, Introd.; Mossé, *Être*, p. 62).—The hightide of translation was probably reached in the fifteenth century, when the proportion of translated prose to original works was extraordinarily high (Workman, pp. 59 ff.). It is true that a great many works were translated from French; but many French works had Latin as their source, and Workman points out (p. 66) that Latin may have influenced English even *via* French. The typical translator in that age adhered closely to his originals; Workman has coined the term 'stencil translation' (p. 8) to characterize the mechanical nature of the process in such cases. He estimates (p. 163) that eighty per cent. of fifteenth century translational works are close translations.—The majority of the numerous Elizabethan and Jacobean translations cannot be considered of very high merit (Scholderer, p. XVIII); many of the Elizabethan translators, too, followed their originals closely (Behrens, p. 6), but it should be remembered that it is in the cases where translators adhere most closely to their originals that there is the greatest probability of foreign syntactical idioms being adopted. Thus Ross (p. 256) stresses the difference between Wyclif's original English works and his translation of the Vulgate; in the latter work he has counted 188 absolute participles, whereas in the Vulgate itself there are only 187 cases. As Workman remarks (p. 59), "the structural nature of a prose translation is likely to be determined by the source". *Consistent construction* (*id.*, pp. 122 ff.) and *plan in the whole sequence* (pp. 148 ff.) may

¹⁾ I cannot, however, quite agree with Royster, who would appear to stress this point too much when he says (p. 232), "What we have of Old English literature is, in fact, largely impersonal in authorship, extremely serious in subject matter, and unusually clean in expression. That much of it is translation and adaptation of Latin writing is a fact that has been given great consideration by syntacticians and lexicographers; but scholars have not felt the almost equally great unnaturalness set upon the Old English written language by the fact that the writers of it were deeply conscious of their highly organized style . . . and by the fact that it was composed . . . by learned professionals".

²⁾ This general statement is not disproved by the fact that Klæber has found some Latinisms even in Beowulf; see *B.*, p. XCIV, and *Ae. u. B.*, p. 355.

result from translation when the proportions of linguistic maturity are what they were in the fifteenth century between English and Latin.

The difference mentioned above between original and translational literature may be accounted for by the fact that translators are often tempted to experiment with their native language. Thus, as regards Alfred's translations, Plummer remarks,

"Some however of the cases where Latin constructions are reproduced, give me the impression, not that the translator could not have translated more idiomatically if he had pleased, but rather that he was trying experiments with the language". (Quoted from Mossé, *Être*, I, p. 107). The same is true of many of the Renaissance translations, where wide scope was given to such experimenting because of the "total lack of any definite standard of taste" (Scholderer, *loco cit.*). Now, the fate of such "experimentally transplanted Latinisms" (Plummer) is twofold. In time they may be fully naturalized; this is what happened in Old English in the case of hypotactic constructions, which were originally found only in translations from Latin, but which gradually spread to native compositions as well. (Cf. Hoops, p. 116; Havers, p. 141; Jespersen, *Language*, pp. 214-215.) On the other hand many of the latinized constructions found in Elizabethan literature proved of an ephemeral nature and exist today at best only in literary language.

I subjoin some instances of abortive Elizabethan usage ascribed to Latin influence: the distributional plural of abstracts (*pluralis majestaticus*), as when Shakespeare uses 'loves' with reference to several persons, or to several attachments of the same person (see Kellner, p. 89; Deutschbein, p. 179); adjectives used as abstract substantives (Kellner, p. 152, "my *false* o'erweighs your *true*" (Shakespeare)); the use of adjectives in both an active and a passive sense: *hateful* = (1) 'full of hatred', = (2) 'hated' (Kellner, p. 306; cf. *laetus*, *tacitus*); the absolute comparative (Kellner, p. 160); the ethic dative (Fowler, *s. v.* TECHNICAL TERMS); the use of continuative relative clauses (Franz, p. 307) and of *but* = *quin* (Abbott, § 122; Franz, *Sh.-Gr.*, p. 452; *Neuengl.*; Sommer, § 96, is, however, of opinion that this use has resulted from an independent development); Abbott's examples (§ 418) of the un-English use of the present tense in "Those dispositions that of late *transform* you" (Shakespeare) and in "He *is* ready to cry all this day . . ." (Ben Jonson) may almost be characterized as *hapax legomena*. We may parallel the occurrence of such constructions with the wholesale adoption, in the sixteenth and seventeenth centuries, of classical loan-words, many of which never gained a real footing in the language.

In connexion with the influence of translation mention may be made of a factor which may have had some significance, *viz.* the effect of the

graphic picture presented by the foreign language. Jespersen suggests (*MEG*, II, 15.44) that the word-order in *Chapter three, page ten, etc.*, "has originated from reading the numeral character as written". This may also be the explanation of the type *Edward the Third* (*ibid.*, II, 15.43). Blatt (p. 62) accounts for the lack of the article in book-titles (*Decline and Fall*) in a similar way.—Perhaps it is not inapposite here to call attention to the English use of Latin abbreviations such as *e. g.*, *i. e.*, and *viz.* For though they are, of course, loan-words and as such would fall outside a treatment of loan-syntax, there is the peculiarity about them, as has been shown by Alkjær (pp. 235 ff.), that at least in well-groomed language they are syntactically distinguished from more "native" expressions such as *for example*, *for instance*, and *namely*. Alkjær has found that *e. g.* is most often used initially in appositions; *i. e.*, *viz.*, and *i. a.*, too, are used only initially. The characteristic use of these abbreviations may perhaps be ascribed to the "typographic" influence of Latin, for they mostly occur in literature that is not intended to be read aloud, and when they *are* read aloud, they are represented by "for instance", "that is", and "namely", hardly ever by [i: dʒi:, ai i:].¹⁾

A factor which should not be underrated is the rôle played by Latin grammar in moulding Englishmen's concepts of their native language. It has been shown by Meech that this influence, which has persisted to the present day, was at work as early as the fifteenth century. Meech describes some Latin grammatical pieces translated into English, in which English grammar is interpreted in terms of Latin grammar. Certain prepositions, for instance, are regarded as "signs" of the English genitive, and *should* and *would, etc.*, as "signs" of the English optative. Latin grammar was practically the only grammar found worthy of study and imitation (Jespersen, *Growth*, § 126; Brunner, p. 185). An astonishing number of English grammars were modelled on Latin grammar. I take an instance at random, the very title of which is significant: Adam Littleton's "True method of learning the Latine tongue by the English and of obtaining the more perfect Knowledge of the English by the Latine: containing a grammar for both the languages in a short, sure and easie way", *etc.* (1697), and this instance is typical. In the eighteenth century classical influence on grammatical theory was particularly strong (see Leonard, *passim*). The prevalent concept of *universal* grammar was really nothing but that of *Latin* grammar. Naturally there was no general consensus among grammarians in this respect

¹⁾ A curious instance of this "typographic" influence is seen in the etymology of the phrase 'I for one', which is assumed to have originated from a nursery rhyme where *I* (= 'one') was mistaken for the personal pronoun. See Jespersen, *MEG*, VII, 17.18.

(Moore, p. 68); Wallis seems to have been one of the first to object against Latin as the sole and ideal model, and he had followers, but such rebels must be considered *rarae aves* among the grammarians of that period.¹⁾

Many modern syntacticians hold much the same views on the applicability of Latin grammar to modern languages as did those of the previous centuries. Thus, Callaway is of opinion that "the traditional names for the cases, despite their acknowledged shortcomings, serve well for the highly inflected classical languages, and that, with slight modifications, they will serve well for the less inflected Modern Languages" (*Cases*, p. 254). For the views of Sonnenschein—who for instance recognizes a dative in Modern English—see Jespersen, *Ph. Gr.*, p. 47; pp. 175 ff. And even such an eminent grammarian as Fowler, whose *Modern English Usage* has undoubtedly and justly exerted a strong influence, when faced with an English construction which he cannot satisfactorily account for has resort to Latin grammar; see Fowler, *s. v.* FUSED PARTICIPLE; Jespersen, *Notes*.²⁾

This influence of Latin grammar is essentially of a negative character and naturally manifests itself particularly in the learned style, where "over-characterized" (Knorrek) and illogical constructions are avoided. Some instances may be adduced: the reluctance to place a preposition at the end of a clause³⁾; the avoidance of the 'contact-clause' (Jespersen, *MEG*, III, 7.16); of the double comparative (a construction common in Shakespeare, whereas it is rare in Bacon as the more learned writer; Bøgholm, *B. & Sh.*, p. 65); the comparative used in comparing two persons or things (here there is a similar difference between Shakespeare and Bacon); the objection to constructions such as *the house is building*,

¹⁾ It is noteworthy that even grammarians who held that the two languages were far from commensurable in respect of grammatical structure often wrote their grammars in Latin, for instance Cooper (*Grammatica Linguae Anglicanae*); and today Latin is often drawn on to furnish stock examples in discussions of general grammar—"for practical purposes".

²⁾ When Fowler argues that there is "grammar-confusion" in the use of the singular verb in "I avoided him . . . my reasons are, that people seeing me speak to him *causes* a great deal of teasing" (Swift), contrasting this construction with Latin '*Occisus Caesar effecit*' and '*Occisi Caesares effecerunt*', I am inclined to agree with Jespersen who maintains that it is the Latin construction that is subject to "grammar-confusion". But it is often futile to mention language and logic in the same breath, for in disfavour of Jespersen—and of the English language—one might here cite the similar native construction 'Too many cooks *spoil* the broth' where, on the analogy of the above example and of "Three such rascals hanged in one day *is* good work for society" (quoted from *MEG*, V, 4.7), one might have expected the singular.

³⁾ Cf. Abbott, § 424, "We now dislike using such *transpositions* (italics mine) as . . . "A thousand men *that* fishes gnawed *upon*". Sh."

*it is me*¹), *who to?*; and the avoidance of double negation. Perhaps it is not safe to say more than that such constructions afford clear instances of a *stylistic* differentiation; but what is style may become syntax, and Havers (§ 155) assumes that in this way grammarians may be held responsible for a great many syntactic differentiations.

When Knorrek asserts (pp. 125 ff.) that the grammarians did not exert any great influence, basing their rules as they did on foreign languages or on abstractions, it should be emphasized that this influence never affected colloquial language. And in spite of everything it often happens that the native linguistic tendency is victorious, so that a construction which is condemned by traditional grammarians gains a footing even in literary style. Thus, according to Jespersen (*MEG*, III, 15.43), Leslie Stephen "tried hard to keep out of the Dictionary (of National Biography) such phrases as "he was given an appointment" . . .", a construction which today would probably pass muster wherever it occurred—quite apart from the fact that it has been used by great writers for a long time.

II. SOME POINTS OF SPECIAL INTEREST

In the following pages I shall take up those points where Latin would appear to have had the greatest influence on English syntax. Some domains where Latin influence seems obvious—such as, for instance, the sequence of tenses—have received scant attention from syntacticians; since this paper is mainly intended as a bibliographical survey, such points have been passed over summarily.

The Verb.

The accusative with infinitive.—Scholars agree that the accusative with infinitive construction in English has been stimulated and extended in use through Latin influence, though this has been the case only in certain periods and in certain (learned) writers (Deutschbein, p. 169), and, it may be added, only in certain respects; see for instance Jespersen, *MEG*, V, 18.11; *id.*, *Language*, p. 215; Zeitlin, *passim*; Kellner, p. 253; Kent, p. 109. The construction probably was native to Old English, but already in late Old English certain types modelled on Latin began to occur. Its use first culminated in the fourteenth century. In the sixteenth

¹) Cf. the following quotation from Swinburne (quoted from *MEG*, VII, 6.76) "That's her", said Redgie, using a grammatical construction which, occurring in a Latin theme, would have brought down birch on his bare skin to a certainty".

century, too, it occurred with great frequency, whereas in the subsequent centuries it was somewhat restricted in use.

It is difficult to determine exactly where the influence from Latin set in. Several scholars (thus Zeitlin; Behrens, p. 84; Blatt, p. 33) make the useful distinction between the ordinary and the learned accusative with infinitive; in the latter construction the accusative is to be regarded solely as the primary in the infinitival nexus, to use Jespersen's terminology. This type is not native to English.—In Old English original texts the accusative with infinitive occurred after some verbs denoting perception (for instance *sēon*) and after verbs denoting causation (for instance *hātan*). Kellner (p. 253) has shown the gradual increase in the use of the construction—the accusative with infinitive becoming current after such verbs as *know*, *think*, *declare*, *wish*, *suffer*—, until in the sixteenth century its range was almost as wide as in Latin; see also Behrens, pp. 83 ff.; Bøgholm, *E. Sp.*, p. 256.

In the cases where the accusative with infinitive is governed by an impersonal expression Latin influence is extremely probable, since this construction first occurs frequently in translations. There are some examples in Old English translational literature. See Bøgholm, *E. Sp.*, p. 102; Callaway, *Inf.*, p. 124. The construction continued to be current in Middle English; as for Chaucer's use of it, Behrens suggests (p. 83) that Italian influence may have been possible. Shortly before 1500 it began to be supplanted by the *for*-construction ('It is not good for a man to be alone'). Poutsma (IV, p. 780) adduces two interesting examples of translations from the Vulgate. The sentence in Psalm 132, 1, "Ecce quam bonum, et quam iucundum habitare fratres in unum" is rendered in the Book of Common Prayer (1549): "Behold, how good and joyful a thing it is: brethren to dwell together in unity!" whereas in the Authorized Version of 1611 the change to the *for*-construction has taken place: "Behold, how good and how pleasant it is for brethren to dwell together in unity!"

In the fifteenth and sixteenth centuries the *nominative with infinitive* was not infrequent as the subject of a sentence (Kellner, p. 255). This use is seen in the Shakespearean "I to bear this is some burden". It is noteworthy that in Latin it is always the *accusative* with infinitive that is used in this construction ("semper est honestum virum bonum esse"—Cicero). The change in English from the accusative to the nominative can be explained by the fact that in substantives there was no distinction between the nominative and the accusative, and by the fact that front-position favoured the nominative (Bøgholm, *E. Sp.*, p. 255). According to V. K. Gokak¹) this idiom is still found as an archaism in Irish Eng-

¹) *The Poetic Approach to Language*, London, 1952, p. 13.

lish; in British English the construction was soon superseded by the *for*-construction.

Participial constructions.—Extensive use of participles is a characteristic of Latin which has influenced English style. This use contributes to sentence-shortening and facilitates logical subordination; see Behrens, pp. 7, 116; Haller, p. 68; Blatt, p. 50.

Einenkel denies the existence in Old English of the *conjunct* or *appositive participle*, ascribing it solely to influence from Latin (*Gesch.*, p. 4; cf. Callaway, *Appos. Part.*, p. 297). But as is often the case, the answer to the question whether Latin has influenced English is not an unqualified 'yes' or 'no', but a 'both-and'. Owen (see Callaway, *Appos. Part.*, p. 297), Callaway (*op. cit.*, *passim*), and Deutschbein (p. 169) agree that in some uses at least the appositive participle was taken over from Latin¹). The following survey is mainly based on Callaway's treatment. He has come to the conclusion that the adjectival use of the past participle and perhaps of a few present participles, the modal use of both participles, and possibly the temporal use, are native to English. On the other hand, the following uses must be considered importations from Latin: the adjectival use of the present participle (except in a few cases), the modal use, in so far as it denotes means, and the temporal use of both participles (apart from a few exceptions). The final, concessive, and conditional uses, which are comparatively rare, are borrowed from Latin, as are also all instances of present participles governing a direct object.—For the increased use of the appositive participle in the fifteenth and sixteenth centuries, particularly in translations, see Behrens, pp. 7 ff.; Dal, p. 105.

The *compound participle* (*having taken*), which probably established itself in the sixteenth century, has been studied by Biese, who reaches the conclusion that Latin may have assisted in naturalizing it; for examples, see Jespersen, *MEG*, IV, 7.71.

The construction *conjunction plus participle* ("Diogenes moves about with a lantern, *as if seeking someone*") begins to crop up in the sixteenth century. Einenkel (*Gesch.*, p. 192) points to the Latin 'si bonus est, laudetur, si malus, vituperetur' as the possible model; but surely it would be more natural to regard the exact Latin parallel (as in "quamquam multa bene ac divinitus invenientes") as the source.²) Rhyne, however, in his special study of the idiom explains it as a contamination of the appositive participle and the subordinate clause.

Smith (p. 56) has called attention to the fact that in Modern English

¹) For some instances in Beowulf, see Klaeber, *B.*, p. XCIV; *Ae. u. B.*, p. 355.

²) This construction is extremely rare in Ciceronian Latin, but becomes frequent in later Latin; cf. F. Blatt, *Latinsk Syntaks i Hovedtræk*, København 1946, § 278, from which the quotation is taken.

the present participle is frequently employed in a comparatively loose manner. In 'He entered college at the age of fifteen, *graduating* four years later at the head of his class' *graduating* really means nothing but *and graduated* and hardly expresses any kind of logical subordination. Smith terms this the "successive" participle and considers it to have been developed from the appositive participle.

The *absolute participle* (in Jespersen's terminology: nexus as tertiary) is perhaps the only English construction that can with relative certainty be said to have originated almost exclusively from Latin. (It is possible, however, that in Middle English, French and Italian played a rôle, too, though Ross (p. 267) is of opinion that the influence from French was never great; Italian probably influenced Chaucer, but hardly other writers (*op. cit.*, p. 272)). In Old English this construction is practically non-existent in original literature, whereas it abounds in works translated from Latin; see Callaway, *Abs. Part.*, and Ross, *passim*; further Kent, p. 109; Deutschbein, p. 147; Einenkel, *Gesch.*, pp. 58 ff.—In Old English the correspondence to the Latin absolute ablative was the absolute dative. By the latter half of the fifteenth century the oblique case was superseded by the nominative (Ross, p. 287), so that from that time we may speak of an absolute nominative. In some writers, however, the oblique form persisted even after the fifteenth century. It has been stated as a general rule that whenever the oblique case occurs, it is due to Latin. Milton for instance uses it: "*us* dispossess'd", "*me* overthrown". But as Jespersen remarks (*MEG*, V, 6.25), this is only the case with the past participle, where the pronoun in the oblique case may be taken as the virtual object. Jespersen quotes the following convincing example from *Paradise Lost* (9.130): "For onely in destroying I finde ease To my relentless thoughts; and *him destroyed* (= when I have destroyed him) . . . all this will soon follow". In such cases linguistic psychology should be taken into consideration. Besides, there exists a similar colloquial construction, always introduced by *and*, as in 'How could you talk in that way, and me present to hear it?' which may have supported the Latin construction (though the two constructions belong to different styles); see Jespersen, *MEG*, III, 17.85.

After 1660 the absolute construction according to Ross (p. 279) was naturalized in English. Some syntacticians, for instance Sweet and Onions, maintain, however, that this idiom is foreign to English.¹⁾ Jespersen (*MEG*, V, 6.12) justly considers this view too categorical. Of course the construction is not colloquial (cf. Franz, *Sh.-Gr.*, p. 548;

¹⁾ "The Absolute construction seems in all periods to have been felt to be foreign to the genius of English . . .". Onions, p. 68.

Sommer, § 94; Jespersen (*MEG*, V, 6.42) has some examples of unnatural constructions with the absolute participle), but in Modern English it is frequent at least in some set phrases; see Poutsma, I, p. 975.

The so-called *unattached* (or *dangling, loose*) *participle* in some cases may have originated from the absolute participle; see Curme, pp. 158 ff.; Jespersen, *MEG*, V, 22.27; Fowler, *s. v.* 'UNATTACHED PARTICIPLE'. Apart from set phrases (*the vote was taken standing, taking everything into consideration*), it is generally condemned as a solecism in Modern English, though it is found in many good writers and seems to be old in the language; Johnsen has found an interesting example in Old English. Smith suggests (p. 55) that the rule according to which a participle must have a noun or a pronoun to modify is a "classical imposition".

In dealing with the following two participial constructions I have found Jespersen's terminology convenient. He distinguishes (*MEG*, V, 4.7; Ch. V) between simple nexus as a primary (subject or object, for instance 'occisus Caesar effecit . . .') and simple nexus as the regimen of a preposition (as in 'ante Christum natum'). Both constructions occur in literary English. The structure in Macaulay's sentence "Cruel massacres followed by cruel retribution, provinces wasted, convents plundered, and cities rased to the ground, make up the greater part of the history of those evil days" strikingly reminds the reader of the Latin construction 'violati hospites . . . hoc effecerant'. Palm (pp. 12 ff.) gives some examples and explains the construction simply as an abbreviation, which does not seem very probable; it is a fact that it mostly occurs in latinizing authors. —This construction resembles the predication nexus in 'Too many cooks spoil the broth' (cf. p. 7, note 2; Jespersen, *MEG*, III, 11.12; Poutsma, II, p. 968, pp. 502 ff.). Has this concise expression also been influenced by Latin?

Simple nexus as the regimen of a preposition (mostly the preposition *after*) seems to have first appeared in Middle English (Einenkel, *Gesch.*, p. 4). It is generally assumed that it was modelled on Latin; see Abbott, § 418; Franz, p. 550; Poutsma, II, p. 968; Jespersen, *Ph. Gr.*, p. 125; *MEG*, V, 5.3 ff. Jespersen, however, remarks that the construction is also found in some authors where Latin influence is not very probable. Besides, it is not always easy to distinguish the construction from an ordinary junction with the adjective postponed, as in 'the friendliness which comes from a pleasant secret shared'.

The tenses.—There are two aspects of the possible influence of Latin on the English verb. (1) Latin with its rigorous sequence of tenses may have contributed to awakening the need for a more logically developed means of expressing exact time-relation. Thus, in a sentence which in colloquial language runs "when we *left* the boat, he arrived", the past

tense in careful style is replaced by the more logical pluperfect: "when we *had left* the boat . . ." Cf. Brunner, p. 185; Blatt, pp. 38, 39. It is natural in this connexion to point to the future equivalent mentioned below. (2) *Formal influence* may have been at work in some cases, for instance in the formation of the periphrastic perfect, the expanded tenses, and the passive.

The *historic present* hardly occurred in Old English; it only began to appear in the thirteenth century (Kellner, p. 229; Steadman, p. 21). It has been assumed by Sweet (§ 101) and Bøgholm (*E. Sp.*, p. 244) that it was borrowed from French and Latin, but this view has been refuted by several others. Havers (§ 4) considers it improbable that so obvious a psychological means of expressing affection should not have existed in Old English; because it has not been handed down to us in literature, it may well have existed in the spoken language. He here is in accord with Jespersen (*Ph. Gr.*, p. 258; *MEG*, IV, 2.32). See further Sommer, § 70; Royster, p. 232.—Steadman has undertaken a detailed investigation into the origin of the historic present, of which only some doubtful instances exist in Old English. It is a striking fact that in the Latin literature written in England during the Old English period there are numerous occurrences of the historic present, but when such works are translated, the historic present is "consciously and repeatedly" avoided in the Old English version (p. 21). Steadman is reluctant to commit himself by any categorical statement, but seems to consider it possible that one of the factors which prevented the historic present from being used in Old English was the use of the present tense to express futurity.

In the formation of the *expanded tenses* Latin may have been of some importance. It should be emphasized that only in Old English was there any real possibility of Latin influence. In that period there existed the peculiar practice of translating Latin deponent verbs by the present participle plus a form of *bēon* or *wesan*. For instance, we find *locutus est* translated by *sprecende wæs*, *mentiti sunt* by *ligende wæron*, etc., apparently a rather primitive principle of translation, according to which every Latin word must have its Old English counterpart, as far as practicable. The semantic value of the Old English expanded tenses is often difficult to define; most scholars, however, are of opinion that at any rate it was not identical with that of Modern English, and prefer to regard the Old English construction as a stylistic variant. See Jespersen, *MEG*, IV, Ch. 12; Koziol; Schibbye, pp. 14 ff. Mossé on the contrary asserts that it had acquired many of the present values (*Être, passim*; *Manuel*, p. 150; cf. Bøgholm, *E. Sp.*, p. 98). One may disagree with Mossé in this respect, but that does not invalidate his conclusive results as to the origin

of the construction.—The following lines are mainly based on Mossé's excellent treatment.

In Old English the expanded forms are almost exclusively found in translations from Latin. In pagan poetry, which is probably the category most independent of Latin, there are altogether but four instances (*Être*, p. 73). The frequency of examples such as the above is proportionate with the degree of dependence of the texts on Latin, so that Mossé seems justified in concluding that the expanded form in Old English is in the main a loan from Latin. Another factor which may have contributed to fortifying its use is the fact that after verbs denoting movement the original infinitive was in time superseded by the present participle (*hē cōm flēogan* > *hē cōm flēogende*). There appears to be some uncertainty as to the chronology of this development, but at any rate the construction *hē cōm flēogende* and the construction *hē was flēogende* probably supported each other. In late Old English the expanded tenses seem to have been on the wane, but never completely disappeared. Mossé hints (II, p. 66) at the possibility that Latin may also have had some influence on the construction in Middle English. This conjecture is based on such an example as *erat docens* in the Vulgate. — Poutsma (IV, p. 318) with some hesitation suggests that the frequency of the expanded forms of *to say* may go back to Old English.

The intricate problems connected with the history of the *verbal substantive* concern us here only in so far as Latin may have influenced it. In Old English translational literature the verbal substantive in *-ing*, *-ung* was often employed to render Latin gerunds: *in discendo*: *on leornunge*, etc.; see Einenkel, *Entwicklung; Gesch.*, p. 6. In original literature it does not seem to have at first been capable of taking an accusative object; see Hoops, p. 118; Dal, p. 36. On the other hand there do occur some instances of gerunds with an object in translational literature.—The appositive participle being enabled to govern an object through Latin influence is an obvious parallel.—Thus it would seem that Latin has assisted both in extending the frequency of the gerund and in developing its special verbal characteristics.¹⁾

In Old English futurity was expressed by means of the present tense. It was only later that *shall* and *will* became regular future auxiliaries. It is possible that in a certain period Latin was of some importance to this development. Björling has examined the early printed Bible versions

¹⁾ Dal (p. 36) mentions some instances of gerunds with an object in translational literature, but does not seem to attach any great importance to them. Her theory is that the origin of the genuine *verbal substantive* must be sought in colloquial language; hence we cannot expect many instances to have been handed down from Old English literature.

and has come to the result that apart from a single translation, *shall* is regularly used in all three persons to express futurity. She agrees with Blackburn's statement¹⁾ that "*shall* was considered at this time the proper English equivalent of the Latin future".—Jespersen does not quite approve of this statement. He points out that Chaucer's predilection for *will* to denote futurity clashes with the biblical usage, and assumes that the use of *shall* was the ordinary way of translating the Latin future tense *at school*. Still, the usage of the Bible versions may have influenced literary style.

The English language originally possessed only two tenses: the present and the past. But already in the Old English period the *periphrastic perfect* began to appear. At first, the past participle was inflected, as in 'ic hæbbe þone fisc gefangenne', which exactly corresponds to Vulgar Latin²⁾ 'ego habeo aliquem amatum'. Later, a syntactical shifting took place; 'habban' from being an "autosemantic" verb developed into a "synsemantic" auxiliary, and the participle lost its inflection. Huchon (p. 237) has an interesting example, in which the two constructions are seen to compete: "þū hafast helle *berēafod* ond þæs dēaþes aldor gebundenne". See Vendryes; Meillet, pp. 129, 130, who maintains that there was undoubtedly imitation of Vulgar Latin models; Ekbo (pp. 134 ff.) seems more doubtful.—Perhaps it would be reasonable to assume that Latin at least contributed to extending the use of the periphrastic perfect (and pluperfect).

Voice.—It has been suggested that Latin may have played a rôle in the formation of the English passive. In Old English the passive might be formed with *bēon* or *weorþan*, which seem to have been used indiscriminately in comparatively original literature. Klæber (*Eine Bem.*; cf. Mossé, *Être*, p. 56) has found, however, that in the translation of Bede, *bēon* is practically universal, which fact he ascribes to the analogy of the formation of the Latin passive with *esse*. He even suggests that but for the influence from Latin, English might have developed its passive construction in the same manner that German did. Cf. Blatt, p. 47.

The Substantive.

Gender.—The formal characteristics of the grammatical gender of substantives fell into decay in Middle English (Körner, p. 35). But there still exists a possibility of treating substantives denoting inanimate objects

¹⁾ F. A. Blackburn, *The English Future; its Origin and Development*, Leipzig, 1892; quoted in Björling, p. 118.

²⁾ The periphrastic perfect occurs sporadically in Classical Latin.

as belonging to different sex-categories; this is the *literary personification*. In numerous cases Latin has been instrumental in determining the "gender" that was assigned to such substantives. The distinction is manifest in the use of the personal and possessive pronouns in referring to personified substantives. (Besides, such substantives are usually written with a capital letter and take the s-genitive.) See Jespersen, *MEG*, VII, 5.11, 5.83 ff., 16.51; Franz, *Sh.-Gr.*, pp. 192 ff.; Morsbach, *passim*; Kent, p. 125; Knutson, p. 75.

When about 1250 the grammatical gender had disappeared, it was replaced by the rhetorical personification; in this connexion Morsbach (p. 12) emphasizes the lack of originality of most Middle English literature, which facilitated the adoption of foreign gender. It occurred, however, not only in translated works, but also in original literature. A few instances may be adduced. Körner mentions (p. 7) that Middle English *dai* is treated as feminine, *sunne* as masculine, and *hus* as feminine, in spite of the gender of these words in Old English. According to Morsbach (p. 12) there existed in Middle English a translational tradition consisting in a predilection for rendering the neuter gender in Vulgar and Medieval Latin by the masculine in English. French, too, played a considerable rôle; for instance, *wound* was treated as a feminine substantive on the analogy of French *plaie* (Franz, *Sh.-Gr.*, p. 192), but often there was no incongruence between French and Latin gender (Morsbach, p. 14; Jespersen, *MEG*, VII, 5.83), so that the influence from Latin was supported by French.—In the sixteenth and seventeenth centuries personification was even more frequent than in Middle English; it was particularly common in the learned dramatists. It has often been pointed out (Franz, *Sh.-Gr.*, p. 192; Jespersen, *MEG*, VII, 5.83; Morsbach, p. 23) that in this respect there is a significant difference between Shakespeare and Ben Jonson; the former does not use it very much, whereas instances abound in the learned Ben Jonson.

It will perhaps not be out of place to attempt to give a classification of the various word-categories that are subject to this influence. The most detailed exposition of the facts is found in Morsbach's paper.—Natural objects when personified often take over Latin gender; thus the sun is *he*, the moon *she*, whereas in Old English exactly the reverse was the case. Further, rivers, mountains, and winds are mostly masculine. (Jespersen, *MEG*, VII, 5.85, remarks of a quotation where the wind is referred to as *she* that this seems very unnatural). The seasons and months are generally referred to as *he*. A ship, in spite of Old English *scipu*, neuter, is always feminine, presumably under the influence of *navis*.—Abstract notions when personified are usually feminine¹⁾; this is true

¹⁾ In Middle English vices were generally masculine, virtues feminine.

of many words ending in *-(t)y*, *-(i)on*, *-(n)ess*, *-ance*, and *-ence*. In some such cases considerations of formal similarity with the corresponding Latin words probably played a rôle; when *peace* and *victory* are regarded as feminine, it may be on the analogy of *pax* and *victoria*.—It is difficult to disentangle the various factors at play here; doubtless, associations from classical mythology, and rhyme (Morsbach, p. 16) are sometimes active.—There are a few words which have consistently resisted the influence from Latin; *life* and *death* are always feminine and masculine, respectively, in spite of *vita* (*vie*) and *mors*.¹)

Some minor points in the syntax of the substantives may be added.—The original practice of placing the title after the proper name (Old English: *Aelfred cyning*; see Neckel, pp. 4, 9; Blatt, p. 64) was probably changed by the Medieval Latin word-order where *dominus* was always placed before the proper name. However, the word-order: title plus proper name also existed in Old English, but apparently only when the demonstrative preceded the title: *se cyning Oswold*. See Einenkel, *Gesch.*, p. 181.

In Middle English, apposition was more widely used than in Modern English. Chaucer has *no morsel bred, a busshel venym*. Kellner (p. 28) considers the restriction in the use of apposition to have been due to influence from French and the classical languages. See also Curme, p. 87.

Blatt suggests (p. 41) that the type *elect him pope* with two accusatives may be a Latinism, provided this construction means a break with earlier English linguistic custom. According to Partridge (p. 15) the use of the construction was fortified by the analogy of Latin, but it did exist in the early history of the language, although its scope was somewhat limited.

The Adjective.

Comparison.—In the comparison of adjectives the Latin distinction between comparison of two and of more than two is sometimes carried through in literary English. Mention has already been made (p. 7) of the characteristic difference in this respect between Shakespeare and Bacon. Cf. Bøgholm, *B. & Sh.*, p. 66; *E. Sp.*, p. 90; Abbott, § 10; Franz, p. 205; Jespersen, *MEG*, VII, 11.64; Björling, p. 67.

The use of the comparative to denote a rather high degree (the *absolute comparative*) has always been rare in English. Bøgholm (*E. Sp.*, p. 89) thinks that this use was contrary to the genius of Old English. Still, there are some Old English examples. Kellner (p. 160) mentions the usage in Elizabethan writers, but considers it a stranger both before and

¹) There exist a number of German dissertations on the subject of literary personification which have been inaccessible to me; they are listed in the Bibliographical Appendix.

after that period. Einkenkel (*Gesch.*, p. 70), who is too inclined to see Gallicisms everywhere, hints at the possibility of Old French being the source.

The *absolute superlative* should perhaps be deemed a Latinism only in so far as it is synthetically formed; the formation with *most* (*most thankful*) seems genuinely English. The synthetic absolute superlative rarely occurs in Present-Day English, but is not infrequent in Elizabethan English: "On, on, you *noblest* English". (Shakespeare; quoted from Franz, p. 205; see further Björling, pp. 64 ff.; Bøgholm, *E. Sp.*, p. 90; Jespersen, *MEG*, VII, 11.71.)

In Early Modern English there are occasional instances of the superlative used in a partitive sense. We may compare such an example as "the lowest graue" (The Authorized Version) with Latin *summus mons* = 'the peak of the mountain'. See Abbott, § 9; Björling, p. 66.

The Old English practice of using an adjective as a primary denoting a person has all but disappeared in Present-Day English; it occurs in *the deceased* and a few other cases. In Early Modern English the construction was still common (see Dahl, p. 155; Abbott, § 418; Jespersen, *MEG*, II, 9.21), and during this period Latin usage may have exerted a preservative influence on it, at least in translations.¹⁾

There was a similar freedom in Elizabethan English as regards the use of adjectives as abstract substantives. Kellner (p. 152) ascribes this to the influence of the classical languages. Cf. p. 8; here are a few more examples: Milton, *Paradise Lost*, 4, 115 "Thrice changed with pale"; 2, 278 "the sensible of pain".

In English the normal position of the attributive adjective is before its substantive, but *postposition* is far from rare. To account for the instances of postposition, regard must be had to several factors; in the following cases, all of which are more or less set phrases, it would, however, seem reasonable to consider Latin word-order the cause of the postposition. Postposition may occur in grammatical phrases (*ablative absolute, e long*); in certain biblical phrases (*God Almighty, time eternal, the devil incarnate*); and in titles (*Poet Laureate*). Formerly postposition was frequent in learned style (Chaucer has: *cause accidental*); here French too may have played a rôle; see Franz, p. 597; Huchon, p. 318; Palm, pp. 95 ff.; Jespersen, *MEG*, II, 15.43.

Bødtker suggests (p. 43) that the Modern English word-order of numerals (*twenty-five*) is due to imitation of Latin and French.

¹⁾ The Authorized Version of 1611 has "the dumb spake", which in the Revised Version of 1881 was changed to "the dumb man spake" to conform with modern usage; see Jespersen, *MEG*, II, 9.21.

The Pronouns.

The personal pronouns.—There are no strong grounds for assuming that the *plural of majesty* in English has originated from Latin. In Old English it did not exist; the kings referred to themselves as *ic*, but used *we* when speaking on behalf of themselves and their councillors. See Sweet, § 2095; Kellner, p. 174; Onions, p. 141; Poutsma, II, p. 878. According to Sommer (§ 11) the Latin plural of majesty ran through a similar development in the time of the later Roman emperors; the English plural of majesty may quite well have arisen independently.—On the other hand, the so-called *editorial we* (Sweet: *plural of modesty*) is ascribed to Latin imitation by Kellner (*loco cit.*).

In exclamations the personal pronoun of the first person singular is in the oblique case: *Oh me! Dear me! Milton: me miserable!* This has been ascribed to imitation of the Latin accusative of exclamation (*me miserum*). See Onions, p. 50; Jespersen, *MEG*, III, 17.91.

The possessive pronouns.—Some uses of the possessive pronouns may have been modelled on Latin usage. The pronouns occur in absolute and non-anaphoric use for instance in "let that be mine" (Shakespeare), where "mine" = 'my right, task, duty'. This use is decidedly literary. We may compare Latin *meum est, boni imperatoris est*. See Abbott, § 418; Björling, p. 89; Poutsma, II, p. 827; Jespersen, *MEG*, II, 16.233, 16.282.—Besides, the possessive pronouns in the plural may denote "a circle of relations or friends" (Poutsma; 'ours' = 'nostri'). See Björling, p. 89; Poutsma, II, pp. 824 ff.; Bøgholm, *E. Sp.*, p. 234; Jespersen, *MEG*, II, 16.232.

The relative pronouns.—The syntax of the English relative pronouns may have been subject to Latin influence in several respects.—The use of a relative pronoun, equivalent to a demonstrative pronoun, for the purpose of linking the relative clause together with the preceding sentence, is a characteristic of Latin which occurs in English literary usage.¹⁾ This phenomenon has been dealt with by numerous syntacticians²⁾, most of whom assume some Latin influence, since the construction is decidedly literary. (Cf. Jespersen, *MEG*, III, 5.41). Though Reuter (p. 17) considers the construction inherent in English, he adds that Latin probably

¹⁾ Apparently there does not in English grammatical nomenclature exist any standard term for this use (such as Danish "overgangsrelativ" or German "relativische Satzanknüpfung"). Björling speaks of "co-ordination by the relative", Sweet and Dahl of "progressive relative clauses", Jespersen and Reuter of "continuative (relative) clauses"; perhaps the last term is the one most commonly used.

²⁾ For treatments of single authors, see: Abbott, § 263, Franz, p. 307 (Shakespeare); Björling, pp. 108 and 171 (the Bible); Dahl, pp. 142 ff. (Deloney); Haller, pp. 64 ff. (Burnet); Hettler (Ascham); Partridge, pp. 61 ff. (Ben Jonson).

often gave an impetus to its use; cf. Funke, *E. Spr. k.*, p. 152. It was not infrequent in Middle English; it is significant, however, that Chaucer did not employ it in his original writings, but for instance in his translation of Boethius (Behrens, p. 114). Continuative relative clauses were particularly frequent in the sixteenth and seventeenth centuries, after which period they receded somewhat into the background (Behrens, p. 115; Franz, p. 307). In some cases the Latin model seems unquestionable; this is true of the combinations *than whom* and *than which* (Kock, § 200), and of relative *concatenation*, where the relative clause is combined with a concessive, conditional, or temporal clause (*which though*, *which if*, *which when*); see Jespersen, *MEG*, III, 10.81; Reuter, p. 49.

Continuative relative adverbs also occur; *wherefore* = *therefore*, *wherein* = *therein*, etc. (Behrens, p. 112; Björling, p. 171).¹

It is strange to find Reuter maintaining (p. 50) that the practice of repeating the antecedent with the relative pronoun must be characterized as typically English, since it is rare in Latin. This statement does not seem to be borne out by the facts; cf. Blatt, p. 58.

Jespersen's assumption (*MEG*, III, 4.31; *Growth*, § 126; *Notes*, p. 105) that the predilection for *who* and *which* as against *that* is attributable to Latin influence, since the former pronouns reminded scholars of the corresponding Latin pronouns, sounds plausible enough, and several syntacticians agree with him (for instance Reuter, p. 18; Blatt, p. 57), although Knorrek considers this explanation "too far-fetched" (p. 62). It should be emphasized, however,—as is indeed done by Jespersen himself—that another factor must be taken into consideration as well: the greater "carrying power" of the *wh*-pronouns (Smith, pp. 52 ff.; Jespersen, *Notes*, p. 110).²

An obvious instance of latinized usage is the occasional omission of the antecedent (cf. *sunt qui*), as in "there are who have spoken of Wordsworth as the stamp-master"; quoted from *MEG*, III, 3.51.

Occasionally an *and which* construction occurs where there is no preceding relative pronoun: "Two books yet celebrated in Italy for purity and elegance, and which . . . are neglected only because . . ." (Johnson; quoted from Einkenkel, *Gesch.*, p. 156). There exists a Latin parallel (*bonus vir, et qui . . .*); see Einkenkel, *loco cit.*—Professor Schibbye points

¹ An argument against the theory of Latin influence is the fact that in the Rheims Bible version, which is strongly influenced by Latin constructions, *wherefore* does not occur in the sense of *therefore*; Björling, *loco cit.*; but in spite of this she thinks that the construction is "too distinctly Latin not to have its roots in that language".

² In *MEG*, III, 8.66, Jespersen gives an amusing example of what the tendency to avoid *that* may lead to: "It is not of peculiar, but of general evils, *which* I am now complaining". (Austen).

out to me that in his opinion this construction is typical of the unlearned style. Jespersen says as much (*MEG*, III, 4.12), but still he has collected several instances from literary language.—I venture to suggest that the Latin construction may have had some influence on the English idiom. Sometimes learned and colloquial idioms are strangely similar (cf. p. 141).—Unfortunately E. S. McCartney's notes on the construction (*Classical Weekly*, XXVI, 1933) have been inaccessible to me.

Negation.

It is probable that Latin has contributed to restricting the use of the double or cumulative negation in English; see Curme, p. 139; Brunner, p. 185. But the rôle played by the rule of Latin grammar that two negations neutralize each other is not the only factor; psychological and phonetic factors must be taken into consideration as well (thus Jespersen, *Negation, passim*; *MEG*, V, 23.54).

A particular case of the repeated negation is the "resumptive" negation, the avoidance of which has been ascribed to Latin influence; see Bøgholm, *B. & Sh.*, p. 86; *Notes*; Jespersen, *MEG*, V, 23.54; *Negation*, p. 72. It may be instanced in 'I ought not to be saying these things, *not even* to you', where an after-thought is added after the negative sentence has been concluded. In careful usage there is generally now a disinclination to repeat the negation in such cases, so that we may find such an example as the following: 'Certainly he does not always do this, *any more* than he is careful at all times to distinguish when things are said in irony or jest.' But the resumptive negation is used in cases where the native principle of "short circuit" is at work.¹⁾

From the Middle English period onwards *none* occurs in end-position, separated from the noun it negatives (Chaucer: *fader hath he non*). This phrasing throws the negation into prominence. There is a striking parallel in Latin (*aliud iter habemus nullum*), which has been suggested as the model of the English construction; see Eienkel, *Indef.*, p. 508; *Gesch.*, p. 156; Jespersen, *MEG*, II, 16.632.²⁾

In the preceding pages I have endeavoured to demonstrate what was

¹⁾ Cf. Smith, p. 34: "... The normal tendency of English syntax, a tendency antagonized by impositions from the syntax of the classical languages, has always been toward short circuits rather than toward long circuits". Cf. Blatt, p. 56.

²⁾ The construction seems to have displeased Campbell, who in his rather vulgar parody of the *Rambler* makes an inept attack on it; on p. 21 he attempts to ridicule the "affected author" Gordon's rendering of Tacitus's "Nullum ea tempestate bellum" ("War at that time there was none") by writing, "But this, my sole misfortune, at that time was *not*". As if these sentences were parallel!

emphasized in the introductory remarks,—that in many cases it would be an over-simplification to assert that such and such English constructions have been borrowed from Latin. Frequently there is an interplay of various factors, such as native linguistic tendencies, considerations of euphony, and of linguistic psychology. Sometimes these other factors may coincide, in their effect, with the factor of Latin influence, and it is often difficult, not to say impossible, to disentangle them.

BIBLIOGRAPHY

- Abbott, E. A., *A Shakespearian Grammar*. London, 1873.
- Alkjær, N., *E. G. and Other Latin Abbreviations in English*. *Classica et Mediaevalia*, XI, 1950, pp. 227-248.
- Behrens, W., *Lateinische Satzformen im Englischen: Latinismen in der Syntax der englischen Übersetzungen des Humanismus*. Münster i. W., 1937.
- Biese, Y. M., *Notes on the Compound Participle in the Works of Shakespeare and his Contemporaries*. *Annales Acad. Scient. Fenn.* Helsinki, 1934. (*Review*).
- Björling, A., *Studies in the Grammar of the Early Printed Bible Versions*. Lund, 1926.
- Blatt, F., *Latin Influence on European Syntax*. (I have seen the proofs of this paper).
- Brunner, K., *Die englische Sprache. Ihre geschichtliche Entwicklung*. Vol. I. Halle, 1950.
- Bødtker, A. Trampe, *Critical Contributions to Early English Syntax*. I. Vidskabs-Selskabets skrifter. II. Hist.-Filos. Klasse, No. 6. Christiania, 1908.
- Bøgholm, N., *Bacon og Shakespeare. En sproglig Sammenligning*. København, 1906. (= B. & Sh.)
- English Speech from an Historical Point of View*. Copenhagen-London, 1939. (= *E. Sp.*)
- Notes on Present-Day English*. *Anglia*, N. F., 26 (1914). (= *Notes*).
- Callaway, Morgan, *The Absolute Participle in Anglo-Saxon*. Johns Hopkins diss. Baltimore, 1889. (= *Abs. Part.*) (*Review*).
- The Appositive Participle in Anglo-Saxon*. Publications of the Modern Language Ass. of America, 16, 1901. (= *Appos. Part.*)
- Concerning the Number of Cases in Modern English*. Publ. of the Mod. Language Ass. of America, 42. (= *Cases*).
- The Infinitive in Anglo-Saxon*. Washington, 1913. (= *Inf.*) (*Review*).
- Campbell, A., *Lexiphanes, a Dialogue, etc.* London, 1767.
- Curme, G. O., *Syntax. A Grammar of the English Language*, Vol. III. Boston, 1931.
- Dahl, T., *Linguistic Studies in Some Elizabethan Writings. I. An Inquiry into Aspects of the Language of Thomas Deloney*. Aarhus-København, 1951. (*Acta Jutlandica*, XXIII, 2).
- Dal, I., *Zur Entstehung des englischen Participium Praesentis auf -ing*. Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap. Vol. XVI. Oslo, 1952.
- Deutschein, M., *System der neuenglischen Syntax*. Leipzig, 1928.
- Einenkel, E., *Die Entwicklung des englischen Gerundiums*. *Anglia*, 38, 1914, pp. 1-76. (= *Entwicklung*).
- Das englische Indefinitum*. *Anglia*, 26, p. 461-572. 1903. (= *Indef.*)
- Geschichte der englischen Sprache. II. Historische Syntax*. (In *Paul's Grundriss*). Strassburg, 1916. (= *Gesch.*)
- Ekbo, S., *Studier över uppkomsten av supinum i de germanska språken*. Uppsala Univ. Årsskrift, 1943:7.

- Fowler, H. W., *A Dictionary of Modern English Usage*. Oxford, 1947.
- Franz, W., *Shakespeare-Grammatik*³. Heidelberg, 1924. (= *Sh.-Gr.*)
- Zur Syntax des älteren Neuenglisch*. Englische Studien, 17, 18. (= *Neuengl.*)
- Funke, O., *Englische Sprachkunde. Ein Überblick ab 1935*. Bern, 1950. (= *E. Spr.k.*)
- Die gelehrt lateinischen Lehn- und Fremdwörter in der altenglischen Literatur*. Halle, 1914. (= *Lehnwörter*).
- Haller, E., *Die barocken Stilmerkmale in der englischen, lateinischen und deutschen Fassung von Dr. Th. Burnets Theory of the Earth*. Schweizer anglistische Arbeiten, Vol. 9, Bern, 1940.
- Havers, W., *Handbuch der erklärenden Syntax*. Heidelberg, 1931.
- Hettler, A., *Roger Ascham, sein Stil und seine Beziehung zur Antike. Ein Beitrag zur Entwicklung der englischen Sprache unter dem Einfluss des Humanismus*. Diss. Freiburg, 1915. (*Review*).
- Hoops, J., *Englische Sprachkunde*. Stuttgart-Gotha, 1923.
- Huchon, R., *Histoire de la langue anglaise*. I, II. Paris, 1930-1942.
- Jespersen, O., *Growth and Structure of the English Language*⁹. Oxford, 1946. (= *Growth*). *Language, its Nature, Development and Origin*. London, 1949. (= *Language*).
- A Modern English Grammar on Historical Principles*, vols. II, III, IV, V, VII. Copenhagen-London, 1949. (= *MEG*).
- Negation in English and Other Languages*. Videnskabernes selskab, København, 1917. (= *Negation*).
- The Philosophy of Grammar*⁵. London, 1948. (= *Ph. Gr.*)
- Notes on Relative Clauses*. S. P. F. Tract No. XXIV. Oxford, 1926. (= *Notes*).
- On Some Disputed Points in English Grammar*. S. P. E. Tract No. XXV. Oxford, 1926. (= *Points*).
- Johnsen, O., *Notes on Anglo-Saxon Syntax*. Englische Studien, 46.
- Kellner, L., *Historical Outlines of English Syntax*. London-New York, 1892.
- Kent, R. G., *Language and Philology. (Our Debt to Greece and Rome)*. Boston, 1924.
- Klaeber, F., *Aeneis und Beowulf*. Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CXXXVI, 1911. (= *Ae. u. B.*)
- Beowulf*³. Boston, 1950. (= *B.*)
- Eine Bemerkung zum altenglischen Passivum*. Englische Studien, 57.
- Knorrek, M., *Der Einfluss des Rationalismus auf die englische Sprache. Beiträge zur Entwicklungsgeschichte der englischen Syntax im 17. und 18. Jahrhundert*. Breslau, 1938.
- Knutson, A., *The Gender of Words Denoting Living Beings in English and the Different Ways of Expressing Difference in Sex*. Lund, 1905.
- Kock, E. A., *The English Relative Pronouns. A Critical Essay*. Lund, 1897.
- Körner, K., *Beiträge zur Geschichte des Geschlechtswechsels der englischen Substantiva*. Diss. Greifswald, 1888.
- Koziol, H., *Zum Gebrauch der englischen Tempora*. Englische Studien, 71.
- Leonard, S. A., *The Doctrine of Correctness in English Usage 1700-1800*. Univ. of Wisconsin Studies in Lang. and Lit., 25, 1929.
- Meech, S. B., *Early Application of Latin Grammar to English*. Publ. of the Mod. Lang. Ass. of America, 50, 1935.
- Meillet, A., *Caractères généraux des langues germaniques*. Paris, 1917.
- Moore, J. L., *Tudor-Stuart Views on the Growth, Status, and Destiny of the English Language*. Stud. z. engl. Philologie, XLI. Halle, 1910.
- Morsbach, L., *Grammatisches und psychologisches Geschlecht im Englischen*². Berlin, 1926.
- Mossé, F., *Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique*. I, II. Paris, 1938. (= *Être*).

- Manuel de l'anglais du moyen âge*. I. Vieil-anglais. Paris, 1945. (= *Manuel*).
- Neckel, G., *Germanische Syntax*. Acta Phil. Scand. I. 1926.
- Onions, C. T., *An Advanced English Syntax*. London, 1927.
- Palm, B., *The Place of the Adjective Attribute in English Prose From the Oldest Times up to Our Days. A Syntactic-Historical Study*. Lund, 1911.
- Palmer, H. R., *List of English Editions and Translations of Greek and Latin Classics Printed Before 1461*. With an Introduction by Victor Scholderer. London, 1911.
- Partridge, A. C., *Studies in the Syntax of Ben Jonson*. Cambridge, 1953.
- Poutsma, H., *A Grammar of Late Modern English*. Groningen, 1928.
- Reuter, O., *On Continuative Relative Clauses in English. A Feature of English Syntax and Style Ascribed to Latin Influence*. Soc. Scient. Fenn. Comment. Hum. Litt. IX. 3. Helsinki, 1938.
- Rhine, O. P., *Conjunction Plus Participle Group in English*. Studies in Philology, IV. Univ. of North Carolina, 1910.
- Ross, C. H., *The Absolute Participle in Middle and Modern English*. Publ. of the Mod. Language Ass. of America, 8, 1893.
- Royster, J. F., "I'll not Trust the Printed Word—". Studies in Philology, XIV. Univ. of North Carolina, 1917.
- Schibbsbye, K., *Om de udvidede Verbalformers Begreb og Anvendelse i moderne Engelsk*. København, 1936.
- Scholderer, V., see Palmer.
- Smith, C. A., *Studies in English Syntax*. Boston, 1906.
- Sommer, F., *Vergleichende Syntax der Schulsprachen*. Leipzig-Berlin, 1921.
- Steadman, Jr., J. M., *The Origin of the Historical Present in English*. Studies in Philology, XIV. Univ. of North Carolina, 1917.
- Sweet, H., *A New English Grammar*. I, II. Oxford, 1892, 1898.
- Vendryes, J., *Sur l'emploi de l'auxiliaire "avoir" pour marquer le passé*. Mélanges van Ginneken, pp. 85-93. Paris, 1937.
- Workman, S. K., *Fifteenth Century Translation as an Influence on English Prose*. Princeton Studies in English, 18, 1940.
- Zeitlin, J., *The Accusative with Infinitive and Some Kindred Constructions in English*. Columbia Univ. Studies in English, 2, III, 3. New York, 1908. (Review).

BIBLIOGRAPHICAL APPENDIX

For the sake of completeness I list some papers below which, judging from their titles, may be relevant¹⁾; I have not seen them, nor have reviews of them been accessible to me.

- Ausbüttel, E., *Das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva im Mittelenglischen*. Stud. zur engl. Philologie, XIX. Halle, 1904.
- Behnsch, O., *Das bildliche Geschlecht der englischen Hauptwörter*. Breslau, 1861.
- Bohndorf, R., *Das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva bei Thomas Moore*. Diss. Kiel, 1913.
- Brandenburg, W., *Das poetische Genus personifizierter Substantiva bei James Thompson und Edward Young betrachtet im Zusammenhang der geschichtlichen Entwicklung vom Mittelenglischen bis auf Lord Tennyson*. Diss. Kiel, 1914.
- Bröckelmann, *A Comparative View of English and Latin Syntax*. Blankenburg Progr., 1860.

¹⁾ I have a suspicion, however, that several of them deal with vocabulary only.

- Cramer, H., *Das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva (einschliesslich der Tiernamen) bei William Wordsworth*. Anglia, 43, 1919.
- Ehlerding, F., *German and Latin Elements in the English Language*. Naucen Progr., 1877.
- Franz, W., *Die Nachstellung des Adjektivs lateinisch-romanischer Herkunft*. Zeitschr. f. frz. u. engl. Unterricht, 20, 1921.
- Garlanda, F., *The Indebtedness of the English Language to the Latin*. The Chautauquan, 11, 1890.
- Hart, A., & Lejeune, F. A., *The Latin Key to Better English*. New York, 1942.
- Hoffmann, G., *Die Entwicklung des umschriebenen Perfekts im Altenglischen und Frühmittelenglischen*. Diss. Breslau, 1934.
- Kraemer, C. J., *Some Latinisms in English*. The Classical Weekly, XX, 1927.
- Lawton, W. C., *The Influence of Latin Upon English*. The Chautauquan, 27, 1898.
- Liening, M., *Die Personifikation unpersönlicher Hauptwörter bei den Vorläufern Shakespeares*. Diss. Münster, 1904.
- Ljunggren, C. A., *The Poetical Gender of the Substantives in the Works of Ben Jonson*. Lund, 1892.
- Lyre, H., *Das poetische Geschlecht der Substantiva in den Dichtungen Percy Bysshe Shelleys, insbesondere die Personifikation unpersönlicher Substantiva*. Diss. Kiel, 1917.
- Meech, S. B., *An Early Treatise in English Concerning Latin Grammar*. Essays and Studies in English and Compar. Lit. By Members of the English Department of the Univ. of Michigan. Vol. XIII, 1935.
- Nutting, H. C., *The Latin in English*. The Classical Journal, 16, 1920.
- Pessels, C., *The Present and Past Periphrastic Tenses in Anglo-Saxon*. Johns Hopkins Diss. 1896.
- Place, E. B., *Some Observations on the So-Called Plural of Majesty or Plural of Reverence*. Univ. of Colorado Studies, XXII, 1935.
- Plaut, J., *Das poetische Genus personifizierter Substantiva bei Alfred Lord Tennyson*. Diss. Kiel, 1913.
- Reusse, A., *Das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva bei John Milton und John Dryden. Ein Beitrag zur Geschichte des Geschlechtswandels im Mittel- und Neuenglischen*. Diss. Kiel, 1913.
- Schultz, V., *Das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva (mit Einschluss der Tiernamen) bei Spenser*. Diss. Kiel, 1913.
- Smiley, C. N., *Latin and English*. The Classical Journal, XXIV, 1928.
- Stern, G., *Über das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva bei Shakespeare*. Diss. Leipzig, 1881.
- Tietje, G., *Die poetische Personifikation unpersönlicher Substantiva bei Couper und Coleridge*. Diss. Kiel, 1914.
- Trede, J., *Das persönliche Geschlecht unpersönlicher Substantiva (einschliesslich der Tiernamen) bei Lord Byron*. Diss. Kiel, 1914.
- Ullman, B. L., *Our Latin-English Language*. The Classical Journal, XVIII, 1922.
- Zwick, R., *Über das lateinische Element in der englischen Sprache*. Landeshut Progr., 1897-1898.



ALF SOMMERFELT

SOME NOTES ON THE INFLUENCE OF
LATIN ON THE INSULAR CELTIC LANGUAGES

The great influence exerted by the classical languages, usually in the form of Latin, on the insular Celtic languages, goes back to the first century A.D. when the Romans conquered Britain. Owing to the lack of material the influence of Latin on the Celtic language of Gaul, which must have been great, cannot be determined. It seems obvious, moreover, that the Celts must have borrowed Latin words before they were subdued, words similar to those which very early were taken over by the Teutonic tribes. One might think of terms like O. Ir. *fin*, W. *gwin* "wine", O. Ir. *argat*, *argitt* "silver, money", W. *ariant* (from *argentum*, or possibly a native word with its meaning influenced by Latin), or O. Ir. *or*, W. *aur* "aurum". We have, however, no means of singling out such early loanwords.

The age of the Irish ogham alphabet is unknown and its origin in dispute. Owing to the important identical elements which characterize the ogham as well as the runic tradition Marstrander and Macalister believe the ogham alphabet to have come to Ireland from Gaul; as Heinrich Zimmer has shown there existed an old trade route from South-west France direct to Ireland. Macalister sees in the ogham alphabet a "gesture-alphabet" with the Chalcidic form of the Greek alphabet, once current in Northern Italy, as its background. Pedersen, Thurneysen and Vendryes derive the ogham script from the Latin. At all events the ogham alphabet owes its invention to impulses from the classical world.¹⁾

The vocabulary of the British languages is saturated with Latin words which have been subject to the same development as the native words. The number is estimated at approximately 800. During the Roman occupation of Britain Latin words must have been assimilated in the same way as French words are today borrowed by Modern Breton. The townsfolk adopted Latin speech and from their language Latin terms penetrated into the vernacular of the country people. Latin must have lingered on

¹⁾ Cf. Marstrander, *Om Runene og Runenavnenes Oprindelse*, in the *N. T. S.*, vol. I; R. A. S. Macalister, *The Secret Languages of Ireland and Corpus Inscriptionum Insularum Celticarum*, vol. I.

during the 5th and 6th centuries and it must have been to a large extent the language of the clergy. We do not know when the first British church was organised, but it seems to have been in existence about 300 A.D. as three British bishops are mentioned as present at the Council of Arles in 314.

The Latin words borrowed by the British belong to all the different spheres of life in antiquity. Most of them are nouns, but it is significant that even verbs with general meanings are taken over.

That military and naval terms were borrowed is not surprising, e.g. *castellum, castra, imperator, legionem, lorica, miles, sagitta, spoliū, strata, (navis) longa, uelum, ancora, remus, portus, oceanus*, etc. Numerous terms belonging to the domestic sphere are found, e.g. *candela, caseus, cathedra, caulis, cista, coquina, cultellus, cupa, furnus, mensa, modius, scopā, torta*; terms for clothing: *fibula, manica, pannus, serica*; for parts of body: *barba, brachium, bucca, cubitus, palma*; for daily life: *baculum, capistrum, catena, cena, cingula, denarius, flamma, focus, fontana, flagellum, frenum, habena, hospes, latro, mercatus, opera, pensum, pluma, prandium, purpura, puteus, rete, taberna, tabula, venatio*; arts and crafts: *coctum, durus* (steel), *gemma, plumbum, stagnum*; agriculture, trees and plants: *brassicae, calamus, calcem, castanea, cippus, cultrum, faba, facta (terra), fagus, falcem, fenum, fossa, fructus, furca, fustis, gregem, lignum, linum, molina, oleum, pinus, pirus, saccus, scoparium* (granary), *secale*; animals, birds, fishes: *admissus (equus), asinus, bestia, cattus, columba, draco, leo, mulus, ostrea, piscis, porcellus, serpens, vipera, viverra*; building: *columna, cuneus, fenestra, maceria, murus, parietem, pontem, porta, postis, scala, stabellum, transtrum, uitrum*; intellectual terms: *abecedarium, auctor, capitulum, doctorem, doctus, grammatica, historia, intellectio, lectio, liber, littera, magister, memoria, oratio, orator, papyrus, schola, scribendum, versus*; calendar and time: *antetertiam, calendae, diurnata, hora, matutina, nona, pullicantio, septimana, sera, tempus* and *temporis*, the names of the week-days and the names of the months from January to May and (*mensis*) *Augusti*; administration: *cancellarius, captivus, captivitas, carcerem, ciuitas, ciuitatem, extraneus, fur, maior* (steward), *medicus, pagus, plebem, populus, priuatus* (married), *testis*; christian religion: *abbatem, altare, angelus, apostolus, baptizati, benedictio, caritatem, christianus, clericus, clerus, clocca, confessio, contrarius* (the Devil), *creator, crux, crucem, diabolus, diaconus, ecclesia, eleemosyna, episcopus, evangelium, inferna, initium* (Shrovetide), *laicus, maledictio, martyrem, martyrium, monachus, Natalicia, offerenda, (osculum) pacis, papa, paradisus, Pascha, peccatorem, peccatum, peregrinus, presbyterum, propheta, psalma, psalterium, quadragesima, sacramenta, sacrificium, sanctus, scriptura, spiritus, templum, Trinitas, Trinitatem*, and several others. To this must be added some 30 Roman personal names and 11 Biblical names.

It is particularly significant that also a fair number of verbs were borrowed, e.g. *adornare, occludere* (of the sunset), (*equos*) *sternere, discere*,

legere, scribere, baptizare, excommunicare, maledicere, paenitere, praedicare, and also verbs of such a general meaning as: *ascendere, descendere, extendere*, and adjectives as for example: *firmus, siccus, securus, paratus*.¹⁾

Latin was well known in Ireland from an early period, missionaries having brought christianity to the island in the 5th century A.D. There is a considerable Latin literature in Ireland, not only hagiographical, and a number of Latin authors were translated, or rather adapted. Adaptations of the Aeneid, of the Thebaid of Statius, of the Odyssey, of Lucan's Pharsalia and Dares Phrygius' *Historia de Excidio Troiae*, for example, are known. There are indications that some Irish monks had acquired a certain knowledge of Greek. The Codex Laudunensis 444, dating from the 9th century, contains much Greek material. "The manuscript is an important witness", says James Kenney²⁾, "to the character of the knowledge of Greek possessed by Irish teachers on the Continent in the ninth century. It seems to have been a collection of all the information available to the writers which would be useful for Greek studies. If we remember that Greek was a sealed subject to almost all scholars of western Europe at the time, we can have considerable respect for the amount of rough working knowledge here made available. But judged by strict standards the Greek of the manuscript is poor. Inaccuracies in orthography, grammar and interpretation abound throughout. The teacher-scribe Martinus, a contemporary and admirer—doubtless friend—of Johannes Erigena, makes some attempts to follow that erudite in Greek poetical composition, but is even less successful".

How and when classical studies were introduced into Ireland is a matter of controversy. Some Celtic scholars, notably d'Arbois de Jubainville, Heinrich Zimmer and Kuno Meyer, think that Gaulish scholars, fleeing before the barbarian invaders of their country, brought classical learning to Ireland in the fifth century A.D. Kuno Meyer sees in a passage in the *Confessio* of St. Patrick, where the saint rebukes the rhetoricians (*et uos Domini ignari rhetorici* . .) a piece of evidence proving the presence in Ireland of pagan Gaulish rhetoricians who looked with disdain upon the unlettered saint.³⁾ He thinks that the Latin written in Ireland in the 7th century must have had Gaulish models; it is characterized by the same rhythmical prose as that which was used by the Gaulish rhetors of the fifth century. The same style is found in Irish poems from the end of the sixth century onwards, and the technical term for this kind of com-

¹⁾ For more details cf. J. Loth, *Les Mots Latins dans les Langues Brittoniques*, H. Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen I, II*, Kenneth Jackson, *Language and History in Early Britain*.

²⁾ *The Sources for the Early History of Ireland*, vol. I.

³⁾ *Learning in Ireland in the Fifth Century and the Transmission of Letters*.

position was *retoric*. This kind of poetry or rhythmical prose was gradually superseded by the syllabizing rhymed poetry which follows the metrical system of the Latin Church hymns. Other scholars, especially Eoin MacNeill, derives the Irish development of monasticism and Latin learning from influences originating from South Wales, especially from St. Cadoc and St. David, and from their monasteries of Llancarvan and Menevia.¹⁾

However this may be, the question demands a thorough investigation, the Latin terms which have become general in Irish, as different from the purely learned loans, have come from the Latin of Britain which had undergone certain changes due to the changes in the British phonemic system. A considerable number of the Latin words found in British were taken over; the most numerous are to be found in the sphere of religion and the arts, but all the main categories mentioned in the case of British are represented except the verbs. It is significant, however, that Irish has taken over not only such terms as *furnus*, *fustis*, *serra*, *secale*, *frenum*, but also adjectives of such a general meaning as *siccus* and *acerbus* (both from British Latin)²⁾.

Latin influence on the insular Celtic languages is not limited to the vocabulary. How far the phonemic systems were affected is not easily ascertained. Before the great reduction of the unstressed syllables the phonemic systems of Latin and Celtic cannot have been so very different, although insular Celtic had developed an opposition in consonant quantity which before the vowel reduction was purely phonetic. The changes which led to the dependence of vowel quantity on stress must be seen in connexion with the same phenomenon in Latin.³⁾ In Irish, however, the quantity of the stressed vowel is not dependent upon the nature of the syllable, and with the loss of certain weak consonants before other consonants Irish again got some long vowels in unstressed syllables, later shortened again in Northern Irish and Scotch Gaelic. The introduction of the great number of Latin loan-words must have resulted in the presence of new consonant clusters. A case of direct influence on the Irish system is the adoption of the phoneme *p*. As is well known Celtic lost *p* at an early moment, but British got it back through the change *k^w* > *p*. In the earliest Latin loan-words taken over by Irish *q* (= *k^w*) was substituted for *p*—later this *q* lost its labial element—, e. g. O. Ir. *casc* < *pascha*, *clúm* < *pluma*, *cland* < *planta* ("plant, children"), *corcur* <

¹⁾ *Beginnings of Latin Culture in Ireland in Studies*, vol. XX, pp. 38–48.

²⁾ For the details, in addition to the authors quoted above, cf. J. Vendryes, *De Hibernicis Vocabulis quae a Latina Lingua Originem Duxerunt* and R. Thurneysen, *A Grammar of Old Irish*.

³⁾ Cf. M. G. Nicolau, *L'Origine du "Cursus" Rythmique et les Débuts de l'Accent d'Intensité en Latin*.

purpura. With the better knowledge of Latin the Irish learnt how to pronounce the new phoneme; the change may have been helped by the development of $b+h > p^1$.

In the morphological system there is a clear case of influence represented by the appearance of the definite article which also in Celtic goes back to a demonstrative pronoun. The existence of a definite article opposing the definite to the indefinite, seems to be limited to the regions which have been under the influence of the Mediterranean or the Semitic-Hamitic worlds. A British trait which may be due to Latin models is the juxtaposition of prepositions into compounds, e. g. O. W. *diam*, W. *y am* "from off", O. W. *diar*, W. *y ar*, *odyar* "from", *y wrth* "from", etc., cf. late Latin *deex*, *deab*, *dead*, *deante*, *deabante*, *adprope*, etc. Irish has only compound prepositions consisting of an old preposition + a noun.

When the Celtic languages have no procedure similar to the Teutonic use of "to have" with a past participle (e.g. O. H. G. *du habest irslagan*, O. Norse *ek hefi kallat*), modelled on vulgar Latin²), the reason must be that there is in Celtic no verb corresponding to the Teutonic verb "to have" or to Latin *habere*; the idea is expressed by "there is with me". The Latin procedure could therefore not be imitated. Modern Breton *me am euz skrivet eul lizer* "I have written a letter" is modelled on French.

A certain number of nominal suffixes have become common through the adoption of Latin loan-words. To Irish they have passed from British Latin. Examples are: W. *-wys* < *-ensis*, M. W. *-dawd*, Mod. W. *-dod*, Ir. *-dóit* (*-dóid*) < *-tāt-*, W. *-dr*, *-dur*, Ir. *-dóir* < *-tor*, *-tōrem*, Bret. *-dur* < *-tūra*, M. W. *-awd*, Mod. W. *-od*, Ir. *-óit* (*-óid*) < *-ātum*, *-ātiō*, M. W. *-awr*, Mod. W. *-or*, Ir. *-(a)ire*, *-óir* < *-ārius*, W. *-ell* < *-ellus*, *-ella*.

It seems evident that the elaboration of a literary prose, with a complicated system of subordinate clauses, as different from the prose of the old laws and the simple prose tales, has taken place in Western and Northern Europe through a general influence from the classical world. We do not know how far the development had gone in the Indo-European Languages of these regions before the classical influence made itself felt. No system of subordinate clauses can be reconstructed for common Indo-European. But the influence of Latin on insular Celtic seems to have been only of an indirect nature. The structure of the Old Irish sentence, and also of the Old Welsh which seems to have been of a type closely resembling the Old Irish, differed considerably from the Latin. The verb is always placed at the beginning of the sentence and proclitic elements and infixed pronouns play an important part. The disappearance of unstressed syllables and the weakening of the series of short consonants, which led to the

¹) Thurneysen, *op. cit.*, § 189.

²) Cf. Meillet, *Caractères Généraux des Langues Germaniques*, 3rd ed., p. 129.

initial mutations, made this system still more complicated. The problem of a possible more direct influence of the Latin sentence on the subordinate clauses of insular Celtic needs a detailed investigation.

The Celtic languages have thus been subject to the same influences as the Teutonic. But to a lesser degree. And they have assimilated and transformed the borrowed elements. Similarly the monastic character of the old Celtic church can only be understood as an adaptation to the conditions of Celtic clan society. The saint takes over the role of the druid and gets his magic powers.¹⁾ The Celtic languages and Celtic civilization, especially in its Irish form, remained strangely different from the languages and the civilization of Western Europe.

¹⁾ Cf. S. Czarnowski, *Le Culte des Héros et Ses Conditions Sociales. Saint Patrick*, and J. Vendryes, *Druidisme et Christianisme dans l'Irlande du Moyen Âge*, in the *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1946.

ADOLF STENDER-PETERSEN und KNUD JORDAL

DAS GRIECHISCH-BYZANTINISCHE ERBE IM RUSSISCHEN

I.

EINLEITENDE BEMERKUNGEN ZUR FRAGE

§ 1. Der prinzipielle Gegensatz zwischen der kulturellen Orientierung der westeuropäischen (und eines Teiles der slavischen) Sprachen einerseits und der kulturellen Orientierung des Russischen (und einiger andren slavischen Sprachen) andererseits ist allein schon durch den Gegensatz zwischen den Schriftzeichensystemen der beiden Gruppen deutlich symbolisiert. Während nämlich die erste Gruppe ihr Schriftzeichensystem wesentlich auf dem lateinischen Alphabet basiert, geht das Schriftzeichensystem des Russischen historisch auf das griechische Alphabet zurück.

Das moderne russische Alphabet ist das Produkt einer langen geschichtlichen Entwicklung. Andererseits ist aber das System der Schriftzeichen, das im Gebrauch ist, tatsächlich erst im Jahre 1917 fixiert worden, indem eine Reihe von Zeichen, die keinen selbständigen Eigenwert hatten (wie z. B. das *ѣ*, *izica* genannt, das auf das griech. *υ* zurückgeht und nur in einigen Wörtern griechischer Herkunft obligatorisch war, oder das *ѣ*, das auf das griech. *ι* zurückgeht und ganz mechanisch auf die Stellung vor anderen Vokalen begrenzt war, oder das *Ѣ*, *fila* genannt, das auf das griech. *Ϝ* zurückgeht und nur in ganz bestimmten Wörtern griechischer Herkunft vorkam, oder das *Ѣ*, das trotz der Ansicht E. Georgievs in seinem Werke *Slav'anskaja pis'mennost' do Kirilla i Mefodija*, Sofia 1952, S. 18, wohl einen nicht-griechischen Ursprung hat, vgl. W. J. Entwistle u. W. A. Morrison, *Russian and the Slavonic Languages*, London 1949, S. 64), nach langen vorhergehenden wissenschaftlichen Diskussionen amtlich abgeschafft wurden.

Gegenstand dieser Reform war aber das von Peter dem Grossen geschaffene Schriftzeichensystem, das selbst wiederum aus einer Reform des bis dahin gebräuchlichen Alphabets hervorgegangen war. Das petrinsche System wird gern das *zivile* (*graždanskaja azbuka*, *graždanka*) genannt, zum Unterschied von dem traditionellen *kirchlichen* Alphabet, auf dem es fusste. Die Verweltlichung des letzteren durch Peter den Grossen bestand wesentlich in der Einführung eines lateinischen *Ductus* für die alten Buchstaben mit der Wirkung, dass eine Reihe von Schriftzeichen

(z. B. *B, E, H, P, C, X*) dasselbe Aussehn bekamen wie gewisse lateinische Schriftzeichen, aber eine andre phonetische Bedeutung hatten. Es wurden auch einige neue Zeichen eingeführt, die bisher nicht gebräuchlich gewesen waren, um Laute zu bezeichnen, die einer Bezeichnung ermangelt hatten (wie z. B. das *З*). Sonst war das petrinische Alphabet — wie Entwistle-Morrison, *a. a. O.*, S. 66 ganz richtig bemerken — ausserordentlich konservativ.

Das System, das Zar Peter so modernisierte, war das sogenannte *kyrillische* Alphabet, das seinen Namen nach dem Erfinder des ältesten slavischen Alphabets namens Kyrillos erhalten hatte. Auf russischem Boden hatte dieses Alphabet drei Entwicklungsetappen durchlaufen, — die Etappe der Unzialschrift (*ustav*), die Etappe der Semiunzialschrift (*poluustav*) und die Etappe der kursiven Schnellschrift (*skoropis'*). Sie repräsentierten eine durch das akzelerierte Tempo des Kulturlebens und der Schreibkunst hervorgerufene Vereinfachung des graphischen Charakters der Schriftzeichen im Wortbilde. Der allgemein herrschenden Anschauung nach ist dieser Name aber sehr missverständlich, indem man annimmt, dass das sogenannte *kyrillische* Alphabet gar nicht die Erfindung des berühmten byzantinischen Slavenapostels Kyrillos aus Saloniki, sondern eine in der Zeit des bulgarischen Zaren Simeon durchgeführte Innovation eines noch älteren Schriftzeichensystems ist, das tatsächlich von Kyrillos erfunden worden ist, aber die Bezeichnung *glagolitisch* (*glagolica*) trägt. Dieses glagolitische System aber geht nach den Untersuchungen Taylors, Bel'ajevs, Jagić und Leskiens in seinem zentralen Buchstabenbestand auf das griechische Alphabet zurück, während die Herkunft einzelner Zeichen, die im Griechischen nicht vorliegen, noch Gegenstand wissenschaftlicher Diskussionen ist (vgl. die Übersicht bei P. Diels, *Altkirchenslavische Grammatik*, Heidelberg 1932, Bd. I, S. 19–49, und bei A. M. Seliščev, *Staroslav'anskij jazyk*, Bd. I, Moskau 1951, S. 39 ff.). Das kyrillische Alphabet dagegen, das nach dem Vorschlag von Nikolaj Trubeckoj, *The Common Slavic Element in Russian Culture*, New York 1950, S. 9, besser *simeonisch* genannt werden sollte, ist zweifellos auf der Basis der griechischen Majuskelschrift entstanden. Doch muss es gesagt werden, dass das Problem der Chronologie der beiden slavischen Alphabete immer noch kaum als endgültig gelöst betrachtet werden kann.

Übrigens lassen sich gewisse Buchstaben des modernen russischen Alphabets (z. B. *A, B, Г, Д, H, K, Л, M, O, П, C, T* u. s. w.) trotz ihres latinisierten *Ductus* noch heutigen Tages unschwer als Reflexe der entsprechenden griechisch-byzantinischen Buchstaben wiedererkennen.

§ 2. Allein die Tatsache, dass das moderne russische Schriftzeichensystem auf eine bulgarische Adaptation des griechisch-byzantinischen

Schriftzeichensystems zurückgeht, illustriert zur Genüge, wie kompliziert die Frage des griechisch-byzantinischen Erbes im modernen Russisch ist. Das slavische Alphabet, das Kyrillos (und sein Bruder Methodios) im 9. Jahrhundert in Saloniki erfanden, war nämlich nicht für die russische Sprache bestimmt, sondern für eine Sprache, die an sich freilich süd-slavisch, genauer bestimmt makedonisch war, die aber dank der Missionstätigkeit der beiden Apostelbrüder und ihrer Schüler in Mähren und Pannonien rasch nicht-makedonische Elemente aufnahm. Dank den Schülern der beiden konstituierte sich diese Sprache späterhin in Bulgarien als eine Schriftsprache, die man *altkirchenslavisch* nennt.

Mit diesem Namen ist die Funktion der Sprache gekennzeichnet, indem sie zur Wiedergabe der für die christliche Kirche nötigen religiösen und liturgischen Bücher dienen sollte. Die Orientierung dieser Sprache war also von Anbeginn an grundsätzlich eine nicht-weltliche. Sie war ein Mittel zur Propaganda des byzantinischen Christentums und wurde in allen slavischen Ländern, die sich zum byzantinischen Christentum bekannten, ohne grössere Schwierigkeiten als Missionssprache benutzt. Die russische Sprache trägt bis auf den heutigen Tag deutliche Spuren der Mission dieser Sprache, und wenn man von einem griechisch-byzantinischen Erbe im modernen Russisch sprechen will, muss man sich im vornherein darüber im Klaren sein, dass dieses Erbe vor allen Dingen durch die altkirchenslavische Sprache ins Russische hineingebracht worden ist (vgl. Trubeckoj, *a. a. O.*, S. 9).

Dabei muss man im Auge behalten, dass diese Sprache auf russischem Boden nicht ohne starke Modifizierung seitens der einheimischen Sprache verblieb. Sehr schnell unterlag nämlich das Altkirchenslavische überall, wo es angewandt wurde, bedeutenden lokal-regionalen Einflüssen, und ganz wie man von einer makedonischen, einer kroatischen, einer serbischen, einer bulgarischen und einer tschechisch-mährischen Redaktion oder Variante der altkirchenslavischen Sprache reden kann, genau so gab es auch eine russisch-kirchenslavische Form der Literatursprache. Das Wort *Literatursprache* ist hier bewusst gewählt. Die altkirchenslavische und die aus ihr hervorgegangene russisch-kirchenslavische Sprache war nämlich eine ausgesprochene Schriftsprache, insofern sie nicht einfach einen slavischen Dialekt widerspiegelte, weder den altmakedonischen noch den albulgarischen noch den altrussischen gesprochenen und lebendigen Dialekt, sondern *künstlich* konstruiert war, um in erster Linie dem Zweck der Übersetzung griechischer kirchlicher und liturgischer Texte so getreu und effektiv wie immer möglich zu dienen.

Schon die ersten Übersetzer dieser Texte sahen sich dazu genötigt, neue Ausdrucksmittel für griechische kirchliche und liturgische Begriffe und Dinge einzuführen und den fürs Slavische noch ungewöhnlichen,

komplizierten Satzbau der Originale mit slavischen Mitteln so gut es ging wiederzugeben. Das Problem des griechisch-byzantinischen Einflusses auf die für die Entstehung der modernen russischen Schriftsprache so überaus wichtige kirchenslavische Sprache lässt sich somit in zwei Probleme aufteilen: A. das lexikalische und B. das syntaktische Problem. Während schon jetzt gesagt werden kann, dass die Syntax der kirchenslavischen Sprache fundamental auf der *natürlichen* Syntax der jeweiligen slavischen Sprache erbaut war, dabei aber zahlreiche Züge der griechischen, vor allem der neutestamentlichen griechischen Sprache übernahm, bewegte sich die lexikalische Neuschöpfung auf drei verschiedenen Linien: A. der Linie der direkten Übernahme griechischer Wörter, der Linie der Wortentlehnungen, B. der Linie der Wortübersetzungen, und C. der Linie der Wortbildung und Derivation nach griechischem Muster.

§ 3. Bei der Beurteilung des griechisch-byzantinischen Erbes in der modernen russischen Literatursprache muss man also immer mit ihrem doppelten Ursprung rechnen, der Doppelheit des kirchenslavischen und des national-russischen Komponenten derselben. Es wird später davon die Rede sein, welcher von diesen Komponenten der prädominierende war. Hier soll nur gesagt werden, dass der Umfang und der Grad der gegenseitigen Durchdringung der beiden Sprachschichten immer noch den Gegenstand wissenschaftlicher Diskussionen bildet. Hat man mit altrussischen Texten zu tun, ist es bei weitem nicht leicht, in jedem einzelnen Fall zu entscheiden, ob der gegebene altrussische Text kirchenslavisch mit gewissen Konzessionen zugunsten des Russischen ist, oder vielmehr russisch mit Konzessionen zugunsten des Altkirchenslavischen. Beurteilt man die Texte mit Hinblick auf die *Reinheit* der altkirchenslavischen, also stark griechisch-byzantinisch beeinflussten Norm, wird es kaum rätlich sein, die Abweichungen von der Norm immer gleich als unfreiwillige Entgleisungen eines ungeübten russischen Schreibers aufzufassen, aber ebenso leichtsinnig wäre es, andre Texte mit Hinblick auf die Reinheit der nationalen russischen Sprachschicht zu beurteilen und Abweichungen von der vorauszusetzenden russischen Sprachnorm als unfreiwillige Entgleisungen auf das Konto der traditionellen kirchenslavischen Sprachvorstellungen zu setzen. Das Nebeneinander altkirchenslavischer und altrussischer Sprachformen in einem und demselben Text legt auch den bisher von niemand geprüften Gedanken nahe, dass wir in solchen Fällen nicht so sehr wirkliche *phonetische* Varianten als vielmehr *Graphemvarianten* vor uns haben, die vom Leser entweder kirchenslavisch oder russisch interpretiert wurden, je nach Stimmung und Bedarf.

Eine Tatsache ist es jedenfalls, dass die beiden Sprachschichten einst miteinander koexistierten, und zwar sowohl in syntaktischer als auch in lexikalischer Beziehung. Die eine war in syntaktischer Beziehung eine aus-

gesprochen hypotaktische Sprache, die andre dagegen eine ausgesprochen parataktische Sprache (vgl. W. K. Matthews, *The Structure and Development of Russian*, Cambridge 1953, S. 124 ff.). Und in lexikalischer Hinsicht war die eine von den beiden Sprachschichten ein Instrument der Abstraktion, der philosophischen und religiös-kirchlichen Terminologie, der christlichen Ideologie und Mythologie, die andre dagegen war ein Werkzeug der Konkretion, der sachlichen, materiellen Terminologie, der sozialen und rechtlichen Begriffswelt (vgl. Ad. Stender-Petersen, *Den russiske litteraturs historie*, Bd. I, Kopenhagen 1952, S. 14–17). Was nun die erstgenannte Sprachschicht anbetrifft, so kann man mit A. S. Orlov (*Russkij jazyk v literaturnom otnošenii*, in der Zeitschrift *Rodnoj jazyk v škole*, Bd. IX, Moskau 1926, S. 30, hier zitiert nach L. A. Bulaxovskij, *Istoričeskij kommentarij k literaturnomu russkomu jazyku*, 2. Aufl., Kijev 1939, S. 7, 8) auf drei charakteristische Züge hinweisen: (1) den hochpoetischen Orientalismus ihrer Quellen, (2) den hellenistisch-byzantinischen Einfluss, und (3) den deklamatorischen und rhetorischen Charakter der Sprache, dieses Erbe des Orientalismus und der Antike. Die Verarbeitung dieser verschiedenen Elemente, die natürlich die Wahl der lexikalischen und syntaktischen Mittel bedingten, resultierte in einem Sprachstil, den wir den kirchenslavischen Stil nennen können. Der national-russische Stil dagegen war in seiner Form pragmatisch, operierte mit rechtlichen, militärischen, ökonomischen, administrativen Sprachelementen und eignete sich vorzugsweise für die Behandlung praktischer und geschichtlicher Gegenstände. Während der kirchenslavische Stil kraft seiner artifiziellen, gelehrten Provenienz stark normativ war, zeichnete sich der national-russische Stil durch seinen labilen, schwach fixierten Charakter aus, der nicht nur lokale, dialektale, regionale Eigentümlichkeiten zuließ, sondern auch spontanen Neubildungen gegenüber keinen Widerstand leistete.

Das Verhältnis zwischen den beiden Sprachschichten, ein Gegenstand intensivster Erforschung in neuester Zeit, war anscheinend ungeregelt. Eine Skala von Mischungsgraden stand dem Schriftgelehrten zur Verfügung und bot ihm einen Überfluss an stilistischen Ausdrucksmöglichkeiten. Die Wahl zwischen diesen Ausdrucksmöglichkeiten verlief aber keineswegs ganz zufällig, sondern hing im höchsten Grade von dem Gegenstand der literarischen Behandlung ab. Das Eigenleben des russischen Staates bestand nicht nur aus kirchlich-religiösen, letzten Endes also byzantinischen, auch nicht nur aus säkularen, aktuellen, gegenwärtigen, nationalen Elementen, sondern trug auch das Gepräge einer nicht immer gleichartigen, lebendigen Synthese zwischen ihnen, und daher musste das Problem einer Harmonisierung und Regelung der sprachlichen Gegensätze früher oder später eine adäquate und zweckmässige Lösung erheischen.

§ 4. Eine solche Lösung, die zur Etablierung einer geschmeidigen russischen Schriftsprache führte, wurde erst in moderner Zeit gefunden, und der Kampf und die Arbeit, die geleistet wurden, um eine Schriftsprache zu schaffen, kann als ein Ringen zwischen Fremdem und Einheimischem, zwischen Byzantinismus und Nationalismus aufgefasst werden. Es gab Perioden, wo das Byzantinische vorherrschte, andre, wo das Nationale siegte. Es ist nicht zu kühn zu behaupten, dass die eigentlich altrussische Zeit (11.–13. Jahrhundert) dadurch gekennzeichnet war, dass die beiden Sprachschichten mit ihren Stilarten friedlich nebeneinander bestanden, so dass Religiöses, Liturgisches und Kirchliches (vor allem Homiletisches und Rhetorisches) vom byzantinisch-kirchenslavischen Stil beherrscht waren, während Weltliches (vor allem Historisches und Juristisches) das Gebiet des national-russischen Sprachstils war. Seit dem 14. Jahrhundert aber und während der ganzen altmoskovitischen Periode (bis ins 17. Jahrhundert hinein) kann eine zunehmende Dominanz des byzantinisch-kirchenslavischen Sprachstils vermerkt werden.

Fast unmittelbar nach dem berühmten Siege (1380) des Grossfürsten von Moskau über die Tataren auf dem Schlachtfeld von Kulikovo begann Moskau die schon seit langem vernachlässigten kulturellen Bande mit dem byzantinischen und südslavischen Kulturkreis wiederanzuknüpfen. Russische Mönche und geistliche Schriftsteller begannen wieder nach dem Süden zu reisen und wurden in den Zentren byzantinischer Kultur, vor allem im Studion-Kloster in Konstantinopel und im Athos-Kloster, auf *dem heiligen Berge* in Chalkidike, mit offenen Armen empfangen. Sie fanden hier eine für sie ganz neuartige sprachliche Stilauffassung vor, die auf der Prädominanz des byzantinisch gefärbten geistlichen Slavisch basiert war und eine stets stärkere Intoleranz gegenüber lokal-nationalen Sprachelementen repräsentierte. Eine Vergeistlichung hatte hier stattgefunden, die sogar auf weltliche Themen hinübergriff. Selbst die Schrift hatte sich verändert. Die Handschriften wurden reicher illuminiert und verziert denn je. Die Kapitelüberschriften und Titel waren in sinnvollen und rätselhaft-spannungsvollen Ligaturen ausgeführt. Die alte Tierornamentik war einer geometrischen oder vegetativen Ornamentik gewichen. Die Orthographie hatte einen gräzisierenden Charakter angenommen, und die Sprachbehandlung war durch eine stark antikisierende Tendenz gekennzeichnet, die — auf russischem Boden — in einer förmlichen Flucht vor allen freiwilligen und unfreiwilligen Russismen zum Ausdruck kam. Der byzantinische Rhetorismus, der früher nur innerhalb des deklamatorischen Genres der Homiletik heimisch war, breitete sich jetzt über alle Gebiete, vor allem über das der Heiligenlebensliteratur. Man nennt diesen erneuerten Einfluss des Byzantinismus sprach-

licher und stilistischer Art nach dem Medium, das er auf dem Wege nach Russland passierte, *den zweiten südslavischen Einfluss* (vgl. A. S. Sobolevskij, *Južnoslav'anskoje vlijanije na russkiju pis'mennost' v XIV-XV. vekax*, St.-Petersburg 1894).

Dieser neue Strom hatte seine Quellen in der byzantinischen Literatur der Palaiologos-Zeit (14.-15. Jahrhundert), als sowohl byzantinische Literatur wie auch byzantinische Kunst ihre letzte Renaissance erlebten (vgl. *The Cambridge Medieval History*, Bd. IV: *The Eastern Roman Empire* (717-1453), Cambridge 1923, S. 765, — A. A. Vasil'jev, *Histoire de l'empire byzantin*, Bd. II, Paris 1932, S. 362, — G. Ostrogorskij, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München 1940, S. 368 ff.). Bewusst wurde die Verbindung mit der blumenreichen Stilrichtung des alten byzantinischen Hagiographen Symeon Metaphrastes (10. Jahrhundert) wiederaufgenommen (K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2. Aufl., München 1897, S. 178, 200 ff.). Diese Neuorientierung der Schriftsprache fiel in Byzanz zeitlich mit dem heftig aufflammenden Streit zwischen dem neuen kontemplativen Hesychasmus und dem überlieferten Rationalismus der kirchlichen Kreise zusammen (vgl. M. Murko, *Geschichte der älteren südslavischen Literaturen*, Leipzig 1908, S. 116 ff.). Auf dem Athos-Berge fand der Hesychasmus während der vorrückenden Türkengefahr eine Zufluchtstätte, wo er sofort auf die südslavischen und russischen Mönche hinübergriff, und als die Serben im Jahre 1389 auf dem Kosovo-Felde ihre schicksalsschwere Niederlage erlitten hatten, war es nur zu natürlich, dass hervorragende Vertreter der neubyzantinischen oder *metaphrastischen* Stilrichtung nach Russland auswanderten. Mit ihnen kam auch die Sprache dieser Stilrichtung mit allen ihren Feinheiten, neuen Wortentlehnungen und Wortbildungen, mit ihrem komplizierten Periodenbau, ihrer bewussten Nachahmung byzantinischer Modelle und ihrer hyperarchaischen Tendenz nach Russland. Hier aber erlangte sie im 15. und 16. Jahrhundert eine immer offiziellere Geltung, bis sie dann schliesslich in einer einzigdastehenden stilistischen Wortverflechtung (*slovopletenije*) erstarrte. Diese Sprache feierte wahre Triumphe in der Zeit Zar Ivan des Grausamen. Die ganze altrussische Literatur wurde in diese Sprache umgeschrieben (vgl. Ad. Stender-Petersen, *Anthology of Old Russian Literature*, New York 1954, *Introduction*, S. XIII).

§ 5. Das russische Sprachgebiet hatte sich schon früh in einen westlichen und einen östlichen Teil getrennt. Während die östlichen Gebiete langsam von dem Moskovitischen Reich angezogen und zentralisiert wurden, liess sich der westliche Teil von dem polnisch-litauischen Doppelstaat aufsaugen.

Das westrussische Gebiet, das das spätere Weissrussland und die Ukraine umfasste, hatte anfänglich auf der sprachlichen Grundlage

weiterzuleben versucht, die vor der Türkeninvasion des 13. Jahrhunderts im altrussischen Staat um Kijev entstanden war. Die griechisch-orthodoxe Kirche mit ihren byzantinischen und anti-europäischen Traditionen und ihren nie ganz abgebrochenen Verbindungen mit der Balkankultur und dem Athos hatte es vermocht, das westrussische Sprachbewusstsein dem aggressiven polnischen Einfluss gegenüber zu stärken und zu stützen. Es dauerte auch nicht lange, bevor man begann, die Literatursprache, deren man sich bediente, und die anfänglich grundsätzlich kirchenslavisch war, zu kodifizieren.

Die erste (anonyme) *Slavische Grammatik* (*Kgramatyka sloven'ska jazyka*) erschien im Jahre 1586 in Wilno und hatte eine lange Vorgeschichte. Zugrunde lagen ihr moldavanische Abschriften einer zunächst aus Bulgarien stammenden grammatischen Abhandlung, die unter dem Titel *Von den acht Redeteilen* (*O vosmi čast'ax reči*) in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts nach griechisch-byzantinischen Vorbildern (deren es viele gab) in Serbien verfasst worden war. Man hatte früher geglaubt, dass diese Abhandlung eine von dem bulgarischen Exarchen Ioannes verfertigte Übersetzung eines Werkes des Ioannes Damaskenos (Περὶ τῶν ὀκτῶ μερῶν τοῦ λόγου) repräsentierte, bis es Jagić im Jahre 1895 gelang, die wirkliche Geschichte derselben klarzulegen (*Rassuždenija južnoslav'anskoj i ruskoj stariny o cerkovno-slav'anskom jazyke*, erschienen im 1. Bande der *Issledovanija po ruskomu jazyku*, St.-Petersburg 1895, S. 325–28). Die Erforschung der russischen Literatursprache stand somit ganz im Zeichen der südslavischen grammatischen Tradition, die sich ihrerseits auf die griechisch-byzantinische stützte.

Im Jahre 1591 wurde im galizischen L'viv (Lemberg, L'vov) von einem Verfasser, der sich hinter dem Pseudonym Adelphotes verbarg, eine *Grammatica der wohlklingenden helleno-slavischen Sprache* (*Grammatika dobroglagolivago ellino-slovenskogo jazyka*) herausgegeben, aber auch dieses Werk war so sehr von der griechischen Sprache abhängig, die ihr als Muster diente, dass sie in griechisch-slavischen Parallelen und Analogien stecken blieb. Sie gewann indessen durch ihre griechische grammatische Terminologie eine normierende Bedeutung für die spätere russische Terminologie (vgl. S. K. Bulič, *Očerki istorii jazykoznanija v Rossii*, St.-Petersburg 1904, S. 170 f.). Die *Grammatik* des Lavrentij Zizanij von 1596, deren Titel (*Grammatika slovenska soversennago iskustva osmi častij slova*) den byzantinischen Charakter des Werkes verrät, war wenig zufriedenstellend. Erst im Jahre 1619 erschien das berühmte *Regelmässige Syntagma der slavischen Grammatik* (*Grammatiki slavenskija pravil'noje syntagma*), das vom gelehrten Meletij Smotrickij verfasst worden war. Es wurde bald die Grundlage allen Sprachunterrichts in den ukrainischen und moskovitischen Schulen bis tief ins 18. Jahrhundert. Auch diese Grammatik,

die alle die übrigen weit überstrahlte, war durch ihre prinzipielle Abhängigkeit von der Grammatik der griechischen Sprache gekennzeichnet.

Kaum 8 Jahre später erschien in Kijev das erste *Sloveno-russische Lexikon*, das Pamva Berynda zum Verfasser hatte. Es war ausserordentlich bezeichnend für die Sprachverwirrung, die sich unter der polnischen Kulturhegemonie im russischen Grenzland entwickelt hatte. Die Reinheit der kirchenslavischen Sprachnorm war verloren gegangen. Der tägliche Sprachgebrauch war von der polnischen Sprache stark beeinflusst. Ukrainische und moskovitische Dialektformen waren in bunter Verwirrung in die Sprache eingedrungen, und die Aufgabe des Lexikographen war die, eine einigermaßen regelmässige oder geregelte Sprachnorm zu schaffen. Pamva Berynda unterschied grundsätzlich zwischen (*kirchen-*) *slavischen* (oder *slovenischen*) Wörtern einerseits und *russischen* (oder *rossischen*) Wörtern andererseits, bezeichnenderweise umfasste aber die letztere Kategorie nicht nur wirklich russische Wörter (gleichgültig ob sie nun auch im Kirchenslavischen oder nur im Russischen vorkamen), sondern auch polnische und ukrainische Wörter, also Lehnwörter und Dialektwörter. Kurz gesagt, alles, was nicht kirchenslavisch war (und das konnte leicht definiert werden), war für ihn *eo ipso* russisch. Die kirchenslavische oder slovenische Sprache war aber bei weitem nicht mehr mit der *altkirchenslavischen* Sprache, die er eigentlich vor Augen haben sollte, identisch.

Smotrickij hatte in seinem Werk auch die Aufgabe, die Regelmässigkeit der kirchenslavischen Sprache wiederherzustellen, hatte aber verständlicherweise weder die fachlichen Voraussetzungen für eine tadellose historisch-philologische Methode noch die rechte Erkenntnis, dass die späten Quellen, auf die er sich stützte, keineswegs die Kirchensprache in ihrer ursprünglichen Reinheit widerspiegeln. Tatsächlich trug daher sein Werk kraft seiner Autorität nur dazu bei, das reine Altkirchenslavisch noch mehr in Vergessenheit zu bringen. Dagegen gelang es ihm, vermittels einer Vereinheitlichung der Betonung, der Beugung und der Rechtschreibung eine normative Grammatik der in der Ukraine herrschenden *slavo-rossischen* Literatursprache zu schaffen und damit den literarischen Kanon der Sprache für die Zukunft festzulegen.

Als Smotrickijs *Syntagma* im Jahre 1648 mit gewissen unumgänglichen Änderungen in Moskau neuherausgegeben wurde, wurde es auch für das ostrussisch-moskovitische Sprachgebiet massgebend. Es ist dabei keineswegs von geringem Interesse beobachten zu können, dass in der moskovitischen Neuausgabe für eine Anknüpfung an die vorhergehenden ostrussischen grammatischen Bestrebungen gesorgt wurde. Maximos der Grieche (Maksim Grek), ein byzantinischer Gelehrter (1480–1556), der sich während seines Aufenthaltes in Italien offenbar eine westeuropäische

kritisch-philologische Schulung angeeignet hatte, war im Jahre 1515 nach Moskau einberufen worden, um eine textkritische Reinigung der Handschriften, deren sich die Kirche bediente, vorzunehmen. Er verfasste unter anderem eine Schrift *Über den Nutzen der Grammatik*, die als Einleitung zu Smotrickijs Werk abgedruckt wurde, und am Schluss des Buches wurden einige andre von seinen Schriften angebracht. Seine Abhandlungen hatten den Charakter allgemeiner Betrachtungen über das Verhältnis zwischen der griechischen und der (kirchen)slavischen Sprache, über die Schönheiten, Vorzüge und Schwierigkeiten der beiden Sprachen, über gewisse syntaktische Fragen, wie z.B. über die Anwendung von Präpositionen und Konjunktionen, ja sogar über Fragen der Versifikation. In einer Handschrift aus dem 16. Jahrhundert hat man eine anonyme Abhandlung über die Grammatik und ihren Inhalt gefunden, die man Maximos zuschreiben muss, und die u. a. die Kenntnis der oben genannten Schrift *Von den acht Redeteilen* voraussetzt (vgl. Buliĉ, *a.a.O.*, S. 153). Es ist sicher nicht zu kühn anzunehmen, dass es Maximos der Grieche war, der, ausgerüstet mit dem grammatischen Wissen seiner Zeit, schon früh die Moskoviten zur Achtung vor der Grammatik in ihrer byzantinischen Form zu erziehn versuchte.

§ 6. Diese Normierungsversuche konnten es nicht verhindern, dass mit dem Aufkommen des Prosaromans im 17. Jahrhundert eine neue Situation eintrat, die auch auf die sprachlichen Verhältnisse einwirkte. Allein schon die Tatsache, dass die aus Westeuropa, meistens über Polen und die Tschechoslovakei, importierten weltlichen Prosaromane nicht so sehr von geistlichen Personen, als vielmehr von Funktionären des Auswärtigen Amtes, der sogenannten Gesandtschaftskanzlei (*posol'skij prikaz*) in Moskau übersetzt wurden, musste einen literarischen Sprachwechsel hervorrufen. Im Auswärtigen Amt bediente man sich nämlich seit alters einer unmodifizierten, geschäftlichen, nur praktischen Zwecken dienenden, wesentlich reinrussischen Sprache (vgl. B. Unbegaun, *La langue russe au XVII^e siècle*, Paris 1935), und der literarische Sprachwechsel, von dem hier die Rede ist, musste daher im Übergang von der traditionsgebundenen, dem Ursprung nach griechisch-byzantinischen Sprache der Religion und Kirche zu der weltlichen, ungehobelten, nicht normierten, frischen Kanzleisprache bestehn. Vorläufig resultierte dieser Übergang vom sprachlichen Byzantinismus zum sprachlichen Modernismus in einem stillen Chaos.

In seiner vollen Reichweite wurde das Problem einer neuen Regelung der Sprache erst nach 1730 erkannt, und die zwei Namen, die diese neue Erkenntnis repräsentierten, waren die Namen Tredjakovskij und Lomonosov. Beide waren in Westeuropa gewesen, der erstere in Frankreich, der letztere in Deutschland, und grade die modernen französischen und

deutschen Sprachbestrebungen, die sie persönlich beobachten konnten, waren es, die sie zu jener theoretischen Arbeit inspirierten, die dazu beitragen sollte, die russische Schriftsprache von einem veralteten Byzantinismus zu befreien.

Tredjakovskij war der erste, der erkannte, dass die Literatursprache einer rationalen Sanierung bedurfte. Tredjakovskij war nicht so sehr durch die Tatsache beunruhigt, dass die Literatursprache bisher zwischen einer wesentlich kirchenslavischen und einer wesentlich vulgärrussischen Sprache oszilliert hatte, als vielmehr durch die Tatsache, dass man unter dem direkten Einfluss der ukrainischen Sprachentwicklung in eine merkwürdige slavo-rossische Mischungssprache hineingeraten war, die weder kirchenslavisch noch russisch war. Er nahm sich vor, die reine russische Volkssprache zur Trägerin der Literatur zu machen, und übersetzte versuchsweise ein französisches Poem *nicht in die slavische Sprache, sondern fast ganz und gar in die einfachste russische Sprache, nämlich in diejenige, die wir im täglichen Gebrauch anwenden*. Er führte drei Gründe an. *Erstens war die slavische Sprache eine kirchliche Sprache, während das Poem weltlich war. Zweitens war die slavische Sprache dunkel geworden, während das Poem, das von der süßen Liebe handelte, leichtverständlich sein musste. Und drittens klang die slavische Sprache zu hart für seine Ohren*. Mit der russischen Sprache aber, die die slavische oder besser slavo-rossische Sprache ablösen sollte, konnte Tredjakovskij unmöglich die gemeine Bauernsprache meinen. Er kannte seinen Vaugelas, der *usage* und *raison* als Kriterien der Literatursprache aufgestellt hatte, und der den *bon usage* als *la façon de parler de la plus saine partie de la cour* definierte. Unglücklicherweise gab es zwar einen russischen Hof, aber kein Russisch am Hofe. Und wenn Vaugelas als *Muster la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps* empfiehl, konnte auch dieses Muster nicht für einen Russen Geltung haben, da eine solche *façon d'écrire* grade erst noch geschaffen werden musste. Es gelang Tredjakovskij erst später eine Variante der russischen Geschäftssprache zu finden, die ihm als Grundlage einer Schriftsprache dienen zu können schien.

Im Gegensatz zu ihm erkannte Lomonosov, dass ein jeder Versuch, ohne Rücksicht auf das Kirchenslavische zur reinen russischen Volkssprache überzugehen, misslingen musste. Er hatte eine eher intuitive als rationale Einsicht dafür, dass das Verhältnis zwischen dem kirchenslavischen Element und dem vulgärsprachlichen schon in der altrussischen Literatur durchaus nicht rein mechanistisch, sondern von einem dunkel erkannten stilistischen Prinzip geregelt war. Dieses Prinzip suchte er zu definieren. Zu diesem Zweck erfand er seine berühmte Theorie von den drei Stilarten. Sie ging darauf hinaus, das Verhältnis zwischen den kirchenslavischen und vulgärsprachlichen Elementen in bezug auf die Literaturarten oder den Stil, mit dem man zu tun hatte, zu variieren. Es gab

in der kirchenslavischen Sprache eine Schicht von Wörtern, die einem gebildeten Durchschnittsleser völlig unverständlich und fremd waren. Lomonosov schied sie aus der gewünschten Literatursprache ganz aus. Dagegen erkannte er gern solche Wörter oder Wortformen, die entweder mit den entsprechenden russischen Wörtern oder Formen identisch oder jedenfalls für den gebildeten Leser ohne weiteres verständlich waren, als legitime Bestandteile der Literatursprache an. Schliesslich akzeptierte er teils genuin-russische Wörter, die dem Kirchenslavischen fehlten, aber aus der gebildeten Sprache bekannt waren, teils auch solche Wörter, die nur in der Vulgärsprache vorkamen. Diese sprachlichen Elemente durften aber nicht willkürlich gemischt, sondern mussten zweckmässig angewandt werden.

Hier setzte er seine Theorie von den drei Stilarten als Kriterium ein. Er ging von einer apriorischen Dreiteilung der Sprache aus, einer Dreiteilung, die er erst nach einigem Zögern der rhetorischen Theorie der ukrainischen Schule entnahm, und die letzten Endes auf byzantinische und antike Quellen zurückging. Er übernahm die Distinktion zwischen einem *stylus sublimior*, einem *stylus inferior* und einem *stylus mediocris*, die dem *genus grande*, dem *genus tenue* und dem *genus medium* der Römer, beziehungsweise dem *genos megaloprepes*, dem *genos ischnon* und dem *genos meson* der Griechen entsprachen. Ein Schriftsteller, der den *stylus sublimior* realisieren wollte, durfte echt-kirchenslavische Wörter und Formen anwenden, die einem weltlichen Leser ohne weiteres verständlich sein mussten. Es waren das die eigentlichen *slavo-rossischen* Wörter und Formen. Dagegen musste der Schriftsteller, der den *stylus inferior* vorzog, sich mit rein-russischen Wortformen begnügen. Zwischen beiden stand der *stylus mediocris*, der solche Wörter umfasste, die entweder gemeinsames Gut des Kirchenslavischen und Russischen, also *lebendige* kirchenslavische Wörter waren, oder auch rein-russisch waren. Die drei Stilarten wurden dann auf die existierenden literarischen Literaturgattungen verteilt.

§ 7. Lomonosovs Theorie schien dem kirchlichen Element in der Schriftsprache einen sehr bedeutenden Platz einzuräumen, die Normierung seiner Anwendbarkeit aber war in hohem Grade von russischen Gesichtspunkten bestimmt. Die Ordnung, die diese Theorie schuf, war charakteristisch für das Zeitalter des autoritären Rationalismus. Andre Zeiten mussten diese Ordnung wieder stören.

Vor allen Dingen musste man bald erkennen, dass die Lomonosovsche Theorie keine feste Grenze zwischen der eigentlich literarischen Sprache, der Sprache der *schönen* Literatur, und der einfach mitteilenden, kommunikativen, gelehrten, technischen Sprache zog, und dass sie ausserordentlich steif und doktrinär war. Als der litterarische Sentimentalismus, die Romantik und der Neo-Klassizismus Ende des 18. und Anfang des 19.

Jahrhunderts das Lomonosovsche System durchbrachen und die sprachlichen Elemente einer Neuumstellung unterwarfen, entbrannte ein hitziger Streit zwischen den Anhängern der modernen Sprachauffassung, die westeuropäische Sprachprinzipien durchführten, und den Anhängern des klassischen Sprachkanons. Die letzteren fanden ihren Anführer in dem temperamentvollen Admiral Šiškov, der Altkirchenslavisch, Altrussisch, Russisch-Slavisch und Vulgärrussisch als Varianten einer gemeinsamen slavischen Einheitssprache betrachtete. Während das Kirchenslavische in seinen Augen den höchsten Grad der Vollkommenheit repräsentierte, war das Vulgärrussische für ihn nur die Frucht eines beklagenswerten Verfalls. Er bewunderte die kirchliche Sprache wegen *ihrer Reinheit, ihrer Harmonie, ihrer Pracht, ihrer Monumentalität*. Er meinte, *der Geist und das Ohr des Menschen hätten ihre Fähigkeiten restlos erschöpft, um diese Sprache zu schaffen*. Er war davon überzeugt, dass nur eine energische Vertiefung in dieselbe zu einer wirklichen Bereicherung der russischen Schriftsprache führen konnte.

Šiškovs Anschauungen waren in ihrem radikalen Konservatismus natürlich unhaltbar. Aber so, wie sie der Dichter P. A. Katenin neuinterpretierte, waren sie stichhaltig genug. Er opponierte gegen die Praxis der Modernisten, die nur Lomonosovs *stylus mediocris* als Grundlage einer Schriftsprache anerkennen wollten, und machte (1830) darauf aufmerksam, dass die russische Literatur in dem kirchenslavischen Wortschatz einen Reichtum besass, der in gewissen Fällen einfach unentbehrlich war. Mit weitgehender Kühnheit behauptete er, dass es eine reine Fiktion sei, wenn man von der Möglichkeit einer literarischen russischen Einheitssprache redete, die in allen denkbaren Situationen anwendbar wäre. Er betonte mit feinem Verständnis für stilistische Varianten, dass nicht nur eine jede Literaturart, sondern sogar ein jedes literarisches Thema eine eigene Sprache, einen eigenen Stil haben müsste. Solch eine lebendige und geschmeidige Differenzierung der Sprachstile aber war seiner Meinung nach nur dann möglich, wenn der Wortschatz und die Grammatik der Kirchensprache von dem modernen Schriftsteller ausgiebig benutzt würden.

So war die gegenseitige Abwägung des kirchenslavischen und des national-russischen Sprachelements in Abhängigkeit von dem Genre oder dem Thema, die man behandelte, das endliche Resultat der jahrhundertelangen sprachlichen Diskussionen, und was man in der altrussischen Zeit nur dunkel erriet und intuitiv praktizierte, war jetzt bewusst erkannt und theoretisch begründet. Der grosse Dichter Alexander Puškin realisierte diese Erkenntnis in genialster Weise in seiner Dichtung und schuf die Sprache, die bis auf den heutigen Tag Geltung erlangte, — eine Schriftsprache, die auf national-russischer Grundlage den Reichtum des

Kirchenslavischen verwendet und eine einzigartige Nüanzierungsfähigkeit besitzt.

II.

GRIECHISCHE LEHNWÖRTER IM RUSSISCHEN

§ 8. Die Frage des Einflusses der griechisch-byzantinischen Sprache auf *den lexikalischen Bestand* der russischen Literatursprache ist nur eine Teilfrage des umfassenden und wenig erforschten Problems der Entstehung des russischen Wortschatzes. Es ist bezeichnend, dass noch im Jahre 1922 V. M. Istrin in seinem grossen Werk über die altrussische Übersetzung der Chronik des Georgios Hamartolos (*Knigy vremennyya i obraznyja Georgija Mnixa. Xronika Georgija Amartola v drevnem slav'anorusskom perevode*, Petrograd 1920–30, Bd. II, 1922, S. 246) bekennen musste, dass *die Geschichte der russischen Literatursprache in lexikalischer Hinsicht nicht nur gar nicht erforscht sei, sondern nicht einmal in embryonalem Zustand vorliege. Wenn wir irgend etwas von der Geschichte der russischen Literatursprache wüssten, so liege es ausschliesslich auf dem Gebiete der Lautlehre und Morphologie.* Im vorhergehenden Kapitel ist nun die Frage der beiden Medien eines byzantinischen Einflusses auf den Wortschatz und ihres gegenseitigen Verhältnisses kurz besprochen worden. Wie schwierig die Bedingungen sind, unter denen diese beiden Sprachschichten studiert werden müssen, geht vor allem aus der Tatsache hervor, dass das einzige bisher existierende Wörterbuch der altrussischen Sprache, nämlich I. Sreznevskijs *Materialy dl'a slovar'a drevnerusskogo jazyka po pis'mennym pam'atnikam*, Bd. I–III, St.-Petersburg 1893–1912, auch nicht den Versuch macht, zwischen genuin-russischen und kirchenslavischen Elementen zu distinguieren und die Zeit des Auftretens derselben festzustellen. Über die Wege eines griechisch-byzantinischen Einflusses auf den russischen Wortschatz gibt dieses grosse Werk keine soliden Aufschlüsse.

§ 9. Wir können unter diesen Umständen nicht umhin, bevor wir zum lexikalischen Einfluss des Griechischen auf das Russische übergehn, noch kurz auf die in der modernen russischen Sprachforschung zu Worte gekommenen, einander diametral entgegengesetzten Anschauungen über den eigentlichen lexikalischen Kern der russischen Sprache hinzuweisen. Bei der Schilderung der beiden Sprachschichten des Russischen ist oben nichts über die Priorität der einen vor der andern geäussert worden.

Nun geht die eine von den in Frage stehenden Anschauungen davon aus, dass der Kern der russischen Sprache, auch und wesentlich innerhalb des Wortschatzes, kirchenslavisch sei, so dass die Geschichte dieser Literatursprache wesentlich die Geschichte der Selbstemanzipierung des

Russischen vom Kirchenslavischen gewesen sei. Wenn nun das griechisch-byzantinische Element des Wortschatzes, somit vor allem die griechischen Lehnwörter, mit dem Kirchenslavischen in die Literatursprache hineingelangt sind, muss diese Selbstemanzipierung des russischen Elementes wohl auch die Lehnwörter betroffen haben. Die andre Anschauung geht aber ganz im Gegenteil davon aus, dass der Kern des Wortschatzes rein russisch gewesen sei, so dass die Geschichte der russischen Schriftsprache, wenigstens in gewissen Perioden, das Bild einer sekundären Ablagerung kirchenslavischer und damit auch griechisch-byzantinischer Elemente im Russischen darbierte.

Die erstere, ältere Anschauung wurde von A. A. Šaxmatov vertreten, der in seinem Buch über die Entstehung der russischen Literatursprache (*Očerķ sovremennogo literaturnogo russkogo jazyka*, 4. Aufl., Moskau 1941, S. 8 ff.) diese so charakterisiert: *Ihrem Ursprung nach ist die russische Literatursprache kirchenslavisch und auf den russischen Boden verpflanzte worden, wo sie sich im Laufe der Jahrhunderte der lebendigen Volkssprache näherte und allmählich ihr fremdes Gepräge aufgab.* Šaxmatov sah es als die vornehmste Aufgabe der Sprachforschung an, die kirchenslavischen Elemente des Russischen zu bestimmen, indem er es als ausgemacht betrachtete, dass *die moderne russische Literatursprache in ihrem Vokabular, wenigstens halbwegs, wenn nicht gar in noch grösserem Umfange, kirchenslavisch verblieben sei.*

Dieser Ansicht ist in jüngster Zeit S. P. Obnorskij in kühnster Weise entgegengetreten. Seine eingehenden Untersuchungen über die Sprache der ältesten russischen Sprachdenkmäler (*Russkaja Pravda kak pam'atnik russkogo literaturnogo jazyka*, in *Izvestija Akademii Nauk SSSR. Otdelenije obščestvennyx nauk*, Moskau-Leningrad 1934, und sein Buch *Očerki po istorii literaturnogo russkogo jazyka staršego perioda*, Moskau-Leningrad 1946) schienen ihm das Recht dazu zu geben anzunehmen, dass es schon vor und neben den nach Russland eingeführten kirchenslavischen Sprachtexten und den auf russischem Boden entstandenen kirchenslavischen Schriften eine echt-russische Literatursprache gegeben habe, die in ihrer Lautlehre, Morphologie und Syntax sowie in ihrem Wortschatz *von dem bulgarisch-byzantinischen Einfluss vollständig frei verblieben sei.* Er glaubte (im erstgenannten Aufsatz) behaupten zu dürfen, dass die Bulgarisierung oder — was auf dasselbe herauskommt — die Byzantinisierung der russischen Kultur, besonders das Eindringen bulgarischer (= kirchenslavischer) Elemente in die russische Literatursprache, den Charakter einer sekundären historischen Ablagerung in der allgemeinen Geschichte einer russischen Literatursprache gehabt habe.

Einen Standpunkt, der die oben besprochenen entgegengesetzten Schulen zu vereinigen sucht, nahm L. P. Jakubinskij ein in seinem Buch *Istorija drevnerusskogo jazyka*, Moskau 1953, indem er Šaxmatovs These von

dem kirchenslavischen Ursprung der russischen Literatursprache akzeptierte, zugleich aber die Existenz einer rein-russischen Kanzleisprache seit dem Ende des 10. Jahrhunderts annahm. Diese wesentlich städtisch-fürstliche Kanzleisprache habe eine frühere, am grossfürstlichen Hofe eingerichtete kirchenslavische Kanzleisprache verdrängt.

Der Gegensatz zwischen den beiden Schulen kann kaum als gelöst betrachtet werden, obgleich vieles — unsrer Meinung nach — für den Standpunkt Jakubinskijs zu sprechen scheint.

§ 10. Ganz abgesehen von der Möglichkeit der Präexistenz einer russischen Schriftsprache vor der Einführung des Kirchenslavischen, die mit der Christianisierung Russlands Hand in Hand gegangen war, muss die Frage einer vorchristlichen und vorliterarischen Beeinflussung des russischen Wortschatzes durch den griechischen aufgeworfen werden. Es muss hier vor allem darauf hingewiesen werden, dass die Existenz gewisser alter Lehnwortdoubletten vom Typus *grko/grekō, cēsar/kesar, krstō/xristō, krstōjaninō/xristianinō, poρ/papa, sōtona/satana, sōbota/sobota*, die schon in den altkirchenslavischen Texten vertreten sind und teilweise im modernen Russisch fortleben, darauf deutet, dass mit zwei uralten Entlehnungsschichten zu rechnen ist, und zwar so, dass die an zweiter Stelle genannten Varianten als literarische oder spätere Entlehnungen betrachtet werden müssen, die durch die Übersetzungstätigkeit der Slavenapostel im 9. Jahrhunderts ins Slavische gelangten. Zugrunde liegen ihnen die griechischen Wörter γραικός, καῖσαρ, χριστός, χριστιανός, παπᾶς, σατανᾶς, σάμβατον/σάββατον. Für die an erster Stelle genannten slavischen Wörter hat man die Vermittlung der gotischen Sprache angenommen, indem man einen von jenseits des Schwarzen Meeres eindringenden gotischen Arianismus für die Verbreitung gewisser byzantinischer Begriffe und ihrer Benennungen verantwortlich machte (vgl. Ad. Stender-Petersen, *Slavisch-germanische Lehnwortkunde*, Göteborg 1927, S. 340 ff.). Dieser wahrscheinlich indirekte griechisch-byzantinische Einfluss muss nun aber natürlich schon in einer urslavischen Periode stattgefunden haben, als sich das Russische noch nicht als eine sprachliche Einheit konstituiert hatte. Es war für diesen gewissermassen vorhistorischen Einfluss — zum Unterschied vom historischen, d. h. entweder direkt oder über das Altkirchenslavische stattgefundenen Einfluss — charakteristisch, dass er eine andre Lautsubstituierung aufweist als der spätere. Offenbar hatten in der Zwischenzeit die phonologischen Systeme sowohl des Griechisch-Byzantinischen als auch des Russischen (oder Altkirchenslavischen) eine prinzipielle Veränderung oder Verschiebung erlitten. Während die jüngeren Lehnwörter eine direkte und unmodifizierte Übertragung der entsprechenden griechischen Laute ($\alpha = a$, $\iota = i$, $\epsilon = e$, $\kappa = k$ u. s. w.) zeigen, finden wir in den ältesten eine andre Lautsubstitution ($\alpha = o$, $\iota = b$,

$\alpha\iota = \bar{e}$, $\kappa = c$) mit der urslavischen Monophthongisierung der Diphthonge und der Palatalisierung der Gutturalreihe vor vorderen Vokalen.

An Hand dieser Kriterien kann man zuweilen auch in anderen Fällen vorchristliche Entlehnungen aus dem Griechischen im Russischen konstatieren. Die altrussische Wortparallele *čurъ/kirъ*, wo beide Glieder auf das griech. κύρι(ο)ς zurückgehn, ist (1) durch die verschiedene Wiedergabe des griech. υ , das einem Laute $\bar{u}$ nahe stand, teils als *ju*, teils als *i*, und (2) durch die Abwesenheit bzw. Anwesenheit der Palatalisierung des *k* (vgl. Jakubinskij, *a. a. O.*, S. 332) bestimmt. Während die Form *kir* zu einer Zeit entlehnt worden sein muss, als die slavischen Palatalisierungen schon längst abgeschlossen waren, und das griech. υ schon als ein reines *i* aufgefasst wurde, reicht die Form *čurъ* in uralte vorchristliche Zeiten zurück. Dieser Parallele entspricht ganz die Namensdoublette *Čurila/Kirillъ*, in der beide Formen aus einem griech. Κύριλλος entstanden sind; der erste Name ist aus der grossrussischen Volksepik (*Čurila Plenkovič*) bekannt und reicht in vorchristliche Zeiten zurück, der zweite dagegen ist der spätere christliche Taufname (Jakubinskij, *a. a. O.*). Zeitlich zwischen diesen beiden Etappen liegt wohl die Lehnwortderivation russ. *kurilovica* 'das von Kyrillos erfundene Alphabet' (um 1047 datiert), wo das griech. υ als *u* apperzipiert erscheint (vgl. Max Vasmer, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1953, Bd. I, S. 560). Lautlich zum ältesten Bestande der griechischen Lehnwörter gehört dann auch der Name *Čupro* < griech. Κύπρος, von dem der russ. Familienname *Čuprov* abgeleitet sein muss (Jakubinskij, *a. a. O.*). Ebenso verhält es sich wohl auch mit der volkstümlichen, nicht-kirchlichen Namensform *Ničipor* < griech. Νικηφόρος, die nicht nur die sogenannte erste Palatalisierung des *k* vor vorderem Vokal aufweist, sondern auch das griech. ϕ mit einem *p* substituiert, während die literarische Form des Namens *Nikifor* weder den einen noch den anderen Zug aufweist.

Der Laut *f* war dem slavischen (russischen) phonologischen System bekanntlich von Haus aus fremd, und es ist daher kein Wunder, dass es in vorliterarischer Zeit durch den zunächstliegenden bilabialen Laut *p* wiedergegeben wurde. Das russische Wort *parus* mag daher auch eine uralte Entlehnung des griech. φάρος sein (vgl. Jakubinskij, *a. a. O.*, S. 335), auch dadurch charakterisiert, dass die Endung -ος, die im Nordgriechischen verengt gewesen zu sein scheint, mit russ. -us wiedergegeben ist, — ganz wie im russ. *uksus* < griech. ὄξος. Wir zögern auch nicht, das russ. Wort *fonar* wegen seines *f* als eine nachchristliche Entlehnung, die volkstümliche *ponar* dagegen als eine vorchristliche Entlehnung aus dem griech. φανάρι(ον) zu betrachten.

Wenn es sich dagegen um Namensdoubletten handelt, die die Varianten *p/f* für griech. ϕ aufweisen, ohne dass andre lautliche Kriterien mither-

angezogen werden können, würden wir ungern eine zeitliche Verschiedenheit annehmen. In solchen Fällen wie etwa *Stepan/Stefan* oder *Osip/Iosif* muss damit gerechnet werden, dass Namen, die eine literarische Lautform aufweisen, im Volksmunde leicht dem ursprünglichen phonologischen System angepasst wurden und immer noch werden. Der Name *Opanas* statt des literarischen *Afanas(ij)*, das auf ein griech. Ἀθανάσιος zurückgeht, ist sicher nur eine volkstümliche Adaptierung der literarischen Form. Sie kann daher kaum in vorchristliche Zeiten zurückprojiziert werden. Bekanntlich werden auch jetzt noch für das *f* entlehnter Wörter und Namen leicht andre Laute wie etwa *x* oder *xv* eingesetzt. So wurde das deutsche *Profoss* zu russ. *proxvost*, so wird der Name *Adolf* im russischen Volksmunde leicht zu *Adol'x*. Die Möglichkeit, ein griech. *φ* durch ein *p* oder *x* zu substituieren, führte es dann mit sich, dass auch das Umgekehrte stattfand: ein griech. *π* oder *χ* wurde (hyperkorrekt) durch ein russ. *f* ersetzt, wodurch dann solche Varianten entstanden wie *panixida/panifida*, *Agrippina/Agrafena*, *Serapion/Serafion*. So entstand auch neben einem korrekten *prosfora* < προσφορά ein volkstümliches *proskura* (wohl über *proxora*).

In Parallelförmigkeiten vom Typus *Jevdokija/Ovdot'ja* (*Avdot'ja*) und *Jevstafij/Ostap* müssen wir rücksichtlich des Anlautes damit rechnen, dass die Opposition *je-/o-* vom Sprachbewusstsein als eine typische Opposition zwischen Literarisch und Volkstümlich aufgefasst wurde wie etwa in *jedins'odins*, *jezero/ozero* u. s. w., und dass in jedem einzelnen Falle auf Grund der alten Opposition zur literarischen Form eine volkstümliche Variante neugebildet wurde. Im übrigen sind die hier zitierten volkstümlichen Formen auch dadurch interessant, dass in dem einen Falle (griech. Εὐδοκία) das palatale *k'* durch ein naheliegendes palatales *l'* ersetzt wurde (vgl. die analoge Entwicklung nord. *vikingr* > russ. *vit'az'*, worüber Ad. Stender-Petersen in seinem Buch *Varangica*, Århus 1953, S. 21 ff., näher handelt), während wir im anderen Falle (griech. Εὐστάθιος) ein griech. *θ* durch ein *p* ersetzt finden.

Als eine Illustration zu dem im Griechischen stattgefundenen Übergang des explosiven *β* in einen spirantisch-bilabialen Laut kann das russ. Wortpaar *korabl' /krovat'* dienen. Während das russ. Wort *korabl'* (und zahlreiche andre slavische Varianten dieses Wortes), ein Lehnwort aus dem griech. κάραβιον, durch die Bewahrung des griech. *β*, das sonst immer mit einem russ.-slav. *v* wiedergegeben wird (vgl. βασιλῆος > russ. *Vasilij*), sein hohes, vorliterarisches Alter beweist (vgl. Vasmer, *a. a. O.*, S. 621–622), ist das nur russische Wort *krovat'*, das aus dem griech. κραββάτι(ο)ν stammt, ein bedeutend jüngerer Lehnwort, da es die typische russisch-byzantinische Entsprechung *v* = *β*(*β*) aufweist (vgl. Vasmer, *a. a. O.*, S. 665).

§ 11. Der Einfluss der griechisch-byzantinischen Sprache auf den Wortschatz der russischen lässt sich an Hand einer Reihe von wissenschaftlichen Vorarbeiten studieren und darstellen, ohne dass behauptet werden kann, dass diese Vorarbeiten das letzte Wort der Wissenschaft repräsentieren.

Vor allem müssen hier Max Vasmers Untersuchungen in dem dreibändigen Werk *Greko-slav'anskije et'udy* in Betracht kommen: der erste Band dieser Studien erschien 1906 in den *Izvestija ORJaS* XI, der zweite, der den Sondertitel *Grečeskije zaimstvovanija v staroslav'anskom jazyke* trägt, erschien 1907 in den *Izvestija ORJaS* XII, und der dritte Band mit dem Sondertitel *Grečeskije zaimstvovanija v russkom jazyke* erschien endlich 1909 im *Sbornik ORJaS* LXXXVI. Als Kontrollmittel zu diesen in gewissen Beziehungen veralteten Studien sind zwei hervorragende Arbeiten desselben Verfassers heranzuziehen, nämlich seine *Griechischen Lehnwörter im Serbokroatischen* (1944) und sein *Russisches etymologisches Wörterbuch*, das bisher (seit 1950) bis zum Buchstaben *T* gediehn ist. Ausserdem bietet V. A. Bogorodickij in seinem Werk *Obščij kurs ruskoj grammatiki*, St.-Petersburg 1911 (neuste Ausgabe Moskau-Leningrad 1935) mit seinen Lehnwortlisten praktischen Nutzen. Schliesslich sei noch genannt das Werk von L. Wanstraat, *Beiträge zur Charakteristik des russischen Wortschatzes*, Berlin 1933.

Mit der Lautwiedergabe der griechischen Vorbilder im Russischen hat sich besonders Vasmer beschäftigt (vgl. seine *Grečeskije zaimstvovanija v russkom jazyke*, a.a.O., S. 6–25). Auf Grund seiner Untersuchungen können wir im allgemeinen sagen, dass die Lehnwörter im Russischen ziemlich getreu die im Mittelh Griechischen bzw. Byzantinischen stattgefundenen Verschiebungen widerspiegeln. Bekanntlich veränderte die Monophthongisierung aller griechischen *i*-Diphthonge ($\epsilon\iota > i$, $\omicron\iota > i$, $\alpha\iota > \epsilon$) und die Konsonantisierung der zweiten Elemente der griechischen *υ*-Diphthonge, sowie die Verschiebung der Vokale η und υ nach *i* hin vollständig das phonologische System des Altgriechischen. Der mittelh griech.-byzantinische Vokalismus bot das denkbar einfachste Bild *i, e, o, a, u* dar. Dieses Bild finden wir im griechischen Lehnwortmaterial des Russischen repräsentiert. Das griech. $\epsilon\delta\omega\lambda\omicron\nu$ erscheint als *idol*, das griech. $\omicron\lambda\kappa\omicron\varsigma$ als altruss. *ikos*, das griech. $\alpha\iota\rho\epsilon\varsigma\iota\varsigma$ als *jeres'*, das griech. $\kappa\eta\tau\omicron\varsigma$ als *kil*, das griech. $\kappa\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\sigma\omicron\varsigma$ als *kiparis*, das griech. $\epsilon\upsilon\alpha\gamma\gamma\epsilon\lambda\iota\omicron\nu$ als *jevangelije*, das griech. $\alpha\upsilon\gamma\omicron\upsilon\sigma\tau\omicron\varsigma$ als *avgust*. Während das griech. *o* immer als *o* erscheint, wird das griech. α bald mit *a*, bald mit *o* wiedergegeben. Wie schon oben (§ 10) bemerkt worden ist, muss dieser Dualismus als ein Zeichen zeitlicher Verschiedenheit der Entlehnungen betrachtet werden. Es ist aber auch nicht ausgeschlossen, dass Betontheit oder Unbetontheit des entsprechenden Vokals eine Rolle gespielt haben kann. Ein Wort wie

altruss. *poganъ* < griech. παγανός möchte man gern einem literarischen altruss. *xristijaninъ* < griech. χριστιανός zur Seite stellen. Es ist aber nicht ausgeschlossen, dass es schon in vorliterarischer Zeit zusammen mit dem älteren *krstjaninъ* ins Urslavische aufgenommen und ins Russische weitervererbt worden ist.

Inbetreff des griechisch-byzantinischen Konsonantensystems ist schon oben (§ 10) bemerkt worden, dass das griech. β im Slavischen und Russischen lautgetreu als *v* wiedergegeben wurde. In der Verbindung μβ behielt es jedoch im Griechischen den Lautwert *b*. Nun ist es charakteristisch, dass wir im Russischen sowohl die Aussprache *b* als die Aussprache *v* finden. Ein griech. σύμβολον spiegelt sich im Russischen als *simvol* wieder, ein griech. κύβαλον dagegen als *kimval* oder *kimbal* (vgl. Vasmer, *Russ. etymolog. Wörterbuch*, I, S. 557), ein griech. ἄμβων als *amvon* oder *ambon* (vgl. *ibid.*, S. 16). Solche Parallelen müssen offenbar so interpretiert werden, dass die Schreib- und Aussprachevariante mit *mv* als eine künstliche oder gelehrte, die mit *mb* dagegen als eine auf mündlicher Entlehnung beruhende betrachtet werden muss. Wenn das moderne russ. *timpan* (< griech. τύμπανον), übrigens auch schon im Altrussischen in dieser Form belegt (vgl. Vasmer, *Griech. zaimstv. v russkom jaz.*, a. a. O., S. 207), in alten Texten in der Doublette *tumpanъ* *tumbanъ* auftritt (vgl. *ibid.*), dann muss die erstere Form als eine hyperkorrekte Variante der letzteren aufgefasst werden, indem beide auf ein griech.-byzant. τοῦμβανος zurückgehn. Der Weg der Übertragung mag ein mündlicher gewesen sein. Auch die Buchstabengruppe *vr* hatte im byzantinischen Griechisch den Lautwert *nd*, und wenn das russ. *lenta*/*lenda*, direkt oder indirekt, auf ein griech. λέντιον zurückgeht, kann hier von einem Schwanken zwischen visueller (gelehrter) und auditiver (mündlicher) Entlehnung gesprochen werden.

Schliesslich kann darauf aufmerksam gemacht werden, dass das griech. γ vor palatalen Vokalen in Byzantinischen den Lautwert *j* hatte, so dass man im Falle von Doubletten von der Art *geran*/*jeran* < griech. γεράνιον auch wieder ein Schwanken zwischen schriftlicher und mündlicher Entlehnung beobachten kann. Auf diese Weise ist auch die Namensdoublette *Georgij*/*Jurij* < griech. Γεώργιος sowie wahrscheinlich die Doublette des Monatsnamens altruss. *genvar*, neurruss. *janvar* (wohl über *jenvar*) < griech. γενουάρης zu erklären.

Doch muss man sich wohl davor hüten, in allen Fällen der Wiedergabe griechisch-byzantinischer volkstümlicher Lautformen ein Zeichen nicht-literarischer oder vor-literarischer Übernahme zu sehn. Wenn wir zum Beispiel den Namen *Eva* im modernen Russisch in der Form *Jeva*, im Altkirchenslavischen dagegen auch in der Nebenform *Jevga* finden und für die letztere nicht das korrekte griech. Εὔα, sondern — mit Einsetzung des irrationalen Spiranten γ — das volkstümlichere Εὔγα verantwortlich

machen, dann ist hier bei weitem noch nicht die Rede von einer volkstümlich-auditiven Übernahme, sondern vielmehr von einer literarischen Übernahme einer volkstümlichen Ausspracheform. Eine interessante Doublette haben wir in den russischen Namensformen *Paraskeva*/*Praskov*’-ja, von denen die erstere direkt auf die klassisch-griechische Wortform παρασκευή, die letztere dagegen auf die volkstümliche Form παρασκευγή (mit Ersetzung des griech. Präfixes παρα- durch das russ. *pra-*) zurückgeht. In altkirchenslavischen Texten ist die Form mit dem irrationalen Spiranten, *paraskevǫgii* (wie zum Beispiel auch die Form *levǫit* < λευγίτις = λευίτης) überliefert, wodurch die literarische Übernahme volkstümlicher byzantinischer Ausspracheformen gesichert ist.

§ 12. An einer ganzen Reihe von griechischen Lehnwörtern können wir dank den volkstümlichen, zum Teil volksetymologischen Entstellungen, die sie erlitten haben, ihren speziell russischen Ursprung erkennen. Einige von ihnen mögen hier behandelt werden.

Charakteristisch für diese speziell russischen Entlehnungen ist die Tatsache der *Pseudo-Interpretierung* der Vorlaute, Anlaute und Präfixe der griechischen Modelle. Das Lehnwort *izvest* ‘Kalk’ ist in keiner anderen slavischen Sprache vertreten und ist daher direkt aus dem griech. ἄσβεστος ‘ungelöschter Kalk’ entlehnt, wobei die griech. Vorsilbe als das Präfix *iz-* interpretiert worden ist (Vasmer, *Russ. etym. Wörterb.*, I, S. 474). Eine ähnliche Erscheinung liegt bei dem altruss. Lehnwort *izmaragd* vor, das in keiner anderen slavischen Sprache vorliegt und folglich eine unmittelbare russische Entlehnung des griech. σμάραγδος darstellt (Vasmer, *ibid.*, S. 475), wobei es interessant ist zu konstatieren, dass das russ. *izumrud*, das über osman.-türkisches *zümrüd* auf dasselbe griechische Originalwort zurückgeht, genau dieselbe Pseudo-Interpretierung des Vorlautes erfahren hat (Vasmer, *ibid.*, S. 475). Im Anschluss hieran darf die volkstümliche russische Grussformel *spolat*’/*ispolat*’ angeführt werden, die mit Anlehnung an das Präfix *iz-/is-* auf das griech. σπολλάτη aus dem korrekten εἰς πολλὰ ἔτη zurückgeht (Vasmer, *ibid.*, S. 489).

Als eine interessante *morphologische Absorption* kann man die Erscheinung bezeichnen, die in solchen Fällen vorliegt wie *konostas* statt *ikonostas* aus griech. εἰκονοστάσι(ον) ‘Heiligenbilderwand’ oder wie *postas*’ statt *ipostas*’ aus griech. ὑπόστασις ‘Substanz’ oder wie *po(d)d’jakon* statt *ipod’jakon* aus griech. ὑποδίακονος, hier sogar mit Anlehnung an das Präfix *pod-* (vgl. Vasmer, *ibid.*, S. 486). Vasmer erklärt diese Fälle durch die Sandhi-Verhältnisse, in denen sie auftraten.

Auf *haploglogischer Dissimilation* beruht das russ. *litavry*, indem es über den Ausdruck *bit’ po litavram* aus dem griech. *πολυταυρέα abstrahiert ist (Vasmer, *ibid.*, II, S. 45).

Volksetymologische Verdeutlichungen griechischer Lehnwörter bezeugen oft

den direkten Entlehnungsweg aus dem Griechischen ins Russische. Das kann nicht für die dialektale Nebenform *krylos* (mit Anlehnung an *krylo*) gelten, da es nur eine russische Entstellung des ins Altkirchenslavische entlehnten *kliros* aus griech. κλήρος ist. Dagegen scheint das russ. *přitvor* direkt auf ein griech. πραιτώριον zurückzugehen, indem dieses durch Anlehnung an das Präfix *pri-* und den in anderen Verbindungen existierenden Wortstamm *tvor-* (vgl. *tvorit'*, *za-tvor* u.s.w.) gedeutet worden ist. Kulturhistorisch interessant ist die volksetymologische russische Verballhornung des griech. κύριε ἐλέησον, das zunächst unübersetzt die alt-russische Form *kirelejson*/*kureleison*/*kurolesu* ergab, wozu dann das Verbum *kurolesit'* 'tolle Streiche loslassen' gebildet wurde. Auch das Wort *sorokoust* 'vierzigtägige Gebete für das Heil der verstorbenen Seelen' ist volksetymologisch aus dem griech. σαρακοστή entstanden und tritt als ein Kompositum aus *sorok* 'vierzig' und dem Wortstamm *ust-*, der eigentlich 'Mund' bedeutet, auf. Alle diese Beispiele zeigen, wie lebend die Aufnahme und Verarbeitung der griechischen Fremdelemente in der russischen Sprache verlief.

§ 13. Die meisten von den nachweislich direkt ins Russische aufgenommenen griechischen Lehnwörtern waren Bezeichnungen von Dingen materieller Natur. Die verschiedenen Gebiete der materiellen Kultur, zu denen sie gehörten, seien hier mit einigen Beispielen, die nicht erschöpfend sein wollen, illustriert.

Recht reich repräsentiert ist unter ihnen das Gebiet der *Chemikalien*. Die griechische Bezeichnung des Ockers ὄχρα erscheint im Russischen als *oxra* (Vasmer, *Griech. zaimstv. v russk. jaz.*, S. 137), die des Firnisses, aus dem Verbum ἀλείφω abstrahiert, erscheint als *olifa* (*ibid.*, S. 134), die Bezeichnung der Purpurfarbe *olovir* stammt aus dem griech. ὀλόβηρον, diejenige des Zinnobers *kinovar'* aus dem griech. κιννάβαρι (Vasmer, *ibid.*, S. 134 u. 87), diejenige des Azurs *lazur'*/*lazor'* aus dem griech. λαζούρι(ον) (*ibid.*, S. 111), diejenige des grünen Farbstoffes *jar'* aus dem griech. ἴαρι(ον) (Vasmer, S. 226). Genannt seien noch die Wörter für den Gummiharz *komid'*, neuruss. *kamed'* < griech. κομμίδι(ον) und für das durch Metalloxyde gefärbte Bleiglas *finisl'* < griech. χυμευτόν (mit Spirantenverschiebung).

Ins Gebiet der *südländischen Bäume und Kulturpflanzen* gehören Wörter wie *kedr* < griech. κέδρος, das übrigens auch im Altserbischen belegbar ist (vgl. Vasmer, *Russ. etym. Wörterb.*, I, S. 548), oder *skoroda* < griech. σκόρδον (Vasmer, *Griech. zaimstv.*, S. 185). Hierher dürfen wir auch das Wort für die Bete *sv'okla* (< *svekla*), das über die altrussische Form *sevkla* auf das griech. σεῦκλον zurückgeht (vgl. Jakubinskij, *a. a. O.*, S. 333), das Wort für die Gurke *ogurec*, das unter Anziehung des Suffixes *-ec* auf das griech. ἄγουρος zurückgeht (Jakubinskij, *ibid.*, S. 333), stellen, sowie

das Wort für Zucker *saxar*, das aus dem griech. σάκχαρον stammt (Vasmer, *Greč. zaimstv.*, S. 176).

Verschiedene griechisch-byzantinische *Bekleidungsstücke* haben dem Russischen ihre Namen geliehen. Wahrscheinlich ist das Wort *zipun* 'Bauernkittel, Bauernrock' mit dem griech. ζιπούνι 'Jacke' identisch. Der Name des Leichengewandes *savan* stammt aus dem griech. σάβανον. Auch das russ. *papoloma* 'Decke' und das russ. *kroka* 'Webeeinschlag' sind griechischen Ursprungs (vgl. griech. πάπλωμα und κρόκη) (Vasmer, *Greč. zaimstv.*, S. 142 u. 102).

Zu den *Stoffen*, die die Russen seit alters aus Byzanz bezogen und deren Namen sie in ihre Sprache entlehnten, gehört unter anderem der Samt, russ. *oksamit* (neuruss. *aksamit*) < griech. ἐξάμιτον. Auch *Werkzeuge* von der Art des *tormoz* (< griech. τόρμος) 'Bremsen' oder *Kulturgegenstände* von der Art des *fonar* (< griech. φανάριον) 'Laterne' oder des *fitil* (< griech. φτίλι) 'Docht' sind direkt nach Russland eingeführt worden (vgl. Vasmer, *a. a. O.*, S. 215 u. 214).

Auch aus der Terminologie der *Bäckerei* konnten die Byzantiner den Russen Neues bieten. Darauf deutet der russ. Name eines besonderen Osterkuchens aus Weizenmehl, den sie *kulič* nannten, und der in Byzanz κουλλίκιον hiess (Vasmer, *Russ. etym. Wörterbuch*, I, S. 689). Geweihtes Brot nannten die Byzantiner ἄρτος, und es erscheint im Russischen als *artos/artus* (Vasmer, *ibid.*, S. 27). Das russ. *olad'ja/alad'ja* 'Pfannkuchen' entstammt auch dem Griechischen, wo es ἐλάδιον hiess (vgl. Jakubinskij, *a. a. O.*, S. 335).

Architektonische Ausdrücke drangen auch direkt aus Byzanz nach Russland ein. Den Ziegel nannten die alten Russen zum Beispiel *keramida*, *keremida* nach dem griech. κεραμῖς, κεραμίδα (Vasmer, *Russ. etym. Wörterbuch*, I, S. 550). Das russ. Wort *terem* 'Schloss, Burg' entstammt dem griech. τέρεμνον, aus dem es abstrahiert wurde (Jakubinskij, *a. a. O.*, S. 334). Das russ. *polat*, gebräuchlicher im Plural *polati*, 'Obergeschoss, Pritsche u. s. w.', ist wohl nichts anderes als das griech. παλάτιον, das auch in literarischer Form im schriftsprachlichen *palata* 'Grossgebäude, Palast, Gemach' vorliegt (Jakubinskij, *ibid.*, S. 334). Den Marmor, griech. μάρμαρος, kannten die Russen aus Byzanz und nannten ihn *moromor*.

Es seien noch die Wörter *tavleja* 'Dambrett' (< griech. ταβλία), *ruga* 'Korntribut für den Priester' (< griech. ρόγα), *katorga* 'Zwangsarbeit' (< griech. κάτεργον) als Lehnwörter des Russischen aus dem Griechischen genannt.

Die *Navigationsterminologie* war teilweise auch griechischen Ursprungs, was uns nicht verwundern kann, da der Import aus Byzanz wohl hauptsächlich auf Schiffen stattfand, die in Byzanz gebaut wurden. Wir wissen

schon, dass das Segel *parus* griechischen Ursprungs war (vgl. oben § 10). Aber auch die altrussische *kubara* 'Galeere' war griechischer Herkunft (vgl. κουμβάρι(ον), Vasmer, *Russ. et. Wörterb.*, S. 677, Jakubinskij, *a. a. O.*, S. 335). Man meint auch, dass die altruss. *ol'ad*', jetzt *ol'ad'ja* 'navicula' auf das griech. ὀλιᾶδι(ον) zurückgeht (vgl. Vasmer, *Gree. zaimstv.*, S. 135).

Alle diese Entlehnungen beweisen ausgiebig die Irrigkeit jener Auffassung, die die byzantinisch-russischen Verbindungen nur unter dem Gesichtspunkt der Religion, des Christentums und der Kirche betrachten möchte. Die Einführung des Christentums byzantinischen Ritus war an sich nur eine Folgeerscheinung enger und langwieriger ökonomischer und politischer Beziehungen und durch diese natürlich bedingt und verursacht. Dass diese Beziehungen schon in vorgeschichtliche Zeiten zurückreichten, ist oben bereits berührt worden. Einige von den hier aufgezählten Lehnwörtern bestätigen das. Die russischen Wörter *moromor* und *skoroda* würden kaum die russische Pleophonie, das russische Wort *kubara* kaum die Denasalisierung des griechischen Originals aufgewiesen haben, wenn sie nicht vor dem Eintreten dieser Lautentwicklungen entlehnt worden wären.

§ 14. Eines der Kriterien, die oben für die Bestimmung der aus dem Byzantinischen direkt ins Russische entlehnten Wörter angewandt wurden, bestand darin, dass diese Wörter nur im Russischen vorkommen und in den anderen slavischen Sprachen, die unter byzantinischem Einfluss gestanden haben, fehlen. An sich braucht aber die Tatsache, dass Wörter byzantinischer Herkunft sowohl im Russischen als auch in anderen byzantinisch beeinflussten Sprachen vorhanden sind, noch gar nicht die Möglichkeit auszuschliessen, dass sie hier wie da parallel und unabhängig voneinander in die betreffenden slavischen Sprachen aufgenommen worden sind.

Wie wir oben gesehn haben, sind die meisten Wörter, die direkt ins Russische entlehnt wurden, Bezeichnungen konkret-materieller Dinge, die sicher grösstenteils Gegenstände der Ausfuhr aus Griechenland nach Russland waren. Auf diesem Wege sind wahrscheinlich die oben verzeichneten *Bekleidungsgegenstände* mit ihren griechischen Benennungen nach Russland gekommen. Wenn die russischen Ausdrücke *xiton* und *xlumida*, die schon im älteren Russisch vorkommen, nicht moderne Nachahmungen der klassisch-griechischen Wörter χιτών und χλαμύς: χλαμύδος sind (vgl. Vasmer, *Gree. zaimstv.*, S. 220), mögen sie zur selben Gruppe byzantinischer Kleidungsnamen, die mit den Gegenständen nach dem alten Russland eingeführt wurden, gehören. Dagegen muss die altruss. Bezeichnung *mantija* 'Mönchsgewand' wegen der visuellen Wiedergabe des griech. μάντιον, Pl. μάντια, das eigentlich mit einem *-nd-* ausgesprochen wurde, auf literarischem Wege ins Russische gelangt sein.

Das Wort *magnit*, das im modernen Russisch fortlebt, ist sicher alten griechischen Ursprungs (< μαγνήτις), während das moderne russ. *planeta*, das ein älteres *planit* (< griech. πλανήτης) verdrängt hat, nicht wie dieses griechisch-byzantinischen, sondern westeuropäischen Ursprungs ist. Den Begriff 'Aroma' *aromat*, dessen Bezeichnung wir im Ostromir-Evangelium (11. Jahrhundert) finden, haben die Russen auch schon auf nicht-literarischem Wege kennen lernen können, und es ist dann im 18. Jahrhundert wiederaufgelebt.

Besonders auf dem Gebiet der *Pflanzennamen* werden die alten Russen auf dem Wege des Importes zahlreiche griechische Bezeichnungen kennen gelernt haben, wie etwa: *aloj* < ἄλῳ, *fmik* < φοῖνιξ, *kaluser* < καρυόφυλλον, *krin* < κρίνον, *livan* < λίβανος, *amigdal'*, jetzt *mindal'* < ἀμύγδαλος, *muskus* < μύσχος, *pigan* < πήγανον, *platan* < πλάτανος, *pras* < πράσον, *smirna* < σμύρνα u. s. w. Und etwas Ähnliches mag auf dem Gebiet des *Fisch- und Tiernamen* geschehn sein: ausser dem Walfisch *kil* (griech. κῆτος) haben sie wohl auch die Bezeichnungen der Meeräsche (*Mugil cephalus*) *kefal'* (griech. κέφαλος), der Mittelmeerbonite (*Pelamys sarda*) *palamida* (griech. παλαμύδα), der Natter *aspid* (griech. ἄσπις: ἄσπιδος), der Viper *jexidna* (griech. ἔχιδνα), des wilden Esels *onagr* (griech. ὄναγρος), des Basilisks *vasilisk* (griech. βασιλίσκος) u. s. w. direkt aus Byzanz bezogen.

Als eine besondere Gruppe müssen wohl auch die griechischen Lehnwörter *scholastischer* Provenienz behandelt werden. Streng genommen war die Terminologie, die wir hier im Auge haben, nicht-kirchlichen Charakters, sondern wurde den Russen gleich nach der Einführung eines geordneten Schulwesens unter Jaroslav dem Weisen (978–1054) aus einer täglichen Praxis bekannt, sofern wir mit Recht annehmen dürfen, dass die ersten Schulmeister Griechen waren. Doch ist auch die Möglichkeit der Entlehnung auf anderem Wege, nämlich durch bulgarische Schulmeister, die Griechisch konnten, nicht auszuschliessen. Uralt sind daher wohl schon die Wörter für 'Lehrer': *magistr* (älter sogar *moistr*) < griech. μάγιστρος und *didaskal* < griech. διδάσκαλος. Während das letztere Wort bald ungebräuchlich wurde, erhielt das erstere unter dem Einfluss des lat. *magister* den Sinn eines gelehrten Grades. Auch die Schulbezeichnungen *filosof* und *ritor*, die bis auf den heutigen Tag fortleben, von denen das erstere dank dem modernen westeuropäischen Wort für 'Philosoph' neues Leben erlangte, das letztere dagegen in weitem Ausmass vom lateinischen *orator* verdrängt wurde, stammen aus der alten Schule des 11. Jahrhunderts (vgl. griech. φιλόσοφος und ῥήτωρ). Das aus der Schule stammende griech. ἀλφάβητος 'Alphabet', γράμματa 'epistola, diploma, scientia' und τετράδι(ον) 'Heft' leben noch heutigen Tages als *alfavit*, *gramota* und *tetrad'* im Russischen weiter. Dagegen ist das russ. *titlo/tilla* < griech. τίτλον, Plur. τίτλα 'Überschrift, Titulatur' jetzt entweder

vom lat. *titul* (< *titulus*) oder vom indigenen *zaglavije* verdrängt. Auch die Benennung der Schulbank und dann der Bank überhaupt *skam'ja* ist direkt aus dem Griechischen (vgl. *σκαμνί*) entlehnt.

Auf dieser Schulbank wurden die Scholaren mit der *Terminologie des mittelalterlichen wissenschaftlichen Systems* bekannt. Sie lernten die *astrologija*, die *astronomija*, die *orfografija*, die *filosofija*, die *gramatikija* kennen. Sie wurden auch wohl mit dem System der griechisch-lateinischen *Monatsnamen* bekannt: *janvar'* < *γενουάρι(ο)ς*, *fevral'*, dissimiliert aus *fevvar'* < *φεβράρι(ο)ς*, *mart* < *μάρτι(ος)*, *aprel'*, älter *april'* < *ἀπρίλις*, *maj* < *μαῖος*, *ijun'* < *ιούνι(ο)ς*, *ijul'* < *ιοῦλι(ο)ς*, *avgust* < *αὔγουστος*, *sent'abr'*, dissimiliert aus *sept'abr'* < *σεπτέμβρι(ο)ς*, *okt'abr'* < *ὀκτώβρι(ο)ς*, *nojabr'* < *νοέμβρι(ο)ς*, *dekabr'* < *δεκέμβρι(ο)ς*. Wahrscheinlich stammen aus der Schule auch zahlreiche Völkernamen wie vor allem *varvar* < *βάρβαρος*, *ellin* < *Ἕλλην*, *ijudej* < *Ιουδαῖος*, *jevrej* < *ἑβραῖος*, ferner *arap* < *ἀράπης*, *efiop* < *αἰθίοψ*, *gigant* < *γίγας*: *γίγαντος* u. a.

§ 15. Die bei weitem grösste Anzahl der griechisch-byzantinischen Lehnwörter im Russischen liegt natürlich innerhalb des Gebietes der Religion, der Kirche, des Gottesdienstes, der kirchlichen Organisationen und des Klosterwesens. Inbezug auf diese Lehnwörter kann es überhaupt keinen Zweifel daran geben, dass sie durch das altkirchenslavische Schrifttum ins Russische gelangt sind.

Man wird freilich auch hier eine Distinktion machen dürfen inbezug auf den Grad der Aneignung oder Akklimatisierung dieser Wörter durch die Sprache. In vielen Fällen wird es sich um so spezielle terminologische Bezeichnungen handeln, dass die betreffenden Wörter faktisch ausserhalb der allgemeinen Schriftsprache stehn und unter Umständen zum Aussterben verurteilt sind. Bei einer zunehmenden Schwächung der Kirche und Religion, wie sie in der Sowjetunion angestrebt wird, sind viele Wörter im Laufe der letzten 35 Jahre schon aus dem allgemeinen Wortschatz der Schriftsprache ausgeschieden.

Griechischen Ursprungs sind natürlich vor allem die *Bezeichnungen der heiligen Bücher*: des Evangeliums (*jevangel'je* < *εὐαγγέλιον*), des liturgischen Textbuches (*aprakos* < *ἄπρακτος*), des Psalters (*psaltyr'* < *ψαλτήριον*), des Väterbuches (*paterik* < *πατερικόν*). Die komplizierte Nomenklatur des Kirchengesanges mit seinen terminologischen Distinktionen (*psalom* < *ψαλμός*, *kanon* < *κανών*, *kondak* < *κοντάκι(ον)*, *irmos* < *εἰρμός*, *tropar'* < *τροπάρι(ον)*, *triad'* < *τριῶδι(ον)*), wurde über das Altkirchenslavische aus Konstantinopel nach Russland übertragen. Die Benennungen des Gottesdienstes *liturgija* (< *λειτουργία*) und der Seelenmesse *panixida* (< *παννυχίς*: *παννυχίδος*), des Kirchenbannes *anafema* (< *ἀνάθεμα*), der Gotteslästerung *blasfimiija* (< *βλασφημία*) und der

Kirchenbusse *jepitimija* (< ἐπιτίμιον) sind auf demselben Wege ins Russische eingedrungen.

Die Hauptpersonen der *christlichen Mythologie* wie *Iisus Xristos* (< Ἰησοῦς Χριστός), *Antixrist* (< Ἀντίχριστος), *d'javal* (< διάβολος), *Satana* (< Σατανᾶς), *demon* (< δαίμων), *angel* (< ἄγγελος), *apostol* (< ἀπόστολος) kamen mit den altkirchenslavischen Schriften nach Russland. Paradies und Hölle wurden in griechischer Weise benannt. Die Hölle erhielt den alten Namen des Hades (*ad* < ᾠδης), er erhielt sich im Russischen, dagegen konnte sich die volkstümliche byzantinische Benennung παράδη (< παράδεισος), in der Form *poroda* entlehnt, dem indigenen *raj* gegenüber nicht halten.

Die ganze *Nomenklatur der geistlichen Hierarchie*, der Würdenträger und Beamten der Kirchen und Klöster wurde unverkürzt ins Russische übernommen. Die Bezeichnungen *jepiskop*, *igumen*, *jierej*, *diakon*, *monax*, *mitropolit*, *patriarx*, *presviter*, *protopop*, *arxiepiskop*, *arximandrit*, *arxierej* u. s. w. verraten sofort ihren griechischen Ursprung. Nur das Wort *ponomar'* ist durch Dissimilation und Metathese aus einem παραμονάρι(ο)ς entstanden. Das russische Kloster *monastyr'* (< μοναστήρι(ον)), die Mönchszelle *kelija* (< κελλίον: κελλία) haben ihre Bezeichnungen aus Byzanz bezogen, ebenso wie die zahllosen rituellen Gegenstände: der Abendmahlstisch *trapeza* (< τράπεζα), der Heiligenbilderschrein *kivot* (< κιβωτός), die Lampe vor dem Heiligenbilde *lampada* (< λαμπάδα) oder *kandilo* (< κανδηλον), der Chorpult in der Kirche *analoj* (< ἀναλόγι(ον)), das Heiligenbild *ikona* (< εἰκών: εἰκόνα), der Weihrauch *ladan* (< λάδανον), das heilige Öl *jelej* (< ἔλαιον). Der Name der Orgel *organ* (< ὄργανον) stammt wie die ganze Kirchenmusik aus derselben byzantinischen Quelle.

Im Obigen sind nur einige von den wichtigsten, mehr oder weniger lebendigen Lehnwörtern aus dem Griechischen angeführt worden, um ein Bild von der gewaltigen Einfuhr byzantinisch-griechischer Begriffe nach Russland zu geben. Natürlich hat hier nicht die Rede davon sein können, eine erschöpfende Liste der Lehnwörter zu geben. Was aber ganz besonders interessant sein mag, ist die Tatsache, dass die bei weitem grösste Zahl der Lehnwörter schon aus der ersten Periode der nachchristlichen slavisch-byzantinischen Beziehungen, also schon aus der Blütezeit der altkirchenslavischen Kultur, stammen muss. Wie wir im nächsten Kapitel sehen werden, bestand in der sogenannten zweiten byzantinisch-balkan-slavischen Einflussperiode die Einwirkung des Byzantinismus auf die russische Sprache schon nicht so sehr in der Einfuhr rohen Lehngutes als vielmehr in der Nachbildung russischer Bezeichnungen nach byzantinischen Mustern.

Ganz ausserhalb des Rahmens dieser Übersicht liegen die vielen Lehn-

wörter, die letzten Endes freilich griechischer Herkunft sind, aber nicht aus Byzanz, sondern aus Westeuropa als Teile der allgemeinen westeuropäischen Zivilisation nach Russland gedrungen sind. In einigen Fällen handelt es sich um Wörter, die zwar schon während des direkten Kultureinflusses aus Byzanz nach Russland gekommen waren, aber unter dem Einfluss der westeuropäischen Begriffswelt ihren jetzigen Inhalt erhielten. Hin und wieder lässt es sich auf Grund lautlicher Kriterien entscheiden, ob ein derartiges Lehnwort schon byzantinischen oder erst westeuropäischen Ursprungs ist. Ein Wort wie *fizika* oder *fiziologija* kann nicht direkt auf griechischer Ableitung vom Wortstamm φυσι- beruhen, da das stimmhafte *z* deutlich genug einen nicht-griechischen Ursprung verrät. Dasselbe gilt von Wortpaaren wie *bazis/baza* oder *fazis/faz*. Das moderne russische *ekonom* ist auch nicht-griechischer Herkunft, da wir wissen, dass das griech. οἰκονόμος im Altrussischen *ikonom* hiess (vgl. Vasmer, *Griech. zaimstv.*, S. 66), — ein typischer Fall phonetischer und semantischer Erneuerung. Die Wörter *talant* und *skandal* waren schon als griech. Lehnwörter (< τάλαντον und σκάνδαλον) im alten kirchlichen Schrifttum bezeugt (vgl. Vasmer, *ibid.*, S. 199 u. 181), haben aber ihre jetzige Bedeutungssphäre aus dem Französischen übernommen. Moderne Wörter, die ihrer Bedeutung nach in das System unsrer Kultur gehören, wie zum Beispiel *rektor*, *diktator*, *despot*, *senat*, *demokrat* u.s.w., sind zweifellos in ihrer jetzigen Funktion westeuropäisch-lateinischen Ursprungs, sie sind aber nichtsdestoweniger schon im Altrussischen bezeugt als byzantinisch-lateinische Lehnwörter. Dagegen ist ein Wort wie *kritika* trotz des Vorhandenseins eines griechischen κριτική entschieden französischer Herkunft (*critique*).

Es ist ein noch nicht im ganzen Umfang untersuchtes Problem, auf welche Weise altrussische Wörter griechischer Provenienz durch den modernen westeuropäischen Kultureinfluss wiederbelebt worden sind, und warum solche Wörter in neuer phonetischer Gestaltung wiederauftauchten (vgl. das Wortpaar *vivliofika/biblioteka*).

III.

GRIECHISCHE LEHNÜBERSETZUNGEN

§ 16. Kristian Sandfeld stellte in seinen *Notes sur les calques linguistiques* (in der *Festschrift für Vilhelm Thomsen*, Leipzig 1912, S. 166 f.) drei Kategorien von Lehnübersetzungen auf, und da der Einfluss des Byzantinischen auf die slavischen Sprachen, und damit auch auf die russische, auf dem Gebiet der Lehnübersetzungen ganz besonders charakteristisch zum Ausdruck kam, wird es angebracht sein, diese auf der Grundlage

der Kategorienlehre Sandfelds zu studieren. Die Bedeutung der Lehnübersetzungen aber liegt darin, dass sie im Gegensatz zu den Lehnwörtern, die sich in die phonologische Struktur des Russischen einfügten liessen, in die semantisch-morphologische Struktur der Sprache hineingriffen und diese neuorientierten.

Sandfeld macht vor allem darauf aufmerksam, dass es sich um *semantische* Lehnübersetzungen handeln kann. Es sind das solche Fälle, wenn ein gegebenes slavisches oder russisches Wort ausser der ihm von Haus aus zukommenden Bedeutung noch eine andre Bedeutung erhält, die es dem betreffenden fremden Quellwort entnommen hat. Sandfeld drückt das so aus: *Le sens d'un mot s'élargit d'après les significations du mot correspondant*. Leider ist dieser Gesichtspunkt noch ganz unbeachtet verblieben inbezug auf die Frage des griechisch-byzantinischen Einflusses auf das Russische. Als ein Beispiel solcher semantischer Lehnübersetzungen kann man das russ.-kirchenslavische Wort *sobor* anführen, das eigentlich nur 'Versammlung, speziell Versammlung der Gemeinde' bedeutet, das aber unter dem Einfluss des griech. Wortes ἐκκλησία, das sowohl 'Versammlung der Gemeinde' als auch 'Kirche' bedeutete, zur zweiten Bedeutung 'Kathedrale' gelangte. Ein andres Beispiel ist das russ. Wort *duša* 'Seele' = griech. ψυχή, das ausser der ihm ursprünglich zukommenden primären Bedeutung auch noch die in der *Apokalypse* belegbare zweite Bedeutung des griech. Wortes 'Leibeigener, Sklave' angezogen hat (Vasmer, *Russ. etym. Wörterb.*, I, S. 383). In dieser Bedeutung tritt es im Titel des Gogol'schen Romans *M'ortvyje duši* auf. Weitere Nachforschungen werden sicher zur Registrierung einer bedeutenden Anzahl von ähnlichen semantischen Bedeutungserweiterungen führen.

Die zweite von Sandfeld festgestellte Kategorie von Lehnübersetzungen umfasst solche neugebildete Wörter, die dazu dienen, Begriffe, die in der griechischen Vorlage enthalten sind, eindeutig mit den Mitteln der eigenen Sprache auszudrücken. So wurde neben dem Lehnwort *monax* < griech. μοναχός der Neologismus *inok* gebildet, indem der Wortstamm *in-* mit dem griech. Wortstamm μόν(ος) gleichgesetzt wurde. Genau ebenso bildete man zu demselben Wortstamm das russ. *inog* 'Greif', indem man ihm das griech. μονιός 'einsam lebend' (von Tieren) zugrunde legte (vgl. Vasmer, *Russ. etym. Wörterb.*, I, S. 483 u. 484). Nach dem Vorbild des griech. οἰκουμένη 'Weltall' wurde auch das russ. (und kirchenslav.) Partizip *uselennaja* gebildet (Vasmer, *ibid.*, S. 236). Das russ. *veličat* 'rühmen, preisen, loben' ist eine genaue Lehnübersetzung des griech. μεγαλύνειν, und die zugrundeliegende Gleichung ist *velik* = μέγας (Vasmer, *ibid.*, S. 181). Ein semantisches Wortpaar, wo das eine Glied ein Lehnwort, das andre, gleichbedeutende Glied aber eine typische Lehnübersetzung ist, haben wir im Falle des griech. θυμίαμα, das erstens

als Lehnwort im russ. *fimiam* auftritt, zweitens aber auch in dem mit eigenen Mitteln gebildeten Neologismus *kadilo* als Lehnübersetzung vorliegt. Neben dem Lehnwort *apokalipsis* < griech. ἀποκάλυψις haben wir auch die russ. Lehnübersetzung *otkrovenije* 'Offenbarung'. Besonders zahlreich sind solche Fälle von Wortpaaren kaum, da entweder das Lehnwort oder die Lehnübersetzung obsiegte. Das altkirchenslavische *fropit*, das über *profit* auf griech. προφήτης zurückgeht, wurde durch die Lehnübersetzung *prorok* verdrängt.

Auch die dritte Sandfeldsche Kategorie, die der *phraseologischen Lehnübersetzungen* ist auf dem Gebiet der griechisch-russischen bzw. griechisch-slavischen sprachlichen Beziehungen noch sehr wenig erforscht, noch weniger als die beiden ersteren.

§ 17. Ein umso ergiebigeres Jagdgebiet ist nun aber dasjenige der schier zahllosen *Komposita*, die nach griechischen Mustern gebildet wurden. Das ist besonders bemerkenswert in Anbetracht der Tatsache, dass es in den slavischen Sprachen ursprünglich nur sehr wenige indigene Komposita gab (vgl. E. Dickenmann, *Untersuchungen über die Nominalkomposition im Russischen*, Leipzig 1934, S. 15). Daher erweckt ein jedes Kompositum, dem wir begegnen, den Verdacht einer Entlehnung aus fremden Quellen. Das Entstehen solcher Lehnübersetzungen ist nicht nur auf die Periode der ältesten und älteren russischen Sprachdenkmäler begrenzt, sondern für die Geschichte der Literatursprache bis auf den heutigen Tag charakteristisch (vgl. B. Unbegaun, *Le calque dans les langues slaves littéraires*, in der *Revue des Etudes Slaves*, Bd. XII). Es lassen sich daher in der modernen russischen Sprache nicht nur Lehnübersetzungen aus dem Griechischen, sondern auch solche aus den westeuropäischen Sprachen konstatieren, wobei das Französische und Deutsche als Quellensprachen vor allem in Betracht kommen. Es kann aber mit Recht behauptet werden, dass diese späten und modernen Lehnübersetzungen nicht so schmerzlos und leicht hätten stattfinden können, wenn nicht schon die altkirchenslavische Sprache auf byzantinischer Basis einen reichen Vorrat an Mustern zu einer analogen Weiterentwicklung geliefert hätte.

Nach Leskiens Worten (*Altbulgarische Grammatik*, Heidelberg 1909, S. 98) waren die meisten altkirchenslavischen Komposita *wortgetreue Übertragungen der griechischen Komposita aus den Vorlagen der Übersetzer*, im byzantinischen Griechisch aber war die Wortkomposition ein ausserordentlich verbreitetes und produktives Mittel der Wortbildung. Nach Jagić (*Die slavischen Nominalkomposita in ihrem sprachgeschichtlichen Auftreten*, im *Archiv für slavische Philologie*, Bd. XX, S. 537) war die Anzahl der Komposita in den altkirchenslavischen Evangelienübersetzungen recht gering und ihre Bildung sehr einfach. In einigen Fällen findet man slavische Komposita zur Wiedergabe griechischer Simplicia, wie zum Beispiel das auch im

Russischen gebräuchliche *vodo-nos* für griech. ὕδρια 'Wassereimer', das altkirchenslav. *drěvo-děl'a*, russ. *drevo-del* für griech. τέκτων 'Zimmermann', das altkirchenslav. *milo-srđije*, russ. *milo-serdije* für griech. ἑλεος, das altkirchenslav. *mъzdo-imъcъ*, russ. *mъzdo-imec* für griech. τελώνης 'Zöllner'. Auch im altkirchenslavischen *Psalter* gibt es nur wenige Komposita, die zudem recht einfach gebildet sind. In der *Apostelgeschichte* wächst ihre Anzahl aber bedeutend. Man hat die Beobachtung gemacht, dass die späteren Übersetzer weit mehr von ihren Vorlagen abhängig waren als die ersten, und dass sie sich bemühten, die Komposita der griechischen Originaltexte so genau wie immer möglich im Slavischen nachzubilden (vgl. Jagić, *a. a. O.*, S. 543).

Von grösster Bedeutung für die Entwicklung der slavischen und russischen Wortkomposition ist die Hymnologie gewesen. Die griechisch-byzantinische Kirchenhymne hatte die Verbindung mit der antiken und hellenistischen Dichtung und der philosophischen Lyrik noch nicht verloren. In thematischer Hinsicht wenig kompliziert, waren die Kirchenhymnen es umso mehr in stilistischer Beziehung und führten in die slavischen Sprachen, speziell ins Russische, Ausdrucksmittel ein, die sich lebenskräftig erwiesen und weitergedeihen konnten. Die Wortkomposition, nach griechischen Mustern entwickelt, gab den slavischen Sprachen der orthodoxen Welt einen hoch-pathetischen Charakter. Besonders reich wurde die Saat an adjektivischen *epitheta ornantia*, in denen die Literatursprache gewisser Perioden förmlich schwelgte.

§ 18. Dickenmann unterscheidet in seinem Buche *Untersuchungen über die Nominalkomposition im Russischen* (Leipzig 1934) echte Komposition oder Zusammensetzung von der Juxtaposition oder Zusammenrückung. Die letztere spielte mit ihren asyndetischen Verbindungen (vom Typus *žar-ptica*, *car'-kolokol*, *boj-baba* u. s. w.) überhaupt keine Rolle bei der Bildung von Bezeichnungen für neue, aus Byzanz bezogene Begriffe. Von den Kompositionstypen aber, die Dickenmann anführt, sind die sogenannten Kopulativkomposita zwar im Slavischen nach griechischem Muster belegbar, haben aber quantitativ, ganz besonders im Russischen, nur eine sehr geringe Verbreitung gefunden. In solchen Fällen standen die beiden Kompositionsglieder nebeneinander, ohne dass das eine dem andern irgendwie unter- oder übergeordnet war. Zuweilen wechselten sie sogar den Platz. Das griechische Kopulativkompositum *νυθ-ήμερον* hiess im Altkirchenslavischen *nošte-dnije* (im Altrussischen als *nošče-dnъ* belegbar) oder — umgekehrt — *dnъo-noštije*. Das griech. *υίο-πατορία* wurde entweder zu *syno-otčestvo* oder *otčče-synije*. Das griech. ἀδελφό-παις 'Vetter' wurde *bratu-čado* (altkirchenslavisch und russisch belegbar). In der russischen Schriftsprache sind diese Lehnübersetzungen ebenso wenig bekannt wie etwa die altkirchenslavischen Komposita *konje-čelověko* = ἵππο-

κένταυρος oder *muže-žen* = ἀνδρῶ-γυνος. Im Zeitalter des modernen Symbolismus entstanden jedoch Wortformen wie *bogo-čelovek* und *čeloveko-bog*.

Eine bedeutend grössere und strukturell sehr tiefgreifende Bedeutung dagegen gewannen die sogenannten Determinativkomposita, wo das eine Glied das andre so oder anders determinierte. Hier fanden die Slaven bei den Byzantinern einen Reichtum an Mustern, die nachgebildet werden konnten. Wir unterscheiden mit Dickenmann zwischen *kasuellen* Determinativkomposita und *attributiven* Determinativkomposita. Beide waren bei den Griechen vorgebildet. Die erstgenannten zeichneten sich dadurch aus, dass das erste Glied das zweite in genitivischer, dativischer oder akkusativischer Funktion bestimmte, die andern dagegen waren so gebildet, dass das erste Glied das folgende attributivisch oder adverbial bestimmte.

Bei den kasuellen Determinativkomposita was das erste Glied naturgemäss ein Substantiv. Besonders blühten im byzantinischen Griechisch Zusammensetzungen mit dem Wortstamm θεο-, dem im Slavischen der Wortstamm *bogo-* entsprach. Die russische Schriftsprache kennt noch heutigentags eine Unmenge von Zusammensetzungen mit diesem Wortstamm, die griechischen Mustern genau nachgeahmt sind. Wir haben:

θεο-μακάριος	= <i>bogo-blažennyj</i>
θεο-μάχος	= <i>bogo-borec</i>
θεό-φοβος	= <i>bogo-bojnyj</i>
θεό-πνευστος	= <i>bogo-udoxnovennyj</i>
θεο-μήτωρ	= <i>bogo-mat'</i>
θεο-φόρος	= <i>bogo-nosec</i>
θεο-λόγος	= <i>bogo-slov</i>
θεο-τόκος	= <i>bogo-rodica</i>
θεο-φρούρητος	= <i>bogo-xranimyj</i>
θεο-σεβής	= <i>bogo-čestivyj</i>

u. s. w.

Sonst können aus dem fast unübersehbaren Reichtum von kasuellen Komposita, die aus dem Griechischen übersetzt sind und im heutigen literarischen Russisch fortleben, noch einige Beispiele genannt werden: ἀδελφο-κτόνος = *brato-ubijca*, οἶνο-πότης = *vino-pijca*, οἶνο-χόος = *vino-čerpij*, πνευματο-φόρος = *duxo-nosnyj*, ψυχο-βλαβής = *duše-vrednyj*, ψυχο-τρόφος = *duše-pitatel'nyj*, νομο-θέτης = *zakono-datel'*, νομο-διδάσκαλος = *zakono-učitel'*, εἰκono-μάχος = *ikono-borec*, χριστο-φόρος = *kresto-nosec*, εἰδωλο-λάτρης = *kumiro-služitel'*, μυρο-φόρος = *miro-nosica*, κοσμο-κράτωρ = *miro-deržec*, καρπο-δότης = *plodo-davec*, σαρκο-φαγία = *ploto-jadije*, πορφυρο-γέννητος = *porfiro-rodnyj*, βαγρ'ano-rodnyj, χειρο-ποίητος = *ruko-tvornyj*, φθο-

ρο-ποιός = *tle-tvornyj*. In einigen Fällen sind die beiden Glieder der Komposition in entgegengesetzter Reihenfolge angebracht: z. B. φιλό-πορνος = *bludo-l'ubec*, φιλ-ἄδελφος = *brato-l'ubec*, φιλ-ἄνθρωπος = *čeloveko-l'ubec*, μισ-ἄδελφος = *brato-nenavistnik* u. s. w.

§ 19. Wenden wir uns jetzt den *attributiven* Determinativkomposita zu, werden wir gut daran tun, sie nach den ersten Gliedern der Zusammensetzungen zu gruppieren. Das erste Glied der Zusammensetzung kann nämlich (1) ein Adjektiv oder Adverb, (2) ein Pronomen, (3) ein Zahlwort, (4) eine Präposition und (5) eine Negation sein. Dickenmann nimmt in seinem Buch überhaupt keine Rücksicht auf die beiden letztgenannten Gruppen. Sie haben aber im Prozess des griechisch-byzantinischen Einflusses auf die russische Sprache durchaus keine unbedeutende Rolle gespielt.

Die weitaus grösste Mehrzahl der attributiven Komposita gehört der *ersten* Gruppe an. Eine ganz besonders grosse Rolle spielte im byzantinischen Griechisch das Adverb εὖ- 'wohl', dem im Altkirchenslavischen ein gleichfalls als Adverb zu betrachtendes *blago-* entsprach. Obgleich die russische Lautform dieses Adverbs hätte *bologo-* sein sollen, hat die kirchenslavische Lautform auch volkstümlich ein derartiges Übergewicht erhalten, dass es tatsächlich überhaupt keine Komposita mit dem ersten Gliede *bologo-*, sondern nur mit *blago-* gibt. Hier folgt eine Liste von solchen Komposita, die ganz ihrem griechischen Vorbilde nachgeformt sind:

εὖ-λάβεια	= <i>blago-bojazn'</i> , <i>blago-govenije</i>
εὖ-φροσύνη	= <i>blago-veselije</i>
εὖ-δοκία	= <i>blago-volenije</i>
εὖ-καιρος	= <i>blago-vremennyj</i>
εὖ-σέβεια	= <i>blago-verije</i>
εὖ-αγγέλιον	= <i>blago-vestije</i>
εὖ-χαριστία	= <i>blago-darenije</i>
εὖ-μένεια	= <i>blago-dušije</i>
εὖ-θυμία	= <i>blago-dušestvo</i>
εὖ-ημερία	= <i>blago-žitije</i>
εὖ-ώνυμος	= <i>blago-imenityj</i>
εὖ-ελπῖς	= <i>blago-nad'ožnyj</i>
εὖ-σχήμων	= <i>blago-obraznyj</i>
εὖ-τυχία	= <i>blago-polučije</i>
εὖ-πρόσδεκτος	= <i>blago-prijatnyj</i>
εὖ-γενής	= <i>blago-rodnyj</i>
εὖ-ώδης	= <i>blago-uxannyj</i>

u. s. w.

Mit dem Wortstamm *blago-* konkurriert der Wortstamm *dobro-* als erstes Glied von attributiven Komposita, die im Griechischen hier ein *εὖ-* haben, z. B.

εὖ-σεβής	= <i>dobro-vernyj</i>
εὖ-ημερία	= <i>dobro-denstvije</i>
εὖ-χάρακτος	= <i>dobro-likij</i>
εὖ-πρόσωπος	= <i>dobro-ličnyj</i>
εὖ-άρετος	= <i>dobro-nravnyj</i>
εὖ-όφθαλμος	= <i>dobro-okij</i>
εὖ-καρπία	= <i>dobro-plodije</i>

u. s. w.

Sonst können aus der Fülle der hierher gehörenden Komposita noch viele andre genannt werden wie etwa: *μεγαλο-ψυχία* = *veliko-dušije*, *μεγαλο-πρέπεια* = *veliko-lepije*, *μεγαλο-μάρτυρ* = *veliko-mučenik* oder *ὀλιγο-πιστία* = *malo-verije*, *ὀλιγο-ψυχία* = *malo-dušije*, *ὀλιγο-χρόνιος* = *malo-letnij*, oder *μεγαλό-φωνος* = *vele-glasnyj*, *μεγαλο-ρρήμων* = *vele-rečivnyj*, oder *ὕψι-πέτης* = *vysoko-parnyj*, *ἄξιο-μνημόνευτος* = *dosto-pam'atnyj*, *κακο-ήθης* = *zlo-nravnyj*, *κακ-οὔργος* = *zlo-dej*, *ζω-γράφος* = *živo-pisec*, *ζωο-ποιός* = *živo-tvornyj*, *πολυ-θεία* = *mnogo-božije*, *πολύ-πονός* = *mnogo-bolezennnyj*, *πολύ-γamos* = *mnogo-ženec*, *πολύ-μορφος* = *mnogo-obraznyj*, *πολύ-τιμος* = *mnogo-cennyj*, *παλιγ-γενεσία* = *paki-bytije*, *ὀρθό-δοξος* = *pravo-slavnyj*, *pravo-vernyj*, *δουλο-πρεπής* = *rabo-lepnyj*, *αἰσχρ-ουργία* = *skverno-dejanije*, *ταχυ-γράφος* = *skoro-pisec*.

Bei weitem nicht so zahlreich ist die Gruppe der Komposita, die in ihrem ersten Gliede ein Pronomen oder Adjektiv aufweisen. Wir haben hier Wörter mit *ἄλλο-* = *ino-* (*ἄλλο-γενής* = *ino-plemennnyj*, *ἄλλ-ηγορία* = *ino-rečije*, *ino-skazanije*, *ino-slovije*), Wörter med *παν-*, *παντ(ο)-* = *vse-* (*παν-ύμνητος* = *vse-xval'nyj*, *παντ-όπτης* = *vse-vid'aščij*, *παντο-κράτωρ* = *vse-deržec*, *vse-deržitel'*, *παντο-δύναμος* = *vse-sil'nyj*), Wörter mit *αὐτ(ο)-* = *samo-* (*αὐτ-όπτης* = *samo-videc*, *αὐτο-κράτεια* = *samo-vlastije*, *samo-deržavije*, *αὐτ-άρκεια* = *samo-dovlenije*, *αὐτο-κίνητος* = *samo-dvižnyj*).

Noch weniger zahlreich sind die Zusammensetzungen mit Zahlwörtern. Zunächst mögen einige Beispiele von Komposita mit Kardinalzahlen im ersten Glied angeführt werden: wir haben hier im Russischen für die erste Zahl mit den Wortstämmen *in-*, *jedin-* und *odin-* zu rechnen, die alle dem griechischen Wortstamm *mono-* entsprechen können. So haben wir für *μονό-κερως* *ino-rog*, für *μονο-γενής* *ino-čadyj*, aber für *μον-αρχία* *jedino-vlastije*, *jedino-načalije*, aber auch *jedino-rožec* für *μονό-κερως*, *jedino-čadyj* für *μονο-γενής*, während Komposita mit dem echt-russischen *odno-* samt und sonders späteren Ursprungs, d. h. nicht in Anlehnung an griechische Muster, sondern selbständig nach dem Vorbilde der oben-

genannten kirchenslavischen Zusammensetzungen gebildet sind. Für das griech. δι- tritt das slavisch-russische *dvoje-*, *dvu-* ein, und wir erhalten Komposita wie δι-γαμος = *dvoje-bračnyj*, *dvu-bračnyj*, δι-ψυχος = *dvoje-dušnyj*, *dvu-dušnyj*. Für das griech. τρι-, τρις- haben wir im Allgemeinen das slavisch-russische *tre-* z. B. τρις-μακάριος = *tre-blažennyj*, τρις-μέγιστος = *tre-velikij*, τρι-φωτος = *tre-svetlyj*. Später trat das rein russische *tri-*, *troje-* und *tr'ox-* als Kompositionsglied ein. Für griech. Komposita mit τετρα- hatte man den slavischen Wortstamm *četvero-* und konnte τετρά-πους mit *četvero-nogij*, τετρ-άρχης mit *četvero-vlastnik* übersetzen. Später traten die russischen Zahlbezeichnungen *četyre-* und *cetyl'ox-* in solche Komposita ein.

Ordinalia wurden auch zur Komposition benutzt. Für πρωτο- wurde *pervo-* eingesetzt, und man bekam für πρωτο-μάρτυρ die Form *pervo-mučenik*, für πρωτό-κτιστος die Form *pervo-zdannij*, für πρωτο-μανδάτωρ die (alt-russ.) Form *pervo-sol'nik*. Die vielen russischen Komposita mit anderen Ordinalia im ersten Gliede wie *vtoro-*, *p'ato-*, *šesto-*, *sedmo-*, *os'mo-*, *des'ato-* sind teils nach dem obigen Muster, teils auch nach byzantinischen Vorbildern gemodelt.

Was die Möglichkeit der Bildung von Komposita mit einer Präposition angeht, — eine Möglichkeit, die im Russischen sehr ergiebig verwertet worden ist (man vergleiche die russischen Adjektive *pre-krasnyj*, *pre-slavnyj*, *pre-xitryj*, *črez-vyšajnyj*, *črez-mernyj* oder die Zeitwörter *so-vladat'*, *so-bl'usti*, *so-xranit'* u. s. w.), — so übernahm das Russische zahlreiche Muster aus dem Altkirchenslavischen (wie das aus dem Vokalismus der obengenannten Beispiele hervorgeht) und dieses wiederum aus dem Griechischen. Einige Exempel seien hier angeführt. Das russ. *pod-ručnyj* ist sicher nach dem griech. ὑπο-χείριος geformt; nach dem griech. ἀντί-δωρον ist das russ. (-kirchenslav.) *voz-mezdije* gebildet; für das russ. *na-stavnik* ist wohl das griech. ἐπι-στάτης verantwortlich zu machen; das griech. προ-θυμία diente als Muster für russ. *u-serdije*, das griech. κατα-δυναστεία für russ. *na-silije*; für das russ. *so-graždanin* finden wir die Vorlage im griech. συμ-πολίτης. Die Zeitwörter *vo-dvorit's'a* und *preko-slovit'* sind aus dem Altkirchenslavischen ererbt und nach dem Vorbild von ἐν-αυλιζεσθαι und ἀντι-λογεῖν gebildet.

Bemerkenswert ist es, dass das Russische zwei Mittel für die negative Bestimmung der Komposita besitzt, während es im Griechischen nur ein solches Mittel gab, nämlich das privative Präfix α-/αν-. Das zunächstliegende Mittel zum Ausdruck der Negation war im Russischen das als Präfix angewandte *ne-*. Typisch sind solche Gleichungen wie

ἀ-σθένεια = *ne-dug*

ἀ-πεπηγής = *ne-lepyj*

ἄ-φραστος = *ne-izrečonnij*
 ἄ-ατος = *ne-nasytnij*
 ἄ-γνωτος = *ne-znanyj*.

Daneben aber haben wir zahlreiche Beispiele der Wiedergabe des α-privativum durch die Präposition *bez-*. Einige Exempel werden genügen:

ἄ-προσῦνη = *bez-umije*
 ἄ-θανασία = *bes-smertije*
 ἄ-θeos = *bez-božnyj*
 ἄ-φωνος = *bez-glasnyj*
 ἄν-όδους = *bez-zubyj*
 ἄ-χειρ = *bez-rukiy*

u. s. w.

§ 20. Der so geschaffene Vorrat an Komposita, die ihr Vorbild im Griechischen hatten, war, obgleich er sehr reich war, dennoch nicht so sehr in quantitativer Beziehung wichtig für die Geschichte der russischen Literatursprache als vielmehr in qualitativer. Das Prinzip der determinativen Komposition, an sich dem Russischen fremd, erhielt eine ungeheure Bedeutung für die russische Wortbildung. Das Problem des Verhaltens der russischen Literatursprache in ihren einzelnen Entwicklungsetappen diesem Wortbildungsprinzip gegenüber ist noch bei weitem nicht genügend erforscht, was umso beklagenswerter ist, als der Einfluss des byzantinischen Griechisch auf diesem Gebiet ganz besonders bezeichnend und andauernd war.

Die altrussische Hymnologie, vor allem die Hymnen und Gebete des Kyrill von Turov, folgten gern in den Fußstapfen der altkirchenslavischen und byzantinischen. Man braucht nur einige von Kyrills Hymnen oder Gebeten zu lesen, um eine ganze Reihe von solchen, dem Griechischen nachgebildeten Komposita bei ihm zu finden. Wir sehen bei ihm Adjektiva vom Typus *pre-sv⁴atoj*, *pre-čistijj*, *pre-slavnyj*, *pre-krasnyj*, *pre-milostivijj*, *pre-podobnyj* oder vom Typus *bez-dušnyj*, *bez-zračnyj*, *bez-zlobivijj*, *bez-zakonnyj*, *bes-čislennyj* oder Adjektiva wie *blago-obraznyj*, *dolgo-terpelivijj*, *zlato-l'ubivijj*, *bogo-ugodnyj*, *dobro-glasnyj*. Wir finden Substantive vom Typus *čeloveko-l'ubec*, *plodo-davec*, *zivo-davec*, *blago-datel'* oder vom Typus *blago-volenije*, *kumiro-služenie*, *blago-uxanije* u. s. w. Bei Serapion von Vladimir finden wir Komposita wie *ne-navist'*, *ne-sytovstvo*, *vysoko-mysliti* u. s. w. Bei Daniil Zatočnik finden wir Komposita von der Art *zlato-kovannyj*, *bogo-doxnovennyj*, *duše-poleznyj*, *blago-razumije*, *zlo-obraznyj*, *krivo-zorkij*, *zlo-jazyčnyj*, *lasko-serdyj* u. s. w. Man wandte das Mittel der Komposition ganz bewusst an, um einen lyrisch-rhetorischen Stil zu schaffen. Der Sprache wurde dadurch ein pathetisches Gepräge gegeben. Es ist daher verständlich, dass

dieses Mittel vermieden wurde, wenn man der Sprache einen rein-poetischen Charakter verleihen wollte. In dem *Slovo o polku Igoreve* finden wir daher die Komposition nur ganz spärlich angewandt (*ne-gotovyj*, *zlato-verxij*, *ne-pobednyj*, *ne-trudnyj*, *tre-svellyj* u.s.w.). In der *Povest' o prixode Batyja*, die auf der Grenze zwischen Lyrik und Rhetorik steht, werden die Beispiele der Komposition wieder häufiger. Neben stereotypen Komposita wie *bez-božnyj*, *blago-vernyj*, *pre-čistyj*, *zlo-vernyj*, *vse-milostivyyj*, *ne-milostivyyj*, *ne-čestivyyj* finden wir auch kompliziertere Zusammenstellungen wie etwa *smerto-nosnyj*, *sto-čislennyj*, *l'mo-čislennyj*, *strasto-položnik*.

In der altrussischen Zeit ging man noch kaum über die Grenzen der wörtlichen Lehnübersetzungen aus dem Griechischen hinaus. Mit der sogenannten zweiten byzantinisch-balkanslavischen Einflussperiode aber macht sich schon eine zunehmende Ausnutzung des Kompositionsprinzips, unabhängig von griechischen Vorlagen, geltend. So finden wir in des Metropoliten Kyprian *Leben des hl. Peters, des ersten Metropoliten von Russland*, solche Komposita wie *ne-dostižnyj*, *blago-listvennyj*, *blago-vonnyj*, *pre-imenityj*, *svoje-umije*, *vysoko-umije*, *bes-slovesije*. Im *Leben und Tod des Grossfürsten Dimitrij Ivanovič, des russischen Zaren*, das versuchsweise dem russischen Hagiographen des beginnenden 15. Jahrhunderts Epifanij Premudryj zugeschrieben worden ist (vgl. Ad. Stender-Petersen, *Den russiske litteraturs historie*, Kopenhagen 1952, Bd. I, S. 128), gibt es einen sehr grossen Reichtum an stilistisch ausgenutzten Wortkompositionen, die nicht alle auf griechische Vorbilder zurückgeführt werden können, sondern auch vom Autor selbst gebildet sein müssen. Er kennt Komposita wie *ploto-ugodije*, *bez-zakonije*, *celo-mudrije*, *stolpo-tvorenije*, *blago-darenije*, *blago-čestije*, *pre-mudrost'*, besonders charakteristisch sind aber für ihn adjektivische Bildungen wie *blago-plodnyj*, *mnogo-plodnyj*, *zlo-nravnyj*, *zlo-čestivyyj*, *ne-čestivyyj*, *bes-plotnyj*, *ne-skvernyj*, *ne-pričastnyj*, *bez-božnyj*, *tre-kl'atyj*, *bez-umnyj*, *pri-skorbnyj*, *pre-očistvovannyj*. Noch deutlicher tritt diese Lust an kompositorischen Neologismen in den sicher von Epifanij Premudryj stammenden Heiligenlegenden des Stefan von Perm und des Sergij von Radonež hervor. Hier treffen wir Substantiva wie *dobro-dejanije*, *xitro-rečije*, *dobro-pam'atstvo*, *skoro-vyčenije*, *ostro-umije*, *mudro-l'ubije* und *l'ubomudrije* oder wie *blago-l'ubec*, *dobro-pobednik*, *ruko-voditel'*. Von den bei ihm vorkommenden Adjektiven seien nur genannt *vredo-umnyj*, *malo-vremennyyj*, *podobno-kl'učimyyj*, *ne-vidimyyj*, *ne-proxodnyj*, *ne-vredimyyj*, *radostno-tvornyyj*. Interessant sind die Zeitwörter mit amplifizierenden Präfixen vom Typus *pre-obradovatis'a* oder *so-voprošati*, *so-besedovati*, *s-pomagati*.

Auch in der historischen Literatur beginnen diese Komposita zu wuchern. In der *Geschichte von der Eroberung Konstantinopels*, die Nestor-Iskander zum Verfasser hat, schreitet die Entwicklung solcher selbständiger Bildungen weiter fort. Hier gibt es schon Wörter des folgenden

Typus: *blago-sodetel'nyj*, *živo-načal'nyj*, *t'ažko-serdyj*, *ne-vmestimyj*, *jedino-kamennyj*. Auffallend genug ist die geringe Zahl solcher Bildungen in dem Bericht von der Eroberung Kazans, sie scheinen aber selbständige Bildungen zu sein (*malo-vedomyj*, *krasno-pernyj*, *zlato-pernyj*, *borzo-letnyj*). Dagegen schwelgt der Verfasser des Berichtes von dem Angriff König Stefan Batoryjs in komplizierten neologistischen Wortzusammensetzungen wie etwa *vysoko-prestol'nyj*, *slavo-slov'aščij*, *vse-gordelivyj*, *vse-zakrytyj*, *vse-duševnyj*, *po-vseletnij*, *po-vsegodnyj*, *mnogo-nadežnyj*, *mnogo-naložnyj*, *veliko-sramnyj*, *vele-xval'nyj*, *zlo-jadovitij* oder in Verben vom Typus *mnogo-krepl'at'*, *so-vošprotivl'at'*, *so-vošpodnimat'*, *so-boleznovat'*. Einen wahren Triumph feiert unser Prinzip aber als Stilmittel in der Zeit Ivans des Grausamen, vor allem in der berühmten *Stepennaja Kniga*, dem Buch der zarischen Genealogie, das ein hochoffizielles Gepräge hat. Sowohl im Titel selbst als auch im Text finden wir zahlreiche Komposita, sowohl adjektivische (*dobro-raslennyj*, *mnogo-raslennyj*, *bogo-utveržennyj*, *bogo-ugodnyj*, *bogo-mudryj*, *bogo-potrebnij*, *bogo-xranimyj*, *bogo-podražatel'nyj*, *blago-lepotnyj*, *blago-dejstvennyj*, *blago-cvetuščij*, *vysoko-verxij*, *svetlo-zračnyj*) als auch substantivische (*skipetro-deržanije*, *bes-supružestvo*, *bez-domstvije*, *čuže-zemstvije*, *vele-mudrije*, *svetlo-ukrašenije*).

§ 21. Es kann im Rahmen dieser Übersicht nicht unsre Aufgabe sein, das Nachleben dieses Stiles im 17. Jahrhundert näher zu erforschen. Die Literatur der sogenannten *Smuta*, d. h. der Zeit der Bürgerkriege und der politischen Wirren im Anfang des 17. Jahrhunderts, die Memoirenwerke dieser Zeit, die Klage über die Eroberung und gänzliche Vernichtung des Moskovitischen Reiches (*Plač o plenenii i o konečnom razorenii prevysokogo i presvetlejšego Moskovskogo Gosudarstva*), weiter Katyr'ov-Rostovskijs Bericht von vergangenen Jahren (*Povest' ot prežnix let*), die Werke eines Ivan Timofejev (*Vremennik po sed'moj tys'ačci ot sotvorenija sveta*), eines Avraamij Palicyn (*Skazanie ob osade Troicko-Sergijeva monastyr'a*), eines Xvorostinin (*Slovesa dnei carej i sv'atitelej moskovskix*), eines Saxovskoj (*Povest' izvestnoskazujema*) u. s. w., sind durchtränkt vom oben charakterisierten Stilprinzip und geben ein reiches Material zur Beleuchtung der nach griechischem Muster geformten Wortkompositionen. Das Prinzip lebte weiter bis ans Ende des 17. und an den Anfang des 18. Jahrhunderts, und V. V. Vinogradov hat in seinem Buch *Očerki po istorii russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vv.* (Leiden 1949), S. 11, einige Beispiele davon gegeben, wie die Wortkomposition zuguterletzt an Hypertrophie zugrunde geht. Beim Grammatiker und Staatsdruckereidirektor F'odor Polikarpov (gest. 1731) kann er so komplizierte Bildungen nachweisen wie *razno-pestro-vidnyj*, *razumopodatel'nyj*, *vero-krepiteľnyj* u. s. w. Beim Kirchenfürsten Jepifanij Slavineckij fand er Ausdrücke wie *ruko-xudožestvoval'*, *ado-pletennyj*, *tel'ce-lijanije* u. s. w.

Bei Karion Istomin (gest. 1717), Staatsdruckereidirektor wie Polikarpov, buchte er Kompositionen wie *bogo-kovannyj*, *gordo-vysoko-vyjstvovat'*, *vesido-miro-tvoro-kružnaja* u.s.w. Von den Schriftstellern, die diesen Stil gebrauchten, wurde er als *hellenisch* empfunden. Man hätte mit grösserem Recht die Bezeichnung *byzantinisch* anwenden können.

Selbst die so ganz weltlichen Prosaromane und Prosanovellen, die Ende des 17. und Anfang des 18. Jahrhunderts in der sogenannten *Kanzleisprache* (*prikaznyj jazyk*) verfasst wurden, gaben die Verbindung mit der alten Stilsprache und ihrem wichtigsten Prinzip, der Wortkomposition, keineswegs gänzlich auf. Wie emanzipiert sie auch sein mochten, wie hemmungslos sie auch Wörter westeuropäischer Provenienz in die Sprache einführen mochten, nie wurde das byzantinische Erbe ganz aufgegeben. Leider ist das Problem der sekundären Vererbung griechisch-byzantinischer Wortbildungsprinzipien noch sehr wenig erforscht. Und doch lässt es sich schon jetzt sagen, dass eine ganze Reihe von Neologismen, die der Spracherneuerer des ausgehenden 18. Jahrhunderts Karamzin zur Bezeichnung westeuropäischer Vorstellungen und Dinge einführte, inhaltlich zwar westeuropäisch waren, aber in ihrer Gestaltung meistens auf byzantinisch-kirchenslavischen lexikalischen Wortbildungsprinzipien beruhten.

IV.

GRIECHISCH-RUSSISCHE SYNTAKTISCHE BEZIEHUNGEN

§ 22. Die Beziehungen zwischen der russischen und der griechischen Syntax, die Frage des Einflusses, den die griechische Syntax durch das altkirchenslavische Medium auf die Syntax der russischen Schriftsprache gehabt haben mag, die Nachhaltigkeit eines solchen Einflusses, — alles das sind leider Probleme, die noch so gut wie gar nicht systematisch behandelt worden sind, und die Vorarbeiten, die unternommen worden sind, sind auch nur sehr geringfügig.

Der russische Nationaldichter Puškin, der das Gleichgewicht zwischen den kirchenslavischen und den national-russischen Elementen der Sprache in seiner Dichtung schuf, sprach sich gelegentlich über die Bedeutung des griechisch-byzantinischen Einflusses auf die russische Sprache im Allgemeinen folgendermassen aus: *Als Material eines Schrifttums verdient die slavisch-russische Sprache allen anderen europäischen Sprachen vorgezogen zu werden. Im 11. Jahrhundert eröffnete ihr die griechische Sprache ihren Wortschatz, schenkte ihr die Gesetze einer durchdachten Grammatik, ihre schönen Redewendungen, den majestätischen Strom ihrer Rede . . . An sich schon klangvoll und ausdrucksvoll*

lieh die russische Sprache von ihr ihre Elastizität und Regelmässigkeit (*Polnoje sobranije sočinenij v 10 tomach*, Bd. VII, Moskau-Leningrad 1951, S. 27).

Mit dem majestätischen Strom der Rede meinte Puškin natürlich nichts anderes als die russische Syntax, die er so auf griechische Quellen zurückführen wollte. Es ist aber sicher eine sehr grosse Frage, ob man überhaupt die Bedeutung der griechischen Syntax für die russische mit der Bedeutung vergleichen kann, die der byzantinische und der nach seinem Vorbild geformte kirchenslavische Wortschatz für die russische Sprache gehabt hat. Diese Frage ist von den russischen Sprachforschern ausserordentlich wenig behandelt worden, und eine historische Syntax der russischen Sprache gibt es noch gar nicht (vgl. die Analyse der sprachgeschichtlichen Literatur inbezug auf die Syntax bei V. I. Borkovskij, *Sintaksis dreverusskix gramot*, L'vov 1949, S. 5 ff.). Bei Potebn'a, der doch selber die Syntax als die Seele der Grammatik bezeichnete, finden wir kaum Untersuchungen über die Einwirkung der griechischen Syntax auf die russische (A. A. Potebn'a, *Iz zapisok po russkoj grammatike*, Bd. I-IV, Charkov-Leningrad 1888-1941). Sein nächster Schüler D. N. Ovs'aniko-Kulikovskij folgte in den Fusstapfen seines Lehrers in seinem psychologisch konzipierten Werk *Sintaksis russkogo jazyka* (St.-Petersburg 1912). Die Vertreter einer strukturalistisch eingestellten Syntax-Forschung, A. M. Peškovskij (*Russkij sintaksis v naučnom osveščanii*, 4. Aufl., Moskau 1934) und M. N. Peterson (*Očerki sintaksisa russkogo jazyka*, Moskau-Leningrad 1923, neuste Aufl. Moskau 1930, und *Lekcii po sovremennomu russkomu jazyku*, Moskau 1940) vermeiden bei der Beschreibung der Syntax der russischen Sprache grundsätzlich den genetischen Gesichtspunkt und haben somit auch für die Frage einer eventuellen Abhängigkeit der russischen Syntax von der griechischen kein Interesse. Das Hauptwerk auf dem Gebiet der Syntax ist die grosse Arbeit von A. A. Šaxmatov, *Sintaksis russkogo jazyka*, Bd. I, II, Leningrad 1925-27, 2. Aufl., 1941, aber auch dieser Forscher interessiert sich weit mehr für die Aufstellung syntaktischer Parallelen zwischen der russischen Sprache und einigen andern modernen indoeuropäischen, speziell westeuropäischen Sprachen als für die Frage eines byzantinischen Einflusses auf die russische Syntax. Rein deskriptiv ist auch das neulich unter V. V. Vinogradovs Redaktion erschienene Werk *Grammatika russkogo jazyka*, Bd. II, 1, 2, *Sintaksis*, Moskau 1954. Bei der hier folgenden, knappen Darstellung dieser Frage werden wir gut daran tun, die Beobachtungen F. I. Buslajevs in seinem immer noch wertvollen alten Werke *Istoričeskaja grammatika russkogo jazyka* (Bd. I, II, 2. Aufl., Moskau 1863, 5. Aufl., 1881) und diejenigen L. A. Bulaxovskijs in seinem verdienstvollen Werke *Istoričeskij kommentarij k literaturnomu russkomu jazyku* (Kijev 1936, 3. Aufl., 1950) zur Grundlage unsrer Ausführungen zu wählen.

§ 23. Die Frage, die zuerst gestellt werden muss, ist die, ob die griechische Sprache das russische *Wortgefüge innerhalb des einfachen Satzes* irgendwie beeinflusst hat. Hier kommt vor allem die Rektion der Kasus in Betracht. Obgleich ein Vergleich zwischen der inhaltlichen Seite des griechischen Kasussystems und derjenigen des russischen (bezw. des kirchenslavischen) für eine erschöpfende Behandlung dieser Frage sicher von prinzipieller und praktischer Bedeutung sein würde, müssen wir hier von einer so weitreichenden Fragestellung absehn. Wir setzen daher einfach, dass die Funktionen jener Kasus, die sowohl im griechischen als auch im slavischen System vorkommen (Nominativ, Akkusativ, Genitiv, Dativ, Vokativ), identisch sind.

Bulaxovskij macht (*a. a. O.*, S. 190) darauf aufmerksam, dass im Altrussischen Verba, die *eine dauernde, sinnliche Wahrnehmung* (*dl'aščezes'a čuvstvennoje vosprijatije*) bezeichnen, den Genitiv regieren, während man im modernen literarischen Russisch in solchen Fällen den Akkusativ angewandt findet. Er führt die Verba für 'hören' (*slušat'*), 'im Auge haben' (*smotrit'*, *smotret'*), 'betrachten' (*osmatrival'*), 'zusch'n' (*gl'adet'*), 'schmecken' (*kušat'*), 'erfahren' (*čajat'*), 'aufpassen' (*dozirat'*), 'bemerken' (*primečat'*) an und zitiert eine Reihe von Beispielen. Horace G. Lunt (*Old Church Slavonic Grammar*, Haag 1955, S. 127) führt aus dem Altkirchenslavischen eine Reihe von *verbs of perception* (*bl'usti, pytati* u. s. w.) an. Nun liefert das Griechische für eine Reihe von diesen Verben Parallelen, indem Zeitwörter, die 'hören' (ἀκούω), 'Umsorge haben' (προοράω), 'merken' (αἰσθάνομαι), 'schmecken' (γεύομαι) u. s. w. in gewissen Fällen oder immer den Genitiv regieren (vgl. J. N. Madvig, *Syntax d. griech. Sprache*, Braunschweig 1884, S. 65–67, und E. Schwyzer-A. Debrunner, *Griech. Grammatik* II, München 1950, S. 105–108). Die Möglichkeit ist nicht ausgeschlossen, dass es sich hier nicht um eine reine Parallelerscheinung handelt, sondern um einen direkten Einfluss des griechischen *genitivus partitivus*, besonders in Anbetracht der Tatsache, dass dieser Gebrauch im Russischen, abgesehen von formelhaften Fällen, wieder aufgegeben worden ist (vgl. Vondrák, *Vgl. slav. Gramm.*, II, Göttingen 1928, S. 238). Andererseits ist die obengenannte Rektion des Genitivs nur innerhalb der sogenannten *gramota*-Literatur bezeugt, die auf der reinrussischen Sprache basiert war. Das macht die Hypothese einer griechischen Einwirkung wieder zweifelhaft.

Auf sichererem Boden befinden wir uns aber, wenn wir den in der *gramota*-Literatur bezeugten Gebrauch des *genitivus partitivus* (oder *genitivus totius*) nach den Pronomina *kto, čto, kotoryj* (vgl. Bulaxovskij, *a. a. O.*, S. 192, Borkovskij, *a. a. O.*, S. 358) beurteilen wollen, während man im modernen schriftsprachlichen Russisch in solchen Fällen die Präposition *iz* mit Genitiv anwenden würde. Ein paar Beispiele mögen genügen: *xto* (= *kto*)

moix bojar, —*príjezžix l'udej xto*, —*čto moix l'udej delovyx*, —*kotoryj nas v licex*. Dieser Gebrauch ist identisch mit der analogen griechischen Anwendung des *genitivus partitivus* nach gewissen Pronomina, z. B. τῶν γερόντων τις (vgl. Madvig, *a. a. O.*, S. 55, und Schwyzer-Debrunner, S. 115), und da Buslajev (*a. a. O.*, S. 247) ein Beispiel aus der altkirchenslavischen Evangelienübersetzung (Lukas 14, 5) anführen kann (*kotoraago vasz oszlo ili volz*), wo der griech. Text τίνος ὑμῶν hat, scheint eine Brücke vom Russischen über das Altkirchenslavische zum Griechischen geschlagen zu sein. Man kann hier also tatsächlich griechischen Einfluss annehmen. Buslajevs Vermutung, dass der Genitiv nach *kotoryj* umso verständlicher sei, als das Pronomen etymologisch ein Komparativ sei und daher den *genitivus comparationis* mit Recht verlange, muss natürlich abgewiesen werden, erstens weil die ursprüngliche Bedeutung des Pronomens irrelevant ist, und zweitens weil wir dieselbe Erscheinung auch nach *kto*, *čto* haben, wo nicht einmal ein etymologischer Komparativ angenommen werden kann.

Eine Frage, die hier nur gestellt, aber nicht entschieden werden soll, ist die Frage des Ursprungs des russischen Genitivs nach Komparativen (*odna gora vyše drugoj*). Bekanntlich wird der *genitivus comparationis* als ein ursprachlicher Ablativ erklärt (vgl. Vondrák, *Vgl. slav. Gramm.*, II, S. 251). Parallel mit dieser Ausdrucksweise gibt es auch noch eine andre, wo der Vergleich vermittelt einer Konjunktion *čem*, *neželi* realisiert wird (*odna gora vyše čem drugaja*, *odna gora vyše neželi drugaja*). Wir beobachten auch auf diesem Feld, dass die eine Form (mit dem *genitivus comparationis*) zugunsten der zweiten (mit der Konjunktion) weicht. Nun wissen wir aus der griechischen Grammatik, dass auch das Griechische diesen Dualismus kannte: entweder wurde der Vergleich durch ein ἢ ausgedrückt, wobei das Vergleichsnomen im selben Kasus stehn blieb wie das verglichene Nomen, oder aber wurde das ἢ ausgelassen und das Vergleichsnomen kam in den Genitiv zu stehn (vgl. Madvig, *a. a. O.*, S. 95, 96, u. Schwyzer-Debrunner, *a. a. O.*, S. 98 ff.) Es scheint uns nicht ganz ausgeschlossen, dass der russische *genitivus comparationis* in der Literatursprache aus dem Altkirchenslavischen ererbt worden und folglich künstlich ist. Darauf scheint das Weichen desselben, als Überwindung einer fremdartigen Konstruktion gedeutet, recht klar hinzuweisen. Über diese Frage ist die umfassende Untersuchung von Arne Gallis, *Études sur la comparaison slave. La syntaxe de la comparaison d'inégalité en vieux-slave ecclésiastique et dans les autres dialectes slaves méridionaux du Moyen Age*, Oslo 1946, zu vergleichen.

Der charakteristische *genitivus negationis* des Russischen ist eine uralte und volkstümliche Erscheinung. Sie ist gemeinslavisch, und in den ältesten kirchenslavischen Übersetzungen ist die Regel von der Anwendung

des Genitivs in negierten Sätzen statt des Akkusativs des Objekts in positiven Sätzen recht genau eingehalten. Wenn wir nun in altkirchenslavischen Texten Varianten eines und desselben Satzes finden, von denen die eine den Genitiv der Negation enthält, die andre aber trotz der Negation den Akkusativ aufweist, — wie z.B. die von Buslajev (*a.a.O.*, S. 248) angeführten Sätze *da ne prětkneši o kameni nogy tvojeja* und *da ne prětkneši o kameni nogu tvoju*, welche letztere genau dem griech. τὸν πόδα (Matth. 4, 6) entspricht, — dann fragt man sich, ob die Anwendung des Akkusativs statt des erwarteten Genitivs der Negation nicht etwa griechischem Einfluss zuzuschreiben ist. Andererseits ist es aber eine Tatsache, dass der Akkusativ in solchen Fällen keineswegs fremdartig ist, sondern sowohl in der Volkssprache als auch in der literarischen immer mehr an Boden gewinnt.

§ 24. Bekanntlich dient der *Instrumentalis* als Kasus des *agens* in passiven Satzkonstruktionen. Dieser Gebrauch muss als ein volkstümlich russischer angesprochen werden. Nichtsdestoweniger finden wir im altrussischen Schrifttum ausserordentlich oft statt des Instrumentals die Konstruktion *ot* mit dem Genitiv. Sowohl Buslajev (*a.a.O.*, S. 276) als auch Bulaxovskij (*a.a.O.*, S. 202) führen Beispiele aus der altrussischen Literatur an (z.B. *poter'an moj syn carevič Dimitrij Ivanovič na Ugliče ot tex ot bojar Godunovyx*; — *vojevody u nas ustavleny ot bojarinov*). Auch Borkovskij zitiert einige Beispiele dieser Konstruktion. Sie hielt sich bis zum 18. Jahrhundert und kann noch bei Dmitrijev und Krylov belegt werden (*a.a.O.*, S. 360). Diese Konstruktion ist nun ohne Zweifel aus dem Altkirchenslavischen ins Russische übertragen worden, sie ist letzten Endes identisch mit der griechischen Konstruktion mit ἀπό (vgl. Vaillant, *Manuel du vieux slave*, Paris 1948, S. 184). Im 19. Jahrhundert aber emanzipierte sich die russische Sprache vollständig von diesem byzantinischen Einfluss.

Ein bis auf den heutigen Tag unentschiedener Kampf findet seit alters im Russischen zwischen dem *prädikativen Instrumentalis* und dem *prädikativen Nominativ* statt, wobei der erstere als eine volkstümliche, der letztere aber als eine aus dem Altkirchenslavischen übernommene, letzten Endes griechisch-byzantinische Erscheinung betrachtet werden kann. Sowohl I. Endzelin (*Slav'ano-baltijskije et'udy*, St.-Petersburg 1911, S. 190, 191) als auch E. Fränkel (*Der prädikative Instrumental im Slavischen und Baltischen und seine syntaktischen Grundlagen*, im *Archiv für slavische Philologie*, Bd. XL, 1926, S. 77–117) sind der Meinung, dass der prädikative Instrumental eine uralte, jedenfalls fürs Balto-Slavische gemeinsame Erscheinung ist. Im modernem Russisch macht man gewöhnlich eine Distinktion zwischen dem prädikativen Nominativ als der Bezeichnung eines dauernden Zustandes oder einer dauernden Eigenschaft des Subjekts und dem prädikativen Instrumental als der Bezeichnung eines vergänglichen Zustandes

oder einer vergänglichen Eigenschaft des Subjekts. Buslajev drückt das so aus, dass der Instrumental meistens *ein unwesentliches Merkmal* (*priznak nesušestvennyj*), der Nominativ dagegen *ein wesentliches Merkmal* (*priznak sušestvennyj*) bezeichnet (*a.a.O.*, S. 255). Das ist aber wohl nur einer Normierung *ex post facto* zuzuschreiben. Wie Bulaxovskij (*a.a.O.*, S. 195) zeigt, liess das älteste russische Schrifttum den prädikativen Instrumental nur beim Infinitiv (von *byl'* und ähnlichen Verben und in der Vergangenheit zu, während beim Präsens und beim Futurum immer der prädikative Nominativ stand. Man hat die Beobachtung gemacht, dass noch im 18. Jahrhundert der prädikative Instrumental meistens in den *niederen* Literaturarten, in der Komödie, in der Journalistik, der prädikative Nominativ dagegen hauptsächlich in den *höheren* Literaturarten wie der Tragödie und dem Epos vorkam. Bulaxovskij (*a.a.O.*, S. 197) sieht hierin mit Recht ein Zeichen des fortgesetzten Kampfes zwischen dem volkstümlichen Element und der altkirchenslavischen Tradition. Den unslavischen Gebrauch des prädikativen Nominativs aber hatte das Altkirchenslavische zweifellos aus dem Griechischen übernommen, wo das Prädikatsnomen bei Verben wie εἶμι und γίγνομαι im Nominativ stand (vgl. Madvig, *a.a.O.*, S. 25, u. Schwyzer-Debrunner, *a.a.O.*, S. 65).

Bekanntlich hat man im Griechischen nach Zeitwörtern, die 'nennen', 'ernennen', 'erwählen', 'darstellen', 'ansehn' bedeuten, das Prädikatsnomen zum Objekt im Akkusativ bei transitiv-aktiver Konstruktion, während dasselbe Prädikatsnomen bei passiver Konstruktion im Nominativ steht (vgl. Madvig, *a.a.O.*, S. 29, u. Schwyzer-Debrunner, *a.a.O.*, S. 83). Im modernen Russisch haben wir in solchen Fällen sowohl in aktiver als auch in passiver sowie in reflexiver Konstruktion den Instrumental, z.B. *nazyval'* (*kogo-nibud'*) *drugom*, — *naznaciť* (*kogo-nibud'*) *generalom*, — *izbrat'* (*kogo-nibud'*) *direktorom*, — *predstavit'* (*kogo-nibud'*) *negod'ajem*, — *ščital'* (*kogo-nibud'*) *prijatelem*. Im Altkirchenslavischen dagegen werden solche Zeitwörter (*naricati*, *tvoriti* u.s.w.) mit dem Akkusativ konstruiert, und als Beispiel führt Buslajev (*a.a.O.*, S. 287) folgenden Satz an: *Jeda kto vysotu gornojo vraxo ili glavu sustu naricaše*. Im altrussischen Schrifttum haben wir dieselbe Erscheinung bei Zeitwörtern des Nennens wie *imenovati*, *narešti*, *prizvati*, *prověštati*, *proglasiti*, *prozvati*, *nazvati*. Eine ganze Blumenlese von Beispielen, wo diese Zeitwörter mit dem Akkusativ konstruiert sind, finden wir im *Leben des hl. Stefan von Perm*, das Epifanij Premudryj zum Verfasser hat. In den letzten Abschnitten seines Werkes stellt der Verfasser eine Reihe von rhetorischen Fragen auf, wie er wohl seinen Helden, den Heiligen, am besten benennen solle: *Apostola li t'a imenuju?* . . . — *Zakonodavca li t'a prizovu ili zakonopoložnika?* . . . — *Krestitel'a li t'a proveščaju?* . . . — *Propovednika li t'a proglasu?* . . . — *Jevangelista li t'a nareku ili blagovestnika?* . . . — *Učitel'a li t'a*

prozovu? . . . (Vgl. Ad. Stender-Petersen, *Anthology of Old Russian Literature*, New York 1954, S. 224, 225). Hier haben wir es ganz sicher mit einer griechischen Beeinflussung zu tun. Zugleich muss aber gesagt werden, dass diese Erscheinung sich nicht halten können und mit der Selbstermanzipierung der Schriftsprache im 19. Jahrhundert ganz aus dieser schwand. Wiederum steht wir der Tatsache gegenüber, dass die russische Sprache einen aus dem Griechischen übernommenen syntaktischen Zug in der Neuzeit wieder abstreift.

§ 25. Die Stellung des Adjektivs im Wortgefüge ist eine Frage komplizierter Art, die vor allem von Berneker (*Die Wortfolge in den slavischen Sprachen*, Berlin 1900), Gunnar Gunnarsson (*Recherches syntaxiques sur la décadence de l'adjectif nominal dans les langues slaves et particulièrement dans le russe*, Stockholm-Paris 1931) und Maria Widnäs (*La position de l'adjectif épithète en vieux russe*, Helsingfors 1953) studiert worden ist. Während Berneker zum Resultat kam, dass das adjektivische Attribut im Altrussischen gewöhnlich postponiert war und nur bei Emphase vor das Substantiv trat, und dass es in der weiteren Geschichte der Sprache allmählich dem Substantiv antepositioniert wurde, so dass das postponierte Adjektiv die Emphase übernahm, und Gunnarsson dieses Resultat statistisch bestätigte, hat Maria Widnäs eine systematische Zerteilung des sprachlichen Materials vorgenommen und dabei die Beobachtung gemacht, dass jenes Material, das man zu einer volkstümlich russischen Tradition hinweisen kann (die *Pravda Russkaja* und die Schriften Vladimir Monomachs sowie die rechtlichen Quellen), gewöhnlich die Anteposition des attributiven Adjektivs bezeugt, die sich bis ins 17. Jahrhundert hält, während das Material, das sie zu einer byzantinisch-kirchenslavischen Tradition hinrechnen will, ganz im Gegenteil ursprünglich eine ausgesprochene Postposition des Adjektivs aufweist, allmählich aber einer Anteposition weicht. Im klassischen Griechisch war die gewöhnliche Stellung des attributiven Adjektivs zwar die Anteposition (vgl. B. L. Gildersleeve, *Syntax of Classical Greek*, New York 1900–11), im neutestamentlichen Griechisch dagegen, das für unsre Zwecke allein eine Rolle spielen kann, war die Postposition des Adjektivs nach Fr. Blass-Debrunner, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen 1931, S. 276, entschieden die prädominierende Stellung desselben. Diese Tatsachen sind sehr bezeichnend für die Geschichte der russischen Syntax. Es steht ausser Zweifel, dass die griechische Postponierung des Adjektivs in der Schrift dank der wortgetreuen Übersetzung der Evangelien auch im Altkirchenslavischen genau nachgeahmt wurde und auf diesem Wege ins altrussische Schrifttum hineinverpflanzt wurde. Sie stand aber im Widerstreit mit der volkstümlichen Tradition und wurde allmählich von dieser verdrängt.

Zur Bezeichnung der Abstrakta bediente sich das Griechische der neu-

tralen Adjektiva und Pronomina im Nominativ Plur. Dieser Gebrauch wurde willig vom Altkirchenslavischen übernommen. Wenn es bei Joh. 17, 10 heisst: καὶ τὰ ἐμὰ πάντα ὁὰ ἐστὶ καὶ τὰ ὁὰ ἐμὰ, wird es wortgetreu so auf Altkirchenslavisch wiedergegeben: *i moja vs'a tvoja sptb i tvoja moja* (Buslajev, *a. a. O.*, II, S. 204 ff.). Auf russischem Boden finden wir diese Eigentümlichkeit sehr oft, z. B. in einem Schreiben aus dem 14. Jahrhundert: *voda vxodit' v preispodn'aja i paky isxodit' trižda dnem*, oder in einer der Schriften des Ivan Peresvetov: *ot meča jeho vs'a podsolnečnaja ne mozet soxranitis'a* (hier ist übrigens vielleicht *zeml'a* zu interpolieren), oder in einem Briefe des Andrej Kurbskij an Ivan den Grausamen: *nelepaja glagoleši . . . i podobnaja tomu solvoriti svojemu vladyce otvergals'a jesi* (alle diese Beispiele sind dem Buche W. K. Matthews, *The Structure and Development of Russian*, S. 180–184 entnommen). Bei Daniil Zatočnik finden wir in seinen *Lamentationen* diese Bitte an den Fürsten: *Ne vozzri na vnešn'aja moja, no vonmi vnutrenn'aja moja* (vgl. Ad. Stender-Petersen, *Anthology of Old Russian Literature*, S. 143). Vinogradov zitiert (*Očerki po ist. russk. lit. jaz.*, S. 12) ein Sprichwort aus dem 17. Jahrhundert: *Kradyj čužaja ne obogatejet*. Es kann kein Zweifel daran herrschen, dass wir es hier mit einem griechischen syntaktischen Zuge im Russischen zu tun haben, ebenso zweifellos ist es aber auch, dass dieser Zug sich nicht einbürgern konnte, sondern mit der Verweltlichung der Sprache im 18. Jahrhundert wieder aufgegeben wurde.

Im klassischen Griechisch wird der Singular des Neutrums von Adjektiven (z. B. τὸ ἀγαθόν, τὸ δίκαιον, τὸ μέσον) zur Bezeichnung eines Begriffes im Allgemeinen, in seiner abstrakten Ganzheit benutzt (vgl. Madvig, *a. a. O.*, S. 93, u. Schwyzer-Debrunner, *a. a. O.*, S. 174). Etwas Ähnliches finden wir im Russischen, und zwar in der Sprache der neueren Zeit. Buslajev sagt (*a. a. O.*, II, S. 202) von dieser Erscheinung: *Da das Neutrum der Adjektiva unsrer Vorstellung keinen bestimmten Gegenstand vorzeichnet, ist diese Ausdrucksweise ganz besonders für das abstrakte Denken geeignet und entwickelt sich in der Sprache infolge der Fortschritte des Schrifttums und der Aufklärung*. Und in einer Fussnote fügt er hinzu: *Die Schriftsteller, die die Abstraktion und die unbestimmte Ausdrucksweise lieben, benutzen gern Adjektiva im Neutrum*. Worauf er einige Beispiele aus der Dichtung Žukovskijs zitiert, z. B.

*Dni čistyje, kogda vs'o v žizni tak prekrasno,
tak živo blizkoje, dal'okoje tak jasno.*

Die Erklärung Buslajevs ist natürlich jetzt veraltet, aber obgleich der Parallelismus zwischen der griechischen und russischen Anwendung des Neutrums von Adjektiven im Singular vollständig ist, ist die griechische Herkunft der russischen Ausdrucksweise zumindest bei den Dichtern der

neueren Zeit sehr zweifelhaft, da das substantivierte Neutrum der Adjektiva auch im Westeuropäischen (deutsch *das Gute, das Rechte, das Schöne*, französisch *le bon, le vrai, le beau*, engl. *the good, the evil, the true*) zu philosophischer Verallgemeinerung dient. Wenn wir — wie Buslajev hervorhebt (a. a. O., S. 203) — im Altrussischen und in der Volkssprache Fälle der Anwendung des substantivierten Neutrams der Adjektiva zur Bezeichnung abstrakter oder allgemeiner Vorstellungen finden (z. B. *lys'ackoje* 'das Amt des *lys'ackij*', *xoženoje* 'eine Art Steuer oder Abgabe', *žemčužnoje* 'Geschmeide aus Perlen'), so können wir diesen Gebrauch nur zögernd mit dem griechischen vergleichen oder ihn gar als griechischen Einfluss erklären. Es ist nämlich nicht ausgeschlossen, dass in diesen Fällen ein Substantiv (etwa *delo*) hinzugedacht werden muss.

§ 26. Die syntaktische Erscheinung, die man *Accusativus cum infinitivo* nennt, kommt nach Buslajev (a. a. O., S. 333) sowohl in der kirchenslavischen als auch in der altrussischen Literatur recht oft vor. Er verweist auf Barsov, der in seiner Grammatik behauptet, dass diese Konstruktion nach Verben der Wahrnehmung mit allen möglichen anderen Verben im Infinitiv (z. B. *ja videl vas včera jexal'*, *ja vpervyje vižu vas igrat' v elu igru*) ganz unerträglich (*krajne nesnosno*) sei, dagegen nach Verben der Annahme, der Meinung mit dem Verbum *byt'* zugelassen werden könne. Er führt folgende Beispiele an: *Ja dumaju (mn'u, sčitaju) sego čeloveka vam byt' druga* oder *siju pojezdku vam byt' poleznu* oder *six l'udej byt' vam družej* oder *sii knigi vam byt' polezny*. Buslajev selbst zitiert aus einer Ode Deržavins den Vers: *Teb'a duša moja byt' čajet*. In einer Zeitschrift des 18. Jahrhunderts (*Vs'akaja Vs'acina* 1769) fand er eine Konstruktion, die sich von den bisher zitierten dadurch unterscheidet, dass das Prädikatsnomen nicht den Kasus des logischen Subjekts (den Akkusativ), sondern den Instrumental hat: *Ja teb'a osuždaju byt' pyšnym*. In einer anderen Zeitschrift aus derselben Periode (*Rasskazčik* 1781) konstatiert er aber wieder die gewöhnliche Konstruktion in dem Satze: *Vse xoxočut i zakl'učajut v n'om byt' sumassedšego*. S. Bulič (*Cerkovnoslav'anskije elementy*, Bd. I, 1893, S. 55) zitiert aus Tred'jakovskijs *Pojezdka v ostrov l'ubvi* den Satz *Učinil slyšimy byt' povs'udu moi rydanija*. Leider kann man auf Grund des vorliegenden spärlichen Materials überhaupt nicht entscheiden, ob diese späten Beispiele auf den Einfluss des Lateinischen, des Deutschen, des Französischen oder vielmehr auf griechische Einflüsse zurückzuführen sind. Nun ist der *Accusativus cum infinitivo* im Kirchenslavischen belegbar, und das Griechische kennt ihn nach Zeitwörtern der Äusserung und der Meinung (vgl. Madvig, a. a. O., S. 181, u. Schwyzer-Debrunner S. 375). Der Weg vom Griechischen über das Kirchenslavische zum Russischen ist somit durchaus möglich. Aber eine überzeugende, durch Belege gestützte Verbindungslinie ist noch nicht etabliert. Dass wir es hier mit einer künstlichen, also wohl entlehnten

Erscheinung zu tun haben, geht allein schon daraus hervor, dass die russische Schriftsprache dieselbe wieder ganz abgestreift hat.

Der letzte russische Schriftsteller, der den *Dativus absolutus* noch anzuwenden wagte, war Žukovskij, der in seiner Übersetzung der *Odysee* folgenden Satz bildete:

(Sudno) vdrug s volnoj upadajet, i krugom vzgromoždennomu mor'u
vidit kak budto iz adskija bezdny dalekoje nebo.

Bulič (a. a. O., S. 55) zitiert aus M. Popovs Übersetzung des *Befreiten Jerusalem* (1772) die Wendung: *Prestavšu Godofredu veščati, šum pleskanij dal znati.*

Lomonosov meinte aber schon in seiner *Grammatik* (§ 533), dass diese Konstruktion im Allgemeinen ausser Gebrauch gekommen sei und nur noch in einzelnen Fällen (z. B. *byvšu mne na more, vosstala sil'naja bur'a*) angewandt werden könne. Er bedauerte diese Entwicklung sehr und riet seinen Lesern, den *Dativus absolutus* mit einiger Vorsicht (*s rassuždenijem*) in erhabenen Gedichten (*v vysokix stixax*) zu gebrauchen. Trotzdem kam diese Konstruktion ganz ausser Gebrauch. Im altrussischen Schrifttum aber florierte sie. Man kann sie beim Lesen einer altrussischen Chrestomathie (vgl. Ad. Stender-Petersen, *Anthology of Old Russian Literature*, New York 1954) so gut wie auf jeder Seite notieren: *Pol'amō že živšēmō osobē po garanō simō, bē putē izō Var'agō vō Greky* (a. a. O., S. 5); — *Derev'anomō že prišedōšimō, povelē Olga movō stvoriti* (a. a. O., S. 17); — *Vospominajušē'u mi žitije prepodobnaago, ne sušč'u že sapisanu ni otō kogo že, pečaliju po vs'a dñi sōdrožimō bēxō* (a. a. O., S. 35); — *Vosxod'ašču solncu, sstupišas'a oboi, i byst' sēča zla* (a. a. O., S. 103); — *Ne byvšu mi v Afinēxō otō unosti, i ne naučixs'a u filosofov ixō ni pletenija ritor'ska, ni vitiškich glagolō* (a. a. O., S. 212), u. s. w.

Im Altkirchenslavischen ist diese Erscheinung ausserordentlich reich belegbar, und es ist längst erkannt, dass sie in allen jenen Fällen auftritt, wo es sich darum handelt, den *Genitivus absolutus* des griechischen Originals wiederzugeben. Einem griechischen πορευομένων δὲ αὐτῶν entspricht ein altkirchenslavisches *idōstama že ima* (vgl. P. Diels, *Altkirchenslavische Grammatik*, 2. Teil, Heidelberg 1934, S. 3). Einem altkirchenslavischen Satz *more že vētru veliku dyxajoštu vōstajaše* entspricht ein griechischer Satz mit dem *Genitivus absolutus* ἀνέμου πνέοντος (Buslajev, a. a. O., II, S. 252). Die Tatsache, dass der *Dativus absolutus* dem Russischen völlig abhanden kam, macht die Frage berechtigt, ob er nicht von Haus aus im Slavischen eine künstliche Erscheinung gewesen sei. Auffällig ist es, dass der *Genitivus absolutus* des Griechischen und der *Ablativus absolutus* des Lateinischen dem slavischen *Dativus absolutus* rein strukturmässig fern stehen als der gleichgeartete gotische *Dativus absolutus*. Es können aber daraus keine Schlüsse gezogen werden über die Entstehung dieser beiden Konstruktionen. Dennoch wird es vielleicht erlaubt sein zu vermuten, dass der slavische *Dativus absolutus*, wie immer seine Entstehung gedeutet werden

mag, durch den griechischen *Genitivus absolutus* aktiviert und belebt worden ist. Insofern mag er im Russischen ein Zeugnis des byzantinischen Einflusses gewesen sein, umso mehr als er in den *gramoty*, die die volkstümliche russische Sprache widerspiegeln, überhaupt nicht belegt werden kann (vgl. Borkovskij, *Sintaksis drevnerusskix gramot*, S. 361).

§ 27. Das System der russischen deklinablen Partizipien, wie es in der Literatursprache vorliegt, ist zweifellos eine nicht-volkstümliche, aus dem Alt-kirchenslavischen übernommene Erscheinung (Bulaxovskij, *a. a. O.*, S. 158). Im altrussischen Schrifttum durch den dauernden Einfluss des Alt-kirchenslavischen aufrechterhalten, war dieses System zu Lomonosovs Zeit schon ganz ausgesprochen antiquiert (vgl. seine Äusserungen in der *Rossijskaja grammatika*, von Bulaxovskij, *a. a. O.*, S. 162, referiert), wurde aber dann dank dem neu einsetzenden sprachlichen Einfluss der westeuropäischen Sprachen dermassen wiederbelebt, dass es jetzt frei und ungehemmt in der Literatursprache sowohl zur Bildung von Appositionen als auch zur Bildung partizipialer Nebensätze benutzt wird. Auf diese Weise übt das griechische Partizipialsystem, das noch reicher war als das alt-kirchenslavische, stets noch einen bedeutenden Einfluss auf das Russische aus. Während die genuin russischen Partizipien ihren verbalen Charakter in der Apposition schon längst verloren haben und zu reinen Adjektiven geworden sind, lässt sich das literarische Partizipialsystem verbal gebrauchen. Es ist dabei zu bemerken, dass die Entwicklung dieses Systems im literarischen Russisch in der Weise selbständig weitergedieh, dass es in adverbialer Funktion (z. B. καὶσαρ Πομπηϊῶν νικήσας τῇ βουλῇ ἔγραψεν) eine selbständige *gerundivische* Form (*dejepricastije*) erzeugte (*Cesar' pobediv Pompeja napisal senatu*). Es versteht sich von selbst, dass dadurch Möglichkeiten für die mannigfaltigsten Satzbildungen geschaffen wurden und eine weitgehende Nüanzierung des Periodenbaus gesichert wurde.

§ 28. Es ist eine Regel der modernen russischen Literatursprache, dass die Negation *ni* vor einem beliebigen Glied des Satzes durch ein *ne* vor dem Verbum bestätigt werden muss, während dieses *ne* nicht unbedingt ein *ni* im weiteren Verlauf des Satzes fordert. Bulaxovskij (*a. a. O.*, S. 266) macht darauf aufmerksam, dass man im altrussischen Schrifttum eine gewisse Unsicherheit in dieser Beziehung bemerken kann: neben der rein literarischen Tendenz das *ne* auszulassen, wenn ihm ein *ni* vorausgeht, gibt es eine volkstümliche Tendenz zur Anwendung des *ne* auch im Falle eines vorhergehenden *ni*. Er zitiert als Belege für die literarische Tendenz einige Sätze aus Texten des 17. Jahrhunderts: *Pravdy že i suda i milostivyya l'ubve i ratnago stroja nikoli že pozabyvajte*, oder *Xol'a mala vešč, a budet po činu čestna, merna, strojna, blagočinna, nikto že zazrit*. Hier fehlt die Negation *ne* vor dem Verbum. Charakteristisch für das Schwanken sind folgende zwei Sätze, die aus einer und derselben Quelle stammen: (1) *Kak on, patri-*

arx, ... prestol Velikija Rossii ostavil svojeju voleju, nikem gonim, und (2) *A prestol de on sv'atitel'skij ostavil svojeju voleju, nikem ne gonim*. Sogar noch bei Kante-mir findet man Beispiele der einfachen Negation: *Ni otečestvu dobry, ni l'ud'am prijatny* oder *Xot'a vnutr' nikto videl živo telo*. Es fragt sich, woher diese Erscheinung stammt, und es liegt nahe anzunehmen, dass die einfache Negation griechischer Herkunft ist. Wenn dem so ist, kann angenommen werden, dass diese Ausdrucksweise schon altkirchenslavisch war. Darauf deutet der weiter unten (§ 31) angeführte Satz: *ni otъъ vašъ otъpustitъ vamъ sъgrěšenij vašixъ* = οὐδὲ ὁ πατήρ ὑμῶν ἀφήσει τὰ παραπτώματα ὑμῶν (Matth. 6, 14, 15). Die wortgetreue Wiedergabe der griechischen Vorlage ist offenbar. Die Sprache sträubte sich aber dagegen. Buslajev (*a. a. O.*, S. 315) weist nach, dass der griech. Satz καὶ χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδὲ ἓν im *Codex Suprasliensis* mit doppelter Negation übersetzt ist: (*vasa lěmъ byšę*) *i bes togo ne bystъ ni jedino ježe bystъ*. Ebenso steht der Satz im *Ostromir-Evangelium*: (*i těmъ v'sa byšę*) *i bez nego ničto že ne bystъ ježe bystъ*. Dagegen findet man denselben Satz in der Bibel von 1499 und im Evangelium von 1537 nur mit einfacher Negation: *i bez nego ničto že bystъ*. Es wird hier somit eher von einer späten Byzantinisierung der Negation gesprochen werden müssen.

Die Negation *ne* wird in altkirchenslavischen Texten oft auf zwei nebeneinander stehende und verbundene Sätze erstreckt in genauer Anlehnung an die griechische Vorlage. Wenn es im altkirchenslavischen *Evangelium* (Joh. 6, 53) heisst: *Ašte ne sōnēste plōti syna čelověčeskaago i pijete krōve jęgo, žīvota ne imate vъ sebě*, dann ist das ganz dem griechischen Original nachübersetzt: Ἐάν μὴ φάγητε τὴν σάρκα τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου καὶ πίητε u. s. w. Solche Fälle einer antizipierenden Funktion der Negation (gleichsam vor einer eingeklammerten syntaktischen Einheit) kommen auch im altrussischen Schrifttum vor. So finden wir bei Nestor-Iskander den Satz *i rakъ imъ ne pokupati nikomu že i na zlatnicě obrazъ jęgo napisati* (Ad. Stender-Petersen, *Anthology*, S. 240). Hier haben wir eine aus dem Altkirchenslavischen ererbte Erscheinung, die der lebendigen Sprache fremd war und daher rasch wieder aufgegeben wurde. Sie kommt im modernen Russisch nicht vor (vgl. W. Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, Bd. II, S. 341).

§ 29. Ein eigentümlicher Gräzismus im altrussischen Schrifttum ist der Gebrauch des Pronomens neutr. *ježe* als Artikel, wobei es oft als ein Generalartikel für alle Genera stehn kann. Buslajev führt (*a. a. O.*, S. 342) einen Satz aus dem *Ostromir-Evangelium* an, der folgenden Passus enthält: *ježe na duxъ xula (ne otъpustitъse čelověkomъ)*. Dieser Passus entspricht genau dem griechischen Ausdruck ἡ δὲ τοῦ πνεύματος βλασφημία. Wahrscheinlich ist diese Erscheinung so zu deuten, dass wenn ein Substantiv durch eine Partizipial- oder Präpositionalkonstruktion näher bestimmt werden

sollte, der nach griechischem Muster angewandte Artikel *iže*, *jaže*, *ježe* u.s.w. in Genus, Kasus und Numerus des betreffenden Substantivs zusammen mit der genannten Konstruktion vor dem Substantiv angebracht wurde oder hinter demselben seinen Platz fand. So haben wir in der Lamentation des Daniil Zatočnik die Konstruktion *jako stog pšenice, iže mnogi napitaja*, wo *iže mnogi napitaja* offenbar das Wort *stog* bestimmt (vgl. *Anthology*, S. 144). So haben wir im *Leben des hl. Stefan von Perm* den Passus (*někiy volxv...*) *iže na volsebnija xitrosti vseгда upražn'ajas'a*, wo der nicht eingeklammerte Passus offenbar den eingeklammerten bestimmen soll, ohne dass hier von einem Relativsatz die Rede sein kann. So haben wir im Titel zur Hagiographie des Erzbischofs Kyprianos den Passus *Žitije i podvizi i malo spovēdanije ot čudes iže vo sv'atyx otca našego Petra*, wo *iže* als Artikel zu *Petra* im Nominativ erstarrt ist (vgl. *ibid.*, S. 202). Erstarrt ist es auch in dem Passus *znamenija iže s nebesi ot boga*, den wir am Ende des Ingresses zur *Stepennaja Kniga* finden (*ibid.*, S. 299), und wo das *iže* auf *znamenija* zurückweist. Ähnlich verhält es sich mit dem *iže*, das die Biographie des Grossfürsten Jaroslav in der *Stepennaja Kniga* eröffnet: *iže božijem blagovolenijem prosvěščennago blagočestijem, sv'atogo koreni mnogoraslen-naja větv'*, wo *iže* auf *vētv'* verweist (*ibid.*, S. 299). Dagegen ist die Kongruenz zwischen Artikel und Substantiv noch lebhaft empfunden im Satze *načnu ubo juže o nem povest'*, wo *juže* und *povest'* im gleichen Kasus stehn (*ibid.*, S. 203), und ebenso lebhaft im Satz *provid'a duxom Ambakum ježe do mojega niščety tvoje, Xriste, sxoženije*, wo *ježe* auf *sxoženije* hinweist (*ibid.*, S. 136). Diese auch im Serbokroatischen vorliegende Erscheinung behandelt Arne Gallis in einer demnächst erscheinenden Untersuchung *The syntax of relative clauses in Serbo-Croatian, viewed on a historical basis*, Oslo.

Ganz besonders häufig ist aber die Form *ježe* zum Generalartikel erstarrt, und zwar meistens vor einer Infinitivkonstruktion, die dadurch nach griechischer Weise substantiviert wird. Aus den kirchenslavischen Übersetzungen der Briefe und der Geschichte der Apostel führt Buslajev (*a. a. O.*, S. 145) solche Sätze an: *stranno jest' ježe vpasti* (= τὸ ἐμπεσεῖν) *v ruče boga živago* oder *žalešte si za ježe učiti* (= διὰ τὸ διδάσκειν) *imž l'udi* oder *vo ježe služiti namž bogu živu i istinnu*. Aus der altrussischen Literatur kann hier eine Stelle aus der *Geschichte von der Eroberung Konstantinopels* angeführt werden: *vo ježe obratilis'a nam i pokajatis'a* (vgl. *Anthology*, S. 243). Wie zäh sich diese so augenscheinlich gräzisierungende Ausdrucksweise hielt, geht daraus hervor, dass Vinogradov (*Očerki etc.*, S. 12) aus einer Schrift des F'odor Polikarpov (gest. 1731) die Exklamation *sletajtes'a ko ježe sozercati krasotu* zitieren kann. Mit Polikarpov starb sie aber aus und hat im modernen Russisch auch nicht die geringste Spur hinterlassen.

§ 30. Einen ähnlichen syntaktischen Gräzismus haben wir wohl im Altrussischen, wenn der Grad, die Folge, das Mass oder der Umfang des

im Hauptsatz Ausgesagten durch die Konjunktion *jako* mit dem Infinitiv bezeichnet werden soll. Diese Konstruktion entspricht ganz dem griech. ὥστε mit Infinitiv (vgl. Madvig, *a. a. O.*, S. 189, 190, u. Schwyzer-Debrunner, *a. a. O.*, S. 678, 79). Als Illustration können wir einige Sätze aus der *Geschichte von der Eroberung Konstantinopels durch die Türken* des Nestor-Iskander anführen. An einer Stelle schildert er die Intensität des Kampfes um die Stadtmauern und bezeichnet sie mit dem Ausdruck *jako ne viděti drug druga* (vgl. *Anthology*, S. 244). Während nun im Griechischen ein derartiger Satz nur bei der Identität der Subjekte im Haupt- und Nebensatz möglich war, bei der Verschiedenheit der Subjekte aber ein Akkusativ des logischen Subjektes mit dem Infinitiv verbunden wurde, trat im Altrussischen eine Kontamination mit dem slavischen *Dativus cum infinitivo* ein. Der obige Satz lautet z. B. weiter, indem ein neues Subjekt eingeführt wird: (*jako*) *ot zelejnago duxa mnogim umrěti*. An einer anderen Stelle wird der Umfang der Dunkelheit, die plötzlich über Konstantinopel einbricht, mit den Worten gemessen *jako udivitis'a vsěm* (*ibid.*, S. 245). An einer dritten Stelle wird die Schönheit der Hauptstadt mit dem Satze beschrieben *jako i vsemu miru, mn'u, nedostojnu byti tomu* (*ibid.*, S. 242). An einer vierten wird gesagt: *Abije vozopiša ves' klirik i ves' narod...., jako mnětis'a cerkvi onoj velikoj kolebatis'a* (*ibid.*, S. 246). Die Erscheinung ist mit der griechischen vollständig parallel, da sie aber im Russischen ganz und gar unvolkstümlich war und im neueren Russisch daher wieder aufgegeben wurde, kann man vermuten, dass sie griechischen Ursprungs gewesen ist.

Dasselbe *jako* wird sowohl im altkirchenslavischen als auch im altrussischen Schrifttum nach den *verba dicendi*, den Verba der Wahrnehmung und der Gemütsstimmung als Konjunktion zu einem Nebensatz, der den Inhalt derselben mitteilt, gebraucht. Es entspricht also ganz dem griech. ὅτι oder ὡς. Wie dieses dient es auch zur Bezeichnung einer Zitation, die in der *oratio obliqua* gegeben werden muss (vgl. Horace G. Lunt, *a. a. O.*, S. 141). Nun gibt es im neutestamentlichen Griechisch zahlreiche Beispiele einer interessanten Verquickung der *oratio obliqua* mit der *oratio directa*, so dass die Aussage dasteht, als wenn sie nicht ein Nebensatz wäre. Vaillant (*Manuel du vieux slave*, S. 355) gibt ein paar Beispiele. Das eine stammt aus Lukas 10, 36: ὑμεῖς λέγετε ὅτι βλασφημεῖς. In der altkirchenslavischen Übersetzung steht wortgetreu folgendes: *vy glagolete jako vlasvimi' aješi*. Die Person des Nebensatzes steht unberührt da. Dasselbe liegt vor in dem Zitat aus Joh. 11, 56: ἔτο σὲ μνηστὴς ἡμεῖς, *jako ne imato li priti* (= ὅτι οὐ μὴ ἔλθῃ). Diese Erscheinung stammt im Slavischen durchaus aus dem Griechischen, und obgleich wir in der altrussischen Literatur ausserordentlich oft die *oratio directa* vorgezogen sehn, gibt es doch sehr zahlreiche Beispiele einer Verquickung derselben mit der *oratio obliqua*. So haben wir in der *Nestor-Chronik* sub

anno 866 den Satz: *Věstъ jęparxъ posla kъ nemu* (= *car'u Mixailu*) *jako Rusъ na Caręgorodъ idetъ*, oder noch deutlicher sub anno 882: (*Oleg*) *prisla ko Oskoldu i Dirovi glagol'a jako gostъ jesmъ* (vgl. *Anthology*, S. 10, 11). Diese Erscheinung hält sich in der Literatursprache bis ins 16. Jahrhundert. In dem *Bericht von dem Angriff König Stefan Batoryjs* heisst es noch: *Jemu že otvęšęaša jako gosudarъ, vsę tę vs Svinoj bašni ubity* (*Anthology*, S. 292). Sie wird aber immer seltener und weicht im 17. Jahrhundert immer mehr der *oratio directa*, neben der dann im 18. Jahrhundert die lateinische und deutsche *oratio obliqua* siegreich durchbricht. Wenn Matthews (in seinem ansprechenden Büchlein *The Structure and Development of Russian*, S. 137) meint, dass die *oratio obliqua* für das byzantinische Griechisch charakteristisch sei, im Altrussischen aber gänzlich fehle, so ist das nur teilweise richtig. Die inkonsequente altrussische *oratio obliqua* war aus dem byzantinischen Griechisch übernommen, wurde aber unter dem Einfluss west-europäischer Vorbilder im modernen Russisch aufgegeben.

§ 31. Wie aus dem vorhergehenden hervorgeht, bestanden im Russischen anfänglich gewisse Schwierigkeiten bei der Bildung komplexer Sätze. Das Russische hatte von Haus aus — wie die primitive Satzbautechnik der *gramoty* zeigt — eine durchaus parataktische Struktur und besass eine Reihe von Konjunktionen, die es erlaubten, vor allem rein kopulative und adversative Sätze zu bilden. Mit einfachen Mitteln wurden auch interrogative, explikative und konklusive Sätze geformt. Die Hypotaxe dagegen, die die Periodenbildung und die Bildung komplexer Sätze erlaubt, war dem Russischen anfänglich ganz fremd. Auf diesem Gebiet half aber das byzantinische Griechisch, mit seiner Fähigkeit komplizierte Sätze zu bauen, dem Russischen in ganz ausserordentlich hohem Grade zur Verfeinerung des Satzausdruckes. Buslajev (*a.a.O.*, S. 350) stellt einen griechischen Originalsatz (Matth. 6, 14, 15) neben die entsprechende altkirchenslavische Übersetzung, um die wortgetreue Wiedergabe der griechischen Periode im Altkirchenslavischen zu illustrieren:

griech.: Ἐὰν ἀφῆτε τοῖς ἀνθρώποις τὰ παραπτώματα αὐτῶν, ἀφήσει καὶ ὑμῖν ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ Οὐράνιος; ἔὰν δὲ μὴ ἀφῆτε τοῖς ἀνθρώποις τὰ παραπτώματα αὐτῶν, οὐδὲ ὁ πατήρ ὑμῶν ἀφήσει τὰ παραπτώματα ὑμῶν.

altksl.: *Ašte otъpustite čelověkomъ sęgręšenija ixъ, otъpustitъ vamъ oъbъ vašę nebesnyjъ; ašte li ne otъpuštajete čelověkomъ sęgręšenijъ ixъ, ni oъbъ vašę otъpustitъ vamъ sęgręšenijъ vašixъ.*

Es ist klar, dass die Konjunktion *a-šte*, im Russischen als *a-če* und *a-šče*, im Serbokroatischen als *a-će* belegbar, zum Zwecke der Bildung einer hypotaktischen Satzbautechnik gebildet worden ist, während das erste Element der Konjunktion an sich nur parataktisch war. Dasselbe gilt von den meisten andern Konjunktionen.

In der altrussischen Literatursprache begann nun nach griech.-byzantinischem Muster eine wahre Blütezeit der Hypotaxe, die sich besonders in der rhetorischen und homiletischen Literatur geltend machte. Hypotaxe vermittelte eigens dazu erwählter Konjunktionen, vermittelte appositiver und adverbialer Partizipialkonstruktionen, und vermittelte komplizierter Relativsätze wurde zu einem Kunstmittel, das eifrig gepflegt wurde. Schon Hilarion von Kijev und Kyrill von Turov waren Meister des hypotaktischen Satzbaus. So konnte Hilarion schon folgenden komplizierten Satz bilden: *Dobro že zělo i věrenz posluxz synz tvoj Georgij, jegože sčtvoři gospodž naměstnika po tebě tvojemu vladycěstvu, ne rušašča tvoixz ustavz, no utverždajušča, ni umal'ajušča tvojemu blagověrju položenija, no pače prilagajušča, ne kaz'ašča, no ucin'ajušča, iže domž božij velikyj, sv'atyj, jego premudrosti sčzda na sv'atost i osv'ašćenije gradu tvojemu u.s.w.* (vgl. *Anthology*, S. 111). Und Kyrill von Turov konnte einen Satz von so komplizierter Faktur bilden wie den folgenden: *Vědě bo besčislennyja tvoja škedroty i neizrečenneje tvoje čelovekol'ubije, jako otz nebytija vs bytije sčtvoři m'a jesi i svojego obraza podobijemž ukrasi m'a, slovesem i razumomž prevyš skota voznese m'a i tvari vsej vladyku ustroil m'a jesi, svědyj vremena i lěta života mojego, otz junosti i donyně pekij'sa mnoju, da by spasenž bylž, u.s.w.* (*Anthology*, S. 121).

Überhand gewann diese hypotaktisch-parataktische Periodenbildung aber erst mit dem sogenannten zweiten byzantinisch-balkanslavischen Einfluss. Sie führte zu einem barocken und bombastischen Schwulst, hinter dem der Inhalt förmlich verloren ging oder nur mit Mühe erraten werden konnte. Als ein Beispiel dieses überschwenglichen Stilbaues kann der Ingress zur *Stepennaja Kniga* genannt werden: *Kniga Stepenna Carskogo Rodosloviija, iže na Rustěj Zemli v blagočestii prosijavšix, bogoutveržennyx skipe-troderžatelej, iže b'axu ot boga jako rajskaia drevesa nasaždeni pri isxod'aščix vod, i — pravověrjem napajajemi, bogorazumijem že i blagodatiju vozrastajemi i božestvennoju slavoju osijavajemi, — javišas'a jako sad dobroraslen i krasen listvijem i blagocvėtušž u.s.w.* (*Anthology*, S. 298).

Trotz diesem Schwelgen in langen komplizierten syntaktischen Einheiten war die Syntax, die sich hier manifestiert, prinzipiell die Syntax der zukünftigen russischen Schriftsprache. Lomonosov verstand es, den einzelnen Elementen der komplexen Syntax eine passende Harmonie einzuhauchen. Und obgleich von seinem Stil gesagt werden kann, dass er steif und schwer war, hat Karamzin bei seiner Sprachreform mit der von Byzanz übernommenen Syntax weiterarbeiten müssen. Das Prinzip der Parataxe und Hypotaxe, das im modernen Russisch vorliegt, ist identisch mit dem Prinzip der griechisch-byzantinischen Syntax oder — was aufs selbe herauskommt — der altkirchenslavischen Syntax. Abgeschn von der Ausmerzung kirchenslavischer Konjunktionen und der Einführung volkstümlicher Konjunktionen, abgeschn von der präziseren Festlegung

der syntaktischen Funktionen dieser Konjunktionen, ist der Sprachbau des jetzigen Russisch, veredelt durch westeuropäische Einflüsse, immer noch derselbe.

V.

KONKLUSIONEN

§ 32. Die Darstellung des griechisch-byzantinischen Erbes im Russischen, die im Obigen geboten worden ist, erhebt nicht den Anspruch darauf, als erschöpfend zu gelten. Es kam uns vor allem darauf an, altes, aber verstreutes Material zusammenzuführen, es mit neuem Material, das sich von selbst aufdrängte, zu erweitern und das so Gefundene von einem bestimmten Gesichtspunkt aus zu interpretieren. Die Erforschung der Geschichte der russischen Literatursprache ist noch immer nicht so weit vorgeschritten, dass von einer unzweideutigen Festlegung der Eigenart jener Perioden, die die Sprachentwicklung durchlaufen hatte, gesprochen werden kann. Wir wissen, dass die russische Sprache seit dem Ende des 17ten und dem Anfang des 18ten Jahrhunderts ihrer Entwicklung nach schon im Zeichen des Europäismus stand, d. h. ohne Widerstand die Einflüsse der lateinischen, französischen und deutschen Grammatik und Wortbildung entgegennahm. Eine genaue Fixierung dieser Einflüsse ist aber noch nicht erzielt worden. Genau ebenso können wir sagen, dass wir mit grösster Bestimmtheit von zwei Perioden innerhalb der älteren Entwicklung der Sprache, die im Zeichen des Byzantinismus stand, sprechen dürfen und zwischen einer älteren und einer jüngeren balkanslavischen Einflusszeit unterscheiden müssen. Was aber ausschliesslich der älteren, was ausschliesslich der jüngeren Zeit zugeschrieben werden soll, ist immer noch zweifelhaft. So lange es keine Wörterbücher der älteren und der jüngeren altrussischen Periode gibt (das Wörterbuch von Sreznevskij ist seit langem veraltet), und so lange die altrussische Syntax nicht weit tiefer, als bisher geschehn, kodifiziert ist, wird eine jede Darstellung der byzantinischen Periode an zahlreichen Mängeln leiden.

Dennoch ist es im Rahmen dieser Darstellung gelungen festzustellen, dass die griechisch-byzantinische Sprache eine ausserordentlich bedeutungsvolle Rolle in der Entwicklung der russischen Schriftsprache gespielt hat. Vom Standpunkt der modernen russischen Sprache betrachtet, hat das Griechische eine besonders grosse und nachhaltige Bedeutung für den Wortschatz des Russischen gehabt, der — sowohl direkt als indirekt, sowohl durch Entlehnungen als auch durch Wortnachbil-

dungen — qualitativ und quantitativ eine gewaltige Bereicherung erfuhr. Besonders interessant war es konstatieren zu können, dass diese Bereicherung nicht nur in der Aufnahme von rein lexikalischem Gut bestand, sondern auch in der Übernahme grammatischer Terminologie und der Aneignung griechischer Wortbildungsprinzipien. Wenn wir es aber nichtsdestoweniger nicht wagen zu behaupten, die russische Literatursprache sei aus dem Geiste der griechischen geboren, so beruht das darauf, dass die russische Sprache ihre Syntax nur widerstrebend dem Einfluss der griechischen Syntax aussetzte und sobald sie in die Periode des Europäismus eintrat, die Resultate dieses Einflusses rasch wieder abstreifte. Puškin hatte Recht, wenn er, wie oben gezeigt, behauptete, die russische Sprache verdanke der griechischen ihren Wortschatz und die Gesetze einer durchdachten Grammatik, nur müssen wir hinzufügen, dass sowohl Wortschatz als auch Grammatik in moderner Zeit einen fast ebenso bedeutungsvollen Einfluss seitens der westeuropäischen Sprachen erfuhren. Unrecht aber hatte er, wenn er behauptete, dass die russische Sprache *den majestätischen Strom der Rede* nach dem Vorbilde der griechischen Syntax geschaffen habe. Der Strom der Rede des modernen Russisch ist prinzipiell der gemeinsame Strom der lateinischen Syntax. Nur kraft der Überwindung der alten, byzantinisch gefärbten, mehr oder weniger künstlichen Syntax, die für die älteren Perioden der Sprachentwicklung vorbildlich gewesen war, wurde der von Puškin gepriesene *majestätische Strom der Rede* erzielt.

In dieser Feststellung möchten wir die These unsrer Darstellung erblicken.

PIERRE CHANTRAINE

LE GREC. REMARQUES ADDITIONNELLES

A mon exposé je voudrais ajouter quelques conclusions nouvelles inspirées par les commentaires que quelques spécialistes des langues modernes ont bien voulu écrire à propos de nos rapports.

M. Werner Betz a écrit quelques pages d'intérêt général, *Antiker Einfluss auf den europäischen Wortschatz*. Pour les langues romanes nous avons de M. Per Nykrog un mémoire qui traite de l'influence latine savante sur la syntaxe du français. Pour les langues germaniques M. Knud Sørensen a donné un aperçu de l'influence du latin sur la syntaxe anglaise; M. L. L. Hammerich les réflexions pénétrantes d'un germaniste à propos de l'influence de l'antiquité sur la culture européenne. M. Alf Sommerfelt a examiné l'influence du latin sur le celtique insulaire. Ces contributions traitent, comme il est naturel, de l'influence du latin qui a servi d'intermédiaire entre la culture antique et les langues modernes.

En revanche le long mémoire de MM. Stender-Petersen et Knud Jordal illustre l'influence du grec, plus précisément du grec byzantin, sur le monde russe. L'alphabet glagolitique qui est à l'origine de l'alphabet russe constitue un arrangement de l'alphabet grec. Il a été imaginé pour noter une langue slave méridionale utilisée pour répandre les textes sacrés du christianisme. Le vocabulaire a subi l'influence grecque par emprunts directs, traductions (ou calques sémantiques), et dérivations sur le modèle du grec. Cette langue de l'église a exercé à son tour une influence sur le russe littéraire. L'histoire, dans le vocabulaire, du mélange des traits proprement russes et de ceux qui sont pris à la langue de l'église n'est pas encore élucidée dans le détail. La complication du problème est mise en lumière dans le mémoire de MM. Stender-Petersen et Jordal. Tous les emprunts ne sont pas liés aux traductions chrétiennes et beaucoup d'entre eux sont de caractère économique ou technique comme *parus* « voile de navire », tiré de *φῶρος*. D'autre part certains termes techniques d'origine grecque ne viennent pas de Byzance mais leur aspect prouve qu'ils sont passés par l'Occident.

L'emprunt par calque sémantique est également fréquent. Enfin l'étymologie populaire a joué un certain rôle. — En ce qui concerne la syntaxe l'influence du grec sur le russe est moins apparente et, finalement,

ne se laisse pas saisir avec certitude. J'ai insisté sur ce mémoire parce qu'il concerne seul le grec. Mais l'influence du grec à l'est, comme celle du latin hellénisé à l'ouest, a aidé à constituer un vocabulaire savant commun à toute l'Europe orientale et occidentale.

Les commentaires que j'ai lus me suggèrent une autre réflexion d'intérêt général. L'influence des langues classiques s'exerce de façon éclatante dans le système du vocabulaire.

Elle s'observe également, mais de façon moins nette sur la syntaxe. Que penser de la morphologie? Le président du Congrès le Professeur Carsten Høeg m'a demandé il y a quelques jours si je pouvais envisager l'influence du grec et du latin sur la morphologie, M. Devoto parlant du vocabulaire et M. Blatt de la syntaxe. Il est frappant que presque aucun des « commentaires » adressés au secrétariat ne traite de ce problème et je serais peut-être autorisé à déclarer forfait. Seul M. Sommerfelt voit dans l'article du celtique insulaire une conséquence d'une influence latine. On peut penser également que le développement du passé composé en germanique est dû à une influence latine, mais un tel développement s'observe également dans l'indo-européen oriental.

Il m'est quand même, possible de proposer quelques remarques.

1°/ La morphologie et certains aspects de ce qu'on appelle la syntaxe ne peuvent pas être dissociés : ce sont deux faces d'une même réalité, le système de la langue. La valeur des temps en est étroitement liée au système morphologique. L'allemand dit *Also sprach Zarathustra*, mais cet imparfait peut être traduit dans d'autres langues comme le français et l'italien soit par un parfait soit par un imparfait les systèmes linguistiques étant différents. La création d'un passé périphrastique concerne à la fois la morphologie et la syntaxe.

2°/ Surtout, le vocabulaire et la morphologie sont étroitement liés, car c'est la morphologie au sens large qui fournit le système de dérivation et de composition dans les cadres du vocabulaire. Le système d'un vocabulaire savant européen nettement marqué par l'influence gréco-latine apparaît avec évidence : c'est un point capital et qui concerne la morphologie.

3°/ Mais les morphologies des langues d'Europe présentent certains autres traits communs qui les apparentent au grec et au latin.

a) Un trait important est l'opposition essentielle du nom et du verbe. Si la distinction du verbe et du nom n'apparaît pas toujours dans un mot anglais pris isolément, elle se révèle immédiatement dans la phrase. En revanche dans certaines langues d'Extrême Orient comme le chinois l'indetermination du verbe et du nom passe pour essentielle. Elle n'est pas aussi complète qu'on l'a dit, et ne peut pas l'être. Mais il est vrai

que la famille des langues indo-européennes s'oppose à d'autres familles par la netteté de l'opposition entre verbe et nom.

b) En ce qui concerne le verbe lui-même, le système européen apparaît en général simple, parce que nos langues ne possèdent pas une multitude de classes (intensif, duratif, itératif etc.) mais un système articulé sur l'opposition des temps. L'expression de l'aspect qui relève du concret et du particulier a disparu de nos langues (le grec et le slave constituant des exceptions) et le système est dominé par la catégorie du temps, à la fois plus abstraite et plus essentielle.

c) Dans le système du nom, dès l'indo-européen, on n'observe aucun système de classes comme dans les langues africaines, mais une déclinaison qui tend à se détériorer et à se simplifier. On peut penser que l'élimination de la déclinaison à des degrés divers est un trait commun à nos langues d'Europe, mais il n'est pas certain que ce trait caractérise nécessairement les langues de civilisation : que l'on songe plutôt au grec de Platon.

d) Il existe aussi un problème de l'article et M. A. Sommerfelt en a parlé dans son mémoire. L'article, nous l'avons vu, est un instrument efficace. Pourtant Cicéron sans employer d'article a su traduire les phrases les plus difficiles de Platon.

* * *

Ainsi le système de la dérivation savante qui appartient à la morphologie présente une grande unité et a fortement subi l'influence gréco-latine.

Par ailleurs les langues d'Europe présentent dans leur morphologie certains traits communs qui comportent une ressemblance avec le grec et le latin, moins sous leur influence qu'en raison d'une commune origine : opposition fondamentale du verbe et du nom, netteté du système temporel dans le verbe, simplification ou élimination de la déclinaison pour le nom.

En ce qui concerne les faits de langue, l'influence gréco-latine, évidente dans la structure du vocabulaire, se trouve soutenue dans le système général de nos langues par le fait qu'à l'exception du hongrois sur lequel malheureusement aucun commentaire ne nous a été adressé, toutes les langues d'Europe ont un air de parenté qu'explique leur commune origine.



FRANZ BLATT

INFLUENCE LATINE SUR LA SYNTAXE EUROPÉENNE

Après avoir mis à la disposition des membres du congrès l'exposé intitulé *Latin Influence on European Syntax* nous avons pris connaissance des commentaires suivants : Per Nykrog, *L'influence latine savante sur le français* — Knud Sørensen, *Latin Influence on English Syntax* — L. I. Hammerich, *Germanistic Reflexions on Antique After-Effects on European Culture* — Alf Sommerfelt, *Some Notes on the Influence of Latin on the Insular Celtic Languages* — Ad. Stender-Petersen und Knud Jordal, *Das griechisch-byzantinische Erbe im Russischen* — Werner Betz, *Antiker Einfluss auf den europäischen Wortschatz*. Notre sujet étant si nouveau et si vaste, il va sans dire qu'il nous a été impossible de donner à nos recherches une forme définitive. Il s'agit donc maintenant d'exercer ce qu'un maître de la langue latine a appelé « l'art difficile du remaniement ». Réménier à l'aide des commentaires reçus l'exposé distribué et relever quelques points qui prêtent à la discussion, voilà le but de cette présentation.

On a soulevé la question, si certaines concordances générales des langues européennes en dehors du lexique sont dues au latin, et si oui, comment et jusqu'à quel point on peut constater l'influence du latin, qu'auraient subie les langues de l'Europe nouvelle. Avant d'aborder la question il nous a paru naturel de demander s'il existe dans la littérature linguistique des recherches analogues à la nôtre. Voilà pourquoi nous avons renvoyé à la *Linguistique balkanique* de Sandfeld qui a démontré de façon convaincante que les langues balkaniques, bien que d'origine très différente (« sprachbund »), présentent néanmoins des traits communs remarquables. Qu'il suffise de rappeler la disparition de l'infinitif et le développement d'un système homogène de propositions subordonnées pour le remplacer, le syncrétisme du génitif et du datif, de nombreuses concordances phraséologiques etc. Les concordances balkaniques s'expliquent par l'influence d'une église et d'une civilisation, par la symbiose de différentes parties des nations balkaniques et par le bilinguisme d'une certaine quantité d'individus.

Or, ce qui a été possible pour le petit monde balkanique ne devrait pas être impossible pour l'Europe occidentale; il est permis de croire que le problème ainsi posé n'est pas moins intéressant. Vu le rôle joué par la

civilisation romaine on doit s'attendre à rencontrer dans les langues européennes au moins quelques concordances générales d'origine latine; on n'a qu'à penser au droit romain et à l'église romaine: au moyen âge *latinitas* signifie tout simplement le monde chrétien (Orderic)¹). La co-existence du latin et des langues régionales dans les pays de l'Occident et chez les individus mêmes est un fait bien connu. On pourrait peut-être poser ici la question s'il n'y a pas dans le grec moderne des traits généraux en dehors du lexique qui trouvent leur explication naturelle dans l'influence du latin. L'intermédiaire serait le français qui a dominé l'école grecque dans le 19^e siècle.

En parlant d'influence latine il ne faut jamais oublier qu'il y a plusieurs latins comme il y a plusieurs français, anglais etc.: latin classique, latin vulgaire, latin archaïque, latin chrétien, latin écrit, latin parlé. C'est le latin de Cicéron et de Sénèque, de la Vulgate et de St. Augustin et non le *sermo plebeius* qui nous occupera — les auteurs chrétiens étaient obligés de s'exprimer dans une langue littéraire pour être compris par les milieux qui donnaient le ton²). Donc la plupart des prédicateurs louaient le Christ sinon dans le langage de Cicéron au moins dans un langage ordonné, lumineux et simple. — A part les langues romanes l'influence syntaxique du latin s'exerce surtout dans le plan écrit. Et même pour les langues romanes c'est dans la syntaxe des textes savants qu'on trouvera les latinismes d'ordre européen. C'est à juste titre que M. Nykrog a appelé son étude *L'influence latine savante sur la syntaxe du français*. Il ne faut tout de même pas exagérer. Il est vrai que les constructions de type latin 'en l'absence de son père' se rencontrent de préférence dans la langue écrite. Mais on se demande s'il n'est pas trop catégorique que d'affirmer qu'on ne se sert pas de ces constructions en parlant — tout dépend de celui qui parle et de la situation. — Nous supposons que les remarques judicieuses de Schwyzer sur la parenté culturelle des langues sont approuvées par tout le monde (voir l'exposé p. 37): qu'il est plus facile de traduire un texte du haut allemand en une autre langue littéraire quelconque que de le traduire en Schwizerdütsch, que les emprunts culturels s'exercent normalement entre langues écrites — tout cela vaut à plus forte raison pour le rapport du latin et des langues nouvelles. Donc c'est le latin littéraire, soit classique, soit chrétien, qui doit attirer l'attention de ceux qui sont à la recherche des latinismes de syntaxe. Et nous nous tromperions beaucoup, si les collections épistolaires du bas Empire ne

¹) voir DuC. Anast. ep. Jon. 506 A 9: *tota latinitas reprobavit* (IX^e siècle). Orderic. Vital. IV 68 (c. 1130): *Urbanus ... apostolico iussu inviolabiliter teneri coegerat in omni latinitate ut etc.*

²) pour cet ordre d'idées, voir H. Hagendahl, *Kyrkan och den världsliga bildningen i västerlandet under senantiken* (Svenska humanistiska förbundet, Jönköpingsstudier p. 71-104).

contiendraient pas bon nombre de ces tournures communes aux langues écrites de l'Europe; vous trouverez un bel exemple dans le recueil dit *Collectio Avellana*: in meam notitiam... detulerunt scripta monachorum/ porter à la connaissance de quelqu'un/bring to somebody's notice/zur Kenntnis bringen...

Nous n'avons pas voulu nous perdre dans des réflexions théoriques sur la notion de syntaxe. Le mot est pris dans le sens traditionnel, Madvigien si vous voulez : nous avons étudié la phrase et l'emploi qui est fait de ses différents éléments. Nous comprenons bien ceux qui trouvent leur avantage à limiter la notion de syntaxe, mais de l'autre côté on ne doit pas se cacher le fait que plus on restreint la notion de syntaxe, plus les concordances générales qui nous occupent se raréfient et le sujet même de nos recherches nous échappe.

Il faut commencer par constater qu'il y a des concordances générales entre le latin et les langues européennes qui ne sont nullement dues à l'influence du latin. Beaucoup de ce qui fait la mentalité dite européenne n'est pas d'origine classique : 1) plusieurs concordances générales s'expliquent par un développement parallèle. C'est à tort qu'un romaniste (Lerch) a voulu voir un latinisme dans la phrase *grattez le Russe et vous trouverez le Tartare* comparable à l'anglais *spare the rod and you will spoil the child*, à l'allemand *sei im Besitze und du wohnst im Recht*. Nous admettons que ce type de phrase se trouve en latin (*hanc societatem tolle et unitatem generis humani scindes*) — mais ce n'est pas un privilège du latin que d'exprimer une conséquence par une conjonction copulative. — De même le type courant de la proposition infinitive s'explique sans l'aide du latin. Il y a en français et ailleurs une proposition infinitive savante et rare, influencée par le latin (type : l'homme que je sais être son père), mais la proposition infinitive ordinaire est connue dans toutes les langues indoeuropéennes de l'Europe. — Il est peu probable comme le propose notre collègue éminent M. Hammerich que la tournure allemande *im arm schlafen* et l'islandais *sofa á armi* dépend du latin *dormire in ulna*. Nous préférons croire que l'étudiant médiéval, dont parle M. Hammerich dans ses Réflexions, a lu sans arrière-pensée ce beau vers de Catulle : *bimuli tremula patris dormientis in ulna* : comment exprimer autrement la phrase innocente (il n'a pas la raison d') un enfant de deux ans qui dort bercé sur le bras de son père? Les belles filles de Rome et les guerriers germaniques n'y ont rien à voir — c'est là sans doute un cas typique de ce qu'on appelle « weitgehende Polygenese » ¹⁾. Si certains textes médiévaux emploient *ille* et

¹⁾ permettez-nous de renvoyer nos lecteurs danois à la polémique qu'a soulevée il y a plus de 100 ans la réimpression d'une *Roma Danica*, publiée par le professeur T. Baden. Cet ouvrage qui d'ailleurs avait comme modèle un livre d'Henri Etienne *Expostulatio de latinitate falso suspecta* 1576 contenait toute une série de latinismes appa-

unus comme l'article défini et indéfini des langues modernes, il serait prématuré d'en conclure que le latin dans ce domaine a influencé les langues germaniques, comme le fait Schirokauer dans une étude qui fait partie de *Stammlers Aufriß der germanischen Philologie* (voir p. 61 de l'exposé) ; 2) il y a toujours la possibilité, si les concordances générales ne comprennent que le latin médiéval d'un côté et une ou plusieurs langues modernes de l'autre, que la construction latine soit calquée sur une expression indigène. Ces calques pourtant sont rares. Mais il est probable qu'une phrase comme *nomen imponere post aliquid* « donner le nom d'après quelque chose » a ses racines dans le sol germanique. Un texte latin médiéval est normalement plus facile à lire qu'un texte ancien : la principale raison en est sans doute l'ordre des mots, qui ressemble à celui d'un texte moderne ; 3) dans la plupart des concordances générales (entre le latin et les langues européennes comme dans la plupart des concordances entre le latin et le grec et — nous osons l'affirmer — comme dans la plupart des calques syntaxiques) il s'agit d'une influence partielle. Telle une sœur aînée qui montre à la cadette comment il faut s'y prendre, la langue plus développée comme instrument de travail, que ce soit le grec ou le latin, le français ou l'allemand, perfectionne les langues nouvelles en augmentant leur moyens d'expression. Nous avons illustré ce fait par la syntaxe des participes. Ni en latin archaïque ni en ancien français, ni dans les plus anciennes formes des langues germaniques le participe présent ne prend de complément : peu à peu le participe acquiert une souplesse qui le rend plus utilisable (un homme sachant l'anglais/*knowing this/ velvidende at*), et ce qui est important, c'est que le développement dont il est question est un développement homogène. Il en est de même pour la syntaxe de la subordination. La syntaxe de subordination représente un état de langue récent dans les langues modernes aussi bien qu'en latin. Tout simplement parce qu'un système compliqué de subordination linguistique est le complément nécessaire d'un raffinement de pensée comme nous ne le connaissons pas

rentes, e.g. *at giøre ild /ignem facere// sidde i solen/in der Sonne sitzen/in sole sedere//*. Il est utile de relire ce qu'en dit (M. F. P. J. Dahl dans) la critique : La raison humaine qui se manifeste dans les langues, produira dans ces mêmes langues un certain nombre de concordances, qui n'ont rien de spécifique ; si l'on cite toutes ces concordances, l'ouvrage comprendra la plupart des expressions d'une langue, c. à d. il prendra le rôle d'un lexique ; si l'on ne choisit que quelques exemples parmi beaucoup d'autres, qui pourraient être cités au même titre, on ne discernera plus le principal du secondaire. — Men den fælles menneskelige fornuft, der udpræger sig i sprogene, vil i disse frembringe en mængde ligheder, der aldeles intet særegent eller ejendommeligt besidde ; opføres nu alle disse, da må arbejdet udstrækkes til den allerstørste deel af de enkelte sprogtilfælde, det er overtage formålet for en ordbog ; udhæves enkelte ligheder blandt en mængde tilfælde, der med lige ret gjorde påstand på at komme i betragtning, da forstyrres begrebet om det væsentlige i sagen. *Aftvungne Bemærkninger om Roma Danica ...* af F. P. J. Dahl. Kjøbenhavn 1838.

avant les époques classiques. Nous serons les derniers à nier l'intérêt des textes du bas Empire, on doit tout de même appuyer sur le fait que c'est à cette époque qu'on ne distingue plus entre *cum* et *dum*, entre particules conditionnelles et interrogatives (*si*), que les nuances de *num*, *nonne*, *an* sont disparues, qu'on exprime sans trop de précision les relations temporelles — l'emploi du plusqueparfait et du futur II présuppose une pensée compliquée et des phrases longues. On objectera peut-être : comment savez-vous que les concordances de caractère homogène, comme le sont les constructions participiales et les propositions subordonnées, ne sont pas dues à des forces immanentes des langues, que l'influence des langues de civilisation est une simple construction de l'esprit ?

Voici les critères qu'il faut employer pour mettre en relief la réalité des calques syntaxiques : 1) si une construction européenne soupçonnée d'être influencée par le latin est incompatible avec les règles de la langue en question, on a le droit de constater un emprunt. Nous nous permettons de citer encore une fois l'exemple allemand de Betz : *dies ist nicht meines Amtes/hoc meū officii non est* — cet emploi adverbial du génitif est étranger aux langues germaniques, mais normal en latin. Si un docteur de Molière dit : *comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la conoisse parfaitement* — le subjonctif est contraire à la syntaxe française et dû à l'influence de *cum* ; c'est d'ailleurs une chose extrêmement rare qu'on rencontre des calques syntaxiques dues uniquement et incontestablement au latin 2) si une construction dite latinisante a refoulé à une époque où l'influence de la civilisation latine est dominante une construction autochtone, les circonstances mêmes de l'apparition indiquent la source : voilà pourquoi nous avons remarqué exprès (Exp. p. 47) qu'en vieil anglais on a rendu *accepta eius benedictione, his omnibus factis* par une construction absolue (sans préposition) — nous n'avons pas prétendu¹⁾ qu'en vieil anglais on ne rend pas l'ablatif absolu par un datif avec préposition ; mais ce qui importe c'est que la construction absolue remplace le complément prépositionnel. Ainsi les propositions complétives du hongrois ont-elles remplacé un substantif verbal exprimant l'imminence de l'action dans un siècle caractérisé par une activité forte de lettrés imbus de latin. Il sera permis de tirer cette conclusion : que même une langue non-indoeuropéenne a été influencée par le latin sur un point fondamental 3) si une construction dite latinisante lors de sa parution est un trait caractéristique des traductions et des textes savants, tandis qu'il est rare en d'autres genres littéraires, ce fait même est un indice d'emprunt. C'est justement le cas pour l'emploi du participe présent avec complément dans les langues européennes. On trouve des exemples de cette construction dans le français du XII^e siècle, mais uniquement

¹⁾ comme le dit M. Sørensen p. 141.

— semble-t-il — dans des traductions du latin. Les paroles de la Vulgate *vox domini confringentis cedros* sont rendues par *La voiz du Segnur frainanz les cedres* (voir M. Nykrog p. 100). Mais le vieux norrois fait la même distinction : l'emploi du participe est assez restreint dans les sagas, mais les textes ecclésiastiques, les homélies etc. suivent l'emploi du latin, tel que nous le connaissons dans les textes du bas empire et du moyen-âge. Car le latin de son côté n'a pas toujours eu la même souplesse, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la p. 39 de notre exposé et faire la comparaison des deux traductions du même texte exécutés à quelques siècles d'intervalle : on voit 12 participes dans la colonne à droite (Chalcidius), ils font défaut dans la colonne 2 (Cicéron). A plusieurs reprises le jeune angliste M. Knud Sørensen appelle notre attention aux différences syntaxiques de la littérature traduite et des oeuvres originales en vieil anglais, chez Chaucer etc. 4) si une construction dite latinisante se répand dans une zone après qu'elle a pris contact avec les lettres classiques, c'est là déjà un indice d'influence latine 5) le fait que certaines concordances (générales) — ainsi le développement selon les mêmes lignes des moyens de subordination — ne s'arrêtent pas devant le rideau de fer linguistique qu'est la frontière des langues indo-européennes et autres est un témoignage que nous nous trouvons devant un phénomène latin propre à être exporté 6) si les concordances européennes ne se rencontrent pas dans les langues indo-européennes situées loin du monde antique, il s'ensuit que la concordance en question ne s'est pas développé spontanément dans la zone européenne.

Nous avons remarqué que les spécialistes des langues modernes emploient de préférence le terme probabilité en discutant les latinismes syntaxiques de leurs langues. Mais on se demande si l'on arrivera jamais dans notre science à autre chose qu'à ce que les philosophes appellent « a plausible guess ».

Pour résoudre notre tâche il est évident qu'il faut d'abord inventorier les faits linguistiques. Ils sont pourtant si multiples que nous avons cru utile de les envisager sous trois points de vue : 1/point de vue géographique 2/point de vue stylistique 3/point de vue historique. C'est d'après notre avis la formule qui peut le mieux rendre le sujet abordable.

On a parlé d'un européen moyen (*Standard Average European*) — et nous avouons qu'il serait plus simple s'il n'y avait qu'une langue à comparer avec le latin. Or, les latinismes n'ont pas tous la même diffusion : les temps relatifs, d'abord faiblement développés en dehors de l'Italie, sont généralement regardés comme un latinisme, lorsqu'ils dépassent l'aire romane, et sans doute la plupart des langues européennes ont-elles créé un système analogue au latin¹⁾. Mais comme on voit dans le commentaire de

¹⁾ si la périphrase *te invitatum habeo* (teneo) n'a remplacé le parfait *te invitavi* qu'en bas latin, les temps relatifs sont courants déjà à l'époque classique.

M. Sommerfelt, les langues celtiques ne disposaient pas d'un verbe comme *habeo* ; donc ce groupe de langues se distingue de toutes les autres langues européennes quant à ce latinisme.

Le problème des latinismes ne se présente pas de la même manière au romaniste et au germaniste, à l'angliste et au slavisant. Pour se faire une idée précise des calques syntaxiques européennes il faut connaître non seulement le latin mais toutes les langues de l'Europe. Car chaque fois qu'on se trouve devant telle ou telle concordance entre le latin et une ou plusieurs langues nationales, il s'agit de savoir, si le phénomène discuté existe avant que ladite langue ait pris contact avec la civilisation classique — ce qui d'ailleurs est difficile à constater, parce qu'il n'y a pas de littérature avant les lettres, et que les lettres font part de l'héritage des anciens. Nous ne connaissons pas la syntaxe pré littéraire, il sera donc toujours possible d'affirmer qu'un phénomène latinisant est autochtone grâce à une certaine parenté élémentaire (*elementare Verwandtschaft*). Le nombre des concordances générales de toutes les langues européennes est très restreint, tandis qu'il y a beaucoup de concordances qui caractérisent une ou plusieurs régions. On n'a qu'à regarder les gallicismes de la syntaxe anglaise, dont M. Mossé fait mention dans son excellent *Esquisse d'une histoire de la langue anglaise*, pour dépister toute une série de latinismes limités à l'aire franco-britannique. L'emploi du verbe *to do* dans le sens de « se porter », innovation du moyen-anglais, existait déjà en vieux français, *how does my lord* est le décalque de *que fait mes sires*, « comment se porte mon seigneur ». Or, cette tournure nous rappelle le *quid agis* du latin. Avec l'épanouissement de la langue littéraire anglaise, le besoin se fit sentir de disposer d'un jeu plus complet de prépositions, d'adverbes et de conjonctions qui ont accru les possibilités d'expression et permis, par le développement des propositions, de mieux — comme dit Mossé — « épouser le cheminement de la pensée ». Qu'est-ce *notwithstanding* si non le calque du français *nonobstant* — et j'ajoute le *non obstante* latin courant dans les documents du moyen-âge. — On aurait peut-être quelque raison de se demander s'il n'y a pas certaines concordances limitées entre les langues slaves de l'ouest — surtout le polonais et le tchèque, qui remontent en dernier lieu au latin. Mais ce qui nous intéresserait davantage c'est l'influence qu'aurait exercé le latin directement et indirectement sur les langues non-indoeuropéennes. Un latiniste finnois ou hongrois pourrait nous renseigner sur ce point. L'influence indirecte à travers les langues voisines (le suédois pour le finnois, l'allemand pour les langues scandinaves et slaves, le français pour l'anglais etc.) a sans doute joué un rôle plus important que nous n'avons laissé entendre. Dans notre exposé nous avons insisté sur la nécessité d'un tableau d'isophrases pour qu'on se fasse une idée exacte de la répartition des concordances qui

persistent. Il y faut ajouter maintenant la nécessité d'un tableau chronologique pour suivre la route et le rythme des latinismes. Le point de vue géographique va illustrer la position à part des langues romanes : car c'est un fait fondamental que les concordances du latin et du français, italien etc. s'expliquent en partie par héritage, alors que les concordances du latin et toute autre langue européenne sont dues ou à un développement parallèle ou à l'emprunt. Ce qui veut dire qu'il est plus difficile de déceler les calques syntaxiques en français que par exemple en allemand. Il n'est que trop vrai qu'une étude fondée uniquement sur l'opposition entre l'héritage roman et apport savant secondaire fausserait les perspectives ; car elle excluerait d'avance nombre de traits dûs à une influence latine pré littéraire. Il est vrai que 'la nuit mérovingienne' n'était pas complète et qu'on ne doit pas prendre trop au sérieux Grégoire de Tours quand il s'excuse de ne savoir qu'imparfaitement le latin — ce sont là des phrases conventionnelles d'humilité connues de tout temps. Il est vrai que les courants qui allaient et venaient entre le latin plus ou moins classique et le latin vulgaire, comme ils vont toujours entre langue écrite et langue parlée ne s'arrêtent point, parce que la langue parlée se constitue : il s'ensuit qu'il y a des éléments savants dans l'héritage roman comme il y a des éléments vulgaires dans le latin écrit — la reprise du relatif par un démonstratif, par exemple, se rencontre dans la Vulgate *cuius non sum dignus solvere corrigiam eius* (Luc. 3, 16), le datif du type « le chapeau à Pierre » se lit dans une inscription tardive *hic requiescunt membra ad duos fratres* (CIL. XIII 2483) — il nous semble néanmoins que ce qui importe pour notre problème c'est la différence fondamentale entre les langues du sol roman avec leur héritage et les autres langues européennes où l'élément d'héritage n'entre pas en jeu ; la distinction que fait notre éminent collègue M. Devoto entre la *tradizione ininterrotta* et la *tradizione interrotta* cadre bien avec ce point de vue.

En étudiant l'influence latine sur l'européen il faut appliquer le point de vue stylistique aux langues qu'on pourrait dire réceptrices aussi bien qu'au latin. Dans toutes les langues européennes les latinismes sont imperceptibles dans la couche populaire : les lois et les documents publics, par contre, ont partout reçu l'empreinte du latin. Le latin ayant été la langue officielle pendant des siècles dans la plus grande partie de l'Europe, c'est le style officiel qui encore aujourd'hui reflète les constructions latines même au delà des frontières de l'Empire. Nous pouvons renvoyer ceux parmi nos lecteurs qui possèdent les langues scandinaves à une publication suédoise de 1950 *Komittésvenska* par Erik Wellander, que le gouvernement suédois avait chargé de réformer la langue des documents publics. Il doit se défendre contre les réformistes trop fanatiques — car il

n'ignore pas la valeur d'une tradition linguistique qui cherche d'exprimer l'impartialité, la logique et la clarté. On a essayé ailleurs avec moins de modération de changer le style officiel en limitant les expressions latinisantes. Nous avons donné des exemples tirés d'un livre norvégien en appelant l'attention aux dernières conséquences d'un tel nationalisme linguistique : plus on élimine les constructions latines des langues européennes, plus l'isolationisme linguistique se répand. Ce n'est pas dû au hasard que le préambule de la Charte des Nations unies est une phrase monstre, dont il a fallu illustrer l'architecture par des procédés typographiques — mais elle a l'avantage de se laisser facilement calquer d'une langue européenne à l'autre, car elle est modelé sur la période classique avec son sujet, ses participes, ses longues propositions relatives, son prédicat à la fin — et toute la législation internationale est pénétrée de latinismes syntaxiques de ce genre. La littérature ecclésiastique et savante de l'Europe ont toujours été le champ préféré des latinismes, nous n'avons qu'à rappeler le style savant des légendes norroises (vis à vis des sagas), la double rédaction latine et française d'un même cartulaire médiéval — on y voit comment la langue des documents suit de près la construction latine pour ne pas parler du littéralisme chrétien bien connu, tel qu'il se manifeste dans les traductions des textes sacrés. Sans doute ces faits appartiennent-ils à une époque reculée, mais il a été d'une importance primordiale que les langues européennes se trouvaient en contact étroit avec le latin aux heures décisives de leur formation.

Voilà pourquoi le point de vue historique nous semble si indispensable. Dans tout l'Occident on a commencé au moyen-âge, bien qu'à des époques différentes, à traduire les auteurs classiques et ecclésiastiques — et la traduction libre, la paraphrase, si vous voulez, n'était pas en vogue. Les traducteurs médiévaux suivent de près leur modèle, que ce soit un texte profane ou sacré. Ce procédé favorise les calques syntaxiques, et vu le rôle décisif des traductions il n'est pas étonnant que certains calques ont persisté. Chez les traducteurs de la Renaissance le mot à mot scrupuleux est de mise — leur but souvent défini était d'améliorer leurs langues respectives à l'aide du latin. On n'avait pas partout comme en Angleterre un « traducteur général », mais le but était partout le même. Et ce but, on se le proposait après plusieurs siècles de contact intime avec le latin, pendant lesquelles on poursuivait le même but avec moins de conscience, mais avec autant de zèle. C'était le droit romain plutôt que la réforme qui stabilisait le haut allemand, qui après tout est une langue de chancellerie. On ne doit pas oublier non plus qu'en Europe centrale c'était la traduction allemande de la Vulgate qui jusqu'à 1522 était la Bible. C'est un fait significatif qu'on a pu caractériser les traducteurs comme *stulti, teme-*

rarii et indocti; en effet, les représentants de l'Eglise croyaient que les langues nationales étaient incapables de rendre dignement les subtilités des originaux.

Ce qui est plus important que l'influence directe exercée par les traductions c'est le fait que les grammaires des langues européennes y compris la syntaxe étaient taillées sur le modèle latin. Les auteurs qui formulaient les règles de ces grammaires connaissaient à fond la syntaxe et la stylistique du latin classique. Dès le moyen-âge l'Italie et l'Espagne, la France et l'Allemagne, l'Angleterre et les pays scandinaves avaient leurs auteurs bilingues, qui se donnaient aux questions de langue, tel Dante avec son traité *de vulgari eloquentia*, Antonio de Nebrija qui publia en 1492 son *art de la langue Castellane*. Je ne vais pas vous fatiguer en donnant des échantillons de cette littérature, il n'y a qu'une phrase que je veux vous rappeler, celle d'un humaniste allemand (Nicolaus von Wyle); il exalte les vertus du latin qui nous apprend de *régler* notre langue (« es ist der lateinischen sprach ein trefflicher ruhm und hoher preis, dass sie so wunderbarliche ding hinter ihr verborgen hat gethan, und macht uns Teutschen, das wir erst anfahren unser eigen sprach *regulieren* und *wolstellen* »). Rien ne montre mieux le caractère bilingue de l'Occident que ce livre mentionné par M. Sörensen dans son commentaire : Adam Littleton's True method of learning the Latine tongue by the English and of obtaining the more perfect knowledge of the English by the Latine : containing a Grammar for both languages in a short, sure and easie way (1697).

La réaction contre l'influence classique ne tardait pas à venir, chez les prosateurs aussi bien que chez les poètes. Du Bellay et Ronsard défendent leur langue nationale contre les ignorants et les humanistes. Boileau reproche à Ronsard que sa Muse en français parle grec et latin — un développement analogue s'accomplit pour la prose. Le nom de Vaugelas marque par la critique des latinismes la fin d'une époque. Le classicisme français réagit contre le latin en formulant son idéal de l'honnête homme. Ailleurs la réaction anticlassique est moins marquée, et elle vient plus tard. Tout le monde sait que la subordination jouit d'une plus grande sympathie en allemand qu'en français. C'est significatif qu'une stylistique française moderne recommande d'éviter la conjonction *parce que* dans la phrase suivante : *il a raison de blâmer en son fils la passion des dames parce qu'un sot ne s'en défait pas facilement* — mieux vaut : *il a raison de blâmer en son fils la passion des dames. Un sot ne s'en défait pas facilement.* car *sot* tout seul justifie suffisamment la proposition précédente (principale). C'est nullement par hasard que l'allemand dispose du terme « Schachtelsatz », tandis qu'il faut le créer dans les autres langues européennes (phrase à incises, split clause) : le phénomène, l'intercalation de phrases subordonnées, est fréquent partout sans avoir partout la même persistance.

Même après s'être débarrassé des conjonctions lourdes ou des constructions participiales ou des phrases intercalées les langues européennes ont gardé l'empreinte du latin, pour autant qu'elles cherchent la distinction logique sans précision pédantesque.

En étudiant l'aspect syntaxique de l'influence du latin on verra que les constructions latines adoptées par les différentes langues européennes sont sinon les mêmes au moins d'une certaine uniformité. Il va sans dire qu'une construction européenne pour qu'on la caractérise comme latinisante, doit être normale en latin; donc la question de l'article défini et indéfini est hors de cause.

Voici quelques traits vraiment latins et vraiment syntaxiques qui ont servi de modèle : la rigueur de l'accord — pour autant qu'on s'applique à caractériser avec exactitude l'ordre logique des membres d'une phrase par des terminaisons, on se met sous la férule du latin ; l'exigence de construire la phrase à fond, c'est à dire dans tous les membres — telle que cette exigence se manifeste dans l'emploi du génitif (ou d'expressions analogues : *ville de Paris*, opp. *Paris la cité*). Chaque fois que le génitif (cas objectif) l'emporte sur le datif plus expressif, l'influence latine est au moins possible. — Tout ce qui sert à augmenter la clarté d'une phrase compliquée est susceptible d'exercer une certaine influence sur des langues moins développées : la distribution de *suus* et *eius* se présente aux regards de qui doit donner les règles de sa propre langue quant à l'emploi du démonstratif et du réflexif. Comment expliquer la régularité avec laquelle se présente dans toutes les langues littéraires de l'Europe l'énumération des membres de phrase (a, x et y) ? Il est évident que la position de la conjonction (copulative ou disjonctive), telle que nous la connaissons dans les textes courants latins, a l'avantage de signaler nettement la fin d'une série, de circonscrire nettement une pensée, de marquer une incision. N'est-ce pas le même but qui échoit à la période selon la définition d'Aristote ? λέξις ἔχουσα ἀρχὴν καὶ τελευτὴν αὐτὴν καθ' αὐτὴν καὶ μέγεθος εὐσύνοπτον¹⁾ — phrase qui a commencement et fin en elle-même et qui est bien disposée. Un autre adjectif qui chez Aristote caractérise la période est εὐανάπνευστος, elle doit donner la possibilité de prendre haleine. — Les constructions absolues et quelques types de la proposition infinitive permettent également d'embrasser d'un coup d'oeil — ou plutôt de saisir par l'oreille — une phrase assez longue. C'est exprès que nous parlons de constructions absolues et non de l'ablatif. Car, comme l'a démontré Norberg dans un beau chapitre de ses *Syntaktische Forschungen*²⁾, certains

¹⁾ voir Arist. *Rhet.* 1409^a 24.

²⁾ p. 87 ss.

types de constructions absolues remontent à l'accusatif absolu, assez répandu chez les meilleurs écrivains du bas latin (Grégoire de Tours, Jordanès), tandis que le nominatif est rare — il s'agit du type de phrase *vait li encontre le douz braz estenduz* — *manus suas extensas, oculos clusos coepit semivivus iacere* ; néanmoins l'ablatif absolu aussi bien que les participes latins auront développé des moyen d'expression, dont disposaient déjà les langues nouvelles.

Quant aux propositions infinitives nous avons déjà signalé qu'il faut distinguer entre un type hérité et un type savant : *Sainte Marie de la Minerve qu'on disait être le seul échantillon du style gothique*. Que les propositions infinitives ont laissé leurs traces, semble indéniable.

Mais c'est dans la coordination et surtout dans la subordination des phrases qu'on a besoin d'ordre et de clarté. L'articulation de la phrase simple et composée est à la base de l'*interponction* des anciens, dont nous avons conservé sinon les règles, au moins le principe. Ce qui caractérise la prose antique par rapport à la prose moderne sont les conjonctions adversatives, explicatives et conclusives dont on a besoin pour indiquer nettement l'ordre logique, « le cheminement de la pensée ». Le développement même de la subordination est un trait saillant de la prose classique : la possibilité d'ajouter à la phrase principale plusieurs propositions subordonnées en indiquant leur interdépendance invite à l'imitation — la proposition relative latine a servi de modèle un peu partout : le relatif flexible, souvent régi d'une préposition a entraîné de constructions analogues dans les langues modernes ; l'emploi obligatoire du relatif en haut allemand, le rôle de *who* et *which* en anglais, le nouveau pronom relatif *lequel* remontant en dernier lieu à des constructions classiques. Il y a aussi parmi les subordonnées temporelles des types de construction qu'on trouve avec une telle uniformité dans la plupart des langues européennes (le *cum inversum* par ex.) qu'un hasard semble exclu. Les règles de la concordance des temps, dont il faut avouer qu'on a exagéré la simplicité, mais qui néanmoins caractérisent le latin classique, n'ont pas manqué de laisser leurs traces dans les langues littéraires de l'Europe — rien n'est plus utile à l'ordre et à la clarté que cette uniformité des temps. Et je ne pense pas seulement à la conformité qui tend à s'établir entre les temps de la principale et des subordonnées, mais à l'ordre qui règne entre phrases simples. C'est une des caractéristiques les plus remarquables du style des sagas norroises qu'on change librement entre le présent et l'imparfait dans la même période (comme dans la *Chanson de Roland* d'ailleurs). Les traducteurs modernes n'ont pas pu suivre ce flottement de temps — probablement parce que les langues européennes modernes se sont adaptées aux exigences de la prose classique où règne l'ordre et la symétrie. Le style indirect répond au besoin de précision et d'exactitude de

l'esprit romain. Il permet de replacer dans le temps les propos tenus ou les décisions prises et d'en faire connaître le sens, sans en assurer la reproduction littérale. Quel progrès ! Mais c'est un procédé lourd, qui ne pouvait être manié que par des écrivains familiarisés avec toutes les souplesses de la syntaxe. La phrase ainsi construite demandait un effort de réflexion, et elle était mieux faite pour être lue que pour être entendue. Aussi le discours indirect relève-t-il de la phrase écrite plus que de la phrase parlée, et sans doute n'est-il jamais sorti du domaine de la langue savante. Est-ce qu'on peut s'imaginer une longue période indirecte dans une langue moderne sans le modèle classique ? Nous en doutons. Voici la preuve : le dernier chapitre du commentaire de nos collègues slavissants M. Stender-Petersen et M. Jordal (§ 21) donne une caractéristique de la syntaxe du vieux slave : parmi les traits indubitablement classiques les auteurs citent l'amour de la période, les constructions absolues, les particules, *le style indirect* — les mêmes traits syntaxiques qui dans un climat plus favorable ont eu une vie plus longue.

C'est enfin un fait bien connu que les auteurs classiques latins évitent certaines constructions illogiques, tel le double emploi de la négation, l'anacoluthie, la répétition, l'abréviation obscure et d'autres expressions qui reflètent ou l'émotion ou le désordre de la pensée. Cela ne veut pas dire que la syntaxe classique s'explique uniquement par la logique. Il y a d'autres éléments, psychologiques et mécaniques, comme dans la syntaxe de toute autre langue. Mais d'après notre avis c'est l'élément logique de la syntaxe latine qui a été le modèle des langues européennes pendant des siècles. Parmi les forces intellectuelles unificatrices de notre civilisation, l'influence directe et indirecte du latin a joué un rôle incomparable. Et les emprunts de syntaxe, bien que plus difficiles à saisir que les emprunts de lexique, n'ont pas pour cela exercé un effet moins fécond. C'est à cet effet qu'aura pensé un écrivain moderne¹⁾ en citant les vers de Frédéric Plessis, philologue et poète

Les siècles rediront que, d'Athènes et de Rome,
au stérile Occident l'*art* fécond est venu
et ceux qu'autour de nous la voix du jour renomme
périront dès demain pour l'avoir méconnu

Dans leur route banale où leur foule s'engage
ils trouvent la fortune et l'applaudissement
mais la noble pensée et le noble langage
par eux ne seront pas foulés impunément.

¹⁾ Anatole France, *La vie littéraire* I 281-290 Pour le latin.





Acta Linguistica, *Revue internationale de linguistique structurale, publiée avec le concours d'un conseil international par Louis Hjelmslev.*

- Vol. I (1939), fasc. 1-3. Fasc. 1-2 épuisés, fasc. 3 cour. 5.—
Vol. II-III (1940-43), à cour. 15.—
Vol. IV sqq. (1944 sqq.), à cour. 20.—

Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague.

- I-II (années 1934-35). Épuisés.
III-IV (années 1936-37), à cour. 2.—
V sqq. (années 1938-39 sqq.), à cour. 4.—

Travaux du Cercle linguistique de Copenhague.

- Vol. I. Études linguistiques 1944.
N. Bøgholm: On the Spenserian Style.
Aage Hansen: On the preservation of the World-Identity.
Peter Jørgensen: Zu den sylterfriesischen Diphthongen *ia* und *ua*.
W. Thalbitzer: Uhlenbeck's Eskimo-Indoeuropean Hypothesis.
(98 p.) Cour. 8.—
Vol. II. *Holger Sten*: Les particularités de la langue portugaise.
(80 p.) Cour. 6.—
Vol. III. *N. Bøgholm*: The Layamon Texts. A Linguistical Investigation.
(88 p.) Cour. 6.—
Vol. IV. *Gunnar Bech*: Das semantische System der deutschen Modalverba.
Holger Sten: Le nombre grammatical. (60 p.) Cour. 6.—

EJNAR MUNKSGAARD · COPENHAGUE

Travaux du Cercle linguistique de Copenhague.

- Vol. V. Recherches structurales 1949. Interventions dans le débat glossématique. (308 p.) Cour. 20.—
Vol. VI. *Knud Tøgeby*: Structure immanente de la langue française. (282 p.) Cour. 20.—
Vol. VII. *Gunnar Bech*: Zur syntax des tschechischen konjunktivs mit einem anhang über den russischen konjunktiv. (132 p.) Cour. 20.—
Vol. VIII. *Gunnar Bech*: Über das niederländische Adverbialpronomen *er*. (32 p.) Cour. 4.50 Fl. 2.50
Vol. IX. *Henning Spang-Hanssen*: Recent Theories on the Nature of the Language Sign. (142 p.) Cour. 20.—
Vol. X₁. *H. J. Uldall*: Outline of Glossematics, Part I. (92 p.) Cour. 20.—
Vol. XI. La structure classique de la civilisation occidentale moderne: Linguistique. (236 p.) Cour. 35.—
Hors série: Rapport sur l'activité du Cercle linguistique de Copenhague 1931-1951. (68 p.) Cour. 6.—

NORDISK SPROG- OG KULTURFORLAG
COPENHAGUE